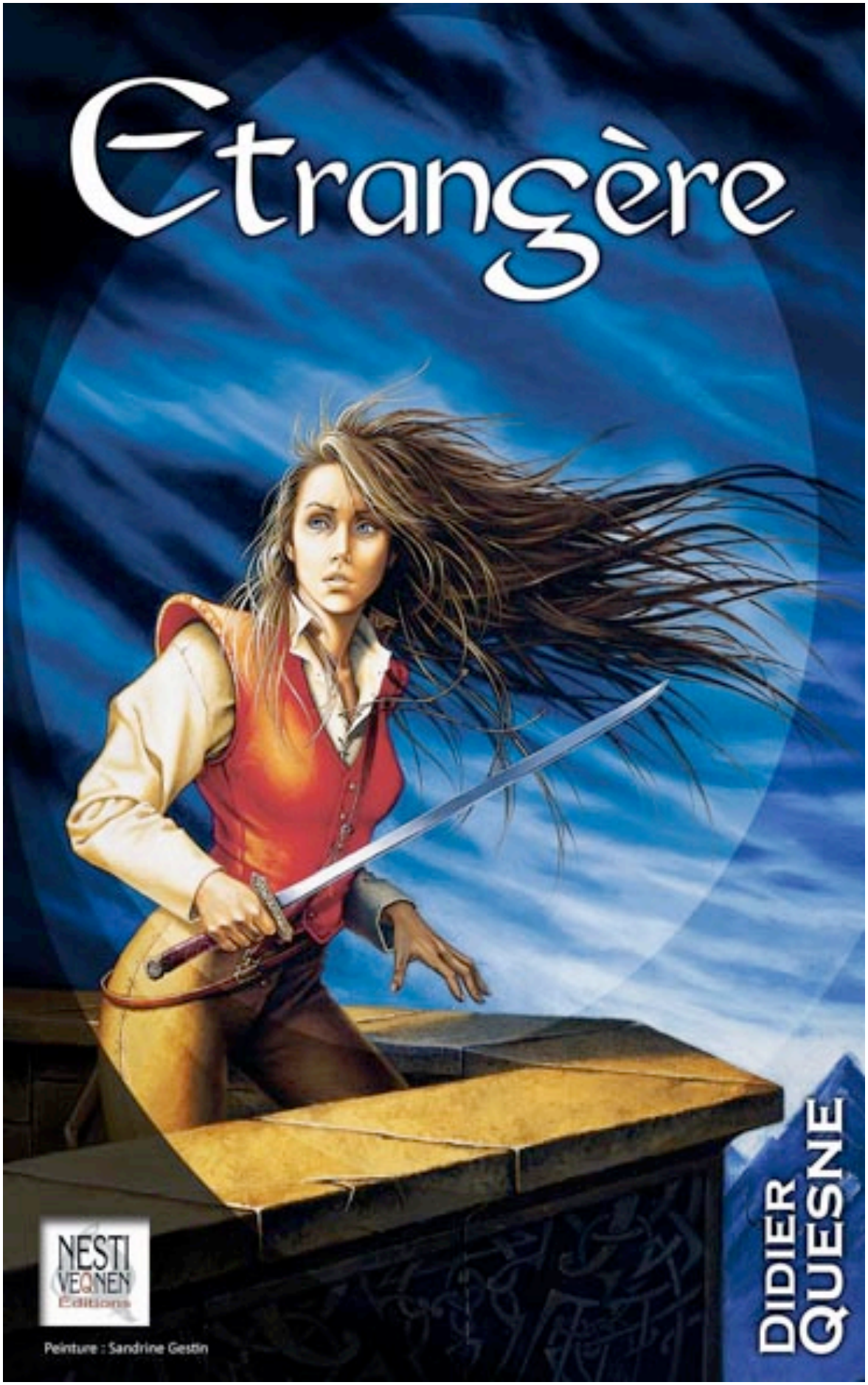

Etrangère
DIDIER QUESNE
NESTI VEQNEN Éditions
Peinture : Sandrine Gestin

ÉTRANGÈRE

Roman

Didier Quesne

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQNEN :
(voir le résumé des ouvrages en fin de volume)

- *Étrangère*, 2001
- *Dragonne,* 2002
- *Les Chasseurs – Sanglornis prima I,* 2002
- *Dangereux Élevage – Sanglornis prima II*, 2002
- *Empire – Sanglornis prima III*, 2002
- *Âmes d'État – Sanglornis prima IV*, 2003
- *Magicienne*, 2003
- *Leh'cim, l'ombre des remparts*, 2004
- *La voix des dragons,* 2005
- *La Lande aux sorciers,* 2006
- *La Geste de Jehan*, 2011
- *De chair et d'os,* 2013

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
http://www.nestiveqnen.com
© Didier Quesne, 2001
Tous droits réservés pour tous pays

Pour Valdo, Maud, Malou, Loïc et Annabelle

– Prologue –

Le soir tombait sur la lande. Le soleil disparaissait petit à petit et plongeait dans l'océan où il allumait une traînée rouge sang qui allait jusqu'aux falaises. Il faisait doux. Les courlis chantaient et le vent d'ouest devait mollement porter leur cri jusqu'aux oreilles de l'homme.

Seul, il se tenait debout au milieu de la lande. Aucune monture n'était visible alentour. Il ne semblait pas venir de loin car il ne possédait apparemment aucun bagage ; mais son allure, ses vêtements, la couleur de ses cheveux, tout cela dénonçait l'étranger. Il portait une sorte d'épée protégée par un fourreau délicatement ouvragé et attaché sur son dos, de façon à ce que la poignée de l'arme dépasse un peu de son épaule gauche.

Lirelle ne se montrait pas. Accroupie derrière une grosse touffe d'ajoncs en fleur, elle épiait l'inconnu depuis son apparition sur cette partie de la lande où elle gardait les vingt chèvres de ses parents. Il semblait certain pour la jeune femme que l'inconnu ne l'avait pas vue. D'ailleurs, il ne regardait rien. Depuis son arrivée, il restait tourné vers la mer, semblant plongé dans la contemplation du coucher de soleil et ne bougeait pas plus qu'un menhir. Seuls ses cheveux blonds vivaient un peu quand une saute de vent plus forte que les autres les soulevait un instant.

Elle ne savait quel âge lui donner. Il ne paraissait pas vieux, mais il ne s'agissait pas non plus d'un jeune homme. Il semblait assez bien bâti, en tout cas suffisamment pour qu'une femme le regarde en rêvant un peu. Ce ne devait certainement pas être un marin. Il ne portait pas ces rides profondes creusées par le sel et le soleil, que tous les hommes du port montraient sur le visage et surtout autour des yeux ; ses mains ne portaient pas non plus les marques rouges et scoriacées dues à la barre encordée de chanvre qu'il fallait fermement tenir, des heures durant, dans la houle et le vent. De plus, il affichait sur le visage un air de hautaine majesté qui ne pouvait appartenir qu'à une personne de noble naissance.

Lirelle se demandait ce qu'il pouvait regarder. Il ne guettait pas l'advenue d'un bateau parce que, d'où il se tenait, il ne pouvait voir la seule plage des environs qui se trouvait coincée entre les hautes falaises grises et peuplées de mouettes criardes. Il aurait fallu pour cela qu'il s'avance presque jusqu'au bord. Elle le savait, car elle connaissait parfaitement cette partie de la lande pour y avoir passé toute son enfance et qu'elle y restait encore toutes ses journées à surveiller ses chèvres et à rêver. Seule. Personne ne l'accompagnait jamais ; aucune amie, aucun ami. Pourtant, elle semblait avoir tout pour être courtisée : belle, elle avait tout juste vingt ans. Son père passait pour un bon pêcheur et ramenait rarement son filet vide. Instruite, sa mère participait activement à la gestion du petit port. Certains murmuraient même qu'elle en faisait autant, sinon plus, que le chef de port qui commençait à vieillir. Mais personne ne courtisait Lirelle. Certains garçons du port et du village du haut avaient bien tenté de l'emmener derrière les buissons, à la fête du printemps, mais il ne s'agissait pas pour eux de lui faire une cour honorable, ni de lui parler d'avenir. Ils faisaient cela pour la couleur de sa peau, le galbe de ses jambes, la sveltesse de sa taille, la rondeur de ses seins et l'apparente

douceur de ses lèvres. De toute façon, jamais aucun garçon n'avait réussi à la surprendre et les seuls qui avaient insisté l'avaient amèrement regretté. Elle en avait même presque tué un à l'aide d'un gros caillou qu'elle lui avait jeté au visage. L'imprudent se trouvait maintenant marqué à vie. Sa famille avait tenté de soutirer une rente aux parents de la jeune femme, mais l'attitude de leur fils ayant été manifestement très peu honorable, il avait été décidé par le conseil du port qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait, surtout qu'il avait pris pour cible une simplette d'esprit.

Lirelle ne parlait pas. Elle n'avait jamais parlé. Jamais aucun mot n'avait franchi ses lèvres. Ses parents avaient consulté des médecins, sans succès ; des guérisseurs vaguement sorciers qui connaissaient encore les formules de l'ancien temps, sans plus de réussite. Selon ses parents, elle comprenait tout ce qu'on lui disait, toutes les recommandations qu'on lui faisait, mais elle ne parlait pas. Pour le village et le port, il s'agissait d'une simplette, d'une débile d'esprit. Personne ne fut réellement surpris ; seulement attristé pour les parents. Fréquemment naissaient des enfants un peu attardés ou à l'esprit déficient. Au moins un par génération, à cause de l'alcool de miel, prétendaient certains. Il est vrai que les hommes en buvaient et en abusaient parfois. Leur dur métier de marins pêcheurs rendait leur vie âpre. Ils devaient sortir par tous les temps, quel que soit l'état du ciel et de la mer. Les filets devaient être pleins, les bateaux devaient être utilisés tous les jours. Il n'y avait aucun repos, aucune relâche. L'alcool de miel aidait à tenir, donnait chaud lors des nuits de pêche, quand les doigts gourds à cause de l'eau glacée glissaient sur le filet trop lourd et que les yeux brûlés par le sel des embruns pleuraient sans discontinuer. Les femmes en consommaient également. Les tâches ménagères et politiques s'avéraient difficiles. L'attente des hommes devenait rapidement insupportable. L'hydromel contribuait à soulager l'angoisse lors des tempêtes, ou lors des calmes plats qui pouvaient durer plusieurs jours, plusieurs semaines.

Lirelle avait été une enfant remarquablement douce et facile durant sa petite enfance. Rieuse et gaie, elle ne pleurait que rarement, n'étant jamais malade. En silence.

Depuis que ses parents avaient admis l'incurabilité de son infirmité, elle avait été affectée à la garde des chèvres et des moutons. Seulement, la docilité et le caractère adorable de la petite fille disparurent avec l'âge. L'adolescente, puis la jeune femme se révélèrent indomptables et insoumises. Lirelle refusait obstinément de surveiller les bêtes du village, ne s'en occupant absolument pas, les laissant se perdre, ne les ramenant pas le soir. On avait tenté de la raisonner, de la sermonner, de la menacer. Rien n'y avait fait. Oh, elle ne faisait preuve d'aucune violence, il aurait pour cela fallu qu'elle réfléchisse, mais elle ne semblait même pas écouter les réprimandes qu'on lui faisait, regardant ailleurs, en un point situé derrière celui qui la sermonnait, ce qui avait pour don d'exaspérer les adultes qui s'en occupaient.

De guerre lasse, le port avait décidé de la laisser faire à sa guise. Le bétail commun fut confié aux enfants en âge d'être autonomes, mais trop jeunes pour pêcher ou réparer les filets, préparer le poisson ou ramasser le varech. Elle s'attribua rapidement cette partie de la lande près de la Pointe du pendu, d'où l'on pouvait admirer le coucher du soleil, les soirs où les nuages ne semblaient pas enfanter l'océan. La contemplation des grands espaces paraissait être la seule chose qui l'intéressait vraiment. Elle pouvait rester des heures entières à regarder les changements de couleur sur la mer, le vol souple des goélands, ou celui haché des sternes. Elle vint donc tout naturellement garder ses bêtes là où la vue magnifiait l'océan, où l'on voyait le plus loin. Insensiblement, sans coup d'éclat, sans échange d'horions ou de pierres, elle resta seule gardienne de cette partie de la lande.

Les autres petits bergers la craignaient. Elle ne leur avait jamais rien fait, mais les ignorait d'une façon telle qu'ils ne paraissaient littéralement pas exister pour elle. Cela les terrifiait.

Elle agissait ainsi avec tout le monde, sauf avec sa mère, la seule qu'elle regardait réellement, mais sans lui dire un seul mot.

Elle passait donc toutes ses journées dans *sa* lande où poussaient les ajoncs, les genêts, la callune et la bruyère. Elle y avait tracé des chemins tortueux à force de l'arpenter en tous sens ; des chemins aussi tortueux que son esprit, disaient certaines mauvaises langues. On prétendait qu'elle pouvait retrouver chacune de ses chèvres même les jours de grand brouillard, même les heures de tempête où le soleil paraissait avoir disparu, où l'on ne pouvait distinguer le ciel, la terre et la mer.

Elle rentrait régulièrement peu après le passage du soleil de l'autre côté de l'océan. On entendait alors la cloche de la meneuse, puis le son des sabots des dix-neuf autres chèvres et l'on voyait enfin apparaître Lirelle qui tenait son inséparable bâton de buis, seul présent qu'elle eût jamais accepté de la part de son père. Personne ne comprenait comment elle pouvait se faire obéir par ses bêtes, alors qu'elle ne leur parlait pas, ne leur donnait jamais aucun ordre et ne sifflait pas. Certaines gens avaient avancé l'hypothèse d'une possession, d'un sortilège, ou de tout autre chose maligne susceptible d'expliquer l'inexplicable. Ses parents, habiles, avaient devancé la demande du port ; ils avaient eux-mêmes mandé un prêtre afin que la suspecte soit examinée. La jeune fille n'avait pas bronché ; de marbre, comme à l'accoutumée. Le religieux n'avait rien décelé chez elle qui puisse laisser soupçonner une quelconque magie ou entente avec le malin.

On la laissa donc tranquille et l'on finit petit à petit par oublier jusqu'à son existence. Elle vivait résolument hors des contingences du port, partant tôt le matin avant le lever du soleil et ne revenant qu'après son coucher. Ainsi se déroulaient immuablement ses journées, quels que soient la saison, le temps, ou les événements.

Ce jour-là, sur la lande, l'homme ne bougeait toujours pas. Le soleil avait disparu depuis quelques instants et Lirelle ressentait une sorte de sourd malaise à se trouver toujours dehors, alors qu'il y avait longtemps qu'elle aurait dû rentrer. La luminosité déclinait de plus en plus et seuls quelques nuages d'altitude se trouvaient encore éclairés, petites taches d'un jaune d'or éclatant dans le bleu profond du ciel.

La meneuse s'impatientait ; elle allait et venait dans le chemin, faisant tinter sa cloche qui produisait comme un son impérieux. Les autres chèvres, stupides et indécises, se tenaient groupées sur le chemin, chipotant çà et là une ronce, une touffe d'herbe. La jeune femme, dans son petit entendement, ne comprenait pas ce qui la poussait à rester sur place. Elle ressentait confusément comme une attente. D'ailleurs, toute la nature semblait attendre ; la meneuse s'immobilisa tout près d'elle, alors que les autres chèvres piquèrent un court galop avant de s'arrêter dans le chemin, leurs dix-neuf têtes tournées vers leur compagne qui s'entêtait à ne pas bouger, attendant la jeune femme. Les chouettes restaient silencieuses ; elles ne faisaient pas entendre leur cri tremblant et même le vent se calmait lentement, comme s'il retenait son souffle.

Sans aucun autre mouvement annonciateur, l'homme leva brusquement un bras, comme s'il faisait un signe. Lirelle se rapprocha précautionneusement, tendant le cou pour voir qui il hélait de la sorte mais, aussi loin qu'elle pouvait voir dans la nuit tombante, il n'y avait aucune embarcation sur la mer.

Soudain, la jeune femme eut la très nette impression d'être regardée. Exactement comme si on la dévisageait. Tout de suite après, elle se sentit brutalement repoussée par une force gigantesque, exactement comme par une vague titanesque ou par un vent de tempête qui

couche les arbres et lève la mer en vagues hautes comme des navires s'écrasant contre la falaise en un bruit effroyable. Le cœur broyé par une peur immense, elle résista, épouvantée à l'idée de disparaître dans un inconnu terrifiant, si elle cédait à la force surnaturelle qui la contraignait à s'éloigner. Elle s'agrippa de toutes ses forces à un ajonc, se blessant les mains aux épines du buisson. La meneuse resta près d'elle bêlant de peur, comme à chaque violent orage. Elles se tinrent toutes les deux serrées l'une contre l'autre, subissant ensemble leur terreur. Puis, ouvrant avec angoisse ses yeux qu'elle tenait désespérément fermés depuis que son monde avait basculé dans l'effroi, Lirelle vit tout à coup venir comme une intense et froide lumière qui les enveloppa inexorablement, l'homme, la chèvre et elle. Cela arriva comme une vague fulgurante, les isola du reste du monde et dura juste le temps d'une respiration. N'en pouvant plus de terreur, Lirelle s'évanouit.

– Chapitre premier –

Lirelle reprit progressivement conscience. Elle se sentait piquée sur tout le corps et chaque mouvement était une douleur. Elle ouvrit les yeux. Allongée dans un fourré dont les épines lui avaient griffé les bras et le visage, un incompréhensible sentiment de terrible nouveauté s'imposa à son esprit. Il faisait jour, l'air portait une odeur d'herbes et de feuilles et non plus d'iode et d'écume. Disparus le vent et le chant des vagues qui viennent inlassablement embrasser la falaise. Il s'agissait maintenant d'un lieu totalement inconnu et dont l'étrangeté lui parut immédiatement évidente. Elle n'était plus dans son monde. Brisée par la fatigue et l'émotion, ses yeux se fermèrent à nouveau.

— Il est là ! Je l'ai trouvé ! Par ici, par ici !…

La voix venait de la droite. Dans un brouillard de demi conscience, elle entendit un bruit de course et le souffle puissant d'une monture.

— Par Dieu, comment est-il possible qu'il ait pu faire une telle erreur de retour ? Un novice, je comprendrais, mais lui !… Comment va-t-il ? demanda une voix inquiète d'adulte.

— Il ne semble pas atteint. Il respire normalement et ne porte pas de trace de blessure, répondit un autre homme.

— Do-maître, demanda une voix d'adolescent, pourquoi le Mèn-surveillant n'est-il pas revenu jusqu'en sa loge ?

— Je ne vois qu'une seule explication, répondit la voix inquiète, il y a eu une perturbation. L'homme continua sur un ton professoral : voyez, novices-Kotés, même les surveillants aguerris, les Mèns, peuvent se laisser surprendre par ce phénomène. Il est primordial de veiller à ce qu'aucun dérèglement ne trouble le retour. Cela peut se terminer ainsi, dans un champ près des loges, mais cela peut également ne pas se terminer et le surveillant erre sans fin et pour toujours entre le passé et le futur, n'ayant ainsi plus jamais accès au présent, ni à notre monde. Sigour-Koté, mon ami, plutôt que de fourrager dans ces ronces qui ne vous demandent pas l'aumône, rappelez-nous ce qu'est une perturbation, je vous prie.

Le bâton qui fouillait depuis quelques instants le fourré près de Lirelle se retira brusquement et le dénommé Sigour-Koté mit un certain temps avant de bafouiller :

— Une perturbation ? C'est… un…

— Oui ? Allons-nous avoir une explication claire et intelligible ce matin ? demanda le maître d'une voix patiente.

— C'est une… c'est une erreur qui perturbe le retour ! clama triomphalement le novice.

— Eh bien, nous voilà édifiés, commenta le maître. Qui peut me dire enfin ce qu'est une perturbation ?

— C'est une erreur qui dévie la voie énergétique et provoque ainsi une distorsion du champ spatemporel. Elle peut être provoquée par la présence d'un autre être vivant dans la sphère d'action de la voie qui modifie les données de transfert d'une façon aléatoire, récita une voix d'homme.

— Le Dieu soit loué Mèn-Gi, vous êtes revenu ! s'exclama le maître.

— Voyez, Do-maître, vos leçons étaient pourtant sues, mais je ne comprends pas encore ce qui a pu causer cette erreur. L'homme poussa un bruyant soupir puis, d'après les sons que perçut Lirelle, se leva et reprit : allons Kotés, il nous faut chercher la perturbation. Elle ne doit pas rester ici, car elle peut se révéler être une porte ouverte à de grands troubles.

Lirelle entendit aussitôt un grand remue-ménage. Appa-remment, tout le monde se mettait en devoir de chercher ce qu'ils appelaient une perturbation. Elle avait compris être cette erreur. Ce que venait de dire l'homme qu'elle avait vu sur la lande ne la rassurait pas. Il était clair qu'ils ne souhaitaient pas sa présence et elle concevait pertinemment qu'ils ne la raccompagneraient pas chez elle avec ménagement. Les novices battaient les fourrés, cherchaient dans les hautes herbes, grimpaient aux arbres. Trois d'entre eux s'attaquaient à son abri touffu avec la dernière des énergies. Elle se fit alors la plus petite possible dans son roncier et écouta s'approcher les bâtons avec une terreur grandissante.

— Je la vois ! cria un Koté.

Lirelle arrêta de respirer.

— Moi aussi ! dit une autre voix. Sortons-la de ces ronces.

Les bâtons frappèrent le roncier avec une ardeur redoublée. Les feuilles et les épines pleuvaient sur la tête de Lirelle qui commençait à trembler de tous ses membres. Tout à coup, elle entendit un son de cloche familier et un bêlement courroucé. La meneuse jaillit du fourré comme un fauve que l'on débusque.

— Tuez-la ! Tuez-la immédiatement ! cria Mèn-Gi.

En hurlant, les novices se précipitèrent aussitôt sur la pauvre bête épouvantée qui fut assommée à coups de bâtons, puis achevée au couteau une fois à terre. Lirelle en frémit jusqu'aux tréfonds de son âme. Une fois le calme revenu, les novices regardèrent la dépouille de l'animal qui gisait sur le sol et l'un d'eux demanda d'une voix désolée :

— N'est-ce pas une faute, Do-maître, que de tuer ainsi un animal innocent ?

— Je vous apprends à respecter la vie et ce que vous venez de faire ici, quoi que vous en pensiez, va dans ce sens. En sacrifiant cette bête, vous avez sauvé des vies. Pas nécessairement les vôtres, ou la mienne, ou celle de Mèn-Gi, mais vous avez éliminé un grand danger pour notre monde, de ce côté du passage.

— Mais, continua le jeune novice sur le même ton, ne peut-on dire une prière pour cet animal ?

— Et qui a besoin de cette prière, jeune Koté, répondit le maître avec douceur en posant sa main sur l'épaule du jeune garçon. Cet animal qui n'est désormais plus que de la viande, ou votre conscience ?

Le jeune novice ne répondit rien, mais Lirelle ressentit dans tout son esprit le bien-fondé et la puissance de cette question. Brusquement, cette sensation même, le simple fait de penser lui fit prendre conscience d'un phénomène extraordinaire et totalement nouveau pour elle : elle réfléchissait, elle analysait, elle raisonnait. L'événement qui l'avait transportée dans ce lieu, à cause de l'étrange pouvoir de « Mèn-Gi », puisque c'est ainsi qu'on semblait l'appeler, ce voyage mystérieux avait réveillé son intelligence ! Elle était persuadée qu'elle pouvait

parler. Elle fut tellement enthousiasmée par cette découverte que son cœur s'affola un instant, l'obligeant à respirer lentement pour recouvrer son calme. Il lui était difficile d'admettre qu'elle comprenait ce qui lui arrivait, que tout ce que disaient ces gens lui semblait clair, elle qui avait vécu un peu plus de vingt ans dans un monde fermé à tous et à toutes, seulement accessible à ses parents. Elle découvrait brusquement la notion d'identité, elle *se* découvrait. Ce fut exactement comme si son esprit venait de s'éveiller dans le corps d'une jeune femme, son corps, et qu'il percevait que tout un pan de son histoire s'était déroulé à son insu. Il s'éveillait après une longue léthargie pendant laquelle il avait été en sommeil, mais néanmoins attentif à ce qui l'entourait, car Lirelle se remémorait toute sa vie antérieure avec une acuité qui la laissait essoufflée et prise d'une grande impatience. Elle avait envie de parler, envie d'exercer cette intelligence toute neuve qui venait de lui être donnée. Elle serait presque sortie de sa cachette pour prendre langue avec ces gens qui s'en allaient maintenant, mais son tout nouveau discernement lui hurlait d'attendre ; d'attendre longtemps après qu'ils soient partis avant de sortir du roncier. Il lui fallait ignorer les épines plantées dans ses paumes, son dos, ses jambes et rester camouflée dans le buisson jusqu'à ce que la nuit tombe. Elle savait que sa vie en dépendait. Ils ne feraient pas preuve de plus de miséricorde pour elle que pour la pauvre chèvre.

Elle regarda prudemment autour d'elle. Sa première impression était la bonne. Elle avait en effet, par elle ne savait quel phénomène extraordinaire, été projetée dans un endroit dont elle ignorait tout. Ce qu'avaient dit les « kotés », « Mèn-Gi » et le maître, le « do », lui confirma qu'elle n'était plus dans le monde où elle avait vécu jusqu'alors.

Peu de temps après le départ des Kotés et du Do, elle vit soudain revenir celui qui avait été nommé Mèn-Gi. Il avait un air à la fois soucieux et courroucé. Il tapait du pied sur le sol et sortit sa longue épée qui était plutôt un sabre d'une facture que Lirelle ne connaissait pas, mais qui lui était étrangement familière. L'homme marchait de long en large, semblant chercher quelque chose. Il émanait de lui une puissance effroyable. Tout son être semblait doté d'une force terrifiante. Lirelle le sentait confusément, sans qu'elle sache d'où lui venait cette certitude. Elle se fit la plus petite possible, cachant sa tête dans ses mains et s'allongeant très lentement à terre. Au moment où il passa près d'elle, elle l'entendit grommeler :

— Un voyage méditatif et contacter une perturbation ! C'est inouï !

Elle ne comprit pas ce que signifiaient ces paroles, mais il paraissait vraiment furieux.

— Mèn-Gi, que faites-vous ? Avez-vous perdu quelque chose ? Le Do-maître m'envoie pour vous aider s'il en est besoin, dit tout à coup la jeune voix d'un Koté qui était revenu sur ses pas.

— Je viens, répondit l'homme. Pars devant, je viens.

— C'est que le Do-maître m'a bien ordonné de rester à vos côtés et de ne revenir qu'en votre compagnie, si je ne voulais pas qu'il m'en cuise, insista le Koté.

— C'est bon ! s'exclama Mèn-Gi et, plus bas, il ajouta : il est de toute façon très peu probable qu'il y en ait une autre. Ce serait vraiment de la malchance.

Il rejoignit le Koté et Lirelle les entendit partir tous les deux.

Elle resta toute la journée cachée dans son roncier. Durant tout ce temps, aucun être vivant ne vint vers elle, ni ne passa dans son champ de vision, si ce n'est un petit oiseau jaune et bleu qui pépia un instant au-dessus de sa tête. Mais il aurait pu faire un vacarme de tous les diables, Lirelle ne l'aurait pas entendu. Ses pensées l'occupèrent totalement pendant toutes

ces heures, lui permettant de sentir son cerveau fonctionner avec un plaisir presque physique. Ce fut d'abord toute sa vie jusqu'à ce moment si particulier, qui défila, jour après jour, événement après événement, sans aucune pause, exactement comme si elle avait assisté à un spectacle dont le sujet aurait été sa propre existence. Les yeux fermés pour mieux goûter toutes les sensations véhiculées par ces souvenirs, la jeune femme revécut les scènes parmi ses parents avec une acuité extraordinaire, entendant les voix, comprenant enfin les paroles, les recommandations que sa mère lui faisait, pensant avec entêtement qu'elle pourrait, un jour peut-être, les comprendre. Elle revit également les fêtes du port ; bruyantes, colorées et durant lesquelles les garçons tentaient inévitablement de l'attirer à l'aide de flatteries qu'elle ne comprenait pas, ou de friandises. Honteuse, elle constata avec colère qu'ils ne la considéraient pas plus, sinon moins qu'un animal de compagnie, ne recherchant que le plaisir physique et le sexe sans souci d'avenir. Aucun d'entre eux n'était bien sûr jamais parvenu à ses fins, mais elle comprenait maintenant tous les commentaires qu'ils faisaient en la regardant, tous les paris qu'ils échangeaient, profitant de son infirmité pour parler ouvertement de son corps avec des mots crus, sans marquer aucune sorte de respect à son égard. Elle revit la lande dans laquelle la majeure partie de son existence s'était déroulée, la découvrant sous un jour nouveau et non plus seulement avec un regard qui ne faisait que remplir sa fonction, sans que le cerveau n'en retire de sentiments particuliers. Elle s'aperçut combien cette terre était belle, combien elle pouvait avoir été mystérieuse, autrefois patrie des fées et des lutins, comme le prétendaient les anciens dont elle se souvint de chacune des histoires. Ses yeux se remplirent de larmes au souvenir de sa mère, ses mâchoires se crispèrent lorsqu'elle repensa aux garçons du port, elle fut émerveillée par le paysage de la lande, captivée par les histoires des anciens. Tous ces souvenirs et les sentiments qu'elle n'avait jamais pu exprimer aux moments appropriés, l'envahirent totalement et submergèrent son esprit, la coupant entièrement de tout ce qui n'était pas sa mémoire.

Ce ne fut que lorsque vint la nuit qu'elle prit à nouveau conscience de son environnement et de sa situation si précaire : elle se trouvait dans un lieu dont elle ignorait tout, ne sachant où trouver de quoi manger, où s'installer pour passer la nuit et surtout, n'ayant pas la moindre idée du chemin à emprunter pour rentrer chez elle, si toutefois une telle possibilité existait.

Elle s'extirpa de son abri, s'égratignant copieusement aux multiples épines que les ronces aiment tant laisser juste sous la peau. La nuit était totale. Aucun bruit, aucune lumière. Rien ne pouvait permettre à la jeune femme de s'orienter. Il n'y avait même aucune lune et les seules lueurs qu'elle voyait étaient les étoiles comme autant de petits yeux qui semblaient la considérer avec étonnement. Elle savait que certaines personnes étaient capables de s'orienter grâce aux constellations, elle l'avait ouï dire. Même si elle n'avait alors pas compris la teneur de cette information, celle-ci était restée gravée dans sa mémoire et lui revenait intacte à cet instant précis. Elle aurait même été capable de réciter mot à mot toutes les paroles qui s'étaient échangées le soir où le marin avait parlé de ces choses. Malgré sa mésaise, ce souvenir la fit sourire.

— Je me souviens, dit-elle, parlant sans y penser.

Elle sursauta au son de sa voix qui l'effraya à demi. L'impression si particulière, si nouvelle de sentir sa gorge vibrer et obéir à sa volonté était troublante.

— Je parle… Je parle, répéta-t-elle, émue.

Elle avait une voix assez basse et un peu enrouée.

Debout près du roncier, elle regarda dans toutes les directions, cherchant comment s'orienter dans cette obscurité totale. Elle hésita, ne sachant s'il était préférable d'attendre le

jour, ou au contraire de marcher tant qu'il faisait nuit, afin de franchir le plus de distance possible avant le lever du soleil. Elle opta pour cette solution, craignant que les « surveillants » ne viennent vérifier si aucune autre perturbation n'avait accompagné ce Mèn-Gi lors de son retour.

Elle partit sur sa gauche, se remettant entre les mains du hasard et espérant ne pas faire de mauvaise rencontre. Elle n'avait rien. Son bâton de buis avait disparu, ainsi que ses souliers. Elle allait donc nu-pieds comme une mendiante, les bras, les jambes et le visage écorchés et ne connaissant rien de ce qui l'entourait.

Elle marcha pendant une grande partie de la nuit. Tâtonnant au début, se blessant les pieds contre des pierres, les bras tendus devant elle puis, environ une ou deux heures après son départ, la lune se leva dans son dos. Elle sut ainsi qu'elle se dirigeait vers l'ouest et surtout, elle put voir où elle marchait. Le contraste entre l'obscurité totale d'avant l'apparition du croissant et la lumière qu'il diffusait à présent était tel que Lirelle avait l'impression d'y voir parfaitement. Elle longeait une forêt qui s'étendait apparemment à perte de vue. Une bande un peu plus pâle sur sa gauche attira son attention. Elle se dirigea dans cette direction et eut le plaisir de constater qu'il s'agissait d'une sorte de route empierrée. Son allure augmenta sensiblement et elle marcha d'un bon pas en suivant le côté herbeux du chemin pour ménager ses pieds endoloris.

Vers le matin, quand les oiseaux commençaient à chanter et qu'une pâle lueur apparaissait vers l'est, elle s'arrêta, épuisée et affamée. Elle n'avait vu personne, entendu aucun être humain. Seuls quelques animaux semblaient peupler la nuit dans ces contrées. L'un d'eux l'avait inquiétée. Il s'était suffisamment rapproché pour qu'elle entende son souffle. D'après le son qu'il produisait, il devait être de grande taille. Poursuivant sa route et craignant qu'il ne s'agisse d'un fauve, elle avait cherché des yeux un arbre sur lequel il lui serait peut-être possible de grimper. Il n'y en avait aucun, ou alors ils étaient trop éloignés. Jamais elle ne serait parvenue à les atteindre. À son grand soulagement, la bête l'avait quittée au bout de quelques minutes, après un dernier reniflement.

Cherchant des yeux un endroit suffisamment camouflé pour se coucher et dormir quelques heures, elle avisa un buisson bas à la lisière de la forêt. Elle l'inspecta soigneusement à l'aide d'une branche, craignant qu'il serve de refuge à un animal. Satisfaite de son examen, elle se glissa dessous après l'avoir garni d'herbes qui lui servirent de matelas et s'endormit dès que sa tête fut posée sur le sol.

Une sensation étrange réveilla Lirelle ; elle se faisait lécher par une sorte de chien aux longs poils et aux pattes interminables. Il était couché en face d'elle et lui nettoyait consciencieusement la figure.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? J'ai pris ta place ? demanda-t-elle en s'asseyant.

Elle fut surprise par le son de sa voix qu'elle n'était pas encore accoutumée à entendre. En revanche, le chien ne manifesta aucune surprise, ce qui indiqua à la jeune femme qu'il devait vivre en compagnie des hommes.

La journée semblait bien avancée. Quelques gros nuages cachaient le soleil et un vent porteur d'humidité couchait l'herbe par rafales. Lirelle inspecta les alentours et, ne remarquant rien d'alarmant, sortit de sa cachette suivie par le chien qui, décidément, était très grand. Il lui arrivait un peu plus haut que la taille, mais donnait une impression de fragilité due à sa minceur.

Elle avait faim et soif. Cela faisait maintenant presque deux jours qu'elle n'avait rien mangé ni bu. Il fallait absolument qu'elle trouve de l'eau et de quoi se mettre sous la dent. Ne sachant pas chasser, elle résolut de suivre le chien. S'il appartenait à quelqu'un, il pourrait sans doute la guider vers un village ou une ferme dans laquelle il lui serait possible de demander de l'eau et un quignon de pain.

— Allez le chien, on rentre à la maison, dit-elle sur un ton qu'elle espérait intelligible.

L'animal la regarda, agitant vaguement sa longue queue, mais ne bougea mie.

— Où est ton maître ? Ta maison ?

Pour toute réponse, le chien se coucha à ses pieds et entreprit de se lécher les pattes avant et de les débarrasser des petits gratterons emmêlés dans les poils.

Poussant un soupir exaspéré, Lirelle se mit en route, comprenant que rien ne pouvait décider l'animal à la conduire chez lui si elle ne trouvait pas les signes adéquats pour le lui demander. Il la regarda partir, puis s'étira, s'ébroua et tout à coup huma l'air, montrant d'évidents signes d'agitation. Il poussa une sorte de court hurlement puis disparut dans la forêt en trois bonds gracieux.

— Hé ! Reviens ! s'écria-t-elle.

Les arbres indifférents continuaient de bruire sous la brise. Lirelle baissa la tête et se remit en marche, suivant le chemin sans savoir s'il la conduirait quelque part.

Petit à petit, le ciel s'obscurcit franchement et le vent se mit à souffler plus violemment, transportant des feuilles, puis des brindilles qui venaient heurter les mollets de Lirelle. Les premières gouttes lui parurent glacées. Elles devinrent de plus en plus nombreuses et mouillèrent rapidement son vêtement. La jeune femme les accueillit avec bonheur, car elles lui permirent partiellement de se désaltérer. Elle marchait la bouche ouverte, face au souffle qui poussait la pluie. Cependant, le vent se métamorphosa progressivement en tempête et la pluie en trombes d'eau qui masquaient totalement la vue. Lirelle était maintenant complètement trempée et commençait à grelotter sous le déluge glacé. Elle se dirigea vers le couvert des arbres qu'elle eut beaucoup de mal à atteindre tant la tempête devenait violente. Elle ne faisait plus que distinguer la lisière de la forêt. Quand elle fut arrivée près des arbres, elle se sentit soudain happée par une main qui la saisit puissamment et la tira fermement sous l'abri relatif du couvert forestier.

— Tu es folle l'humelle ? ! C'est ta mort que tu veux voir venir, que d'ainsi vouloir entrer dans la forêt sous la Saison ?

L'homme qui l'apostrophait de la sorte avait collé sa bouche à son oreille, car le vent hurlait maintenant comme un démon possédé, courbant les arbres, arrachant du sol tout ce qui n'était pas enraciné : pierres, branches, feuilles, petits animaux.

Sans lui laisser le temps de répondre, il l'entraîna aussitôt dans une course folle. Ils allaient avec le vent, courant plus vite que Lirelle ne l'aurait cru possible, poussés dans le dos par une force titanesque. Ils accéléraient. L'homme, qui ne l'avait pas lâchée, la tirait par le bras, la sollicitait sans cesse pour qu'elle coure plus vite, encore plus vite. La jeune femme commençait à sentir la fatigue la gagner, mais elle ressentait l'urgence désespérée dans le regard de son compagnon lorsqu'il se tournait vers elle. À la grande surprise de la jeune femme, il les conduisit vers le chemin, hors de la forêt. Le spectacle y était dantesque. L'eau passait à l'horizontale, véritable fleuve aérien transporté par le vent qui soufflait de plus en plus fort, portant presque les deux fugitifs quand ils sautaient, ce qu'ils faisaient de plus en plus souvent. Au moment du premier saut, Lirelle avait failli tomber. L'homme s'était soudainement élancé par-dessus le grand fossé qui longeait la lisière de la forêt et elle l'avait

suivi, mais avec un léger temps de retard ; son poignet avait alors échappé à son sauveur et la réception sur le talus opposé, avait été plutôt rude, alors que l'homme retombait avec grâce trois mètres plus loin. Il s'était aussitôt agrippé au tronc de l'un des grands arbres qui bordaient le chemin et avait fait signe à Lirelle de venir le rejoindre. Elle avait rampé vers lui, sa robe totalement retroussée par le vent. Il lui avait à nouveau saisi le bras et ils étaient repartis dans leur course démentielle. À présent, ils sautaient de plus en plus fréquemment. Il pressait son poignet pour la prévenir et ils s'envolaient littéralement au-dessus du sol. Leur synchronisation s'améliorant, ils franchissaient ainsi plusieurs dizaines de mètres sans toucher terre. Le vent les poussait, les portait, les emportait avec lui comme des fétus de paille. N'eût été l'extrême gravité du moment, que Lirelle ressentait toujours dans le comportement de son compagnon et le fait qu'elle soit frigorifiée par cette eau qui la glaçait, elle aurait apprécié cette expérience. Ils ne faisaient plus deux pas de suite à terre ; chaque pas s'était transformé en enjambée de plusieurs mètres et ils avaient atteint une vitesse qui donnait le vertige à Lirelle. Elle pressa le bras de l'homme et lui fit comprendre par gestes en direction de la lisière qu'elle se demandait pourquoi ils ne s'abritaient pas sous les arbres. Il eut l'air stupéfait de sa question et, sans cesser de sauter, lui montra quelque chose derrière eux. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, au début, ne vit rien. Mais l'homme ralentit légèrement sa fréquence de saut. Lirelle aperçut alors une masse sombre qui les suivait, comme un nuage dont la forme changeait sans cesse. L'homme ralentit encore un peu. Le nuage se rapprocha d'eux et la jeune femme découvrit sa nature. Il s'agissait en fait d'innombrables petits animaux brun noir de la taille d'un rat, qui se laissaient porter par le vent grâce à une sorte de voile membraneuse qu'ils déployaient devant eux et qui semblait formée par leurs deux pattes avant, tendues au-dessus de leur tête. Les pattes arrière, pour autant que Lirelle put en juger, étaient inexistantes ; mais une queue plate leur permettait apparemment de se diriger dans la tourmente. La multitude de ces animaux était impressionnante et, à elle seule, assez effrayante ; mais ce fut quand l'homme cria dans leur direction que Lirelle comprit qu'il fallait à tout prix fuir ce nuage mortel. Elle ne sut pas comment ces petits monstres l'entendirent, car elle le vit ouvrir la bouche, mais ne perçut aucun autre son que celui de la tempête qui anesthésiait ses oreilles. Toujours est-il que dès qu'il cria, toutes les voiles s'étendirent davantage : le nuage se rapprocha aussitôt d'eux et tous les petits animaux qui se trouvaient à l'avant ouvrirent une gueule démesurée par rapport à leur taille, exhibant une hideuse bouche hérissée d'innombrables petites dents aiguës. Lirelle comprit que s'ils ralentissaient, ils seraient sans aucun doute dépecés avant même d'avoir touché le sol. Elle se retourna aussitôt et suivit son compagnon qui avait repris son rythme effréné.

Ils fuirent ainsi pendant ce qui sembla être une éternité à la jeune femme. Elle commençait à se sentir épuisée et croyait percevoir les cris de la monstrueuse multitude qui les talonnait, ce qui était une illusion, car le hurlement démentiel de la tempête ôtait toute possibilité d'entendre quoi que ce soit. Son compagnon dut sentir son épuisement, car il la sollicita, l'exhortant à tenir, encore et encore. Depuis plusieurs minutes, il semblait chercher quelque chose, tournant la tête dans toutes les directions puis, tout à coup, il entraîna Lirelle vers la gauche. Ils n'allaient plus tout à fait dans le sens du vent et leur allure s'en ressentit immédiatement. Le nuage se rapprocha inexorablement d'eux et Lirelle dut résister à la tentation de reprendre leur course, mais elle se fia à son compagnon qui paraissait posséder une solide expérience et savoir parfaitement ce qu'il faisait. Il attira son attention par une forte pression sur son poignet, se rapprocha d'elle et, sans cesser de sauter, la prit par la taille comme un amant et lui expliqua en hurlant qu'ils allaient devoir effectuer un long saut et baisser la tête dès qu'ils seraient arrivés dans l'eau. Elle lui fit signe qu'elle avait compris. Ils prirent de la vitesse, encore plus de vitesse et, sur l'injonction de l'homme, sautèrent le plus haut possible. Le vent les porta pendant un temps qui parut infini, puis ils tombèrent dans une

eau blanche d'écume. Son compagnon ne la lâcha pas et la força à rester sous l'eau. Elle ne voyait rien, mais ressentit un grand bonheur de ne plus avoir les oreilles remplies du hurlement du vent. Ils avaient pied. Le fond était vaseux. L'eau semblait chaude, par rapport à la température de la pluie glacée. Lirelle commençait à manquer d'air. Elle le fit comprendre à l'homme qui lui appuya sur la tête. Le message était clair : il fallait encore attendre ; sans doute pour laisser passer le nuage. Elle s'efforça de se calmer et d'attendre le plus longtemps possible. Après un temps qui lui sembla long, très long, elle laissa échapper une bulle, puis deux, puis, la poitrine douloureuse et opprimée, elle leva la tête. Le nuage de monstres était peut-être encore au-dessus d'eux mais, de toute façon, elle allait mourir noyée. Le vent la gifla en pleine face, elle ne put respirer. Elle avalait autant d'eau que d'air et paniqua, suffoqua, jusqu'à ce que l'homme la tourne de force, dos au vent et se place tout contre elle de façon à former un rempart entre elle et les éléments. Alors enfin, toussant, crachant, pleurant, elle parvint progressivement à reprendre son souffle. Quand il sentit qu'elle respirait à nouveau normalement, l'homme la contraignit à plonger à nouveau la tête sous l'eau. Craignait-il le retour du nuage des animaux, ou bien avait-il peur que la tempête ne les épuise ? Elle l'ignorait. Toujours est-il qu'il ne lui permit de faire surface que pour respirer. Elle constata que, sous l'eau, le calme était merveilleux. Aucun bruit et assez peu de mouvement, car le vent était trop violent pour faire naître des vagues, il ne faisait que scalper la surface. Elle recommença cependant à frissonner car la fatigue ajoutée à la faim ne lui permettaient plus de lutter contre le froid.

Pendant tout le temps que dura leur séjour sous-aquatique, l'homme ne la lâcha pas. Il la tint continuellement par la main et ce fut lui qui rythma leurs retours à la surface, se plaçant toujours de façon à ce que Lirelle puisse respirer. Il ne paraissait pas fatigué, ne semblait pas avoir froid et avait placé sa main contre la poitrine de la jeune femme. Elle supposa que cela lui permettait de vérifier son rythme respiratoire car, à chaque fois qu'elle inspirait plus calmement après un retour à l'air libre, il lui indiquait qu'il fallait retourner sous l'eau.

Elle n'avait pu distinguer aucun trait de son visage. À cause du vent qui leur jetait constamment de l'eau et des débris dans la figure, ils devaient garder la tête baissée ou protégée par leurs mains pour ne rien recevoir dans les yeux. Elle put cependant constater qu'il était un petit peu plus grand qu'elle et qu'il semblait plutôt mince.

Il sembla à Lirelle qu'ils restèrent plusieurs heures dans l'eau. Le froid, la faim et l'épuisement l'avaient plongée dans un état presque comateux. Elle n'obéissait plus qu'automatiquement aux ordres de l'homme. Il devait maintenant la soutenir pour ne pas qu'elle tombe sous l'eau et la porter pour venir à la surface, car le niveau montait régulièrement, en même temps que le vent faiblissait de plus en plus. Lirelle n'avait plus pied et son compagnon devait se dresser au maximum pour arriver en surface. Il vint un moment où il dut nager pour respirer, ce qui l'épuisait également, car il devait toujours soutenir la jeune femme qui n'en pouvait plus.

— Laissez-moi, dit-elle, laissez-moi.

Elle en avait assez de lutter. Elle était perdue, affamée, morte de fatigue et de froid. Elle abandonnait.

— C'est fini. La Saison est passée. Tiens encore un peu l'humelle, tiens encore, on va quitter l'étang.

Il la traîna, la poussa, la porta, jusqu'à ce qu'elle ait pied. Elle s'affala dans la vase. Il la hala sur la berge et s'écroula à côté d'elle dans la boue. Le vent était presque totalement tombé, mais la pluie persistait. Il se reposa un court instant puis tira le bras de Lirelle.

— Laissez-moi, vous dis-je.

— Cesse tes niaiseries, l'humelle. L'eau va monter rapidement, maintenant que le vent est tombé.

Elle ne comprenait pas le rapport qu'il pouvait y avoir entre le niveau de l'eau et le vent. Elle dut se poser la question à haute voix, car il lui expliqua patiemment :

— Quand le vent souffle sous la Saison, il pousse l'eau si fort qu'elle se retire parfois très loin. Quand la Saison est passée, elle revient très vite et il ne faut pas rester trop près de la rive, car son retour peut nous noyer. Elle ne va plus tarder, maintenant. Viens l'humelle, il nous faut fuir à nouveau, trouver un monticule. La vague de retour peut être puissante et très haute.

Il la tira sans ménagement et l'entraîna derrière lui. Ils marchaient dans la vase qui leur montait jusqu'aux chevilles et parfois jusqu'aux genoux. Plusieurs fois, Lirelle tomba dans la boue. Elle en était maculée de la tête aux pieds, ce qui lui rappela une fois où elle avait trouvé amusant et physiquement troublant de s'enduire entièrement le corps de boue. Cette réminiscence en amena une autre, puis une nouvelle, puis une autre encore. Elles n'avaient aucun lien entre elles, mais permirent à la jeune femme de ne plus penser à son extrême épuisement. Plongée dans ce nouvel épisode de souvenirs, elle marcha, pas après pas, dans un état second et quasi-hypnotique.

Elle ne sentit pas que le sol montait sous leurs pieds. Elle ne vit pas le moment où ils purent enfin s'arrêter, pas plus qu'elle ne sût à quel moment il la déshabilla totalement pour la frotter avec des herbes jusqu'à ce que sa peau soit rouge.

Lorsqu'elle s'éveilla, le ciel était calmé. Quelques nuages passaient, mollement poussés par un vent léger. Elle s'assit, faisant tomber sa couverture d'herbes et de feuilles. L'homme était invisible. Pendus à une branche non loin d'elle, ses vêtements séchaient. On les avait débarrassés de la boue et soigneusement étalés au soleil. Ils étaient en piteux état, mais secs. Elle les enfila avec plaisir, ne voulant rester ainsi nue, au vu et au su de tous.

— De quels tous ? se demanda-t-elle.

Elle se sentait reposée, mais la faim la tenaillait plus que jamais. Un tas de bois de couleur orange était disposé près d'elle. Elle supposa que l'homme était parti chercher de la nourriture et qu'il avait préparé ce bois pour la faire cuire à son retour. Elle prit une branche et traça distraitement des cercles dans le sol.

— Hé l'humelle ! Est-ce la peine d'ainsi gâcher la nourriture que je me suis échiné à capturer ?

L'homme venait d'apparaître et lui prit le bâton des mains.

— N'as-tu donc jamais rien appris ? Le vasiard se mange ainsi.

Il lui montra comment ôter la peau orange, car il s'agissait d'un animal rampant dans la vase des étangs et se nourrissant de plantes et de petits animaux, et comment couper la tête qui était, paraît-il, d'une grande amertume, avant que de croquer le reste de l'animal. Lirelle pensa qu'elle ne pourrait jamais avaler le moindre morceau de cette chose, mais il lui assura qu'ils n'auraient rien d'autre à manger dans ce secteur avant plusieurs jours. Alors, la nausée au bord des lèvres, elle fit comme il lui avait indiqué et croqua dans la chair du vasiard. Ce n'était pas franchement mauvais, mais pas excellent non plus. Elle en mangea cependant quatre avant de se sentir rassasiée.

Ils restèrent ainsi cinq jours sur le tertre qui les avait mis à l'abri de la montée des eaux. Lirelle n'avait pas assisté à l'arrivée de la vague de retour, mais elle put juger de la puissance avec laquelle elle avait balayé ce qui se trouvait sur son passage en voyant la taille des troncs qui flottaient çà et là autour de leur petite île. L'eau se retira à nouveau, puis revint, mais plus faiblement avant de repartir définitivement.

Durant tout ce temps, l'homme pourvut à leurs besoins, ne posant aucune question à Lirelle sur son ignorance concernant le monde qui les entourait. Il lui apprenait ce qu'il savait et répondait à ses quelques questions. De son côté, la jeune femme hésitait à lui raconter son histoire. Elle craignait qu'il ne la prenne pour une folle, ou qu'il fasse partie des « surveillants ». Elle se renseignait donc le plus discrètement possible.

Son compagnon parlait très peu. Ils passaient souvent de longs moments, chacun plongé dans ses pensées, sans échanger un seul mot. Il s'agissait d'un homme étrange. Laid, mais avec infiniment de charme. Mince, mais à même de soulever une énorme charge de bois. Lent dans ses gestes, mais capable de faire preuve d'une grande célérité si nécessaire. Il s'appelait Quad. Il portait une moustache dont les extrémités dépassaient largement le bas de son visage. Ses cheveux étaient rares sur le dessus de son crâne, mais très longs et abondants à l'arrière. Il les attachait à l'aide d'un fin cordon rouge dont il prenait grand soin, le lavant tous les jours et le disposant soigneusement au vent et à l'ombre pour qu'il sèche.

Elle n'osa lui demander le pourquoi de ces attentions pour ce cordon, ni pourquoi il l'appelait « l'humelle ». Elle comprit cependant, au cours des rares et courtes conversations qu'ils eurent ensemble, que ce nom désignait les femmes et que les hommes étaient appelés « humes ». Quad paraissait généreux et très serviable, mais Lirelle sentait qu'il ne fallait pas l'importuner. Il montrait parfois de l'agacement devant son ignorance totale, en claquant de la langue.

Quand l'eau se fut totalement retirée, Quad proposa à Lirelle de la conduire vers la ville, la « vilhume », comme il le disait, la plus proche, de façon à ce qu'elle puisse aisément retrouver les siens. La jeune femme hésita, ne sachant s'il fallait saisir l'occasion de lui expliquer qui elle était et d'où elle venait, mais elle eut trop peur qu'il la livre aux surveillants. Elle se tut.

Quad lui conseilla de tenter de dormir durant la journée, car ils allaient voyager de nuit.

— De nuit ? s'étonna-t-elle.

— Le chemin peut être dangereux pendant la journée, lui répondit-il brièvement.

Son ton n'engageant pas la conversation, Lirelle se tint coite, mais elle sentit que la raison qu'il avait avancée n'était pas la seule. Ces précautions la satisfaisant pleinement, elle ne chercha pas à en savoir davantage. Elle pensait que les surveillants auraient plus de mal à la retrouver la nuit qu'en pleine journée, si toutefois ils la cherchaient. Docile, elle fit donc exactement tout ce qu'il lui avait recommandé de faire. Elle mangea abondamment, bien que la chair des vasiards lui restât de plus en plus en travers de la gorge, but tout autant et se reposa durant toute la journée. Quad, quant à lui, disparut vers le milieu de la journée, comme à son habitude. Il partait ainsi tous les jours, la laissant seule plusieurs heures et ne revenait que le soir. Il ne lui avait jamais donné les raisons de ces absences quotidiennes et elle ne les lui avait jamais demandées.

Ce jour-là, il revint quand la nuit était tombée. Lirelle commençait à se demander à quel moment ils partiraient quand il apparut, porteur d'un imposant baluchon.

— Vêts-toi, l'humelle. Tu ne peux arriver en la cité ainsi dépenaillée, dit-il en posant son fardeau.

— Mais, s'étonna la jeune femme, d'où viennent ces vêtements ?

— Achetés. Non loin. Une humelle en confectionne, répondit-il sans s'étendre davantage.

Lirelle haussa les épaules et, renonçant à comprendre, dénoua la corde puis versa le contenu du sac sur le sol. Une quantité de vêtements s'étala à terre : deux robes, une veste, des chemises de fine facture, trois jupes en laine chaude… Elle ne savait que choisir.

— Va-t-il faire chaud ou froid ? demanda-t-elle.

Il l'envisagea avec ce regard qu'elle avait appris à connaître et qu'il lui jetait quand elle lui posait une question visiblement saugrenue.

— Après la deuxième Saison, c'est l'hiver qui s'approche, répondit-il.

Elle choisit donc un jupon fait d'une matière qui ressemblait à de la soie, une jupe épaisse et un chemisier bleu ciel faits de la même matière, et une chaude veste qui lui couvrait le haut des jambes.

Toujours aussi discret, Quad se retourna quand elle commença à chercher du regard un endroit où ôter ses anciens vêtements qui, il est vrai, ressemblaient de plus en plus à des haillons. Quand elle fut habillée, elle apprécia le toucher du jupon et de la chemise sur sa peau. Elle ne savait en quelle matière ils étaient tissés, mais la sensation de confort qu'ils procuraient était remarquable. Elle en fit la remarque à Quad qui lui répondit :

— Le poil de Saisonnier est très doux et très chaud. Ce sont de bons vêtements pour l'après-deuxième Saison.

— Qu'est-ce que le poil de Saisonnier ? demanda Lirelle.

Le regard qu'il lui jeta fut éloquent : elle passait pour franchement ignorante. Il consentit toutefois à lui expliquer :

— Les Saisonniers sont ces animaux qui ne se déplacent que poussés par le vent de la Saison et qui vivent des êtres qu'ils peuvent rattraper. Nous en avons vu l'humelle, rappelle-t'en.

Elle frémit au souvenir de ce nuage vivant qui les suivait de près.

— Mais comment peut-on les utiliser pour leur poil ? Ils sont nombreux et dangereux, non ?

— Hors-Saison, ils se terrent dans des sortes de nids qu'ils creusent sous la surface du sol. Il faut d'ailleurs veiller à ne pas marcher dessus, car leur toit est volontairement fragile et cela constitue un piège. L'animal, ou l'hume qui tombe dans un nid a fort peu de chance d'en sortir entier. C'est leur seul moyen de subsistance, car ils ne peuvent se déplacer que dans la Saison qui les porte. Certains chasseurs connaissent parfaitement les endroits où sont les nids et parviennent à les enfumer pour endormir les Saisonniers. Ils les dépècent sur place et donnent les premières carcasses aux autres. Ainsi, ils ne se font pas dévorer.

— En as-tu chassé ?

— Autrefois, répondit-il, puis il enchaîna : allons l'humelle, il nous faut quitter la place.

Sans l'attendre, il partit à grands pas dans la forêt malmenée par la vague de retour. Lirelle le suivit aussitôt, non sans avoir regardé une dernière fois le petit tas de vêtements qu'elle laissait derrière elle, dernier point qui la rattachait au monde qu'elle avait quitté.

– Chapitre deux –

La ville stupéfia Lirelle. Quand ils étaient arrivés, durant la nuit, elle n'avait rien vu. Strictement rien. Quad s'était tout à coup arrêté, alors qu'ils marchaient depuis plusieurs heures, et il avait frappé deux fois sur une roche qui avait laissé entendre un bruit sourd et profond. Une porte s'était ouverte dans le sol. Manœuvrée par de puissantes poulies, elle s'était progressivement soulevée, laissant apparaître une ouverture béante où pouvaient certainement passer charrettes et chevaux. Quad s'était engagé sur la rampe descendante, suivi de la jeune femme. Ils étaient passés devant une petite guérite à la fenêtre de laquelle Lirelle avait aperçu la tête échevelée d'un vieil homme.

— Le portier, avait laconiquement commenté Quad.

Ils étaient descendus sur plusieurs dizaines de mètres quand la porte s'était refermée derrière eux, sans un bruit, hormis un petit grincement. On entendait un sourd grondement dans le lointain et, bien que la porte soit totalement refermée et que la nuit soit complète à l'extérieur, il régnait dans ce lieu une douce lumière qui ne semblait venir de nulle part et de partout, comme si l'air lui-même avait été lumineux.

Ils avaient continué à descendre la rampe dont le sol était pavé. L'odeur ainsi que quelques tas de crottin confirmèrent à Lirelle que des chevaux empruntaient souvent cette voie. Au fur et à mesure de leur progression, la rumeur, qui résonnait contre les parois, s'était amplifiée pour devenir de plus en plus distincte : éclats de voix, rires, hennissements, aboiements, cris de volailles, tout un ensemble de sons qui annonçait la ville, l'activité humaine.

Après un parcours qui avait semblé long à Lirelle, ils étaient enfin arrivés devant un portail en bois gardé par deux tours basses construites de chaque côté.

— C'est pour l'entrant ! avait crié Quad.

Un fenestrou s'était ouvert dans la tour de droite et une tête coiffée d'un casque était apparue.

— Combien ? avait demandé l'homme.

— Deux.

— Humes ?

— Hume et humelle.

— Armés ?

— Non point.

— Piétons ou cavaliers ?

— Vois toi-même, chiure de Saisonnier !

Lirelle s'était étonnée de voir Quad, d'ordinaire si calme, insulter le garde. Elle avait craint qu'il ne leur ferme sa fenêtre au nez et qu'ils aient à rester hors des murs. Cependant, son compagnon devait savoir ce qu'il faisait, car l'effet de son insulte ne se fit pas attendre. Le gardien descendit aussitôt de son perchoir et sortit par une petite poterne s'ouvrant sur un côté du grand portail.

— C'est moi que tu traites de chiure de Saisonnier ? avait-il demandé à Quad.

— Qui vois-tu d'autre ici ? avait calmement répondu celui-ci.

— Je peux te faire rentrer ça dans la gorge, avait dit le garde.

— M'étonnerait. Va quérir sans tarder le chef de vilhume, le chef Maorne et dis-lui que Quad est céans.

Au nom de son chef, le garde avait changé de couleur et presque salué Quad en tournant les talons.

— Viens l'humelle, entrons.

Sans un mot, Lirelle avait suivi son compagnon. Ils étaient maintenant dans le poste de garde et Quad avait disparu avec un homme aussi mince que lui, mais beaucoup plus grand, ce qui lui donnait une allure très fragile.

La salle était spartiate : une table, un râtelier où l'on rangeait des sortes de hallebardes, aucune chaise, une seule petite fenêtre gardée par d'épais barreaux métalliques. Lirelle s'appuya sur le bord de la table. Le garde resté avec elle la regardait sans retenue, un vague sourire flottant sur ses lèvres. Après quelques minutes d'inspection, il alla vers elle et lui dit, sur un ton confidentiel mais égrillard :

— Que dirais-tu, l'humelle, d'un moment passé avec un homme fort et puissamment membré ?

— J'en dirais que la taille du membre ne préjuge en rien des capacités du mâle et qu'un homme… un hume peut très bien se glorifier de posséder des breloques d'étalon mais ne pas mieux valoir qu'un vasiard dans un lit. D'autant que si tu veux que je me retrouve un jour à passer un moment avec toi, tout puissamment membré que tu prétendes être, il te faudrait également brosser avec la dernière des vigueurs cette ouverture puante qui te sert de bouche. Ton haleine ferait fuir un nuage de Saisonniers à contre-courant de la Saison, mon ami.

Elle lui répondit tout cela avec un tel calme et une telle assurance dans la voix que le garde resta coi, figé, statufié. Quant à elle, elle ressentit un intense plaisir à lui répondre ainsi. C'était le premier long discours qu'elle prononçait de sa vie et il lui permettait en outre de répondre à tous ceux qui l'avaient traitée comme une simple d'esprit, juste bonne à éventuellement servir de réceptacle à leur trop-plein de semence. Elle fut heureuse de son éloquence et ignora résolument le garde, préférant regarder les armes soigneusement rangées dans le râtelier ou le long du mur. Le soldat, quant à lui, ne dit plus rien ; sa faconde durement rabaissée, il préféra sortir de la pièce, rassemblant piteusement les lambeaux de son amour-propre en claquant de la semelle sur le sol de pierre.

— La voilà donc, cette étrangère qui ne sait pratiquement rien sur rien et qui surgit de nulle part au lever de la Saison, nu-pieds, sans bagage et affamée sur la route blanche ?

Quad, le chef Maorne et une femme venaient d'entrer dans la salle. C'était la femme qui avait parlé. Le comportement de Quad et de son compagnon indiquait qu'ils la respectaient, voire la craignaient. Pour l'heure, ils l'encadraient et, comme elle, regardaient Lirelle. Ils affichaient tous les trois un air sévère et semblaient juger la jeune femme, comme si elle avait

commis quelque action répréhensible. Ne se sentant absolument pas en faute, elle ne répondit rien.

— Eh bien, jeune humelle, qu'avez-vous à répondre à cela ? demanda la femme.

Elle était presque aussi grande que Quad et ses longs cheveux blancs lui tombaient juste dans les reins. Vêtue d'une longue robe bleu nuit, elle arborait une sorte de diadème très dépouillé, simple tresse d'or à laquelle était attaché un disque peint en rouge vif qui faisait comme une tache sanglante au milieu de son front. Elle était très belle, mais son visage était dur. Trop dur. Elle envisageait Lirelle en levant un peu le menton, en femme certainement habituée à être immédiatement satisfaite.

— Je n'ai rien à répondre à cela. Je ne vous dois rien. Il n'y a ici qu'une seule personne à qui je sois redevable, c'est Quad. Il n'y a qu'à lui que je doive des explications.

Les deux hommes eurent un sursaut de surprise. On ne devait sans doute pas s'adresser souvent ainsi à leur supérieure. La femme n'eut aucune réaction, si ce n'est une fugace crispation de la mâchoire.

— Je vous sais gré de votre reconnaissance, jeune humelle, mais Quad parle par ma bouche, dit-elle.

— Je l'entends bien mieux quand c'est la sienne qu'il utilise, rétorqua Lirelle.

— Vous êtes bien impertinente…

— C'est que nous n'avons pas été présentées et je ne vois pour l'instant aucune raison de respecter une personne dont je ne connais pas le rang.

Le chef Maorne fit un pas en avant, comme s'il voulait se saisir de la jeune femme. Il était petit, mais il se dégageait une grande puissance de son corps et du moindre de ses mouvements. Ses yeux révélaient une farouche volonté de se faire obéir et respecter.

— Laisse, ordonna la femme et, se tournant vers Lirelle, elle lui dit : comme vous ne semblez pas connaître les us et coutumes du monde, je veux bien vous accorder cette faveur. Je suis Miall, affidée de Do-Corf, surveillant de cette vilhume. Et vous ?

Lirelle pâlit. Do. Elle avait déjà entendu ce terme quand les surveillants avaient manqué la découvrir à son arrivée dans ce pays étrange. C'est ainsi que les élèves, les « Koté », appelaient leur maître. Quad l'avait amenée directement chez des amis des surveillants ! Si elle révélait maintenant qui elle était et ce qu'elle faisait ici, cette femme la conduirait immédiatement chez eux et ils la tueraient, comme ils avaient tué la meneuse.

Elle s'efforça de conserver son calme et répondit le plus naturellement possible :

— Je suis Lirelle. Je viens d'un pays qui m'est maintenant inconnu, car ma mémoire s'est brisée le jour de l'accident que j'ai eu avec mon père et ma mère.

— Votre père et votre mère ? dit Miall avec le premier sourire que Lirelle lui voyait.

Quad, en revanche eut un air soucieux qui inquiéta la jeune femme. Elle venait certainement de dire quelque chose d'absurde.

— Vous aviez quel âge, quand s'est produit cet accident, jeune humelle ?

— Lirelle, Miall, je m'appelle Lirelle.

À nouveau, les deux hommes et la femme se crispèrent.

J'ai encore dit quelque chose qu'il ne fallait pas, pensa Lirelle. *Il ne faut sans doute pas appeler cette belle et dangereuse vieille bique par son nom.*

Elle se sentait de plus en plus perdue. La moindre de ses paroles recelait une erreur. Elle-même était une erreur…

— Soit, reprit la femme. Quel âge aviez-vous, *Lirelle*, quand s'est produit cet accident ?

— Je ne sais plus, j'ai perdu la mémoire, vous dis-je.

— Ce qui explique sans doute que vous ne sachiez plus respecter les bons usages et les coutumes officielles ? dit la femme d'un ton que Lirelle trouva doucereux.

— Sans doute.

— Eh bien, jeune humelle, comme vous ne savez rien et n'avez donc plus aucune famille, puisque vos… parents ont disparu dans un accident, je veux bien vous accorder l'asile. Vous allez suivre Quad qui vous conduira dans le collège pour humelles. Vous y serez admise en tant qu'aide. Là-bas, on vous vêtira, on vous logera et, en contrepartie, vous accomplirez les tâches que l'on vous confiera.

Cela dit, la femme commença à sortir du poste de garde.

— Et si je ne… commença violemment Lirelle.

Mais Quad l'interrompit brusquement en la prenant par le bras et en la regardant d'un air où elle vit autant d'urgence que lorsqu'ils fuyaient tous deux la Saison et les Saisonniers.

Miall-Do-Corf s'arrêta net :

— Si vous ne quoi ? demanda-t-elle.

— Et si je ne peux vous remercier suffisamment, comment parviendrai-je à vous signifier ma reconnaissance ?

La femme la regarda droit dans les yeux. Lirelle vit dans ce regard une habitude au commandement et une violence contenue qui l'effrayèrent. Cette femme était à craindre. Elle ne répondit pas à la question, comme si elle avait compris que ce n'était absolument pas ce que Lirelle allait dire. Elle opéra une hautaine volte-face et sortit, suivie du chef Maorne.

— Je ne sais de quel ventre tu viens, l'humelle, ni si ce que tu prétends est vrai, mais je sais que tu viens de te faire une ennemie redoutable, dit Quad une fois qu'ils furent seuls. Jamais tu n'aurais dû affronter ainsi la Miall-Do-Corf.

— Je n'ai pas voulu l'affronter, comme tu le dis. Je ne connais plus les bonnes manières et si cette femme ne le peut entendre, qu'y puis-je ?

— Tu ne connais tellement plus les coutumes, que tu prétends avoir perdu tes parents, alors que tous les enfants, tu m'entends l'humelle, *tous* les enfants sont enlevés à leurs parents dès la fin du sevrage et éduqués dans les collèges surveillés. D'où viens-tu, l'humelle ? Même un simple d'esprit sait cela.

— Je ne suis pas simple d'esprit, Quad ! s'exclama Lirelle. Je ne suis pas simple d'esprit.

— Je le vois bien. Mais tes manières insolentes et ignorantes m'ont placé dans une délicate situation. Je te dois accompagner au collège d'humelles, mais je ne peux que je ne te prévienne…

Il s'arrêta de parler, hésitant visiblement sur ce qu'il devait dire, ou sans doute s'il devait le dire.

— Oui ? l'encouragea Lirelle.

— Ces collèges sont impitoyables. Surtout pour les humelles adultes. Celles qui sont placées dans ces établissements après leur majorité sont celles qui sont rétives à toute éducation surveillée. On y trouve la lie de la société, les simples d'esprit, les putains, les criminelles, les filles-mères, les alcooliques. En fait, tout ce que la vilhume compte comme humelles non désirables. Mais si tu te tiens coite et sage, peut-être auras-tu la chance de te faire remarquer par la mère du collège qui te placera avec les filles à éduquer ?

La façon dont il prononça cette dernière phrase fit encore plus peur à Lirelle que tout ce qu'il avait pu dire auparavant. Il la plaignait. Il savait dans quel monde il allait la conduire et la plaignait.

— Quel âge as-tu, l'humelle ? demanda-t-il.

Lirelle hésita. Elle ne connaissait pas son âge avec précision, ayant été absente à chacun de ses anniversaires. Elle fouilla dans sa mémoire, mais ne trouva trace nulle part d'un souvenir de cadeaux ou de fête, associé à la date de sa naissance qu'elle ignorait également.

— Je ne sais pas, répondit-elle en soupirant. Sans doute vingt ans, un peu plus ?

— Tu as peut-être réellement perdu la mémoire, soupira Quad. Allons, il faut y aller, nous…

— Tu n'es pas obligé de m'y amener, dit la jeune femme. Tu peux prétendre que je me suis échappée, que je me suis enfuie.

Il la regarda comme si elle avait perdu la raison.

— Tu ne peux m'échapper, Miall-Do-Corf le sait parfaitement, et je ne peux lui mentir, elle le comprendrait instantanément. Non, Lirelle, poursuivit-il en employant pour la première fois son prénom, je dois t'y conduire, mais je te promets que je te viendrai visiter le plus souvent possible.

— C'est si terrible ? demanda Lirelle d'une petite voix.

Il ne répondit pas et sortit de la pièce. Elle le suivit avec un petit temps de retard. Il l'attendait dehors. Le soldat était près du portail et les regarda partir, l'air renfrogné.

Quad la conduisit à travers toute la ville, la vilhume, comme ils l'appelaient. L'activité n'était pas très intense et Lirelle se dit que ce devait être à cause de l'heure avancée. Les quelques horloges qu'elle vit sur leur passage lui indiquèrent que le temps était mesuré de la même façon que chez elle. Tous les étals étaient fermés. Seules quelques auberges ou tavernes retentissaient encore de rires et de cris. Les rues étaient désertes. Ils croisèrent deux fois un groupe de soldats qui veillaient apparemment à la sécurité et leur demandèrent leur destination.

— Collège humelles, avait répondu Quad.

— C'est pour elle ? avaient demandé les soldats en dévisageant Lirelle d'un air curieux.

— Oui.

— Sur quel ordre tu l'enfermes ?

— Miall-Do-Corf.

Ce seul nom avait à chaque fois produit le même effet : les soldats n'avaient plus insisté et s'étaient effacés pour leur laisser le passage.

Après une bonne heure de marche qui acheva d'épuiser Lirelle, ils arrivèrent enfin devant le portail d'un établissement protégé par un haut mur de pierres. La lumière changeait subtilement et devenait petit à petit plus vive, mais il n'y avait pas de lever de soleil, on ne voyait pas passer les nuages. Les sons étaient étranges, comme modifiés par les parois et le plafond pourtant très élevé. Lirelle se sentait écrasée par la voûte de la caverne dans laquelle la ville avait été construite. Elle ressentit tout à coup une grande nostalgie et, la fatigue aidant, se mit brusquement à pleurer, sans que rien ne l'ait annoncé. Quad se méprit et lui dit :

— Allons, l'humelle, je te promets de te venir visiter, t'ai-je dit. Tu seras bien traitée, Miall-Do-Corf ne m'a pas demandé de t'interner, mais de te faire admettre comme aide. Ce n'est vraiment pas la même chose.

— Je ne pleure pas pour ça, dit Lirelle. Cet endroit est laid. Où est le ciel, où sont les oiseaux ? Je ne peux vivre dans une caverne.

— J'y suis né, lui répondit Quad. Cette… caverne, comme tu le dis, est ma demeure.

— Excuse-moi, mais ce n'est pas la mienne. Je ne sais plus où elle est, mais ce n'est certainement pas ici. Avant d'entrer là-dedans, je dois te dire quelque chose, Quad. Tout d'abord je te remercie de m'avoir sauvé la vie. Ensuite, continua-t-elle sans lui laisser le temps de répondre, je ne peux te promettre que je ne vais pas tout faire pour m'échapper de cet endroit. Je ne sais pas comment je vais m'y prendre, mais tu peux être certain que je vais tenter d'en sortir par n'importe quel moyen. Je ne tente rien maintenant pour ne pas te mettre dans une situation plus difficile que celle où tu te trouves par ma faute, mais dès la nuit prochaine je commencerai à chercher comment sortir et quitter cette ville, cette… vilhume.

— Ne tente rien, humelle. Tout ce que tu gagneras sera de te faire considérer non plus comme une aide, mais comme une internée. Tu ne pourras sortir d'ici, je te l'assure. Crois-en ma connaissance des lieux, ne tente rien.

Quad lui parlait gentiment ; plus gentiment qu'il ne l'avait jamais fait. Il tentait désespérément de la convaincre. On aurait dit qu'il avait compris que rien ne pourrait la faire changer d'avis et qu'il ne lui faisait ces recommandations que pour ne pas s'en vouloir ensuite. Il soupira longuement et tira sur une poignée en métal rouillé qui pendait le long du portail.

Une cloche se fit entendre, loin dans le bâtiment. Quelque temps après, un bruit de pas se rapprocha du portail. Un petit volet fut manœuvré et une tête chenue apparut :

— Qu'est-ce ? demanda la vieille femme.

— Une aide pour le collège, répondit Quad.

— Pas besoin d'aide. Trop d'aides déjà ! maugréa la vieille femme en s'apprêtant à fermer le petit volet.

— Ordre de Miall-Do-Corf, la vieille.

— Ordre de Miall-Do-Corf, ordre de Miall-Do-Corf… Tou-jours des ordres de Miall-Do-Corf.

— Ouvres-tu, humelle déliquescente, ou faut-il que je revienne avec la garde Mèn ?

— Tu peux hucher, beau chasseur… Je t'ouvre. Je t'ouvre, mais seulement parce que le collège tient à montrer sa bonne volonté à Miall-Do-Corf. Tu lui feras part de notre obéissance, hein, beau chasseur ? Je prends une aide, alors que j'en ai déjà plus que de vésanes. Tu le diras à Miall-Do-Corf, je compte sur toi.

— Compte sur moi, vieille harpie, je lui parlerai de ton accueil, dit Quad entre ses dents.

Le volet se referma et l'on entendit la vieille femme appeler de l'aide pour ouvrir ce « putain de portail vérolé ».

— Que sont les vésanes, Quad ? demanda Lirelle.

— Les humelles surveillées. On les appelle ainsi dans le collège, car il paraît qu'elles sont presque toutes folles démentes, ou le deviennent rapidement. Méfie-toi de ce genre de femmes, continua-t-il en désignant le portail de la tête. Elles changent d'avis comme monte la Saison, elles se font veules et onctueuses dès que l'on prononce le nom qu'il faut, mais montrent des dents si l'on n'est pas recommandé. Lâches devant les puissants, elles martyrisent le petit peuple.

Le portail s'ouvrit enfin dans un formidable grincement, manœuvré par deux femmes vêtues de frusques qui tombaient presque en guenilles. Une troisième se tenait dans l'ouverture, celle qui leur avait parlé à travers le volet. Elle était vieille et regardait Lirelle comme on jauge du bétail. Elle en fit même le tour en ronchonnant.

— Elle est bien vêtue, pour une aide. Va falloir changer ces vêtures qui sentent par trop la bourgeoise. L'uniforme des aides sera plus adapté.

— Je ne change que ce que je veux la vieille, dit la jeune femme.

Les deux femmes qui avaient ouvert le portail et se tenaient à côté de la vieille, la suivant dans son tour d'inspection, pouffèrent, une main devant la bouche.

— Tu changeras ce qu'on te dira de changer, aide ! Ici, c'est la discipline, l'obéissance ! Ce n'est pas le foutoir comme dehors. Si je dis tu changes, alors tu changes !

— Tu ne vas pas me laisser là, dit Lirelle à Quad. Tu ne vas pas me laisser dans cet endroit de fous !

— Je ne peux faire autrement, l'humelle, répondit-il.

Il se tourna vers la vieille femme et lui dit d'une voix menaçante :

— Cette humelle est sous ma protection, vieille servante. S'il lui arrive quoi que ce soit, je t'en rendrai responsable.

— Mais oui, mon beau chasseur, mais oui, répondit l'autre. Il ne lui arrivera rien, je te l'assure, il ne lui arrivera rien. Allez viens, aide. Fermez le portail, vous autres, dit-elle en se tournant vers les deux femmes qui n'avaient cessé de glousser.

Quad quitta l'enceinte du collège en faisant un petit signe de la main à Lirelle.

Une fois le portail refermé, elle fut conduite par la vieille. Les deux autres femmes avaient disparu vers le bâtiment principal du collège. Elles traversèrent un jardin où poussait toute une variété de plantes et d'arbres fruitiers. Lirelle en reconnaissait certains, mais d'autres lui étaient totalement inconnus. Quelques femmes, jeunes filles et fillettes étaient courbées sur la terre, ramassant des tubercules qui ressemblaient à des pommes de terre, sarclant et binant des rangs de salade, triant une récolte. Elles étaient toutes habillées de la même façon et, si certaines paraissaient totalement absentes, yeux vides et gestes saccadés, les autres parlaient entre elles, riaient et même chantonnaient en accomplissant leur tâche. Quelques-unes d'entre elles levèrent la tête pour regarder passer Lirelle, mais ne parurent pas plus curieuses que de raison, se remettant à l'ouvrage avec naturel.

— Le jardin, commenta inutilement la vieille.

Lirelle ne répondit rien. Elle n'aimait pas cette femme. Son regard, sa voix, son odeur rance, tout cela déplaisait à la jeune femme. Elle n'aspirait qu'à se reposer, car elle ne tenait

plus sur ses jambes et songeait qu'après une bonne nuit de sommeil, elle pourrait réfléchir correctement au moyen de quitter cet endroit cauchemardesque.

Elles arrivèrent au bâtiment principal. Il était vieux. Gris. Triste. Lirelle avait déjà oublié les rires des jardinières et ne voyait plus que la laideur de cette grande bâtisse construite sans recherche, aux fenêtres alignées, sans toit.

Il ne pleut pas sous terre, se dit-elle.

La vieille entra, invitant Lirelle à la suivre d'un geste impérieux. Elles se rendirent dans une salle où s'affairaient une trentaine de femmes qui triaient apparemment des tissus en fonction de leur état et de leur couleur. Elles étaient assises sur des bancs, de chaque côté de longues tables en bois et piochaient, dans des tas invraisemblablement énormes, des bandes de tissu, des habits déchirés qu'elles répartissaient dans de grands bacs en chantant. Lirelle ne comprenait pas les paroles, mais elles ne paraissaient pas très gaies.

— Tu t'assieds là, on va t'expliquer ce qu'il faut faire.

Le ton était sec, autoritaire et sans appel.

— Je suis fatiguée, je n'ai pas dormi de la nuit, ayant marché longuement pour venir ici. Je veux bien travailler, mais pas maintenant. Je ne pourrai rien faire de valable si je ne dors pas quelques heures.

Toutes les femmes cessèrent immédiatement leur travail. Un silence brutal s'abattit dans la salle. Lirelle regarda autour d'elle. Tous ces visages tournés vers elle et qui la considéraient stupéfaits, lui firent comprendre qu'elle venait de prononcer une avanie.

— Tu veux… dormir ? demanda la vieille.

— Oui la vieille, je veux dormir, répondit-elle, excédée et décidée à ne pas se laisser impressionner.

— Il fait jour et personne ne dort ici quand il fait jour ! Tu travailles comme les autres si tu veux manger. Le ton de la vieille était sec et sans appel.

— Je ne veux pas manger, je veux dormir et si ça ne vous convient pas, mettez-moi dehors, renvoyez-moi. Je n'ai demandé à personne de venir ici, répliqua-t-elle immédiatement.

— Mais personne ne quitte cet endroit, ma petite, personne. Alors, maintenant, tu te mets immédiatement au travail, ou je t'envoie…

— Laissez, mère. Je m'en occupe.

Une femme corpulente s'était levée et avançait résolument vers Lirelle. Elle était deux fois plus large qu'elle, aussi grande que Quad et devait peser au moins cent kilos.

— Toi, l'aide nouvelle, tu viens t'asseoir à côté de moi et tu travailles, ou je te martèle la face.

Personne ne disait un mot. Apparemment, la colossale femme ne parlait pas à la légère. Elle saisit Lirelle par le bras, lui broyant le biceps et l'entraîna avec elle. La jeune femme comprit qu'elle ne pouvait rien faire d'autre qu'obéir et n'opposa aucune résistance. Elle s'assit à côté de son imposante surveillante et demanda :

— Que dois-je faire ?

— En bon état, dans le bac à droite. Usé, dans celui de gauche. Mort, à terre derrière toi.

Sans un mot, Lirelle se mit immédiatement à trier l'énorme tas de chiffons, tissus, vêtements, qui se trouvait sur la table. Elle avait compris qu'elle ne pourrait rien obtenir de ces deux femmes bornées, méfiantes et à qui l'on obéissait apparemment sans aucune

discussion. Elle tria sans plus se soucier de ce qui se passait autour d'elle, néanmoins consciente du silence qui régnait toujours dans la vaste salle. Puis, petit à petit, les autres ouvrières reprirent le travail. Le bruit de fond des mains qui prenaient les tissus, du choc des coudes sur les tables de bois et des murmures qu'échangeaient certaines femmes dissipèrent progressivement la tension créée par les échanges qui venaient d'avoir lieu. La vieille, qui était restée près de Lirelle et la surveillait avec défiance, ne quitta la salle que lorsque l'une des femmes se leva de son banc et commença à chanter un air entraînant en tapant du pied et secouant la tête. Le refrain fut repris par l'ensemble des travailleuses, y compris la grosse assise à la gauche de Lirelle. La vieille poussa alors une sorte de grognement désapprobateur et quitta la salle.

La femme qui avait commencé à chanter était maintenant montée sur une table et dansait en rythme, encouragée par les autres travailleuses. Elle était assez jeune, fine et ses minables frusques ne parvenaient pas à amoindrir la grâce de son corps souple et vif. Elle dansait en effectuant de petits sauts au milieu des chiffons et Lirelle pensa qu'elle ressemblait à une jeune chèvre qui viendrait de découvrir l'herbe tendre. Son garde-chiourme personnel la rappela à l'ordre :

— Tu regardes Évelle si tu veux, mais tu tries.

Les heures passèrent, seulement interrompues par le repas servi sur les tables de travail, par d'autres femmes un peu mieux habillées que les compagnes de Lirelle et qui la regardèrent avec insistance.

Elle travailla toute la journée, épuisée, dans un état second, prenant les chiffons comme une somnambule et se trompant de plus en plus fréquemment. La surveillante la rabrouait par moments, mais sans réelle méchanceté. Lirelle finit par penser qu'elle n'était pas si mauvaise que cela et que, dans la mesure où le travail était fait, elle la laisserait tranquille. Au bout d'une bonne heure, Évelle avait arrêté de danser, épuisée et avait été remplacée par une autre femme qui se mouvait avec infiniment moins de grâce et que ses compagnes avaient rapidement huée.

Lorsque la lumière commença à baisser, un deuxième repas fut apporté dans la salle : soupe au goût indéfinissable, vin clairet et pain nourrissant. Lirelle eut peur que le travail ne se poursuivre encore pendant la nuit. Elle n'avait pas dormi depuis environ trente-six heures et se sentait au-delà de toute possibilité de décision, de réflexion. Heureusement pour elle, deux femmes entrèrent dans la salle et frappèrent dans leurs mains. Aussitôt, toutes les travailleuses se levèrent, abandonnant leurs tas de chiffons sur les tables et commencèrent à sortir de la salle en bavardant. Lirelle se leva avec un petit temps de retard. D'un signe de tête, sa surveillante lui indiqua une porte latérale qui donnait sur un couloir assez sombre.

— Suis-moi.

Elle la conduisit dans un bureau assez cossu, sans aucune fenêtre, avec des murs tapissés d'ouvrages rangés sur des étagères qui montaient jusqu'au plafond. Le plancher était ciré et la pièce sentait le bois, les livres et la cire. Une chandelle brûlait sur le bureau et répandait une douce et chaude lumière. L'endroit était parfaitement rangé. Quelques papiers ainsi qu'une plume reposaient sur un sous-main de cuir ; on sentait qu'ils n'avaient pas été abandonnés à la va-vite, mais au contraire laissés ainsi comme pour inciter à la réflexion. Cet agencement particulier soulignait une intention ; une volonté éducative qui n'échappa pas à Lirelle. Il lui semblait que toute une philosophie devait transparaître dans la façon dont la plume reposait sur l'une des feuilles et pas sur l'autre, ou bien dans la disposition de l'encrier en or travaillé, dont le bouchon se trouvait à l'opposé de la plume par rapport aux feuilles.

Sans un mot, la forte femme abandonna Lirelle dans la pièce. Se trouvant seule, elle s'assit dans l'un des deux fauteuils tapissés de velours qui faisaient face au bureau. Il était très confortable. Elle s'endormit.

Une étrange sensation la réveilla. La première chose qu'elle remarqua fut que la chandelle avait considérablement diminué. Elle avait dû dormir longtemps d'un sommeil sans rêve. Puis elle regarda autour d'elle et sursauta en découvrant une femme qui la considérait, les sourcils froncés. Elle se trouvait assise dans l'autre fauteuil et se tenait le menton dans la main. Lirelle n'aurait su lui donner un âge. Cheveux blancs, très longs, doigts fins et soignés, un anneau d'or très simple passé à son pouce gauche. Des yeux très sombres, presque noirs ; dans la pénombre de la pièce, Lirelle n'en pouvait distinguer la pupille. Elle avait l'impression d'être scrutée par deux grandes ouvertures obscures et mystérieuses. Elle portait une robe de la même facture que celle des autres femmes du collège, mais celle-ci paraissait propre, en bon état et ceinte par un cordon rouge vif.

Comme la femme ne disait rien, Lirelle se tint coite également. Elle se sentait cependant assez mal à l'aise, car son observatrice ne baissait pas les yeux, ne cillait pas et semblait ne pas respirer.

Après de longues minutes qui parurent interminables, la femme parla :

— Vous êtes étrange, ma fille.

Une voix grave et douce, incitant à la confession et invitant à la confiance. Lirelle ne répondit pas. Il n'y avait rien à répondre à cela, c'était juste un constat. La femme retomba dans son observation silencieuse puis parla à nouveau :

— Vous n'êtes pas d'ici.

À nouveau, Lirelle ne fit aucun commentaire, tant il semblait évident qu'il ne s'agissait pas d'une question. Elle s'adossa confortablement dans son fauteuil et se laissa observer, fermant même les yeux. Elle s'endormit à nouveau, puis se réveilla, fraîche et dispose, alors que la lumière redevenait plus vive. Personne dans le bureau. On l'avait laissée seule. Les papiers, la plume et l'encrier avaient disparu.

Elle se leva, s'étira et tenta de quitter la pièce. La porte était fermée. Elle haussa les épaules et se dirigea vers la bibliothèque dont elle prit un ouvrage au hasard. Elle n'avait jamais lu. Elle ignorait la sensation de comprendre des mots tracés sur du papier, d'en percevoir le sens, d'en ressentir une émotion. Elle ouvrit le livre au milieu et lut : « … car le présent n'existe pas. Il n'est qu'une vue de l'esprit. Seuls existent le passé et le futur ». Elle savait lire. Son arrivée dans ce monde étrange l'avait totalement transformée. Elle comprenait le sens des mots et les idées qu'ils véhiculaient. Elle se saisit d'un autre livre : « Qui peut certifier que l'éphémère ne constitue pas l'essence du permanent ? » Elle prit ainsi plusieurs ouvrages. Tous traitaient de questions philosophiques ou religieuses. Certains lui étaient totalement incompréhensibles, d'autres la retenaient quelque temps, la faisaient réfléchir. Elle en lisait alors de longs passages.

Ce fut ainsi que la trouva la femme en entrant dans le bureau. Elle était plongée dans un livre qui traitait de l'espace et du temps et n'entendit pas la porte s'ouvrir doucement.

— Vous aimez ce traité ?

Lirelle sursauta en poussant un petit cri. La femme se tenait juste au-dessus d'elle, lisant par-dessus son épaule.

— Oui. J'aime ce qu'il dit, mais je ne comprends pas tout.

— Pour quelle raison êtes-vous dans ce collège ? demanda la femme en s'asseyant derrière le bureau.

— Une femme nommée Miall-Do-Corf l'a décidé, il a fallu que j'obéisse.

— Votre ton révèle un désaccord avec elle, remarqua la femme.

— Je ne voulais pas être enfermée, je n'ai rien fait de mal et je ne comprends pas pourquoi je ne peux pas aller où je veux.

— Vous êtes, pour l'heure, hôte de ce collège. J'en suis la mère. Vous veillerez à respecter la règle et à accomplir les différentes tâches que l'on vous confiera. Toutes les supérieures doivent être appelées « mère » et…

— À quoi les reconnaît-on ? la coupa Lirelle.

— La première des règles concerne le respect des mères par les aides. Couper la parole n'est pas une marque de respect.

— Pardonnez-moi.

— Pardonnez-moi, *mère*, la corrigea la femme.

— Pardonnez-moi, mère, dit docilement Lirelle.

— Vous les reconnaîtrez à la bague qu'elles ont au doigt. Plus il y en a, moins elles sont importantes. Les mères inférieures ont dix bagues, la mère du collège n'en a qu'une, dit-elle en montrant son pouce.

— Combien de temps vais-je rester ici ?

— Aussi longtemps que nous toutes, toute votre vie.

— Toute ma…

Lirelle était abasourdie, elle n'en croyait pas ses oreilles et la tête lui tourna brusquement. Il était impossible qu'elle finisse sa vie dans ces murs, parmi ces femmes, à trier quantité de tissus !

— Ce n'est pas possible, je n'ai rien fait qui puisse justifier ça !

— La vie dans le collège n'est pas si difficile, on y apprend de nombreuses choses, on s'éveille à la pensée, on n'a pas à faire face aux tourments de la vie extérieure.

— Mais je veux faire face aux tourments de la vie extérieure ! Je veux vivre et pas rester enfermée dans ces murs !

— Ma fille, vous ferez ce que l'on vous dira de faire, jusqu'à ce que vous soyez la mère du collège si telle est votre capacité. Je ne peux que vous recommander l'obéissance et le respect de la règle. Les indomptables ne sont pas heureuses céans. Vous me paraissez douée de raison. Comprenez que votre bonheur dépend de votre attitude, je vous en conjure.

La femme semblait sincèrement inquiète pour Lirelle. Elle affichait un air soucieux et appuyait ses phrases de petits coups sur le bois lustré du bureau.

Lirelle comprit qu'elle ne pouvait actuellement rien faire d'autre que feindre la soumission. Il lui était totalement impossible d'espérer sortir de cette prison dans l'immédiat. Elle devait d'abord connaître les possibilités d'évasion, repérer les lieux, examiner ses chances.

Elle baissa les yeux et hocha la tête.

— Je crois que je comprends, mère.

— Mmm, dit la femme d'un air dubitatif. Je crois quant à moi que vous tentez de me leurrer, ma fille. Mais je ne vous en veux pas. L'espoir est la faiblesse des non initiés. Vous

verrez plus tard qu'il ne faut entretenir ni espoir, ni regret et vivre pleinement chaque instant qui passe.

Elle se leva et Lirelle en fit autant.

— Suivez-moi. Nous allons vous conduire vers celle qui vous apprendra à vivre parmi nous et qui vous donnera votre vêture.

— Ne puis-je garder mes propres vêtements ? demanda la jeune femme.

— Sachez que l'uniforme est le meilleur moyen d'être acceptée dans une société telle que la nôtre. Nous vivons dans un mode clôt qui possède ses propres règles, ses propres codes. Tout individu qui sort de la norme est regardé, jugé, suspecté même. Cette situation devient rapidement préjudiciable pour l'ensemble du groupe, mais également pour la personne en question, je vous l'assure.

Elles suivirent un long couloir au bout duquel se trouvait une lourde porte ferrée. La femme sortit une clé de sous sa robe et entra dans une vaste pièce.

— Est-ce vous, mère ? demanda une voix de vieille femme.

— Oui.

Lirelle entendit des pas légers derrière un dédale d'étagères qui montaient jusqu'au plafond et portaient des draps, des monceaux de chiffons, torchons, tissus en tous genres, mais à la couleur unie et aussi terne et grise que les murs du collège. La pièce semblait immense et les étagères disparaissaient dans la pénombre. En fait, plus que d'une pièce, il aurait fallu parler d'une salle.

Sortant de l'obscurité, une femme d'un âge incalculable apparut. Elle se tenait si courbée qu'elle devait se tordre le cou pour regarder devant elle. Sa peau pâle semblait si fine qu'on aurait eu peur de la déchirer en la touchant. Elle sourit à la femme, révélant une bouche totalement édentée et un visage d'une laideur extrême. Elle plissait des yeux, exactement comme si la lumière venant du couloir la blessait.

— Albane, je souhaite que vous donniez une robe convenable à Lirelle qui vient de nous rejoindre.

La jeune femme se demanda comment la « mère » connaissait son nom. Elle avait dû le demander aux autres surveillantes, mais Lirelle ne se souvenait pas le leur avoir révélé.

— D'autre part, elle va rester avec vous quelque temps, pour lui éviter des tentations stupides et, de toute façon, vouées à l'échec.

— Je n'ai plus besoin de personne, mère, protesta doucement la vieille femme en regardant ses pieds.

— Elle reste avec vous quelque temps, Albane, insista la « mère ».

La vieille ne dit plus rien et se contenta de hocher la tête.

— Je tiens à ce que vous lui donniez du travail à accomplir, poursuivit la mère. Beaucoup de travail. Sa tête est encore pleine des illusions extérieures, elle n'a pas encore acquis la plénitude apaisante qui vous sied si bien.

La vieille gloussa de plaisir de s'entendre ainsi complimenter.

— Mère, intervint Lirelle, je vais rester ici combien de temps ?

— Cela dépend d'Albane, ma fille. Dès qu'elle aura jugé que vous avez délaissé les idées qui vous trottent en tête, je le saurai et viendrai vous chercher… si vous le souhaitez. Vous

verrez que cet endroit est silencieux, calme, coupé de tout. Vous pouvez ici méditer sans aucune contrainte. Vous êtes seule avec vous-même. Vous avez du travail à accomplir, mais personne ne vient vous demander des comptes. Vous le faites si vous le désirez, dans le temps que vous désirez. Laissez-vous convertir, séduire par la sagesse de ce lieu, ma fille. Quand vous serez convaincue que votre liberté est en vous, je gage que vous ne souhaiterez plus quitter cette pièce.

Lirelle ne répondit rien. Elle ne pouvait rien tenter. Renverser cette femme et partir en courant dans le couloir ne lui aurait rien donné. Où aller ensuite ? Comment quitter cette bâtisse ? Comment quitter ce monde ? Le passage avec Mèn-Gi lui avait donné la conscience, mais l'avait projetée dans un univers auquel elle ne comprenait rien, dans lequel elle ne reconnaissait rien, où elle était une étrangère au sens le plus profond du terme. Elle se trouvait dans une impasse et ne voyait comment faire demi-tour.

Prenant sans doute son silence pour un consentement, la « mère » partit sans rien ajouter et ferma la porte derrière elle. Lirelle et Albane se trouvèrent aussitôt plongées dans l'obscurité. La jeune femme sentit sa vieille compagne s'approcher d'elle, plutôt qu'elle ne la vît ou l'entendît. Elle recula instinctivement, ce qui fit glousser la vieille.

— N'aie crainte jeune humelle, je ne te vais point manger, je ne te vais point manger.

Mais Lirelle reculait toujours. Elle se trouva soudain bloquée par une étagère. Albane s'approcha d'elle à la toucher et, lui soufflant son haleine au visage, elle lui dit :

— Déshabille-toi.

— Non, répondit la jeune femme.

— Comme tu veux, petite chèvre, comme tu veux, dit la vieille. Mais tu ne mangeras que lorsque tu seras nue en ta natureté. Dans l'attente de cet instant, je te laisse, j'ai à penser. Si d'aventure tu en viens à craindre ta propre conscience, pense à expirer.

Cette vieille folle voulait qu'elle se déshabille entièrement ? Elle avait perdu la tête. Jamais Lirelle ne s'était mise nue devant quelqu'un, cela ne se faisait pas. Seuls les sauvages se promenaient nus, sa mère le lui avait dit, il y avait de cela bien longtemps. Elle perçut le bruit ténu que faisait la vieille en partant sans hésiter vers le fond de la pièce, puis le silence se fit. Profond, total, assourdissant. Il n'y avait aucun autre bruit que celui de sa respiration. L'obscurité était complète. Lirelle ne voyait absolument rien. Elle n'osait bouger de peur de se cogner à une étagère. À tâtons, elle s'assit à même le sol et attendit.

Pourquoi lui avait-elle dit : « pense à expirer » ? Voulait-elle qu'elle meure ? Cette vieille chouette était folle à lier. La « mère » l'avait enfermée dans une salle pleine de chiffons avec une folle. Pourquoi la punissait-on ainsi ? Elle n'avait rien à se reprocher en ce monde.

Les pensées tournaient dans sa tête et elle s'aperçut qu'elle les entretenait pour ne pas entendre le silence. De même, elle prit conscience qu'elle avait fermé les yeux pour ne pas voir l'obscurité. Elle comprit alors ce que la « mère » voulait dire quand elle lui avait annoncé : « vous êtes seule avec vous-même ». Elle avait peur. Peur de se trouver face à elle-même dont elle ignorait tout, qu'elle venait de découvrir et dont elle prenait seulement conscience depuis quelques jours. Elle ne parvenait pas à se concevoir en tant que femme, en tant qu'individu. Elle ne savait qui elle était et tout ce qui lui était arrivé depuis sa… « transformation », l'avait empêchée de se poser la question. Elle n'osait s'avouer qu'elle avait une peur panique de perdre cet entendement qu'elle avait acquis par accident. Il lui serait devenu insupportable de ne plus pouvoir raisonner, bien qu'elle sache que si cela devait survenir, elle ne s'en rendrait vraisemblablement pas compte. Cette inconcevable situation lui

vrillait l'esprit et, dès que la situation le lui permettait, elle ne pouvait s'empêcher de se mettre martel en tête.

Elle ne sut combien de temps elle passa ainsi à réfléchir sur son identité, à repousser le moment où elle devrait s'accepter. Elle s'endormit.

Lorsqu'elle s'éveilla, l'obscurité était toujours totale et le silence toujours aussi présent. Elle n'avait pas eu froid dans son sommeil, mais la faim et la soif l'avaient éveillée.

— Alors, petite chèvre, bien dormi ?

Lirelle poussa un cri. La voix de la vieille lui avait chuchoté ces mots à l'oreille. Le cœur battant, elle s'assit et poussa un second cri en sentant les cheveux d'Albane lui caresser le visage. Elle devait être complètement penchée sur elle.

— Tu portes toujours ta vêture ? chuchota à nouveau la vieille femme.

Lirelle se sentait petit à petit gagnée par une déraisonnable terreur. Cette voix dont elle ne pouvait localiser précisément l'origine, cette salle silencieuse et noire comme un tombeau, tout cela mêlé à l'impossibilité dans laquelle elle se trouvait de ne pouvoir se situer dans le temps la terrifiait.

Elle se leva d'un bond et partit au hasard dans la salle, les bras étendus devant elle. Elle se cogna à un meuble, une étagère sans doute, la suivit un moment, puis l'abandonna. Elle progressa ainsi pendant ce qui lui parut être quelques minutes. Elle ne savait si la vieille la suivait, mais était persuadée qu'il lui serait facile de le faire si l'envie lui en prenait. Elle s'arrêta un instant, mais n'entendit que les battements désordonnés de son cœur et sa respiration.

Je n'ai pas encore expiré, vieille chouette ! se dit-elle.

Et, soudain, sans qu'elle sache pourquoi, son exclamation lui permit de comprendre. Elle avait entendu le mot expirer dans le sens de mourir, alors que la vieille femme l'avait employé dans son sens fonctionnel. Prenant conscience de cette confusion, elle se rendit compte qu'elle retenait constamment sa respiration, qu'elle était tellement crispée que l'air quittait difficilement ses poumons. Elle s'obligea à s'asseoir et la pose qu'elle adopta tout naturellement, comme si elle l'avait employée des années durant, fut les genoux au sol et les fesses sur les talons. Elle n'avait jamais utilisé cette position auparavant. Il lui semblait que cette pose lui était dictée par une nouvelle facette de son esprit. Acquise lors de son mystérieux voyage en compagnie de la meneuse et de Mèn-Gi ? Elle s'efforça ensuite à respirer calmement et s'aperçut qu'il lui était en effet beaucoup plus profitable de se concentrer sur l'expiration que sur l'inspiration qui était réflexe. Elle s'appliqua donc à expirer lentement, profondément, répétant l'opération plusieurs fois, comptant soigneusement les expirations, les faisant durer le plus longtemps possible et l'effet fut remarquable : elle se calma progressivement, tranquillement. Elle utilisa cet exercice physique comme exutoire à toutes ses angoisses. Elle imagina, visualisa ses peurs, ses colères, ses questions sans réponses et les vit partir, portées par le courant d'air vicié qui quittait ses poumons. Elle se vidait de tout cela, épurant son esprit à chaque expiration qui, curieusement, lui procurait une sensation de fraîcheur et de pureté.

— J'expire, la chouette, j'expire, dit-elle à haute voix.

— Déjà ? s'étonna la voix d'Albane à nouveau tout près d'elle.

Mais cette fois-ci, elle ne sursauta pas. Au contraire, elle sourit dans le noir.

— Quoi, déjà ? Est-ce si étonnant que je sache expirer ?

— C'est que, d'ordinaire, ce sont les initiées qui parviennent à expirer correctement.

— Rien ne dit que je le fais correctement, répliqua Lirelle.

— Si. Le rythme est bon, l'amplitude est normale, l'expiration efficace, dit Albane d'une voix étonnée.

— J'ai faim la chouette. Comment mange-t-on céans ?

Albane eut un petit rire :

— On ne mange que nue.

— Tu ne vas pas recommencer avec cette idée dégoûtante ?

— Qu'est-ce qui est dégoûtant ? Être nue n'a rien de dégoûtant, ce ne sont que les idées que l'on place avec qui le sont. Qui peut te voir ici ?

— Toi.

La vieille rit à nouveau.

— Je ne vois plus normalement depuis bien longtemps, petite chèvre. Depuis bien longtemps.

— Je ne te crois pas, tu te déplaces comme tu le désires dans ce noir.

— À quoi me serviraient des yeux dans ce noir, comme tu dis ? Ton odeur et ta chaleur me sont de bien meilleurs guides.

Lirelle sentit que la vieille lui disait la vérité. Elle demanda néanmoins :

— Pourquoi tiens-tu autant à ce que je me dévêtisse ?

— Pour ton bien-être, petite. Ici, tu es dans une matrice. Tu n'as nul besoin de ces bouts d'étoffe. Ils ne sont là que pour les convenances. Ici, point d'urbanité. En fait, la seule qui te peut voir céans, c'est toi. Il t'est impossible de te dévêtir car tu ne parviens pas à te regarder. Apprends à te voir, petite. Peu de gens en sont capables. Se voir est si difficile et si redoutable que nombre de personnes passent leur vie à s'y dérober. Ici est le bon endroit pour apprendre à se voir. On m'a parlé d'un autre monde où certaines gens se crevaient les yeux pour y mieux voir. Ici, il fait noir comme dans le ventre de ta mère. Il y fait chaud également. On n'y entend que les bruits du cœur, que la respiration, comme dans une matrice. Personne ne t'y viendra déranger et tu n'en sortiras que lorsque tu y seras disposée. Comme de l'utérus maternel. Tu sortiras différente, transformée, neuve.

— Laisse-moi un peu de temps pour réfléchir à tout cela, lui dit la jeune femme.

— Ne tarde pas trop petite chèvre, dit la vieille en gloussant, car la faim affaiblit le raisonnement.

— Tu me parles de sagesse et m'y obliges en m'affamant si je ne me dévêts pas. La sagesse ne doit-elle pas s'acquérir librement ? Sans entrave ? demanda Lirelle.

La vieille ne répondit pas tout de suite. Lirelle l'entendait qui respirait profondément juste à côté d'elle. Elle ne dit rien, respectant cet instant de réflexion et le goûtant comme on savoure un bon fruit que l'on vient juste de cueillir.

Au bout d'un long moment pendant lequel la jeune femme se demanda si sa compagne ne s'était pas endormie, celle-ci répondit :

— Tu viens, petite chèvre maligne, de mettre un de tes sabots sur le biais de la méthode. Il est vrai que cette… formation est contrainte. Cela fait partie du règlement du collège. Je suis

étonnée, très étonnée que tu sois déjà capable d'ainsi juger, avec autant d'acuité, une méthode que tu découvres. D'où viens-tu ? Qui t'as ainsi formée ?

— Personne ne m'a formée, répondit Lirelle. Ces idées me viennent naturellement, comme si je les avais toujours eues. Il me semble que ce que nous disons est la poursuite d'une discussion lointaine, à la fois étrange et familière. Comme si je connaissais les arguments, comme si j'étais capable de réfuter, d'approuver et surtout de comprendre tout ce que tu me dis, alors que les notions auxquelles tu fais appel me sont étrangères. Comment expliques-tu ça ?

— J'ai une explication, répondit Albane après un petit temps de réflexion, mais elle me fait trop peur et je ne crois pas que ce soit possible.

— Donne-la-moi.

— Non. C'est un secret surveillé.

Lirelle sentit que la vieille femme ne dirait rien de plus sur ce sujet. Elle ignorait comment elle était soudain devenue capable de comprendre tout cela, mais elle savait que la sagesse était de ne pas insister et d'attendre qu'Albane lui donne cette explication d'elle-même. Elle était certaine que cela viendrait, elle le sentait. Revenant au fonctionnement du collège, elle lui demanda :

— Pourquoi ai-je été introduite dans ce lieu ?

— Toutes les nouvelles aides passent par moi. Certaines ne tiennent pas longtemps et resteront aides toute leur vie. Je suis ici chargée de détecter les esprits qui peuvent être utiles au collège, qui pourront ensuite assumer la lourde tâche de mère sans faillir et sans trahir…

— La trahison est-elle une voie possible ?

— La trahison est toujours une voie possible.

— Trahir quoi ? Trahir qui ?

— Trahir l'esprit surveillant, trahir le collège.

— Le collège est à la solde des surveillants ? demanda Lirelle, bien qu'elle se doutât de la réponse.

— « À la solde » est un bien vilain terme qui sous-entend des obligations pécuniaires fort peu honorables. Malgré tout, il est vrai que le collège et les humelles qui sont ici dépendent des surveillants et qu'elles leur fournissent en contrepartie des servantes éduquées pour leur bon plaisir.

— « Pour leur bon plaisir ». N'est-ce pas également un bien vilain terme qui sous-entend des obligations de toutes sortes et sans doute fort peu honorables ?

— L'honneur ne se juge pas à ce que l'on fait, mais à la façon dont on le fait, disent certains.

— Pas toi ?

Albane ne répondit rien. Lirelle reprit :

— J'aimerais beaucoup que tu me parles des surveillants, dit Lirelle. Qui sont-ils, quel est leur rôle, pourquoi semblent-ils si puissants ?

— D'où viens-tu petite chèvre, que tu ignores toutes ces choses ?

— D'un lieu dont tu n'as pas idée, la chouette.

La vieille répondit, en baissant soudainement la voix :

— Tu ne sais rien de mes idées, petite chèvre, rien du tout. Et méfie-toi comme de la guigne des révélations stupéfiantes qui attisent la curiosité, comme l'odeur de la viande les Saisonniers.

— Et que sont tes idées ? demanda Lirelle.

Une fois encore, la vieille ne dit mot.

— Tu ne réponds pas ? insista la jeune femme.

Mais Albane resta coite. Lirelle sentit qu'elle était partie. Elle l'avait quittée sans aucun bruit, sans un soupir.

La jeune femme n'hésita qu'une poignée de secondes et ôta tous ses vêtements. Elle venait d'en apprendre davantage durant ces quelques instants de discussion que durant toute sa vie.

Il est vrai, se dit-elle, *que mon esprit vient de naître.*

Une fois nue, elle ressentit une gêne éphémère. Sa vie antérieure avait été tellement marquée par l'interdit concernant toute forme de nudité qu'elle devait s'habituer à ne pas sentir le contact du tissu autour de son corps. C'était à ce point ancré dans les us et coutumes de son ancien village, que la toilette devait se faire sans se dévêtir totalement. Elle se souvint que ses voisins passaient pour des débauchés, car ils se lavaient le torse tous les jours, même les femmes, et totalement une fois par semaine.

Elle s'assit et s'immergea à nouveau dans ses souvenirs, comme elle aimait tant à le faire depuis sa transformation, découvrant des pans entiers de sa vie et se fabriquant une personnalité très singulière. Elle comprenait également petit à petit que son passage avait dû lui conférer une part de l'expérience et des connaissances de Mèn-Gi. Ce n'était que de cette façon qu'elle parvenait à expliquer les facultés de raisonnement dont elle faisait preuve et qui étonnaient Albane. Il se produisait probablement une sorte de fusion entre les êtres vivants qui empruntaient le passage. Ceci devait également être une des raisons pour lesquelles les surveillants exécutaient les « perturbations ».

Elle resta longuement ainsi, assise sur ses talons à même le sol, laissant venir les souvenirs, les images, les pensées, sans vouloir en créer, sans tenter d'en retenir une seule.

Une délicieuse odeur de nourriture la tira du monde spirituel où elle se promenait, seule.

— Ne veux-tu point te nourrir, petite chèvre ? demanda la voix d'Albane.

Lirelle sourit dans le noir. La faim la tenaillait depuis longtemps, mais elle avait presque oublié qu'il y avait de cela quelques heures, elle voulait désespérément se nourrir. Elle se sentait totalement et irrémédiablement transformée. La vieille avait raison : c'était comme si elle venait de naître une seconde fois, dans cette salle obscure et chaude. De plus, en ce qui la concernait, le soudain réveil de son intelligence lui donnait réellement l'impression d'émerger à la vie consciente.

Elle mangea avec un réel plaisir et sentit, au bien-être que cela lui procurait, que son corps en avait vraiment besoin.

Les jours se suivirent, quoiqu'elle ne sût à quel moment se trouvait le jour ou la nuit dans cette constante obscurité, ponctués par les repas et les moments de discussion avec Albane qu'elle apprit à connaître. De son côté, la vieille femme découvrit en sa jeune compagne une intelligence en friche et qui ne demandait qu'à s'épanouir. Lirelle apprit ainsi que le collège avait été créé par les surveillants, il y avait de cela de nombreuses années, bien avant la venue

d'Albane qui était la plus ancienne céans. Elle comprit également, aux diverses allusions que faisait la vieille femme, que cette société était divisée en surveillants, petits nobles et peuple. Les surveillants, qui représentaient la haute noblesse, gouvernaient tout. Religieux, soldats, juges, ils cumulaient les pouvoirs spirituel, juridique, militaire et même scientifique, puisque seuls les élèves surveillants avaient accès à la connaissance. Comme Lirelle l'avait pressenti, l'ordre des surveillants était divisé en trois classes : les élèves étaient appelés « Kotés », jusqu'à ce qu'ils soient capables de se battre et de raisonner correctement. À partir de ce moment, ils devenaient des surveillants confirmés et étaient nommés « Mèns ». Ils étaient alors chargés de « voyages » grâce à une technique à la fois scientifique et spirituelle dont Albane disait tout ignorer et qui constituait le secret le plus jalousement gardé de l'ordre surveillant. Les plus avancés en sagesse, en art spirituel, ou ceux qui avaient développé une technique de méditation ou de combat très particulière et reconnue pour son efficacité, étaient appelés « Do ». C'étaient eux qui dirigeaient réellement ce monde, passant d'un point à un autre grâce à une parfaite maîtrise des voyages, dirigeant des écoles, dont certaines entretenaient une rivalité séculaire et parfois meurtrière. Les villes… les vilhumes, ainsi qu'il fallait le dire, étaient souvent placées sous la direction d'un directeur-surveillé, affidé d'un Do, comme la Miall-Do-Corf dont Lirelle avait fait la connaissance. Un seul Do gouvernait ainsi plusieurs vilhumes, lesquelles étaient regroupées en provinces administrées par un conseil où siégeaient plusieurs Dos et dans lequel il était très difficile d'entrer. Ceci donnait souvent lieu à de violents combats qui impliquaient les habitants des provinces concernées, le plus souvent sans leur accord ni leur adhésion à une querelle que d'aucuns jugeaient par trop éloignée de leurs préoccupations.

Durant toutes ces discussions, qui devenaient de plus en plus orientées vers le fonctionnement de la société, Lirelle sentit qu'Albane n'adhérait pas totalement à ce système-surveillé. Plusieurs fois, elle tenta d'en apprendre davantage sur les opinions intimes de la vieille femme, mais chacune de ses tentatives se heurta à un mur infranchissable mais néanmoins calme et courtois.

Une fois, alors qu'elle se trouvait dans le fond de la salle, Lirelle sentit que quelqu'un d'autre qu'Albane était entré. Elle se dirigea immédiatement vers la porte, clignant des yeux à la lumière de plus en plus vive.

—… oui mère, disait la voix de la vieille femme, il s'agit d'une humelle tout à fait particulière. Elle sait respirer, elle sait raisonner, elle comprend ce que je dis et pose les bonnes questions au bon moment.

— Vous paraît-elle capable d'être surveillée ? demanda la mère.

Albane marqua un très court instant d'hésitation qui n'échappa pas à Lirelle et que la mère dut certainement déceler.

— Je le pense, mère.

— Je viens la chercher dans trois jours, décida la mère.

— Si tôt ?

— Vous seriez-vous attachée à cette humelle, Albane ? s'étonna la directrice du collège.

— Oui, avoua la vieille femme. Elle m'a fait découvrir l'envie de connaître quelqu'un et m'a permis de me poser certaines des questions que je redoutais. Elle m'a fait progresser.

— Ni espoir, ni regret, Albane, dit sentencieusement la directrice du collège ; c'est vous-même qui me l'avez appris.

— Ici et maintenant, mère, répondit la vieille femme sur un ton résigné.

Lirelle se retira, sachant que la vieille femme avait décelé sa présence, mais également certaine que la mère n'avait rien senti. Elle attendit la fin de leur entretien dans l'endroit qu'elle affectionnait le plus de toute la salle. Il s'agissait d'une zone dans laquelle, elle n'aurait su expliquer pourquoi, elle se sentait particulièrement bien. L'obscurité y était accueillante, la température lui convenait, le toucher du sol et des murs lui plaisait. Elle savait qu'Albane saurait où la retrouver. Elles parvenaient toutes deux à se diriger parfaitement dans la salle, se trouvant quand elles le désiraient, se ménageant des moments de solitude à leur convenance, sans que rien ne soit formellement décidé. Lirelle savait qu'elle regretterait également la compagnie de la vieille femme qui lui avait tant appris.

— Tu as ouï, ma petite chèvre, dit la voix de sa vieille amie tout près de son oreille.

Ce n'était pas une question, mais Lirelle répondit néanmoins :

— J'ai ouï, ma vieille chouette.

— Je savais que ce moment allait venir, mais je n'y voulais penser, préférant goûter pleinement ces moments avec toi, hors du temps.

— Ici et maintenant ?

— C'est cela, Lirelle. Ici et maintenant.

— Même dans les heures difficiles ? Comment apprécier les moments douloureux ? Comment, dans la peine et l'affliction, ne pas aspirer à des temps meilleurs ?

— Une chose, un fait, un événement, n'est jamais totalement noir ou totalement blanc. C'est dans l'équilibre du cosmos et c'est dans l'ordre des choses. Apprends à reconnaître chacune des faces de la vie. Regarde couler l'eau d'une rivière de montagne, vois comme elle change continuellement. Chaque moment qui passe est comme l'eau qui s'écoule autour d'un rocher, créant des tourbillons dont chacun est différent de celui qui le précède et de celui qui le suit. Chaque moment qui passe est unique, impermanent. Il faut le vivre intensément, comme si chaque seconde était une vie entière. Marche dans le courant et sens la température de l'eau, pense à chacun de tes pas, l'un après l'autre. Chaque pas est une vie. Chaque pas est un événement unique. Tu progresseras ainsi vers la sagesse.

— À chaque question tu réponds par une leçon, la chouette. N'as-tu aucune sensation vraie ?

— À chaque question je réponds par une réponse, petite chèvre. Seulement il se trouve qu'elles ne sont pas toutes à ton goût. Ce sont des sensations, ce ne sont pas des sentiments.

— J'aimerais des sentiments.

— Tu connais mes sentiments. À quoi servirait-il de les étaler en plein soleil ? Je ne suis pas parfaite, loin de là et mes actes et mes pensées ne sont pas aussi sages qu'ils le devraient. Je ne peux m'empêcher d'espérer, de regretter, alors que cela ne sert qu'à régresser. Évite ce travers de l'esprit faible.

— Mais ne peut-on aimer ?

— Si, bien sûr. Mais cela ne doit pas entraîner de vaines illusions ou espérances.

Après cette conversation, elles ne parlèrent plus de philosophie, mais uniquement de choses de la vie quotidienne, de la jeunesse d'Albane dans les montagnes de l'ouest. De sa venue, toute jeune femme, dans ce collège. Lirelle se sentait en parfaite sécurité avec elle et un jour, mue par un impérieux besoin de se confier, elle lui demanda :

— Albane, sais-tu d'où je viens ?

— Non, répondit la vieille dans un rire, tu es plus secrète là-dessus qu'un surveillant sur ses voyages.

Lirelle hésita. La vieille femme reprit :

— Tu me le veux confier, mais méfie-toi de ne le pas regretter ensuite, petite chèvre.

— Ni espoir, ni regret, m'as-tu dit. C'est pourquoi je réfléchis bien à ce que je vais sans doute t'apprendre.

Albane ne répondit rien et attendit.

— Je viens d'un monde qui n'est pas le tien, se lança la jeune femme. Je suis venue dans ce monde en compagnie d'un surveillant qui se nomme Mèn-Gi. Je suis en fait une… perturbation.

Pour la première fois depuis que Lirelle la connaissait, sa vieille amie afficha une intense surprise.

— Une perturbation ? s'exclama-t-elle dans un souffle.

— Oui. C'est ce que je les ai entendus dire.

— Ils étaient plusieurs ? demanda Albane.

Lirelle lui raconta toute son histoire depuis le début, heureuse d'enfin se libérer de son secret auprès de quelqu'un. Quand elle eut terminé de rapporter tous ces faits, elle se tut. Albane ne disant rien, elles restèrent silencieuses un long moment…

— Tu n'as bien sûr parlé de tout cela à personne, dit la vieille femme.

— Bien sûr.

— Tu as eu tort de me confier tout cela.

— Non. Tu es la seule personne que j'aie rencontrée qui m'inspire une telle confiance. Avant de venir… avant mon « passage », je n'étais pas en mesure de comprendre ce que signifiait le mot « confiance ». Tu es donc la première personne que je puisse considérer comme faisant partie de ma famille en comprenant ce que cela signifie et tout ce que cela implique.

— Soit… Tu sais, je suppose, que tu es en grand danger mortel.

— Je l'ai compris dès que j'ai vu ce qu'ils avaient fait à la meneuse.

— Il te faut donc quitter le collège.

— Je le sais. Cette Miall-Do-Corf est une femme redoutable et je crains qu'elle n'apprenne tôt ou tard que je suis une étrangère dans ce monde. Dès qu'elle le saura, elle me livrera aux surveillants, c'est certain. Mais j'ignore comment m'y prendre pour sortir d'ici.

— Évelle, dit simplement Albane.

— Évelle ? s'étonna Lirelle en se remémorant la jeune danseuse qu'elle avait vue le jour de son arrivée au collège.

— Une jeune femme très belle. Je la soupçonne depuis longtemps de faire partie des Libres.

— Les Libres ? demanda Lirelle.

— Il s'agirait d'une sorte de groupement, dont on ne sait s'il existe vraiment, qui œuvrerait dans l'ombre contre les surveillants et leur pouvoir. L'un de ses buts serait de rendre leur liberté au peuple et à tous ceux qui ne sont pas surveillants. Je ne connais personne qui ait réellement rencontré un Libre, mais on murmure beaucoup qu'ils sont à l'origine de certains attentats contre les collèges surveillés, contre les églises et les écoles de surveillants.

— Et tu penses qu'Évelle ferait partie de ces… Libres ?

— Elle correspond parfaitement à l'idée que je me fais d'une telle organisation.

— Dois-je me baser seulement sur une de tes intuitions ? dit Lirelle en faisant la moue, dans le noir.

— Je n'ai que cela à te proposer, ma petite chèvre, ce n'est pas la peine de faire une telle grimace.

Albane était capable de déceler les mimiques de sa compagne à la modification de l'intonation de sa voix, ce qui avait stupéfié la jeune femme au début de leur vie commune.

— Je la contacterai, décida Lirelle.

— Sois très prudente, car si elle ne fait pas partie de ce groupe, il lui est loisible de te dénoncer, bien que cela me surprendrait et, d'un autre côté si elle en fait partie, tu la peux entraîner à sa perte en prenant langue avec elle, car elle serait sans doute démasquée.

— Je veillerai à cela, vieille chouette.

Le jour du départ de Lirelle, Albane resta invisible. La jeune femme savait où elle se trouvait mais n'alla pas la voir et ne tenta pas de la faire venir. Elles savaient toutes deux ce qu'elles éprouvaient et estimaient qu'il n'était nul besoin de l'afficher devant une tierce personne, surtout si celle-ci était la mère du collège.

Lirelle attendait près de la porte, Albane l'ayant prévenue que le moment était venu. Elle avait revêtu une robe du collège et ceint le cordon rouge qui, lui avait expliqué Albane, était la couleur de Do-Corf.

On manœuvra la serrure et une lumière aveuglante entra dans la salle, accompagnée d'une foule d'odeurs et de bruits. Lirelle ferma les yeux.

— C'est bien ma fille, vous êtes prête, dit la voix de la mère. Albane n'est point avec vous ?

— Non, mère, répondit Lirelle en tenant ses yeux clos.

— Je vous ai apporté des protections, ma fille.

Elle lui glissa quelque chose dans la main en précisant :

— Il est important que vous les portiez jusqu'à ce que la lumière ne vous fasse plus mal. Certaines aides sont devenues aveugles à la sortie de cette salle pour avoir refusé cette contrainte.

Il s'agissait d'un objet muni d'une cordelette que la mère lui attacha derrière la tête. Il lui masquait les yeux et elle pouvait voir à travers deux fentes percées dans le bois dans lequel il avait été taillé, ce qui lui permit d'ouvrir les yeux sans que cela soit trop douloureux.

La mère sortit de la salle, attendant Lirelle juste à la porte. La jeune femme jeta un dernier regard vers l'obscurité et leva la main pour saluer Albane. Elle ne sut si sa vieille compagne la vit, mais partit en paix vers la lumière.

– Chapitre trois –

La mère marchait sans un mot dans les couloirs. Lirelle la suivait, tout aussi silencieuse. Elles traversèrent ainsi tout le bâtiment puis gagnèrent l'autre extrémité du collège, après être passées par les jardins où aucune femme ne travaillait. Lirelle se retint de demander à la mère pourquoi ces lieux étaient déserts. Elle voulait échanger le moins de paroles possible avec cette femme qu'elle percevait de plus en plus comme inféodée aux surveillants. Elle ne désirait pas non plus lui fournir un prétexte à questions et inquisition. Elle avait décidé qu'elle se ferait sage et soumise, jusqu'à ce qu'elle puisse rencontrer Évelle et la sonder. Il lui fallait impérativement quitter le collège, Albane avait été on ne peut plus claire : elle était en danger de mort si elle restait trop longtemps dans ce lieu « surveillé ». Elle sentait qu'elle ne pouvait plus compter sur Quad, dont elle n'avait d'ailleurs reçu aucune nouvelle, car il était vraisemblablement pieds et poings liés par les surveillants. Seule Évelle et les « Libres » constituaient la plus probable possibilité de fuite.

Elles arrivèrent enfin dans un bâtiment que Lirelle n'avait pas remarqué le jour de son arrivée. La mère ouvrit une lourde porte de bois à l'aide d'une clé brillante et ouvragée qu'elle sortit de sous sa robe. Elle entra puis retint la porte pour Lirelle.

Elles se trouvaient à présent dans une sorte de grande pièce dont une moitié était d'un blanc immaculé et luisant et l'autre, d'un noir si mat qu'il semblait absorber toute la lumière. Même le plafond n'échappait pas à ce choix indéniablement symbolique. Lirelle perçut immédiatement un malaise profond à la vue de cette dualité si tranchée qui impliquait une volonté visiblement affichée d'imposer un mode de vue résolument manichéen. Il n'y avait pas de place pour les hésitations, les petites erreurs ; pas de possibilité de ne pas être obligatoirement d'un bord ou d'un autre ; pas de voie de réflexion vers la tolérance. Il lui sembla réellement entrer dans le royaume de l'absolutisme le plus strict.

— La salle des prières, ma fille, dit la mère en la regardant.

Lirelle ne répondit rien. Elle hocha seulement la tête en un prudent acquiescement comme devant un état de fait.

— Ne vous surprend-elle pas ? demanda la mère.

Lirelle n'eut pas besoin de réfléchir, la réponse lui vint immédiatement :

— Le monde lui-même est double : deux sexes, le jour et la nuit, le courage et la peur, la trahison et la confiance… Chaque chose ne possède-t-elle pas son contraire ?

La mère resta coite, se contentant de regarder intensément la jeune femme. Lirelle se garda bien de lui livrer les réflexions que lui inspirait une école de philosophie qui ne permettrait qu'un seul choix.

Après quelques instants de profond silence durant lesquels seuls les sons lointains de la vilhume parvenaient aux oreilles de Lirelle, la mère lui indiqua la salle et annonça :

— Vous allez rester seule ici, en réflexion, jusqu'à ce que je vous fasse chercher, ma fille.

— Bien, mère, répondit-elle.

Elle entra résolument dans la salle et regarda fixement la mère. Celle-ci plissa les yeux, ce qui rappela immédiatement à Lirelle l'expression qu'avait eue la Miall-Do-Corf lorsqu'elle lui avait manqué de respect. La mère se retourna sans un mot et ferma la lourde porte derrière elle. Lirelle entendit la clé tourner dans la serrure et les pas de la femme qui s'éloignaient.

Elle se tourna vers la salle dont l'éclairage ressemblait parfaitement à celui qu'elle avait pu voir dans la caverne où était bâtie la vilhume. La lumière semblait sourdre de l'air lui-même et nimber toute la pièce d'une luminosité qui ne laissait aucun endroit dans l'ombre. Cependant, lorsque Lirelle s'avança vers le centre de la salle, la lumière se modifia et la partie noire devint, non pas obscure, mais éclairée d'une telle façon que les ténèbres étaient suggérées, bien que la jeune femme y voie encore parfaitement. Elle revint vers la partie blanche et la lumière s'adapta de nouveau à sa position dans la pièce de façon à ce que cette moitié soit d'un blanc d'une luminosité éclatante, sans pour autant éblouir.

Lirelle s'installa exactement au milieu de la pièce, entre le blanc et le noir et ferma les yeux. Elle se concentra sur sa respiration et tenta de ne plus penser à rien, de se contenter de respirer, sans réfléchir à ce qu'elle devait faire. C'était un exercice particulièrement difficile, mais elle avait constaté, lors de son séjour avec Albane, combien il était bénéfique et comme elle se sentait reposée, fraîche et dispose après l'avoir pratiqué.

Elle ne sut combien de temps elle resta ainsi assise au milieu de la pièce, dans l'endroit qu'elle avait librement choisi, avant que l'on ne vienne la chercher. Elle entendit le son de la clé dans la serrure et une femme entra. Ce n'était pas la mère, comme l'avait pensé Lirelle, mais une femme d'un certain âge au maintien très roide et à la mine sévère, qui portait une bague à chaque pouce.

— Que faites-vous au milieu de la salle des prières, ma fille ? demanda-t-elle en avançant vivement vers Lirelle.

Celle-ci se leva sans hâte, masquant la crainte qu'elle avait éprouvée en voyant ainsi cette femme se précipiter vers elle.

— Rien. Je respire, répondit-elle.

— Pourquoi vous êtes-vous ainsi placée exactement au milieu ? insista la femme.

— Je ne saurais le dire, je ne suis pas suffisamment initiée pour le savoir, mentit Lirelle.

La femme n'insista pas davantage, mais le regard qu'elle lui jeta lui fit comprendre qu'elle avait tout intérêt à rencontrer rapidement Évelle, ou qui que ce soit qui pourrait la faire sortir de cet endroit.

Elles se rendirent dans le bâtiment que Lirelle reconnut pour être celui dans lequel elle avait trié du linge et des chiffons lors de son premier jour dans le collège. En entrant dans la salle, elle crut revivre la même scène. Les femmes étaient toujours assises devant de longues tables de bois couvertes de tas de chiffons et de tissus qu'elles triaient soigneusement pour certaines et avec un air de profond ennui pour d'autres.

— Ma fille, vous surveillez cette table, lui dit la femme qui l'avait accompagnée dans cette salle.

Elle était donc montée en grade, elle n'avait plus à trier, mais à observer celles qui le faisaient.

— Que dois-je faire exactement ? demanda-t-elle.

— Vous vous renseignerez auprès de Tate, répondit-elle en désignant la monstrueuse femme qui avait gardé Lirelle lors de son arrivée dans le collège.

Sans un mot, sans un regard pour cette « mère », Lirelle alla vers sa « collègue » et lui demanda :

— Que doit-on faire, lorsque l'on surveille ?

— Ma fille ! cria la mère avant que Tate ne dise quoi que ce soit.

Lirelle se tourna vers elle :

— Oui… mère ?

— Vous ne devez en aucun cas manquer de respect à vos mères ! En aucun cas.

Elle était rouge et avait visiblement été offensée par l'attitude de Lirelle qui, bien qu'elle jouât à l'innocente, avait délibérément tourné le dos à cette femme. Elle voulait juger si le respect des règles et de l'étiquette était réellement fondamental dans le collège. Elle était fixée.

— Pardon mère, je n'ai pas voulu vous manquer de respect. Je ne suis rien. Je ne connais pas les usages. Je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses, dit-elle, la mine contrite.

La mère ne répondit rien, mais la regarda en se demandant visiblement si la jeune femme se moquait d'elle, ou si elle était réellement repentante. Elle ne put apparemment pas décider et partit sans mot dire, l'air pincé.

— Tu vas avoir des ennuis. Elle va l'aller dire à la mère supérieure, commenta la volumineuse Tate.

— Je suis désolée, répondit Lirelle, je n'ai pas voulu la blesser.

— Ah, mais je te reconnais toi, tu es arrivée il y a dix-neuf jours. Tu ne voulais pas trier et la vieille du portail m'a mandée pour te faire travailler. Tu as une robe ceinte à présent ! Tu as vu la vieille Albane, donc. Comment est-elle, je ne l'ai jamais vue ? Il paraît qu'elle mange de la viande d'hume et vit nue à même le sol. C'est vrai ?

— Oui. Je l'ai vue, répondit-elle laconiquement.

Elle réfléchissait. Dix-neuf jours, elle était restée dix-neuf jours avec Albane ! Jamais elle n'aurait été capable de préciser la durée de son séjour dans l'obscurité de la salle de sa vieille amie.

Tate interrompit ses réflexions, ayant apparemment oublié sa question sur les us et coutumes d'Albane :

— Un hume, un hors-garde, est souvent venu quérir de tes nouvelles. Il voulait savoir comment tu te portais et comment tu étais traitée. Nous avions reçu l'ordre de répondre que tu étais en initiation pour une durée indé… indé…

Elle butait sur le mot.

— Indéterminée ? suggéra Lirelle.

— Oui, c'est ça, indéterminée.

— Comment était cet homme ?

— Cet… homme ?

— Cet hume, pardon.

— Grand, visage fin et beau, si beau…

— Quad ?

Lirelle ne le trouvait pas particulièrement beau, mais elle ne voyait que lui qui puisse la connaître et s'intéresser à son sort.

— C'est le nom qu'il a donné. Oui, c'est bien ça, Quad. Il est beau cet hume…, dit Tate, rêveuse. Si je pouvais, je le prendrais bien, ajouta-t-elle avec un air gourmand.

Derrière elles, les femmes ne travaillaient plus et discutaient entre elles. La colossale femme s'en aperçut et poussa un rugissement :

— Allons, aides ! La première que je vois faire néant, je la martèle face contre table !

Cette menace ne fut pas prise à la légère et le travail reprit aussitôt.

— Il ne faut jamais lâcher la surveillance, ou bien elles ne font plus rien. Ce ne sont que des humelles de basse naissance et de peu d'éducation.

— Es-tu de haute naissance, Tate ? demanda Lirelle.

— Non, répondit la femme en baissant la tête. Mais j'ai de l'éducation, je fais partie du meilleur collège de la vilhume. Et toi, d'où viens-tu ?

— Sais-tu où se trouve une femme qui se nomme Évelle ? s'enquit Lirelle, ignorant la question.

— Une quoi ?

— Une humelle, rectifia Lirelle, une humelle nommée Évelle.

— Évelle dis-tu… Évelle… Oui ! Cela me revient en tête à présent ! Ah, je la revois bien, elle chantait et dansait sur les tables, c'est ça ?

— Oui, c'est ça. Où est-elle ?

— Vésane, laissa tomber Tate.

— Vésane ?

— Elle a été placée avec les humelles qui n'ont plus leur entendement. Elle a craché au visage d'une mère. Il faut être vésane pour agir ainsi. Jamais on ne doit manquer de respect à une mère. Seules les vésanes le font. C'est pourquoi j'ai cru que tu l'étais, quand tu as tourné le dos à la mère, tout à l'heure, sans lui avoir demandé la permission.

— Je ne suis pas au fait de toutes les subtilités de l'étiquette du collège.

— Tu parles comme les mères. On voit bien que tu es allée chez la vieille Albane. Il paraît que c'est elle qui éduque les mères. Tu vas sans doute devenir mère. Tu me prendras alors à ton service, d'accord, tu le feras ?

— Les mères prennent des filles à leur service ? s'étonna Lirelle. Albane ne lui avait pas révélé ce détail.

— Bien sûr. Certaines les utilisent pour tous leurs désirs.

La façon dont elle apprit cela à Lirelle ne laissa aucun doute à la jeune femme quant à la nature de ces désirs.

Puis, sans aucun autre mot, la volumineuse surveillante alla se placer derrière des femmes qui parlaient un peu trop, mais ne triaient pas tellement.

Lirelle marcha de long en large durant tout le reste de la journée, pensant davantage à Évelle qu'à surveiller le tri. Cependant, malgré son évident manque de conviction pour son rôle, les femmes dont elle avait la charge trièrent avec ardeur. L'une d'elles lui demanda :

— Surveillante, peut-on parler à loisir ?

— Bien sûr. Parlez autant que vous le désirez, du moment que la tâche de tri est accomplie, répondit Lirelle.

L'ambiance, à « sa » table, se détendit immédiatement et les femmes parlèrent entre elles, sans pour cela cesser de trier les tissus.

Lorsque la lumière commença à diminuer progressivement dans la salle et par les fenêtres, deux femmes apparurent et frappèrent dans leurs mains. Lirelle constata que le rituel n'avait pas changé depuis son court séjour dans ces lieux.

Elle alla vers Tate et lui demanda ce qu'elle devait faire à présent. Sa « collègue » n'eut pas le temps de lui répondre. Une mère fit son apparition et fit un signe à Lirelle.

— Mère ? demanda la jeune femme en allant vers elle.

— Vous allez me suivre, ma fille.

La voix était douce et posée.

— Dois-je laisser les femmes que je surveillais, mère ?

— Les avez-vous réellement surveillées, ma fille ? demanda la mère sans un sourire, de sa voix douce et calme.

— Je le crois, mère. Les tissus ont été triés, répondit Lirelle en montrant la table sur laquelle étaient disposés en bon ordre les paniers remplis.

— Il paraît, en effet, admit la mère. Suivez-moi, poursuivit-elle. Tate est à même de se charger de vos femmes.

En effet, les femmes avaient quitté la pièce et devaient déjà être attablées devant leur bol de soupe.

Lirelle suivit la mère dans un nouveau dédale de couloirs plus ou moins éclairés. Elles marchaient sans un mot. La consigne était sans doute de ne pas échanger de paroles durant les déplacements dans le collège. L'ambiance ne plaisait pas à Lirelle. Elle avait soif de paroles et d'échanges. Elle aspirait à connaître d'autres femmes, à leur faire part de ses impressions, à écouter celles de ses compagnes, elle qui en avait été sevrée durant toute son enfance et son adolescence. Elle se demanda si son désir de fuite aurait été aussi vif si elle avait été placée dans un endroit chaleureux, accueillant, gai. Ici, tout était morne et triste. Hormis Albane et Évelle, elle n'avait vu rire personne. Il fallait absolument qu'elle puisse entrer en contact avec la jeune femme. Toute à sa réflexion, elle demanda à la mère :

— Où sont les vésanes, mère ?

La femme s'arrêta si brusquement que Lirelle faillit la percuter. Elle se retourna vers la jeune femme avec un air si courroucé que celle-ci crut qu'elle allait la frapper.

— Jamais, vous entendez ma fille, *jamais* vous ne devez parler dans ces lieux de passage. Le passage doit être respecté. Vous marchez, vous vous déplacez et cela doit accaparer tous vos sens, toute votre vigilance. Le comprenez-vous ?

— Je le comprends, mère. Mais vous serait-il possible de comprendre, à vous toutes qui me donnez de si précieuses leçons, que je viens d'arriver dans ce collège, que je n'ai jamais demandé à y venir et que je ne peux donc pas, en un instant, deviner tout le protocole sans que quiconque me l'ait, au préalable, enseigné avec compréhension ?

La mère ne dit d'abord rien, se contentant d'étudier Lirelle avec la dernière des minuties, puis lui répondit :

— On m'avait prévenu de votre esprit retors et de votre propension à raisonner sans respect aucun pour vos interlocutrices. Il vous faudra vous surveiller de la façon la plus étroite, ma fille. Faute de quoi votre bel esprit si habile à manier une langue insolente devra faire face aux épines que réserve le secteur des vésanes. Seule une faible d'esprit ou une humelle à l'entendement déréglé ne peut comprendre ou se situe son intérêt. Cherchez bien où se situe le vôtre, ma fille, mais cherchez hâtivement, je vous le conseille.

Elle reprit sa marche, sans avoir répondu à Lirelle et sans s'assurer si celle-ci la suivait. La jeune femme resta quelques secondes en arrière, réfléchissant à ce que venait de lui dire la femme et à ce que cela comprenait comme menaces et révélations. Elle la rejoignit et, sans prêter aucunement attention à ce qu'elle faisait, sans que marcher dans un couloir désert et sombre n'accapare tous ses sens, toute sa vigilance, elle comprit qu'en haut lieu on parlait d'elle et de son cas. Elle était étudiée, jaugée et son comportement insoumis était analysé et, qui sait, sans doute rapporté à la Miall-Do-Corf.

Elles arrivèrent devant une rangée de portes toutes semblables. La mère se dirigea sans hésiter vers l'une d'elles et l'ouvrit. Il n'y avait ni clé ni poignée. Le battant pouvait s'ouvrir des deux côtés ; il coulissait simplement sur des gonds bien huilés, sans que rien ne l'arrête.

— Votre alvéole, ma fille.

Lirelle entra et découvrit une petite pièce seulement meublée d'un « lit » et d'une table. Aucune couverture, aucun siège, pas de fenêtre.

— Vous serez très bien ici pour méditer à votre aise. Nous vous enverrons chercher dès l'advenue du jour pour une nouvelle journée de surveillance au tri.

— Pardon, mère…

— Oui, ma fille ? répondit la femme avec un sourire.

— Ne vais-je pas me nourrir ce jour ?

La mère la regarda d'un air que Lirelle ne sut déchiffrer. Un vague sourire flottait sur ses lèvres, mais il ne paraissait aucunement bienveillant.

— L'alimentation trop abondante est un obstacle à la bonne compréhension des choses. Apprenez à vous passer de cette habitude de vous nourrir trop souvent. Bonne nuit, ma fille, qu'elle vous soit fructueuse, conclut la mère en fermant la porte.

— Et bien sûr, pas de lumière, ça doit également être un obstacle à la bonne compréhension des choses, pensa Lirelle en se laissant tomber sur la planche qui lui servirait de lit.

En fait, elle n'avait nul besoin de lumière. Elle ôta ses lunettes et constata que son séjour chez Albane avait aiguisé sa vision dans l'obscurité. Le peu de « jour » qui filtrait sous sa porte lui permettait d'y voir correctement.

La pièce était propre. Spartiate, mais propre. Lirelle s'allongea sur la planche et s'endormit presque aussitôt, le ventre vide.

— Debout ! Réveille-toi. N'as-tu point entendu le coq ?

Une toute jeune femme était penchée sur elle et la secouait doucement par l'épaule. Ses cheveux blonds lui tombaient de chaque côté des joues ; elle les replaça derrière ses oreilles d'un geste machinal.

— Bonjour, lui dit Lirelle en s'asseyant sur la planche.

— Je suis ta voisine. L'alvéole de droite. Il ne faut pas rester ainsi à paresser si tu ne veux pas t'attirer les foudres de l'abeille.

— L'abeille ?

— On appelle ainsi la mère qui surveille les alvéoles. Elle veut tout savoir, tout voir, tout comprendre et tout surveiller. Elle se trouve suffisamment forte pour être Mèn. Tu imagines, Mèn !

— Comment te nommes-tu ?

— Llanvirne.

— C'est un joli nom, dit Lirelle.

— Il vient du nord, ma mère en était originaire. J'aimerais aller dans le nord. Il paraît que les lumières y sont magnifiques et que le sol se recouvre d'un tapis blanc dès la froidure. Il paraît même qu'il n'y a pas de Saison, pas de Saisonniers et que les vilhumes sont bâties à l'extérieur. Te rends-tu compte ? À l'extérieur… Comme ce doit être étrange de vivre constamment dehors, de sentir le vent, la pluie, toutes ces choses.

Elle resta un instant rêveuse pendant lequel Lirelle la détailla. Elle n'était pas particulièrement belle, avec son nez un peu long et son menton qui reculait trop, mais son attitude et sa douce vivacité lui donnaient beaucoup de charme.

— Et toi, comment t'appelle-t-on ? demanda-t-elle à Lirelle.

— Lirelle.

— C'est étranger comme nom, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu viens d'où exactement ?

— Du nord aussi, mais sans doute pas de la même vilhume que ta mère. Je viens d'une contrée de neige, de mer et d'espace.

— Ce doit être une belle contrée…

— Dis-moi, la coupa Lirelle, as-tu connaissance d'une humelle nommée Évelle ?

— Évelle ? Non, je ne connais personne de ce nom.

— Une jeune et jolie femm… humelle, insista Lirelle. Elle aurait été emmenée chez les vésanes.

— Chez les vésanes ? Alors elle ne reviendra pas. Est-ce une d'entre nous ?

— D'entre nous. C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire une humelle appelée à devenir mère, répondit Llanvirne, comme si c'était une évidence.

— Non, je ne le pense pas, elle triait des tissus et chantait pour donner du courage aux autres humelles.

— Elle était au tri ? Alors ce n'était pas une des nôtres ! s'exclama la jeune femme avec un petit rire méprisant.

— Classes-tu ainsi toutes les choses et tous les êtres selon leur appartenance à une caste ? demanda sèchement Lirelle. Ne peut-on être de basse naissance et valoir davantage qu'un noble ?

Son ton laissa Llanvirne sans voix. Elle baissa la tête et répondit :

— Ne me tance pas. Je parle toujours trop et trop vite. Je ne suis pas aussi avancée que toi dans la méditation, je le vois bien. Pourtant, si l'on trie, c'est qu'on ne sait faire que cela… non ?

— C'est peut-être aussi parce qu'on ne nous laisse faire que cela, répondit Lirelle d'une voix plus douce.

— Il est néanmoins des humelles qui ne sauront jamais que trier les tissus, dit une voix derrière elles.

Une mère à quatre bagues était entrée dans l'alvéole et les jugeait toutes les deux.

L'abeille, pensa Lirelle.

— Certaines humelles ne peuvent être autre chose que de petites personnes, mais elles aident la société à se développer, reprit la mère. Vous parlez parfois trop vite, Llanvirne.

— Je sais mère, répondit celle-ci, contrite.

— Quant à vous, dit l'abeille en se tournant vers Lirelle, votre raisonnement est intéressant, mais semble receler une part trop importante de tendance à l'indiscipline, ainsi que l'on me l'a appris. Méfiez-vous terriblement de cette inclination. On ne supporte aucunement l'indiscipline dans quelque collège que ce soit. L'humelle dont vous mandiez nouvelle a été châtiée pour ce penchant, sachez-le.

— Mère, sans vouloir que ma demande soit interprétée de votre part comme une insolence, je me permets de vous demander s'il est possible de visiter les vésanes, demanda Li-relle en baissant la tête.

— Je ne juge pas cette demande insolente et consens à la mettre sur le compte de votre ignorance du fonctionnement profond de notre collège. Non, ma fille. Les vésanes ne sont point visitées. Elles ne sont entretenues que par quelques mères volontaires et dévouées et placées à l'écart, loin de toutes. Il ne serait pas bon que leur vésanie puisse être entendue ou perçue par les mères en méditation ou les filles en formation.

— Mais leur présence et le traitement auquel elles sont soumises ne pourraient-ils pas constituer un exemple, ou une école de réflexion ? demanda Lirelle.

Llanvirne eut un hoquet de surprise.

— Ma fille, dit l'abeille d'une voix dans laquelle pointait un certain reproche, apprenez que lorsque vous posez une question à une mère, vous vous devez de méditer la réponse qu'elle veut bien vous faire pendant toute une journée avant de poser une seconde question.

— Pardon mère, je l'ignorais. Je vous remercie de bien vouloir montrer tant de patience à mon égard.

L'abeille ne dit rien, mais un léger sourire passa sur son visage. Elle était flattée. Lirelle comprit que cette femme faisait partie des gens que l'on peut assez facilement manœuvrer pour peu que l'on manie correctement les flatteries et que la dose fournie soit adaptée à leur vanité.

La mère sortit de la pièce, imitée par Llanvirne. Lirelle ne sut si elle devait les suivre ou attendre des instructions dans son alvéole. Elle n'eut pas à se le demander longtemps ; sa jeune comparse réapparut brusquement dans la petite pièce et lui fit signe de venir. Cela semblait impératif. Elles coururent toutes deux après l'abeille qui faisait le tour de tous les alvéoles, rassemblant les filles en formation.

Elles étaient une bonne trentaine à apparaître dans le couloir, au fur et à mesure de la progression de la mère. Certaines regardaient Lirelle, lui adressant parfois un petit sourire, d'autres paraissaient plongées dans la plus profonde méditation et ne faisaient attention à rien de ce qui pouvait se passer autour d'elles.

Sans un mot, elles se dirigèrent toutes à la suite de la mère qui les conduisit, à travers couloirs et salles, dans une vaste pièce où étaient disposées de longues tables en bois. Toutes les filles s'assirent à une place apparemment bien précise, Lirelle restant debout sans savoir que faire.

— Llanvirne, vous vous occupez de Lirelle ce jour et les suivants, ordonna la mère.

— Merci ma mère, répondit la jeune femme en rougissant de plaisir. Viens à côté de moi, dit-elle à Lirelle en se poussant un peu sur le banc pour lui faire de la place.

Quand elles se furent toutes assises, la mère prit la parole :

— Mes filles, Lirelle se joint à nous ce jour. Elle ignore le fonctionnement du collège et vous êtes toutes chargées de le lui enseigner. Llanvirne est plus particulièrement désignée pour que notre nouvelle compagne soit orientée dans sa découverte, mais chacune d'entre vous se doit de lui enseigner les préceptes de notre pensée collégiale.

Tous les regards se tournèrent vers Lirelle. La mère lui demanda :

— Lirelle, ma fille, qu'espérez-vous comme déjeuner ?

— Je n'espère rien, mère. Ce qui viendra sera le bienvenu, quel que soit le mets, répondit-elle aussitôt.

— Vous n'espérez aucun plat particulier ? Vous n'avez aucune préférence culinaire ? insista la mère.

Lirelle trouvait le piège un peu grossier. Elle n'allait évidemment pas répondre qu'elle espérait avoir un bon bol de soupe, alors qu'il ne fallait entretenir « ni espoir, ni regret » selon la philosophie que lui avait enseignée Albane.

— J'ai bien sûr des préférences culinaires, mais je n'ai aucun espoir en ce qui concerne ce qui peut nous être proposé et je n'aurai aucun regret une fois que je l'aurai englouti.

— Vous raisonnez bien, ma fille, admit l'abeille. Je souhaite vivement que ces facultés ne soient pas gâchées du fait d'un tempérament par trop déplacé.

Elle jeta un dernier regard autoritaire sur toutes les « filles » assemblées et quitta la salle. Aussitôt, Lirelle fut assaillie par une dizaine de jeunes femmes qui se pressèrent autour d'elle et la criblèrent de questions.

— D'où viens-tu ?

— Comment se fait-il que tu aies si bien répondu à la mère ?

— Pourquoi craint-elle que tu gâches ton raisonnement ?

— D'où vient ton nom ?

— Dans quel collège te trouvais-tu avant ?

— Arrêtez ! cria Llanvirne. Je suis responsable de Lirelle et je vous demande de la laisser en paix.

— Belle responsable en vérité, s'exclama une femme à l'air revêche.

— La mère a jugé que j'en étais capable et tu n'as rien à dire contre cet avis, Juvialle.

— J'en dis ce que je veux, petite humelle. Quant à toi, la bonne élève, continua-t-elle en s'adressant à Lirelle, ne crois pas que tu impressionnes qui que ce soit ici avec tes réponses apprises pendant la nuit.

Lirelle ne répondit rien et se contenta de se tourner vers les aides qui venaient d'entrer dans la salle, portant plats et récipients. Juvialle allait visiblement insister, mais voyant que son auditoire allait s'asseoir sans commentaires pour recevoir sa pitance, elle se contenta de pousser un grognement et de retourner s'asseoir avec la lenteur qui seyait à sa majesté.

— Ne fais pas attention à elle, dit Llanvirne. Elle veut toujours que tout passe par elle et ne surtout pas être la moins remarquée par les mères. On prétend que ça fait maintenant plusieurs Saisons qu'elle reste ici en formation, alors elle jalouse toutes celles qui lui semblent plus douées qu'elle.

À nouveau, Lirelle ne répondit pas un mot, tout occupée à avaler la bonne soupe chaude qui venait de lui être servie. Elle était affamée et n'avait aucun mal à se concentrer uniquement sur le repas qu'elle ingurgitait avec le plus grand des plaisirs.

Une fois qu'elle se sentit rassasiée, Lirelle demanda à sa jeune voisine :

— Que se passe-t-il maintenant ?

— C'est-à-dire ?

— Que va-t-on faire ? Quelle tâche doit-on accomplir dans la journée ? De la surveillance, des études ? Quoi ?

— Cela dépend des cas. Par exemple moi, je dois aller au jardin entretenir les allées. Je fais ça la première partie de la journée, puis je prends mon repas et je retourne au jardin.

— Je suppose que je dois te suivre, comme tu es mon guide dans le collège.

— Je ne sais pas, il faudrait que je le demande à la mère, dit Llanvirne, visiblement désemparée.

— Va-t-elle revenir ?

— Non. Une fois le repas terminé, nous allons chacune vers nos tâches désignées.

— Alors je te suis, décida Lirelle.

Llanvirne ne savait que dire, mais elle ne pouvait se renseigner auprès de personne et n'avait aucun secours à attendre de la part de ses compagnes qui sortaient de la salle, seules ou en groupe, se rendant vers leur travail du jour.

— Allons, sortons, dit Lirelle, nous allons être les dernières et je suppose que tu n'aimerais pas que l'on te voie quitter cette salle si tard.

La jeune femme hocha la tête et elles sortirent toutes deux du réfectoire. Llanvirne extirpa une clé d'une des poches intérieures de sa robe et ouvrit une porte de pierre. Elles se retrouvèrent immédiatement à l'extérieur et cette sensation de pouvoir enfin respirer, même si ce n'était que dans une caverne, donna le vertige à Lirelle.

— Enfin ! dit-elle dans un souffle.

— Enfin quoi ? demanda Llanvirne.

— Enfin je suis hors des murs de ce collège. Enfin je respire un air qui est quelque peu mouvant.

Llanvirne la regarda, interloquée.

— Tu n'aimes pas te trouver à l'abri des murs du collège ? demanda-t-elle.

— Non. J'aime le vent dans mes cheveux, la pluie sur ma peau, les nuages que je vois courir sur l'océan. Je n'aime pas être enfermée, je crois même que je n'ai jamais aimé ça.

— Mais on ne peut vivre dehors ! cria presque Llanvirne. C'est la mort dès la Saison, la mort assurée !

— La Saison n'existe pas partout, petite Llanvirne. Là d'où je viens, il n'y a pas de Saison, pas de Saisonnier. On peut se promener plusieurs jours à l'extérieur sans que rien ne nous arrive si l'on se tient à l'écart des routes empruntées par les grands et par les brigands.

— Tu mens, c'est impossible. Les mères nous l'ont affirmé. La Saison vient et te dévore entièrement si tu restes trop longtemps hors des vilhumes. On ne retrouve rien de toi. Elle secoua la tête comme pour chasser un mauvais rêve. Viens et cesse de prononcer des mensonges. Je t'aime bien, mais je ne pourrais pas le cacher à l'abeille, je serais obligée de lui dire que tu te comportes étrangement. Viens s'il te plaît et ne dis plus de telles choses.

Elle paraissait effrayée. Lirelle lui demanda toutefois :

— Tu n'es jamais sortie de la vilhume ?

— Jamais depuis que j'y suis arrivée il y a plusieurs années. Je ne voudrais la quitter pour rien au monde. J'y suis en sécurité, je m'y sens bien. C'est mon monde.

— Tu m'as pourtant dit ce matin que tu aimerais aller dans le nord, sentir le vent et la pluie, voir la neige recouvrir le sol…

— Je n'aurais pas dû le dire, l'interrompit Llanvirne. Il ne faut plus que je le dise. Viens, allons travailler, conclut-elle abruptement.

Elle la conduisit vers un appentis où se trouvait toute une série d'outils de jardins, extrêmement bien rangés, disposés dans l'ordre, les uns soigneusement placés à côté des autres. Elle tendit à Lirelle une sorte de binette, en saisit une autre pour elle et ferma consciencieusement la porte de la remise. Ensuite elle alla, toujours sans un mot, vers un jardin dont les allées de sable blanc étaient d'une incroyable beauté. Le contraste entre les cultures à dominante verte et ce sable fin d'une irréelle clarté frappa fortement l'esprit de Lirelle. Elle prit conscience du fait que, dans le collège, tout semblait mis en place de façon à constituer un symbole, tout semblait matière à méditation.

— C'est magnifique, laissa-t-elle échapper.

— On ne doit pas prononcer un mot ici. On travaille, mais il faut également méditer et se concentrer sur ce que l'on fait, sans laisser nos pensées s'échapper vers de futiles rêveries, dit Llanvirne dans un souffle, sans la regarder et se penchant pour entamer son travail.

— Ici et maintenant, en quelque sorte, commenta Lirelle.

— Comment connais-tu ça ? s'exclama sa jeune compagne en se relevant.

— Je le sais, c'est tout. Goûte l'impermanence des choses, petite Llanvirne. Goûte chaque moment qui passe comme si, à lui seul, il représentait toute une vie. En ce moment précis, je te parle de choses qui t'enseignent la philosophie de tes mères. Un moment comme celui-ci ne se retrouvera jamais. Jamais il n'y aura une telle lumière, jamais tu n'auras à côté de toi quelqu'un comme moi qui découvre cette merveille et s'extasie devant sa beauté. Est-il

fondamental de respecter une règle à la lettre ? Ne doit-on pas faire preuve de libre arbitre et juger de ce qui est le plus propice à la réflexion, à la méditation ? Pourquoi ne pourrait-on pas échanger les idées que l'on peut avoir, sans être contrainte de les retenir durant toute une journée ? La connaissance de soi et du monde peut-elle progresser sans échange avec les autres ?

— On ne peut être enseignées que par les mères, rétorqua Llanvirne. Elles seules sont capables de répondre à nos questions et de nous donner la bonne réponse.

— La bonne réponse, ou la réponse *surveillée* ? demanda Lirelle. Pourquoi les échanges entre nous ne seraient pas aussi profitables que ceux que l'on doit avoir avec les mères ? Ils seraient différents, bien sûr, mais cette particularité les rendrait riches, novateurs.

— Tu ne veux pas te plier au règlement du collège, n'est-ce pas ? constata Llanvirne en posant son outil.

— Je le trouve stupide par certains côtés, en effet.

— Je ne veux plus te parler, dit la jeune femme. Je ne veux plus être chargée de ton éducation dans le collège. Tu es une humelle dangereuse. Tes idées sont dangereuses parce qu'elles vont contre ce que nous enseignent les mères.

— Tu vas me dénoncer ? Tu vas aller te plaindre auprès d'une mère ? Ne vois-tu pas que je ne veux aucun mal à personne ? Je ne veux que vivre comme je l'entends et quitter ce collège pour lequel je ne suis pas faite. Ne me dénonce pas, s'il te plaît Llanvirne. Je te promets le silence et l'application. Je ne peux honnêtement te promettre d'accepter tout ce qui me sera présenté, mais je ne dois pas être dénoncée, car je serai alors en grand danger.

— En grand danger de quoi ?

— Je ne sais. Mais je sens que je suis en sursis.

Llanvirne ne semblait pas convaincue par ce qu'elle venait de lui dire. Elle fit une moue dubitative.

— Crois-tu que toutes les filles qui sont ici pensent vraiment à ce qu'elles font ? reprit Lirelle qui voulait absolument convaincre sa jeune compagne. Crois-tu vraiment qu'elles sont aussi intègres que toi ? N'en est-il pas qui ne se trouvent ici que pour être certaines d'avoir à manger tous les jours, être à l'abri des dangers de l'extérieur ? Tu me veux dénoncer pour ce que je t'ai dit. J'ai simplement eu le courage de le faire. Il en est certainement d'autres qui sont tout aussi peu convaincues que moi en ce qui concerne l'enseignement collégial. Elles ne le disent pas. Elles ne le disent pas, parce qu'elles n'ont pas trouvé une oreille amie en laquelle elles pourraient avoir confiance. Je l'ai trouvée. Va-t-elle me trahir ?

Elle tentait de faire appel à l'amitié dont elle sentait que la jeune Llanvirne avait besoin. Elle eut un peu honte de réaliser une manœuvre calculée et de se servir de la jeune femme qu'elle savait foncièrement honnête. Mais elle craignait trop d'être dénoncée. Elle était certaine que les mères n'attendaient que cela pour museler rapidement une contestataire. Or, si elle voulait rester vivante, il fallait qu'elle passe le plus possible inaperçue. Elle s'en voulait de s'être ainsi laissée aller à une diatribe anti-collégiale qui ne pouvait lui apporter que des ennuis.

Llanvirne ne dit rien, mais reprit son outil et, se penchant vers l'allée, lui dit d'un ton bourru :

— Il faut que le sable soit ratissé avec le plus grand soin et que toutes les impuretés en soient retirées.

— Merci, Llanvirne, dit Lirelle en se mettant immédiatement au travail.

Elles passèrent ainsi toute la matinée, penchées sur leur ouvrage, ratissant lentement le sable immaculé, ôtant délicatement les petites particules de terre, les brins d'herbe, les fleurs fanées.

Lirelle, d'abord tracassée par la réaction de Llanvirne et par l'attitude que la jeune femme afficherait à son égard, ratissa nerveusement le sable, laissant derrière elle des sillons sinueux et interrompus. Se relevant pour souffler un instant elle regarda son ouvrage et constata qu'il reflétait fidèlement son état d'esprit. Elle crut alors entendre Albane lui murmurer à l'oreille, ainsi qu'elle le faisait souvent : « Tu ne peux nager efficacement que dans une mer calme, petite chèvre. L'esprit ne peut échafauder de subtiles pensées que s'il est paisible et reposé. Comme la surface d'un lac que l'on découvrirait, au fond d'une forêt, juste parcourue par les vaguelettes que laissent en jouant les brises moqueuses, ou les poissons qui nagent à l'envers du miroir ». Elle expira plusieurs fois calmement et recommença toute l'allée qu'elle avait déjà ratissée, se concentrant sur son râteau, sur le bruit qu'il faisait en peignant les grains de sable. Absorbée dans sa tâche, elle ne remarqua pas la présence de la mère du collège qui la regardait et, surtout, qui inspecta soigneusement les traces laissées par son outil dans l'allée. En revanche, Llanvirne qui devait être moins concentrée, vit la mère se pencher sur le sable, froncer les sourcils et regarder Lirelle avec un air songeur.

Après le repas, pendant lequel Lirelle n'adressa pas une parole à sa compagne, désireuse qu'elle était de ne pas l'importuner ni la troubler par ses réflexions iconoclastes, le travail reprit, identique à lui-même. Ce ne fut que lorsque la luminosité diminua que l'abeille vint chercher ses ouvrières et les rassembla pour le dernier repas du jour.

Plusieurs journées passèrent ainsi, seulement ponctuées par les repas et les quelques paroles échangées entre les filles. Llanvirne ne semblait plus en vouloir à Lirelle qui, de son côté, veillait à ne plus choquer sa jeune compagne.

L'uniformité des journées possédait un réel pouvoir anesthésiant contre lequel Lirelle devait lutter chaque jour. Elle pensait que le choix de ce travail était totalement délibéré de la part des mères. Elle remarqua d'ailleurs que les râteaux des filles, qui possédaient chacun leur propre rythme en début de journée, se synchronisaient progressivement et ne produisaient plus qu'un seul son duquel il était extrêmement difficile de se soustraire. Elle s'appliqua à travailler en suivant son propre tempo, veillant à ne pas ratisser à contretemps, ce qui n'aurait été finalement qu'une acceptation déguisée de la discipline imposée, tout en laissant derrière elle une allée la mieux nettoyée possible.

L'abeille venait de temps en temps inspecter le travail de « ses » filles. Elle félicita publiquement Lirelle sur la qualité du sien, ce qui confirma à la jeune femme qu'elle n'avait pas grand-chose à craindre de la part de cette mère. Llanvirne fut stupidement fière que celle dont elle avait la charge soit félicitée par la mère et, à compter de ce jour, parla beaucoup plus souvent et plus librement à Lirelle qui apprit ainsi comment fonctionnait le collège, du point de vue des filles. Certaines venaient effectivement au collège pour ne pas avoir de soucis de nourriture ou de logement. La sécurité ne semblait pas être un réel problème dans cette vilhume, elle était trop petite. Llanvirne lui dit cependant que dans les grandes agglomérations, certains quartiers étaient à craindre et à éviter autant que possible.

Malgré le temps qui lui filait entre les doigts, Lirelle n'oubliait pas son projet de rencontrer Évelle. Llanvirne lui avait dit où se trouvait le secteur des vésanes. Il était situé à l'opposé du collège, après la zone de compost dans laquelle on entassait tous les sous-produits de

l'alimentation et du jardinage. Elle ne put cependant pas s'y rendre, car il n'existait aucun jour de congé ou de vacances. L'emploi du temps semblait immuable et Lirelle était de plus en plus persuadée que cette constante répétition des mêmes gestes, aux mêmes heures, en respectant la même durée, sous un « ciel » qui restait toujours le même, avait une fonction éminemment engourdissante sur la capacité de réflexion et de rébellion des filles. Il lui semblait que c'était exactement comme si elles avaient eu à psalmodier des textes sacrés qui les auraient placées dans un état hypnotique. Certaines d'entre elles, d'ailleurs, s'enfermaient de plus en plus dans un mutisme profond dont ne pouvaient les extraire que des paroles que les mères venaient parfois leur prononcer au cours des repas du soir. Ces filles-là ne restaient pas longtemps dans les alvéoles. Elles partaient, remplacées par des nouvelles qu'il fallait former, guider et auxquelles il fallait apprendre à se taire durant la période de travail.

Bientôt, il vint un jour où Llanvirne et Lirelle furent les plus anciennes dans les alvéoles. Llanvirne en prit conscience et en fut mortifiée. Elle ne comprenait pas pourquoi les mères la jugeaient inapte à quitter les alvéoles. Un soir, alors que toutes les filles s'étaient retirées « chez elles », Lirelle vint la voir. Elle la trouva assise en lotus sur sa planche, les yeux fermés.

— Tu vois, lui dit-elle en entendant sa porte se refermer. Je n'aurais pas dû t'entendre venir, si j'avais été suffisamment concentrée. Je n'y arriverai jamais. Je resterai ici et serai appelée la vieille des alvéoles, ajouta-t-elle, désespérée.

— Je suis venue te voir pour cette raison, lui dit Lirelle. Je sais que c'est mon influence qui t'empêche d'atteindre ton but. Il faut que nous soyons séparées. Si tu veux adopter totalement le collège et toute sa philosophie, tu ne dois plus me voir et je ne dois plus te parler de mes doutes et de mes questions. Dès demain, je demande à l'abeille un autre alvéole, la plus loin de toi.

— Non ! cria presque Llanvirne. Que ferai-je sans toi ? demanda-t-elle plus doucement. Je ne pourrai plus vivre désormais sans ta présence.

Lirelle ne comprit pas. Elle n'avait jamais été aimée par quiconque que ses parents, et encore n'était-elle alors pas capable de le comprendre. Elle n'avait jamais fait attention aux regards que lui jetait son amie, aux mains qui se posaient sur son épaule, sur son cou, aux baisers que Llanvirne lui réclamait quand, le soir, elle venait parler un instant avec elle, à voix basse pour ne pas être entendues. Elle dit à la jeune femme qui pleurait presque :

— Moi aussi je t'aime bien, Llanvirne, mais tu veux être admise parmi les futures mères et je sais que c'est moi qui t'en empêche. Nous nous verrons certainement de temps à autre.

— Tu ne comprends pas ! Tu ne comprends rien ! cria soudain Llanvirne. Pars ! Je ne veux plus te voir ! Tu n'existes pas ! Tu n'as jamais existé ! De toute façon, tu n'es pas d'ici, tu n'es qu'une étrangère ! Pars !

Elle avait hurlé ce dernier mot. Lirelle, abasourdie par cette crise de colère, sortit lentement de l'alvéole et retourna dans la sienne. Dans le couloir, des portes s'ouvraient. On avait entendu les cris de la jeune femme et des chuchotements de plus en plus nombreux commençaient à couvrir les sanglots qui venaient de son alvéole.

— Allons, que se passe-t-il ici ?

L'abeille venait de faire son apparition. Elle alla directement vers la chambre de Llanvirne après avoir renvoyé chez elles toutes les filles qui se trouvaient dehors.

Lirelle tenta d'entendre ce qui se disait à côté. Elle percevait la voix de la mère, mais ne parvenait pas à savoir ce qu'elle murmurait. En revanche, les sanglots de Llanvirne ne se calmaient pas.

— Lirelle, appela l'abeille. Venez ici. Je sais que vous ne dormez pas, ma fille.

Lirelle obéit.

— Vous êtes responsable du désarroi de votre compagne de travail et de méditation, dit la mère d'un ton accusateur. Elle ne veut rien me dire, mais je sais pour vous avoir observée que vous l'entretenez de propos séditieux qui ont chez elle le plus mauvais effet. Vous allez donc être séparées…

— Non ! cria Llanvirne. Non ! Ne me l'enlevez pas ! S'il vous plaît, mère !

Elle se jeta aux pieds de l'abeille et lui saisit les chevilles, la suppliant en criant et pleurant à la fois.

— Ma fille, tenez-vous, reprenez-vous, allons !

La mère tentait de se dégager, mais la jeune femme la tenait tellement fermement serrée qu'elle empêchait tout mouvement.

Lirelle se pencha vers Llanvirne et lui prit doucement les mains. Sa jeune amie la regarda, les yeux noyés de larmes et se jeta dans ses bras.

— Sortez, dit Lirelle à l'abeille.

— Quoi ? Qu'avez-vous dit ? demanda la mère, stupéfaite.

— Sortez. Allez chercher qui vous voulez, mais laissez-moi seule un instant avec elle. Elle est fragile, elle croit à tout ce que vous enseignez, mais elle ne sait plus ce qu'elle doit faire. J'en suis la cause. Je dois lui expliquer tout cela, mais ne peux le faire que seule à seule avec elle. Sortez. Sortez, vous dis-je !

— Il est inconcevable que vous me parliez ainsi, ma fille, je ne…

— C'est votre bêtise et votre aveuglement qui sont inconcevables, répondit Lirelle calmement. Ne voyez-vous pas qu'elle est à bout de nerfs ? Qu'elle ne se maîtrise plus ? Elle n'est pas faite pour vivre dans votre collège. Il lui faut simplement l'admettre. Dehors, sortez d'ici ! dit-elle en poussant la mère hors de la pièce.

L'abeille sortit enfin, non sans avoir prévenu Lirelle des sanctions qui allaient être prises dans l'instant. Celle-ci calcula qu'elle avait juste quelques minutes devant elle pour calmer Llanvirne.

— Allons, ma toute petite. Je suis là. Nous allons nous quitter, mais il faut d'abord que tu me promettes de ne pas rester ici si tu ne t'en sens pas capable. Tu dois accepter t'être fourvoyée. Cette vie stupide n'est pas pour toi. Tu es faite pour respirer l'air libre.

— Je suis faite pour t'aimer, répondit Llanvirne dans un souffle.

Lirelle ne sut que dire. Elle apprenait brusquement que l'amour pouvait exister entre deux femmes, mais qu'elle-même ne pouvait ne s'éprendre que d'un homme. Elle le sut immédiatement, dès que son amie eut prononcé ces paroles.

— Je comprends… mais je ne suis pas comme toi. Je crois… non, je suis sûre que je ne pourrai jamais aimer une femme. Je t'aime comme la sœur que je n'ai jamais eue. Promets-moi que tu vas quitter cet endroit. Promets-le-moi.

— Je te le promets, dit Llanvirne d'une voix sourde.

Des pas précipités se firent entendre dans le couloir. Quatre femmes apparurent à la porte et l'on entendit l'abeille qui criait :

— C'est ici, emparez-vous d'elle, elle est vésane, elle est vésane !

— Non ! cria à son tour Llanvirne.

— Laisse, lui dit Lirelle, je m'en sortirai, ne t'en fais pas. Aie confiance en moi et rappelle-toi ta promesse.

Elle empêcha les quatre fortes femmes de la saisir et sortit d'elle-même de l'alvéole de son amie qui avait recommencé à gémir en sanglotant. Puis brusquement, tout alla très vite. On entendit un cri qui venait de l'alvéole de Llanvirne, suivi d'un choc sonore contre la cloison. Lirelle profita de la surprise des femmes qui l'encadraient et se précipita dans la pièce.

Llanvirne gisait sur le sol, la tête en sang. Elle s'était précipitée de toute sa force contre le mur de pierres et s'était fracassé le crâne.

— Llanvirne, ma toute petite, non…

Llanvirne ouvrit les yeux et, du sang coulant de sa bouche, elle murmura à Lirelle :

— Je t'avais promis de quitter cet endroit…

— Emparez-vous de cette vésane ! hurla à nouveau l'abeille, ne voyez-vous pas de quoi elle est capable ? Son influence est néfaste ! Emparez-vous d'elle immédiatement !

Cette fois-ci, les quatre femmes saisirent brutalement Lirelle et la tirèrent dans le couloir.

Elle fut mi-traînée, mi-portée puis introduite sans ménagement dans une cellule sans fenêtre, sans meuble et à la porte solide et haspée de fer.

– Chapitre quatre –

La pièce était froide. Silencieuse. Ce n'était pas le même silence que chez Albane où l'on pouvait sentir une écoute attentive, une présence attentionnée. Ici, il semblait hostile, scrutateur. Les murs sombres étaient exempts de toute trace de moisissure ou d'inscription. Nets. Irréprochables. Ils faisaient leur travail de mur avec application et sans état d'âme.

Lirelle se demanda pourquoi elle prêtait des intentions à de simples pierres assemblées. Sans doute ne se permettait-elle pas de penser à Llanvirne…

On la laissa toute la nuit et le jour suivant ainsi, à même le sol, sans nourriture ni boisson. Elle apercevait la clarté du jour sous la porte, simple trait de lumière qui ne parvenait pas à s'immiscer dans la pièce où l'obscurité régnait sans partage.

Elle tenta de se remémorer les enseignements d'Albane, se livra à des exercices de respiration, tenta de méditer, sans succès. Ses pensées revenaient toujours sur Llanvirne, sur son visage baigné de larmes et de sang. Elle ne pensait pas que ses jours fussent en danger, mais elle craignait beaucoup pour l'avenir de la jeune femme qui avait eu la malchance de croiser sa route. Elle n'avait fait que semer le trouble dans son esprit, par pure faiblesse. De quel droit lui avait-elle fait part de ses doutes, de son scepticisme ? Elle aurait dû la laisser croire à la philosophie des mères, la laisser embrasser la doctrine collégiale et s'identifier à ses compagnes. Là était peut-être son bonheur. Elle le lui avait détruit. Tout simplement supprimé.

— Debout, vésane !

Deux femmes étaient entrées dans la cellule sans que Lirelle ne les ait entendues. Plongée dans ses pensées, elle n'avait pas perçu le bruit de la clé dans la serrure, ni celui de la porte qui s'ouvrait.

Elle se leva. Les femmes étaient armées d'une barre faite d'un métal poli très brillant. L'une d'elles lui passa une sorte de collier du même métal autour du cou. Une chaîne tout aussi étincelante lui permettait de tenir sa prisonnière.

— Encore des symboles, remarqua Lirelle.

— Silence ! Les vésanes se taisent, aboya la femme en tirant sur la chaîne d'un coup sec.

Le choc créa immédiatement une douleur fulgurante qui irradia dans le cou de Lirelle, se propagea dans toute sa colonne vertébrale, jusque dans son coccyx, puis disparut totalement. La jeune femme comprit la terrible efficacité de ce moyen coercitif. Il n'existait certainement aucune possibilité de s'habituer à cette douleur, elle était à la fois trop intense et trop courte pour que le corps parvienne à l'analyser. On ne pouvait que redouter son retour.

Elle suivit docilement les femmes qui la conduisirent rapidement dans une grande salle où ce qui lui parut être une foule immense l'attendait. Il s'agissait en fait des femmes qui avaient partagé les travaux et les repas avec elle. Elles étaient assises sur de simples bancs, comme pour un spectacle. Lirelle fut amenée jusque devant une grande table et sa chaîne fut attachée à un anneau scellé au sol. La longueur de la chaîne l'empêchait de se tenir debout. Elle s'assit à terre.

Elle tournait le dos à l'assemblée et n'avait pu voir tous les visages. Elle aurait aimé déceler, chez ses anciennes compagnes, un air compatissant, un sourire encourageant.

Après quelques minutes d'attente, la porte du fond s'ouvrit pour laisser entrer la mère du collège, l'abeille, et d'autres mères d'un grade élevé, si Lirelle pouvait en juger par le nombre de bagues qu'elles arboraient aux doigts. Elles portaient toutes la même robe, celle du collège, ceinte par un cordon d'un rouge extrêmement vif, comme s'il brillait. Une ceinture sanglante.

Elles passèrent près de Lirelle sans lui accorder le moindre regard et prirent place dans un ordre visiblement codifié, puisque la mère du collège s'installa la dernière, quand toutes les autres se furent assises.

Une des deux geôlières vint vers Lirelle qui se leva précipitamment pour éviter son courroux. À cause de la chaîne, elle devait se tenir penchée et ne parvenait pas à lever complètement la tête. La femme se plaça près d'elle, les bras croisés.

La mère du collège se leva et annonça d'une voix douce :

— Le collège doit se prononcer sur le cas de l'humelle ci-présente. Sa mère surveillante a rapporté des faits graves et dommageables à l'harmonie du collège : contre-doctrine à l'encontre des enseignements collégiaux, volontaire et systématique dénigrement de la voie collégiale, tentative caractérisée de mystification d'une humelle en formation, ce qui a été à l'origine d'un acte désespéré. Je ne cite pas les insolences multiples à l'encontre des mères collégiales. Je donne la parole à ma sœur, la mère Eseï, dont la lourde tâche est de veiller à la pureté de l'enseignement et d'éviter que des éléments malsains ne l'avilissent.

Une vieille femme se leva. Elle était plutôt grasse et sa robe collégiale était tendue sur son ventre. Ses cheveux coupés courts ressemblaient à une brosse blanche que l'on aurait placée, de façon burlesque, sur le sommet de son crâne.

Elle fixa Lirelle dans les yeux.

— L'ego de chaque individu cherche toujours à tout ramener à lui, entama la mère d'une voix forte. Cette humelle que nous avons devant nous en est l'illustration désolante. Il semble qu'elle fasse partie de certains de ces esprits retors qui veulent à tout prix s'approprier l'enseignement, c'est-à-dire l'interpréter… L'interpréter ! L'interprétation est une hérésie ! Une hérésie qui ne doit pas avoir cours dans les murs du collège, dans l'esprit des filles en formation. L'interprétation devient rapidement source de discussions, de conflits, d'erreurs ! L'enseignement collégial ne peut souffrir de telles atteintes à sa pureté. Nous devons toutes veiller à ce qu'aucun germe ne vienne infecter l'esprit de la voie véritable. Or, mes sœurs, mes filles, voici un germe ! cria-t-elle en pointant le doigt vers Lirelle. Sa voix résonna dans toute la salle. Nous devons le dissoudre, l'anéantir ! La permanente insubordination dont fait preuve cette humelle depuis son arrivée dans le collège, ses tentatives répétées pour inoculer le venin du doute dans l'esprit de ses consœurs dans la seule fin de les mystifier, voilà le danger qui guette notre enseignement, voilà le mal qui peut ronger le collège ! Une fois sournoisement planté dans des esprits jeunes et enclins au doute, ce mal s'étend, gagne insidieusement toutes les couches de la formation et, telle une épidémie dévastatrice, va

traîtreusement saper les fondements même de notre enseignement. Un phlegmon doit être expurgé ! Un virus doit être détruit ! Nous sommes un organisme, chacune de nous est une cellule et participe par là même à la vie de l'ensemble. L'unité est notre force, la vie n'est pas le désordre, la vie n'est pas l'individu. La vie est la cohésion, l'ensemble. Une de nos cellules est malade, il nous faut la supprimer, quelle que soit la douleur que nous éprouvons.

La mère reprit sa place et toutes regardèrent Lirelle.

La mère du collège se leva et prit à nouveau la parole :

— Vous avez entendu la mère Eseï. Le collège entier parle par sa bouche. Toutefois, l'humelle peut tenter de nous présenter les raisons de son comportement anormal et dangereux.

Elle s'assit et le silence se fit dans la salle.

— Dois-je répondre, mère ? demanda Lirelle.

— Je viens de vous le demander, ma fille.

— Merci, mère. Je vous demanderai de ne pas vous offusquer si mes réponses vous semblent insolentes ou contraires aux principes de respect que vous demandez aux filles en formation. Je ne connais pas encore assez les coutumes collégiales et crains de paraître grossière, alors que mon intention est tout autre.

La mère hocha la tête. Lirelle interpréta ceci comme un acquiescement. Elle reprit :

— Puis-je vous demander s'il me serait possible de m'asseoir, cette chaîne très courte me contraint à me tenir dans une position peu confortable.

Il y eut un murmure dans la salle et divers mouvements parmi les mères assises en face d'elle.

J'ai encore demandé quelque chose d'extraordinaire, se dit-elle.

— Ma fille, répondit la mère, votre position que vous qualifiez d'inconfortable est douce, à côté de ce que vous subirez si vous êtes déclarée coupable saine de tout ce qui vous est reproché. Tentez de vous expliquer et laissez votre confort de côté, c'est le seul conseil que je peux vous donner dans la position qui est actuellement la vôtre.

— Bien, mère. Je ne sais que vous dire concernant ce qui m'est reproché. Je reconnais tous ces faits, mais pas leur intention. Il n'était pas dans mon propos de mystifier Llanvirne. Je discutais avec elle, c'est tout.

Murmures dans la salle et parmi les mères. La chaîne empêcha Lirelle de se retourner vers la salle. Elle reprit :

— Je viens d'apprendre qu'il était interdit de discuter et d'échanger des idées, mais…

À nouveau, les mères s'agitèrent et manifestèrent leur insatisfaction.

— … mais, continua Lirelle, il semble que le collège ne veuille pas définir clairement ses règles et que les filles en formation se doivent de les deviner. Comme s'il fallait progresser par une série ininterrompue d'échecs, chacun d'entre eux étant une base pour chercher dans une nouvelle direction.

— Allons-nous ouïr ceci encore longtemps ? s'exclama la vieille mère Eseï en se levant de son siège.

Elle tremblait d'indignation et tendait à nouveau vers Lirelle un doigt accusateur. Ses bajoues tremblaient comme de la gelée douée de vie et ses yeux dardaient une telle haine que Lirelle détourna le regard.

— Il est vrai que ces propos sont presque blasphématoires et, à tout le moins, irrespectueux, dit la mère du collège. Je dois vous avertir, ma fille que, si vous persistez dans cette voie, votre culpabilité ne fera aucun doute à nos yeux. Comme vous semblez totalement saine d'esprit, votre châtiment sera l'enfermement définitif, sachez-le.

Lirelle ne répondit rien et baissa la tête. Elle fut prise d'une vague de panique à l'évocation de la peine qu'elle encourait. Il lui fallait sortir d'ici au plus vite. Impérativement. Désespérée, elle s'assit, pour qu'au moins sa position soit plus supportable. Elle savait que, quoi qu'elle puisse dire à ces femmes, elle ne trouverait pas grâce à leurs yeux, d'autant plus qu'elle sentait que ses arguments n'étaient pas infondés. Ce qu'elle reprochait au collège lui apparaissait comme un bâton qui aurait remué une couche de boue accumulée au fond d'un bassin n'ayant pas été curé depuis des décennies.

— Debout, humelle ! Debout devant tes mères !

Une des geôlières s'avançait vivement et tendit la main vers la chaîne. Lirelle s'en empara plus rapidement et lui en donna un coup sur le poignet.

— Mes mères ! cria-t-elle en se relevant. Quelles mères ? Je n'ai eu qu'une seule mère ! Vous m'entendez ? Une seule ! Elle m'a aimée, m'a choyée. Qu'est-ce que je fais ici au milieu de ces folles qui veulent diriger nos pensées ?

Avec de multiples précautions pour éviter la douleur, elle se tourna vers la salle et lança aux filles qui la regardaient :

— Ne voyez-vous pas qu'elles vous manœuvrent ? Ne voyez-vous pas que vous laissez échapper votre libre arbitre en écoutant ces femmes ? Apprenez à les contredire, ne vous laissez pas…

— Qu'on la fasse taire ! cria la mère du collège.

La geôlière se précipita vers la chaîne et la tira sauvagement en arrière. Une douleur insoutenable traversa immédiatement la colonne de Lirelle qui hurla et tomba à la renverse, inanimée.

— Regarde, la voilà qui revient, la petite propre, elle revient, elle revient. Ne le vois-tu pas ?

Une voix chantonnait tout près de l'oreille gauche de Lirelle. Elle ne savait pas où elle se trouvait. Elle percevait au loin une rumeur confuse de cris, de rires, de chants monotones et d'insultes. Il lui semblait qu'elle ne pouvait bouger ; elle ressentait une douleur sourde qui lui labourait les reins, les fesses et les cuisses.

— Alors, tu les ouvres tes yeux, qu'on voit leur couleur ? C'est que j'ai parié un rat, moi. J'y tiens.

Des doigts inquisiteurs, brutaux, tentèrent de lui ouvrir les yeux de force. Effrayée, elle frappa à l'aveuglette les mains qui la tourmentaient.

— Aïe ! dit la voix. Mais elle me frappe ! As-tu vu ? Elle m'a frappée !

Elle ouvrit les yeux et vit une femme assise près d'elle.

— Oh ! Ils sont bleus ! Vois-tu ? Ils sont bleus. J'ai perdu mon pari. Je n'aurai pas le rat. Vois-tu ? Je n'aurai pas le rat.

La femme n'était en fait pas assise, mais à demi accroupie. Elle dodelinait de la tête en faisant de vagues gestes avec ses mains. Lirelle ne voyait pas la personne avec laquelle elle parlait. À première vue, elles étaient toutes les deux seules. Il ne semblait y avoir personne

d'autre dans les environs. La femme était en haillons auréolés de taches brunes ou jaunâtres et dégageait une odeur âcre de corps non lavé depuis longtemps. Elle était pieds nus. Ils étaient noirs et leurs ongles se recourbaient jusqu'à terre comme de vraies griffes ; du moins, ceux qui n'étaient pas cassés. Elle continuait de marmonner, sans plus prêter attention à Lirelle, s'adressant toujours à cette autre personne qu'elle tutoyait mais qui restait invisible.

Brusquement, Lirelle comprit et murmura :

— Vésane.

Elle avait été placée dans le clos des vésanes. Ces femmes folles que le collège se devait de surveiller et avec lesquelles il plaçait celles de ses pensionnaires qui perdaient la raison. Elle en aurait presque crié de joie. Elle allait pouvoir entrer en contact avec Évelle et les Libres lui permettraient de quitter cet endroit. Tout allait s'arranger, elle en était certaine.

Elle se redressa, le dos douloureux et s'assit. Elle se trouvait près d'un portail. Sans doute celui par lequel on l'avait amenée dans cet endroit. Elle était assise sur un sol de terre battue, au milieu d'une sorte de chemin. La femme qui lui avait parlé se tenait sur un talus, à deux mètres d'elle et ne la regardait plus, semblant avoir oublié jusqu'à sa présence. Elle continuait sa pantomime, parlant sans discontinuer. Au début, Lirelle tenta machinalement de comprendre ce qu'elle disait, mais elle y renonça rapidement. Ce n'était qu'une suite de mots incohérents, des phrases entamées mais non achevées, des cris soudains, des sourires radieux suivis la seconde d'après par une mine triste et chaffourée de chagrin. À un moment, la femme se leva à demi. Lirelle crut qu'elle allait partir, mais elle resta ainsi quelques secondes, tout à coup silencieuse et concentrée. Ce ne fut qu'en apercevant un petit écoulement liquide que Lirelle comprit qu'elle urinait, sans même se déplacer. L'urine coula tout contre son pied gauche et dévala le talus. La femme se rebaissa, reprenant sa position initiale et recommença à parler.

Lirelle se leva. Elle voulait partir à la recherche d'Évelle. Elle tenta, sans grandes illusions, de tirer quelques renseignements de la femme.

— Évelle. Sais-tu où se trouve Évelle ?

L'autre se tut, la regarda un petit instant et partit dans un éclat de rire cristallin.

— Où se trouve ? Où se trouve ? dit-elle subitement sérieuse. Rien ne se trouve ; rien ! Il faut chercher. Chercher encore et toujours. La seule vérité est dans la quête.

— Je veux bien quêter, répondit Lirelle, entrant dans son jeu.

La femme la regarda droit dans les yeux.

— Tu veux bien quêter ?

— Oui, j'y suis prête.

— Mais sais-tu vraiment ce qu'est la quête ? Elle ne peut le savoir, vois-tu, elle ne le sait probablement pas.

— Je quête une personne, dit Lirelle.

— Il est extrêmement difficile de quêter une personne. C'est réservé aux initiés, dit la femme d'un ton docte.

— Mais c'est que je suis initiée, précisément, répondit Lirelle le plus sérieusement du monde. Et je dois te demander de me prêter assistance, comme à tous les initiés.

— Je ne prête rien, on ne me le rend jamais. Jamais ! cria-t-elle, la mine boudeuse.

— Dans le cas présent, tu prêteras à une initiée. Les initiés rendent toujours ce qu'on leur prête. Toujours.

La femme ne dit rien pendant un moment. Lirelle respecta ce silence, sachant bien qu'elle gagnerait un temps précieux si la vésane connaissait Évelle et qu'elle veuille bien indiquer où elle se trouvait.

— Il vous faudra suivre Rylis, dit la vésane, la vouvoyant soudainement.

— Je te suivrai.

— Vous me promettez ? demanda la femme d'un ton implorant.

— Une initiée n'a pas besoin de promettre, tu devrais le savoir.

— C'est vrai, une initiée ne promet pas, c'est vrai, c'est vrai.

Rylis, puisque ce semblait être son nom, se leva d'un bond et vint vers Lirelle qui eut un mouvement instinctif de recul. Dans ses yeux dansait une lueur de folie qui ne semblait jamais s'arrêter. Une foule d'expressions passait sans cesse sur son visage et Lirelle ne savait comment les interpréter.

Elle lui prit la main et commença à la tirer sur le chemin.

— Tu devrais également savoir qu'on ne prend pas une initiée par la main. On doit se contenter de la guider, dit Lirelle qui ne souhaitait pas avoir de contacts prolongés avec elle.

Elle s'en méfiait, craignant une crise d'agressivité soudaine.

— C'est vrai, on ne touche pas une initiée, se dit la femme sur le ton d'une petite fille prise en faute. C'est vrai, le comprends-tu ?

Elle se parlait continuellement, parfois en marmonnant, d'autres fois intelligiblement. Une pestilence se dégageait d'elle et Lirelle, qui la suivait, ne se souvenait pas d'une telle odeur, même parmi ses chèvres et les quelques boucs qu'elle avait gardés. Rylis la conduisit sur le chemin, vers la rumeur de voix et de cris qu'elle avait perçue en reprenant connaissance. Elles croisèrent quelques femmes, toutes vêtues de haillons aussi sales que ceux de Rylis. Aucune ne paraissait saine d'esprit ; elles portaient toutes sur leur visage la marque d'une folie profonde. L'une d'elles, à demi nue, se jeta sur Rylis qui lui décocha un coup de pied dans le bas-ventre en criant.

— Paix ! Je passe ! L'initiée passe avec moi. Nous ne restons pas. Paix te dis-je !

Se tournant vers Lirelle, elle lui dit :

— Vous plaît-il d'accélérer, elle va bientôt vouloir mordre. Elle déteste que l'on passe sur son secteur.

Elles partirent en courant, Rylis surveillant la femme qui, courbée en deux par la douleur, les regardait s'éloigner, l'air mauvais.

Elles arrivèrent rapidement dans un endroit couvert de constructions branlantes, simples murs sans toit, planches que l'on avait jointes avec des ficelles, des tissus. Quelques poteaux de bois étaient plantés dans le sol et maintenaient des cloisons qui paraissaient plus élaborées et plus solides. De nombreuses femmes étaient assises à même le sol ; certaines regardaient passer Lirelle et sa guide, alors que d'autres ne semblaient même pas les voir.

— Tu nous amènes du frais, Rylis ? demanda une voix derrière elles.

Rylis se figea sur place et commença à trembler de tous ses membres.

— C'est une initiée, il ne faut pas la toucher, Fiarine. Il ne faut pas la toucher.

— Initiée ? À quoi ? demanda la femme en pouffant.

— Je ne sais pas, mais elle est initiée. J'ai très peur, vois-tu, elle me fait peur.

Elle tremblait tellement que son élocution devenait laborieuse et difficilement compréhensible. La regardant, Lirelle s'aperçut qu'elle avait à nouveau uriné sous elle, mais inconsciemment cette fois.

— Tu pisses de trouille, ma pauvre Rylis, alors que je ne te ferai jamais rien. Tu es trop vésane pour m'intéresser. Celle-ci n'a pas l'air d'être comme toi. Elle me paraît tout à fait agréable. Qui es-tu, « l'initiée » ? demanda-t-elle d'un ton railleur.

— Lirelle. Je viens d'un endroit dont tu ne peux avoir idée et je cherche une humelle nommée Évelle.

— Tu me sembles bien fière, Lirelle. Tu fais celle qui ne craint rien ni personne, mais ne t'en fais pas, tu pourras apprendre à me craindre. Ici, rien ne fonctionne si je n'en donne pas l'autorisation.

— Alors, donne-moi l'autorisation de chercher Évelle, répondit Lirelle.

Rylis avait disparu. Lirelle ne l'avait pas vue partir, mais elle ne fut soudainement plus à ses côtés.

— Tu sembles beaucoup y tenir. Est-ce ta couverture ?

— Ma couverture ?

Il y eut des rires dans l'assistance qui s'était petit à petit formée autour des deux femmes. Lirelle remarqua que les spectatrices respectaient une prudente distance entre elles et Fiarine.

— Ben oui, pour quand il fait froid, pour quand tu t'ennuies. Ici on s'ennuie souvent. Pas vrai ma toute belle ? demanda-t-elle à une femme qui vint se placer contre sa hanche, comme un animal domestique. Elle reprit :

— L'ennui, c'est que si je te prends comme couverture, la mienne ne sera pas très joyeuse. Tu seras sans doute même obligée de la tuer, qui sait ?

— Évelle n'est pas ma couverture. Je n'ai pas de couverture, je viens d'arriver, répondit Lirelle.

— Pourquoi es-tu là, tu ne me sembles pas vésane.

— Je suis contre le collège. Je réprouve leur enseignement. Elles m'ont jugée vésane et jetée dans ce clos.

— Tu es contre le collège ?

Fiarine semblait presque impressionnée.

— Contre le collège… répéta-t-elle pensive. Je peux te conduire à Évelle. Je sais où elle est. Je comprends que tu la cherches, si tu es contre le collège. Suis-moi, décida-t-elle brusquement.

La femme qui était collée à elle lui prit la cuisse et commença à l'embrasser par-dessus l'étoffe grossière de ses hardes. Fiarine se dégagea sans douceur.

— Allez, ce n'est pas le moment, va voir ailleurs si tu ne peux pas t'amuser avec quelqu'une pas trop sale, ne me ramène pas de saloperies comme la dernière fois.

La femme jeta un regard sombre à Lirelle, puis fila sans un mot.

— Je te conseille de ne dormir que d'un œil, gloussa Fia-rine. Elle ne t'a pas à la bonne. Elle en a égorgé plus d'une pendant son sommeil. Sais-tu qu'elle est capable de ne pas dormir durant trois ou quatre nuits d'affilée ?

Visiblement, elle cherchait à impressionner Lirelle, mais sa tentative tombait complètement à plat. Lirelle enregistrait ces informations, mais uniquement comme des faits dont il convenait de tenir compte. Elle ne s'effrayait pas de ce qu'elle apprenait. Cela n'aurait servi à rien, sinon qu'à la rendre moins disponible pour trouver Évelle.

— J'espère que tu ne cherches pas à me faire peur avec tout ce discours, car ce serait peine perdue. En revanche, je te serais reconnaissante si nous allions sans tarder voir Évelle, dit-elle calmement.

— « Je te serais reconnaissante », la singea Fiarine. Non mais visez-moi cette mijaurée qui vient faire ses manières jusque chez moi ! Pour qui te prends-tu, étrangère ?

— Pour rien. Je ne suis que peu de chose, une étrangère, comme tu dis, un petit rien ; mais ce petit rien m'est très cher. Donc, si nous pouvions aller voir Évelle maintenant, je t'en serais très redevable, insista Lirelle.

Fiarine ne répondit rien. Elle sentait instinctivement qu'elle n'avait pas affaire à une femme, une humelle ordinaire. Elle aurait beaucoup aimé rabaisser la morgue de cette pimbêche, mais il lui devenait de plus en plus évident que Lirelle pouvait représenter une clé pour lui permettre de quitter cet endroit dans lequel elle allait finir par devenir aussi folle que l'immense majorité de ses compagnes.

Elle jaugea cette nouvelle arrivée, la soupesa du regard, la scruta, recherchant dans son attitude la moindre faiblesse, la plus petite faille, mais ne trouva rien qui puisse l'inciter à la livrer à ses humelles avides de sexe, de meurtre et même de viande pour certaines. Fiarine avait un bloc en face d'elle. Un véritable bloc de détermination et de concentration comme elle n'en avait que très rarement vu et encore, uniquement chez les Mèns ou les Dos qu'elle avait pu approcher quand elle était prostituée, en d'autres lieux et d'autres temps. Elle trouvait d'ailleurs très étonnant qu'une humelle si jeune puisse se révéler capable d'une telle maîtrise d'elle-même.

Elle prit sa décision après mûre réflexion. Une réflexion que Lirelle respecta sans mot dire et sans bouger d'un pouce, malgré les bras qui se tendaient vers elle, les mains qui commençaient à se glisser sous ses vêtements. Fiarine interpréta ce comportement comme étant la preuve d'un excellent contrôle.

— Allez laissez-la, elle est à moi ! rugit-elle.

Les femmes avides battirent promptement en retraite, comme des chiennes effrayées par les grognements d'une louve.

— Soit. Je vais te montrer où est Évelle. Mais c'est uniquement parce que tu me sembles amusante. Dès que tu auras cessé de me distraire, je te livrerai à ces hyènes, promit-elle en montrant d'un vaste geste du bras toutes les femmes assemblées. Elles peuvent être pires que la Saison, tu sais. Suis-moi.

À nouveau, Lirelle fut conduite sur un chemin de terre battue. De loin, elle aperçut Rylis qui les regardait passer en marmonnant et s'adressant toujours à son interlocuteur imaginaire.

— Depuis combien de temps es-tu là ? demanda-t-elle à Fiarine.

— C'est moi qui dois te poser des questions ! (Commença la femme puis, se ravisant :) Après tout, si ça peut t'intéresser, je suis là depuis huit Saisons.

Quatre ans, traduisit mentalement Lirelle.

— Huit Saisons sans sortir, sans voir le ciel. Huit Saisons sans hume ! Sans hume… Je crois que c'est bien ça le plus dur.

Elles arrivèrent dans un secteur encore plus sale, encore moins humain, si c'était possible, que tout ce que Lirelle avait pu apercevoir du clos des vésanes. Fiarine s'engagea dans un dédale de cloisons branlantes.

— Je te préviens, c'est un peu dur à voir, dit-elle sans se retourner.

Elle poussa une planche qui tenait lieu de porte et Lirelle entendit aussitôt après un hurlement éclater tout près. Fiarine s'écarta pour la laisser entrer.

Évelle était là, étendue à même le sol, totalement nue, recouverte d'excréments séchés ou frais, les cheveux collés sur sa face émaciée, des traces de larmes formant deux rigoles claires dans la crasse de son visage. Elle était ligotée à terre, crucifiée sur le sol.

Lirelle eut un hoquet de dégoût.

— Pourquoi est-elle dans cet état ? demanda-t-elle.

— Elle n'a pas voulu jouer leur jeu.

— Jouer leur jeu ?

— Se donner à certaines, si tu veux. C'est le traitement qu'elles réservent aux récalcitrantes.

Lirelle frémit de peur et de répulsion, car elle savait que ce qu'elle voyait lui serait certainement arrivé également.

— Mais c'est horrible, elles sont complètement…

— Vésanes ? Je sais. C'est pour cette raison qu'elles sont là.

Lirelle ne lui demanda pas comment elle avait fait pour survivre quatre ans dans cet enfer, la réponse lui aurait sans doute fait dresser les cheveux sur la tête.

Elle se pencha sur Évelle qui se débattit en secouant la tête de gauche à droite.

— Évelle, Évelle, je ne suis pas une d'entre elles. Je viens te libérer. Évelle…

Il fallut plusieurs minutes pour que les paroles de Lirelle finissent par entrer dans l'esprit de la jeune femme et qu'elle les comprenne. Elle cessa progressivement de se débattre et ouvrit des yeux encore terrifiés.

— Pas de mal ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

— Non, je ne te ferai aucun mal, je te le promets, répondit Lirelle.

— Détache-la vite, ce n'est pas la peine de traîner ici, dit Fiarine. Je pourrai certainement les contenir quelque temps quand elles reviendront, mais je ne serai sûrement pas capable de les empêcher de te regarder. Elle, ajouta-t-elle en montrant Évelle de la tête, elle est usée. Toi tu représentes de la viande et de la peau fraîche.

— Où sont-elles en ce moment ? demanda Lirelle, inquiète.

— Elles dorment.

Elles détachèrent Évelle rapidement et durent la porter pour quitter cet endroit de cauchemar. Elles passèrent devant de nombreuses femmes qui ne leur prêtèrent pas vraiment attention. Il semblait que ce transport de corps ne soit pas rare dans le secteur.

Fiarine les conduisit dans une zone gardée. Cinq femmes montaient une garde vigilante, armées de piques en bois acérées, l'air farouche et l'œil sans cesse en mouvement. Lirelle était en tête. À peine eut-elle posé le pied à l'intérieur de l'enclos que lui avait désigné Fiarine, qu'elle fut apostrophée par une des gardiennes qui courut vers elle, suivie par une deuxième.

— Tu vas où ? N'avance plus ou bien on t'embroche !

— C'est bon, clama Fiarine, elle est avec moi. C'est bien, bonne garde, bon travail. Continuez.

Les deux femmes se rengorgèrent sous le compliment et retournèrent à leur poste, non sans avoir jeté un regard sévère à Lirelle.

— Mettons-la ici.

Fiarine désignait une couche assez confortable faite de tissus empilés les uns sur les autres et recouverte, comble du luxe, par une couverture de fourrure.

Elles allongèrent Évelle avec précautions. La jeune femme gémit en touchant les tissus.

— J'espère qu'elle ne va pas me salir la couche, maugréa Fiarine.

— Je vais la laver, dit Lirelle.

— Tu vas la laver ? s'étonna Fiarine. Demande-lui plutôt ce que tu veux savoir et laisse-la dehors, quelqu'une la trouvera sûrement à son goût.

— Jamais. Je veux partir d'ici et je pense qu'elle pourra m'y aider en…

— Tu penses ? Tu penses ? Je croyais qu'elle pouvait nous faire sortir d'ici et voilà que tu me dis que tu ne fais que le penser ! Je ne sais pas ce qui me retient de vous livrer toutes les deux aux nuitardes. Elles pourraient bien s'amuser pendant quelque temps et m'en seraient très… redevables, comme tu le dis.

— Ce qui te retient, ou devrait te retenir, répondit calmement Lirelle, c'est que tu as une chance, une petite chance de quitter cet endroit de folie, de vésanie. Tu le sais très bien. Alors tu ne vas pas la gâcher en nous sacrifiant pour quelque temps de tranquillité. Maintenant, je dois m'occuper d'elle. Donc tu m'aides, ou tu me laisses le faire paisiblement. Je crois qu'elle ne supportera pas davantage de démence autour d'elle.

Fiarine mit un certain temps avant de répondre :

— Après tout, fais ce que tu veux. Si jamais vous ne me sortez pas de là, je pourrai toujours vous utiliser comme monnaie d'échange pour avoir un peu plus de territoire.

Lirelle lava entièrement la jeune femme qui semblait recouvrir petit à petit ses esprits, et surtout se calmer peu à peu. Elle tremblait de moins en moins et regardait Lirelle dans les yeux. Elle ne la laissa toutefois pas laver ses parties intimes et s'en chargea seule. Lirelle quitta la pièce et ne revint que quelque temps après. Évelle s'était endormie. Elle la veilla pendant son sommeil agité et visiblement peuplé de violents cauchemars qui la laissaient pantelante sur le bord de la couche. Lirelle la calmait et elle replongeait rapidement dans une bénéfique période de récupération.

Elle se reposa deux jours et deux nuits durant, ne se réveillant que pour manger et se laver. Elle faisait preuve d'un zèle maniaque lors de cette toilette, se frottant la peau avec une rage angoissée et ne supportant pas la plus petite trace douteuse sur les frusques que Fiarine lui avait dénichées.

Quand elle fut enfin capable de soutenir une conversation, Lirelle lui demanda ce qui lui tenait le plus à cœur :

— Une humelle que j'ai aimée particulièrement dans ce collège m'a parlé d'une sorte d'organisation qui s'opposerait au pouvoir des surveillants et chercherait à obtenir, ou à

retrouver, une liberté entière. C'est pour cette raison qu'ils s'appelleraient les « Libres ». En as-tu entendu parler ?

— Jamais, répondit immédiatement Évelle.

— Tu ne sais rien sur les Libres ? insista-t-elle.

— Rien.

Le ton avec lequel elle répondait incita Lirelle à penser qu'elle voulait se protéger et qu'elle pouvait peut-être la considérer comme une affidée des mères collégiales. Lirelle comprit que la jeune femme ne livrerait certainement pas ce qu'elle pouvait savoir.

— Si tu en avais entendu parler, tu n'agirais pas autrement que tu le fais en ce moment. Je comprends que ces gens doivent rester extrêmement prudents et ne pas révéler leur existence à la première venue. Je vais t'apprendre autre chose pour que tu me croies. (Elle hésita, puis se lança en lâchant d'un trait :) Je suis une perturbation.

Scrutant la réaction d'Évelle, elle vit immédiatement qu'elle avait fait mouche. La jeune femme ouvrit grand les yeux et laissa échapper un involontaire soupir de surprise. Elle connaissait apparemment le terme et ce qu'il sous-entendait. Lirelle poursuivit, enfonçant le clou :

— J'ai été placée dans le clos des vésanes parce que j'avais, m'a-t-on dit, une influence néfaste sur la pureté de l'enseignement collégial. J'ai été jugée lors d'une sorte de procès durant lequel une mère, Eseï, m'a accusée d'être un germe que le collège devait éliminer s'il voulait vivre. Tu vois que je ne peux être une mouche envoyée pour connaître la vérité sur les Libres. Je vais même te révéler qui m'a parlé de leur existence ; c'est Albane… Tu la connais ?

— Non.

— C'est une mère dont la tâche est de préparer et de sélectionner les filles qui subiront la formation collégiale. Il me semble qu'elle ne partage pas les idées des mères sur l'enseignement, sur la philosophie collégiale.

— Et alors ? Que veux-tu que je dise ? Je ne connais rien de tout ça. Je suis là uniquement parce qu'une de ces putains de mères m'a frappée et que je me suis défendue en lui crachant à la face. C'est tout. Je ne sais pas de quoi tu parles. Je n'ai jamais entendu parler de tes… Libres.

— Écoute-moi : je suis venue dans ton monde à la suite d'un surveillant qui se nomme Mèn-Gi. Il était dans le mien alors que je gardais mes chèvres et m'a entraînée, avec une de mes chèvres, lors de son retour dans ce monde.

Évelle l'écoutait sans mot dire, buvant visiblement ses paroles.

— Des novices, des Kotés et un Do ont tué la chèvre, car il semblerait que la présence d'une perturbation puisse causer des troubles dont je n'ai pas tout à fait compris l'importance, continua-t-elle. Tout ce que je sais, c'est que s'ils apprennent mon existence et me trouvent, ils me tueront… Tu vois, je ne te cache rien, je ne te mens pas. Je ne connais rien de ton monde. J'ai failli être tuée par la Saison, j'ai été sauvée par un homme, un hume, comme vous dites ici, j'ai été placée dans le collège par une femme, une humelle, Miall-Do-Corf, j'ai…

— Miall-Do-Corf ? C'est elle qui t'a mise dans le collège ? la coupa brutalement Évelle.

— Oui.

— Continue…

— Dans le collège, le jour de mon arrivée, je t'ai vue chanter et danser sur une table de tri. Puis le même jour, on m'a envoyée chez Albane, la mère dont je viens de te parler. Elle est bonne, elle ne ressemble en rien aux autres mères. Quand j'en suis sortie, dix-neuf jours plus tard, j'ai été mise dans un alvéole et affectée, avec d'autres filles, au ratissage des allées blanches d'un jardin. Il fallait que l'on médite ; je n'ai compris que plus tard que c'était un exercice, une formation. Seulement, je n'ai pas l'esprit qui convient pour ce genre d'enseignement. Je suis trop critique et me pose trop de questions, paraît-il. J'avais une compagne de travail qui devait me guider dans la voie enseignée et dans le collège. J'ai commis l'erreur de lui faire part de mes doutes. Elle en a été ébranlée et sa formation s'en est ressentie, en plus, elle…

— Elle ?…

— Je crois qu'elle est tombée amoureuse de moi, avoua Lirelle, le rouge aux joues.

— Et toi ?

— Non. Je l'aimais bien, mais je ne peux aimer une femm… humelle. Je le sais, ça me dégoûte.

— Continue.

— Llanvirne a voulu se suicider à la suite d'une dispute que j'ai eue avec la mère qui nous surveillait. Je ne sais si elle est toujours en vie… (Elle soupira puis poursuivit :) J'ai été mise dans une cellule fermée et l'on m'a jugée. Je me suis retrouvée ici et, sachant que tu t'y trouvais aussi…

— Comment l'as-tu su ? Qui te l'a dit ?

— Tate, une surveillante du tri, la grosse humelle, forte.

— Oui, je vois qui c'est. Mais pourquoi voulais-tu me retrouver ?

— Albane m'avait dit que s'il y avait des Libres, tu pouvais en faire partie.

Évelle rumina ces paroles un instant, puis demanda d'un ton rogue :

— Comment pouvait-elle penser ça ? Elle ne me connaît pas, je ne l'ai jamais vue, cette mère.

— Tu ne l'as jamais rencontrée, mais elle te connaît. Je crois qu'elle connaît tout le monde dans ce collège et je la sais capable de nous connaître bien mieux que nous ne nous connaissons nous-même.

— Elle t'a dit ça et tu l'as crue ?

— Oui. Si tu l'avais connue de la même façon que moi, tu l'aurais crue aussi. Pour elle, je peux t'assurer que le nom de mère est plus qu'un simple titre.

Évelle s'allongea soudainement sur la couche et dit :

— Laisse-moi, je suis fatiguée.

Elle se tourna vers la cloison de planches, tournant le dos à Lirelle. Celle-ci n'insista pas et sortit de la pièce pour se trouver nez à nez avec Fiarine qui avait visiblement tout écouté derrière la cloison.

L'ancienne prostituée la regarda avec un air de doute mêlé à de la stupéfaction.

— Alors tu n'es pas d'ici ? Tu viens d'ailleurs ?

— Oui.

— Je comprends mieux ton air étrange, tes manières bizarres. Tu es une… Comment t'as dit tout à l'heure ? Une… pétru…

— Une perturbation.

— Voilà ! Une perturbation, c'est ça ! Tu n'es pas de ce monde… Et tu veux rentrer chez toi, c'est ça ?

— Oui, répondit Lirelle, prenant d'un seul coup conscience que c'était en fait ce qu'elle désirait actuellement le plus au monde. Oui… mais je ne sais pas si c'est possible. Je crois, je crains d'être bloquée ici jusqu'à la fin de mes jours.

— À part ses surveillants et ses collèges, il n'est pas si mal, notre monde, déclara Fiarine en lui donnant une tape sur l'épaule. (Puis, redevenant sérieuse, elle ajouta :) Moi je peux vous aider toutes les deux à sortir d'ici, mais il faudra que vous m'emmeniez avec vous. Je fais presque tout ce que je veux dans ce clos, mais une fois dehors, j'aurai certainement besoin de vous. L'entends-tu ?

— Je l'entends… Je l'entends, mais il faut d'abord qu'Évelle nous fasse confiance. Si elle n'admet pas qu'elle fait partie des Libres ou bien qu'elle les connaît et qu'elle est en mesure de les contacter, je ne serais pas plus en sécurité dehors qu'ici. Si j'ai bien compris ce que m'a laissé entendre le discours d'Albane, je crois qu'ils sont les seuls à pouvoir m'enseigner ce que je dois faire pour échapper aux surveillants.

— Ça, ma petite étrangère chérie, c'est ta peine, ce n'est pas la mienne. Ici, même si je suis depuis trop longtemps dans ce clos, c'est mon monde. Hors de ces murs, loin de cette vilhume, vivent des êtres que je connais et qui me connaissent. Toi…

Elle fit un geste vague de la main.

— Merci de me rappeler toutes ces choses, Fiarine.

Lirelle quitta la pièce et sortit de la demeure branlante. Elle venait de prendre conscience que tout son monde lui manquait terriblement, d'autant plus qu'elle ne l'avait jamais vraiment connu tel qu'elle serait à même de le faire maintenant qu'elle était capable de raison. Cependant, elle avait su l'apprécier, malgré son petit entendement. Elle avait su goûter l'incroyable bonheur de respirer les ajoncs au printemps, elle avait su courir sur la lande, les bras étendus, à la poursuite des goélands qui la survolaient sans effort, portés par le vent du large.

Plongée dans ses pensées, elle avait descendu lentement un chemin de terre qui menait vers une sorte de cuvette dans laquelle se tenaient plusieurs femmes qui la regardaient venir. À son approche, les réactions furent très variées. Certaines d'entre elles s'enfuirent, abandonnant sur place les bouts de bois ou de tissu qu'elles tenaient à la main. D'autres restèrent dans la cuvette, affichant des mines agressives et s'accroupissant en soufflant en direction de l'intruse. Ce ne fut que lorsque celle qui se trouvait sur son chemin direct poussa un cri strident que Lirelle sursauta et s'aperçut qu'elle avait marché sans savoir ce qu'elle faisait, ni où elle allait.

Elle se trouvait alors presque au centre de la cuvette. Les femmes l'avaient encerclée en effectuant un rapide mouvement tournant qui lui interdisait maintenant toute retraite. Elles ne semblaient plus être effrayées, mais seulement agressives. Lirelle ne savait quelle attitude adopter. Elle sentait que cette petite dizaine de femmes était totalement hors de portée d'un discours cohérent et qu'elles formaient un groupe compact qui, pour l'heure, la considérait comme une intruse. Elle avait pénétré leur territoire et ces femmes comptaient bien le lui faire comprendre de façon tangible. Elles lui montraient les dents, soufflaient, bavaient… Leurs

cheveux emmêlés et pleins de brindilles ou de fils enchevêtrés faisaient une véritable crinière. Elles se tenaient à quatre pattes ou à demi accroupies, avançant vers Lirelle par petits bonds successifs suivis de brusques sauts en arrière, à chaque fois accompagnés d'un glapissement aigu.

— Ne bouge pas ! Ne bouge surtout pas !

Fiarine venait de faire son apparition en haut du chemin, flanquée de ses acolytes qui se collaient à elle comme des animaux familiers. Évelle apparut également.

— Qu'est-ce que tu fais là, au milieu des grimacières ? reprit Fiarine. Ne réponds pas ! ajouta-t-elle précipitamment. Ne dis pas une parole, tu te ferais mettre en charpie. Tu ne fais vraiment rien comme les autres ! Il ne faut jamais aller par là, ces humelles sont folles démentes, elles se conduisent comme des bêtes et on dit même qu'elles se nourrissent parfois de chair humaine. Je ne sais pas comment te faire sortir de là.

Lirelle ressentit une intense frayeur en voyant les plus enhardies des femmes qui, sans doute excitées par les paroles de Fiarine, s'approchaient de plus en plus en remuant la tête de droite à gauche. Elle se remémora à cet instant un montreur d'ours qui était venu au village avec sa bête. L'ours se comportait exactement comme ces femmes.

Là-haut, sur le chemin, Fiarine discutait avec Évelle. Lirelle n'entendait pas ce qu'elles se disaient. Tentaient-elles de mettre sur pied une manœuvre de sauvetage ? Les femmes démentes n'allaient certainement pas tarder à tenter quelque chose. Il ne fallait pas leur en laisser l'initiative. Elle repéra celle qui lui paraissait la plus faible, la moins agile. Il s'agissait d'une femme qui se tenait à croupetons, qui soufflait et crachait comme les autres mais, semblait-il, avec moins de vigueur. Sans perdre de temps à réfléchir, elle se lança en avant, tentant de sauter par-dessus la femme. Avait-elle mal jugé de son élan, ou la faiblesse de la femme était-elle feinte ? Toujours est-il que la vésane sauta dans sa direction et que leurs deux corps se rencontrèrent. Lirelle lui retomba dessus. L'autre se jeta sur elle en un clin d'œil et entreprit de la mordre cruellement. Ce fut le signal de la curée. Ses compagnes, qui regardaient la scène sans bouger, poussèrent toutes un hurlement sauvage, se ruèrent sur elles et se mirent en devoir de dépecer Lirelle. Elle perçut alors le cri que poussa Évelle :

— Non !

Ce fut sans doute ce qui la sauva. Elle rassembla toute son énergie et, utilisant une science du combat qu'elle ne se connaissait pas, elle parvint à s'extraire de la mêlée, distribuant des coups de poing, des coups de coude, de genou et, quand elle réussit à se relever, des coups de pied qui touchaient à chaque fois leur cible. Des femmes s'écroulaient, le souffle coupé, ou assommées par les terribles coups de boutoir dans lesquels Lirelle mettait tout le poids de son corps et de sa rage de vivre.

Les femmes, les grimacières comme les appelait Fiarine, finirent par reculer sous ce déluge de coups fulgurants. Trois restèrent allongées à terre. Deux d'entre elles ne bougeaient plus, vraisemblablement tuées par des frappes qui leur avaient broyé la trachée-artère. En position fléchie, les poings serrés, Lirelle opéra un lent mouvement de retraite, restant sur ses gardes et saignant par les nombreuses plaies que ces véritables fauves lui avaient infligées. Elle se déplaçait d'une telle façon que l'on aurait dit qu'elle ne bougeait pas. Ses pieds semblaient ne pas quitter le sol avec lequel elle restait toujours en contact, donnant l'impression d'un déplacement glissé. Elle réussit à sortir de la cuvette où Fiarine et Évelle vinrent rapidement la rejoindre.

— Comment a-t-elle pu faire ça ? Comment a-t-elle pu faire ça ? répétait Fiarine.

Lirelle, épuisée, se laissa tomber dans ses bras. L'ancienne prostituée la conduisit, aidée par une Évelle silencieuse et remuée par ce à quoi elle venait d'assister, dans sa propre chambre où elles l'allongèrent avec de multiples précautions.

— Où as-tu appris à te battre comme ça ? demanda Fiarine. Je n'aurais pas parié une seule pièce sur ta survie…

— Je ne sais pas, ça m'est venu comme si je l'avais fait toute ma vie, balbutia Lirelle.

— Jamais je n'avais vu ça. Jamais, dit Fiarine en s'affairant à nettoyer ses plaies

— Moi si, intervint Évelle. Quand ils n'ont pas leur sabre, les surveillants se battent ainsi.

Elle regardait Lirelle, les sourcils froncés.

— D'où viens-tu, Lirelle l'étrangère ? Tu me sors des griffes de ces vésanes obsédées, tu me parles des Libres, tu me dis que tu es une perturbation et voilà que maintenant tu te bats à mains nues comme le meilleur des Mèns contre des vésanes enragées. Que viens-tu nous apporter ?

— Rien, répondit Lirelle d'un ton las. Je ne suis qu'une victime des surveillants. Je n'ai rien fait qui puisse expliquer tout ça. Je me suis seulement trouvée à une place interdite au moment interdit. C'est tout.

— Et pourquoi ne serais-tu pas une surveillante envoyée pour espionner les Libres… s'ils existent réellement ?

— Existe-t-il des surveillantes ? Ne serait-ce pas une caste uniquement masculine ? Je ne suis pas une espionne, Évelle. Je ne sais comment je pourrais t'en convaincre, mais je t'assure que je suis encore moins informée sur les surveillants et tout leur fonctionnement que toi ou Fiarine. Je ne sais pas… mais j'ai l'impression qu'en « voyageant » avec ce Mèn-Gi, j'ai reçu une part de sa science, ou toute sa science, peut-être ? Je ne sais pas. Mais comment pourrais-je expliquer que moi qui étais considérée comme une attardée dans mon monde, je sois devenue quelqu'un capable de comprendre la philosophie des mères, capable de se battre comme vous venez de le voir. Explique-le-moi, Évelle ; explique-le-moi si tu le peux.

Évelle ne répondit pas. Fiarine ne disait rien non plus, se contentant de nettoyer soigneusement les plaies de Lirelle tout en écoutant cet échange dont elle savait que l'issue allait sans doute changer également le cours de sa vie.

— Je crois que ce n'est pas trop grave, dit Évelle en changeant complètement de sujet. Les morsures ne sont pas trop profondes et les griffures ne laisseront que des cicatrices. Du moment qu'on les nettoie bien à fond, ça devrait guérir rapidement.

Fiarine la regarda et murmura, bougonne :

— Je le sais.

— Comment savez-vous tout ça, toutes les deux ? Et surtout toi, Évelle la trieuse ? demanda Lirelle en se dressant sur la couche. Est-ce dans les collèges que l'on apprend à reconnaître, avec autant de certitude, la gravité des blessures ? Tu fais partie des Libres, Évelle. Il se pourrait même que ce soit eux qui t'aient introduite dans ce collège pour en comprendre les rouages. Allons, dis-le-nous. Tu peux bien juger que nous ne sommes pas liées au système surveillant, non ? Fiarine, cela ne doit faire aucun doute pour toi. Quant à moi, je ne sais comment te le faire admettre, mais je suis aussi innocente qu'elle à ce sujet.

À nouveau, Évelle ne répondit pas, mais regarda Fiarine se laver les mains avec beaucoup de soins, penchée au-dessus de la cuvette bosselée qui contenait l'eau qu'elle y avait fait bouillir. Puis la jeune femme fronça les sourcils et parut prendre une décision subite :

— Je suis Libre, c'est vrai, dit-elle en regardant la surface fumante de l'eau. Ils existent, c'est vrai aussi. Nous combattons le système surveillant comme tu l'appelles, dit-elle en se redressant et en regardant Lirelle. Seulement nous ne savons pas suffisamment comment il fonctionne. Nous n'avons jamais réussi à atteindre un surveillant. Ils sont trop puissants pour nous. Ils possèdent une science du combat qui dépasse de beaucoup la nôtre. Et quand je t'ai vue te battre tantôt, j'ai compris ce que tu pouvais nous apporter, si tu n'étais pas l'une des leurs. (Elle leva le bras pour interrompre Lirelle qui allait intervenir.) Je sais ce que tu vas me dire, tu viens de me le répéter. Com-prends-moi, je suis obligée de te faire confiance. J'engage l'avenir d'un groupe déterminé, mais faible vis-à-vis de son adversaire. Notre sauvegarde est dans le secret. Si les surveillants, qui se doutent de notre existence, apprennent que nous ne sommes pas qu'une légende, c'en est fait de nous. Ils sauront rapidement où frapper, où mener leurs enquêtes. Leurs moyens sont énormes, ils peuvent se déplacer en un battement de cil où bon leur semble. Il nous faudrait deux semaines pour aller au castel de Compbel, ça ne leur demanderait que quelques secondes, ou moins. Un seul d'entre eux viendrait sans aucun problème à bout de quinze de nos meilleurs soldats. Nous sommes totalement démunis, mais nous ne baisserons jamais les bras. Tu vois ce que tu peux représenter, Lirelle, avec toute la science que tu as pu puiser dans la tête de Mèn-Gi. Tu vois la chance que tu nous offres. C'est pourquoi j'ai décidé de te faire confiance. Je ne t'aurais pas vue te battre tantôt, je serais morte vésane ici, avec toi, pour ne pas trahir les Libres. Il nous faut maintenant quitter ce collège et nous rendre à Compbel.

— C'est là que je peux vous être utile, mes mignonnes, déclara Fiarine.

— Tu peux donc vraiment nous faire sortir ? demanda Lirelle.

— Si je te l'ai dit, c'est que je le peux. Seulement, il ne faudra pas craindre de recevoir des coups.

— Explique-toi, dit Évelle.

— Nombreuses sont les humelles qui ne tiennent pas longtemps ici, dit Fiarine. Tu n'as qu'à penser à ce qui allait t'arriver si notre étrangère n'était pas venue te délivrer. Donc…

— Et toi tu n'aurais pas bougé ? Tu ne serais pas venue m'aider ? l'interrompit Évelle.

— Pourquoi ? Pour me mettre à dos les nuitardes ? Je ne te connaissais pas. Ici, les règles sont très simples : chacune chez soi et chacune pour soi. Intervenir dans les affaires des autres c'est leur déclarer la guerre. Et, dans ce clos, la guerre est souvent totale.

— Tu prétends faire ce que tu veux dans ce clos. Si c'est chacune chez soi, comment les autres t'obéiront-elles ? demanda Évelle, railleuse.

— Tout simplement parce que je ne leur demanderai rien. Tout le monde peut faire ce qu'il veut ici, du moment qu'il ne marche sur personne. Si on t'attaque, tu dois tuer. Si on te laisse tranquille, tu fais tes petites affaires dans ton coin sans rien demander à personne. Tu comprends, la trieuse ?

— Explique-nous comment tu penses pouvoir nous faire sortir toutes les trois, intervint Lirelle.

Fiarine regarda Évelle pour s'assurer qu'elle avait bien compris ce qu'elle venait de dire et expliqua :

— Les humelles qui sont mortes sont traînées vers le fond du clos. Et je peux vous dire qu'il ne se passe pas une huitaine sans qu'il y en ait de mortes. Là, on les met dans des sacs en toile, la toile qui est triée au collège, précisa-t-elle en regardant à nouveau Évelle, et ces sacs sont ramassés par des humelles du collège puis jetés dans la fosse de la vilhume. Il nous sera facile de nous glisser dans un sac et de nous faire passer pour mortes. Seulement, il y a un

contrôle. Oh, il n'est pas bien strict, mais il existe et est obligatoire, j'ai vérifié : les humelles qui prennent les sacs s'assurent que les corps sont bien sans vie en distribuant quelques coups de barres de fer à travers la toile. Il y a un second problème, c'est que si la fosse est presque pleine, elle sera bouchée après que les gardes y aient versé un produit qui mange les corps.

— De la chaux vive, murmura Lirelle, s'étonnant de cette nouvelle connaissance.

— Sans doute, dit Fiarine. En tout cas, il paraît que ça vous réduit un bon hume bien gaillard et bien membré en moins de temps qu'il ne me faut pour le déshabiller.

— C'est ça ta solution ? s'étonna Évelle.

— Si tu en as une autre, personne ne t'empêche de la donner, lui répondit Fiarine. Il n'existe aucun autre moyen de sortir du clos des vésanes. Je peux te garantir qu'en huit Saisons, j'ai essayé beaucoup de possibilités, mais aucune ne m'a permis de partir. Je ne suis pas restée ici simplement dans le but de vous attendre, mes chéries. J'ai essayé beaucoup de choses. Mais personne ne vient jamais dans ce clos, donc pas moyen d'assommer une humelle du collège et de prendre sa place. La nourriture est donnée au travers d'une trappe coulissante trop petite pour y passer. Quant aux vésanes mortes, elles ne sont enlevées que lorsque personne ne se trouve à proximité. J'en ai vu pourrir dans les sacs, uniquement parce que des vésanes trop démentes ne voulaient pas se déplacer, ou ne comprenaient pas qu'il le fallait.

— Si c'est la seule solution, nous l'allons tenter, soupira Évelle. Es-tu d'accord, Lirelle ?

— Je fais confiance à Fiarine, répondit celle-ci, et elle ajouta : mais dis-moi Fiarine, si cette solution est si bonne, pourquoi ne pas l'avoir utilisée avant pour t'enfuir ?

— J'aurais fait quoi une fois dehors ? répondit la femme en baissant les yeux.

— C'est vraiment la seule raison ? insista Lirelle.

Fiarine paraissait mal à l'aise et, les mains dans le dos, elle traçait au sol des cercles imaginaires avec la pointe de son pied.

— Réponds à Lirelle, lui ordonna Évelle.

Contrairement à ce que craignait Lirelle, l'ancienne prostituée ne regimba pas. Elle secoua la tête et avoua dans un souffle :

— J'ai essayé. Deux fois. Mais seule, j'ai peur des mortes. À chaque fois je suis partie en courant avant l'arrivée des filles du collège. Je n'y peux rien, c'est comme ça. Avec vous à côté, je sais que je pourrai tenir.

Évelle allait parler, mais Lirelle l'en dissuada d'un froncement de sourcils.

– Chapitre cinq –

— Ne bougez surtout plus, les voilà, murmura la voix de Fiarine.

Elles étaient dans ces sacs depuis un temps qui paraissait infini à Lirelle. Les pierres lui meurtrissaient le côté, elle n'avait plus de sang dans la jambe droite et son épaule paraissait vouloir lui rentrer dans le corps. Elles avaient déniché les sacs derrière la cabane de la folle qui en avait la garde. L'affaire n'avait pas été trop compliquée car Fiarine, aidée de sa fidèle vésane, avait détourné l'attention de la vieille femme pendant que Lirelle et Évelle subtilisaient trois sacs. À l'aide de vieux chiffons, de bois et de cordes, elles s'étaient ensuite fabriqué une armure de fortune qui devait, en principe, les protéger des coups de barre que les filles du collège leur distribueraient. Elles avaient un peu parlé à voix basse, de façon à ce que Fiarine ne panique pas et Lirelle dut s'avouer que cela lui avait également fait du bien. La lumière commençait à décliner. Fiarine leur avait expliqué que les humelles du collège venaient toujours à cette heure, car il semblait que les vésanes étaient alors moins agressives, plus dolentes.

Lirelle entendit les pas de plusieurs personnes qui s'approchaient.

— Cinq ! Cinq il y en a ce jour, s'exclama une femme à la voix pointue.

— Cinq vésanes de moins, on va pas les pleurer, lui répondit une autre d'un ton las.

— Cessez vos remarques inutiles, vous deux. Faisons ce pour quoi nous sommes ici.

Le ton était sentencieux ; celui d'une bonne élève.

— Non mais vise-moi l'andouille ! railla la voix pointue. « Ce pour quoi nous sommes ici » ! Pour qui tu te prends, toi ? T'es pas une mère, alors laisse-nous dire ce qu'on veut. On le sait que t'es volontaire pour aller chercher ces tas de viande folle. Pas nous. On nous oblige à venir ici risquer notre vie pour que ces démentes pourrissent pas avec leurs cadavres.

— Justement, c'est pas la peine de muser plus qu'il faut dans ce lieu, dit la femme à la voix traînante. Donne-moi la barre.

La gorge de Lirelle se serra. Si elles frappaient trop fort, elles pouvaient leur briser le crâne. Elle tenta de faire le vide en elle, de ne pas penser aux coups qui allaient venir. Elle s'efforça de penser à sa respiration, comme le lui avait appris Albane. Elle expira en se concentrant sur la sensation du diaphragme qui repoussait les poumons, mais ne pouvait s'empêcher d'attendre le choc de la barre de fer sur sa chair, contre ses os. Elle se demanda un court instant ce que pensaient ses deux compagnes et espéra que Fiarine tiendrait bon.

Le son du métal contre le sol la ramena à l'instant présent.

Et comment fait-on dans ce cas, Albane ? pensa-t-elle. *Faut-il vraiment le vivre, cet instant ? Le vivre comme si c'était le dernier ?*

Elle crut entendre la voix de la vieille femme lui chuchoter à l'oreille :

Seule la conscience du temps qui passe, la vigilance, permet de vivre entièrement sa vie, petite chèvre.

Des coups frappés sur un sac la firent presque sursauter. Elle en compta cinq. Elle avait peur. Elle était morte de peur. Elles avaient placé les sacs de façon à ce que les premiers accessibles soient ceux des deux vésanes mortes dans la nuit précédente. Les leurs se trouvaient dessous, en vrac. Ainsi, Lirelle était sous une morte et les jambes d'Évelle reposaient sur son épaule et sa tête. La jeune femme avait tenu à se placer de cette façon afin de protéger au maximum la tête de Lirelle qu'elle considérait de plus en plus comme un atout majeur dans la lutte des Libres contre le système-surveillé.

On s'empara du sac contenant la morte et elle sentit que celui de l'autre vésane décédée était frappé à son tour. Cinq coups. Ce devait être le nombre réglementaire. Le sac fut à nouveau dégagé. Normalement, c'était à ce moment précis que les filles à la solde de Fiarine devaient intervenir pour obliger les femmes à prendre les cinq sacs, sans s'assurer qu'ils étaient bien conformes aux normes de sécurité. Lirelle se demandait si elles n'avaient pas oublié leur rôle, malgré les menaces et les promesses que Fiarine leur avait prodiguées, alternant le chaud et le froid avec une parfaite maîtrise.

Elle sentit que l'on se saisissait du sac d'Évelle…

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda la voix traînante.

— Des vésanes ! Des vésanes, elles s'approchent ! s'inquiéta la voix pointue.

— Nous devons terminer ici, dit la femme consciencieuse.

— Terminer rien du tout ! Terminer rien du tout ! Tu termines ce que tu veux, moi je dépars de ce clos de malheur.

— Il faut emporter tous les sacs, insista la bonne élève.

— Eh bien on les emporte, voilà tout. Regarde, elles s'approchent de plus en plus. Je ne veux pas finir comme l'équipe de Bonal, moi !

— Mais nous n'avons pas testé leur degré de mortalité, protesta la bonne élève.

— On testera plus tard ! Viens, viens vite ! Elles sont de plus en plus près ! s'exclama la voix pointue dans laquelle Lirelle percevait un sentiment de panique et d'urgence absolue.

Les voix s'approchaient en effet de plus en plus, grondant et gémissant. Les vésanes jouaient leur rôle à merveille. D'ailleurs, s'agissait-il d'un rôle ? Il était très vraisemblable de penser qu'elles avaient oublié leur première consigne et qu'elles découvraient soudain des femmes qui leur volaient quelque chose.

Quelque chose heurta la jambe de Lirelle. Elle faillit laisser échapper un cri, pensant que les femmes la frappaient avec la barre, mais elle entendit la voix auparavant traînante qui criait :

— Elles nous jettent des pierres ! On part, on laisse les sacs ici et on part, vite !

— Non ! cria à son tour la bonne élève, visiblement affolée. Qu'on ne les teste pas d'accord, mais on ne les laisse pas là !

Lirelle l'aurait embrassée. Elle sentit qu'on les traînait sans ménagement sous un concert de hurlements et de grondements sauvages. Elle espéra qu'elles auraient en tout cas le temps de prendre les trois sacs importants, mais ne put que subir les événements, sans savoir si les deux autres étaient également traînés hors du clos des vésanes.

Son sac fut lâché un moment pendant lequel elle ne perçut plus que le vacarme que faisaient les vésanes, à environ vingt mètres. Puis elle entendit les trois femmes revenir, haletant et commentant bruyamment l'aventure. On ferma ensuite une porte, à grands renforts de tours de clés, puis une seconde, avec autant de précautions. Lirelle pensa que les vésanes n'avaient vraiment aucune chance de quitter leur clos, si ce n'est quand elles quittaient également ce monde.

Le voyage se poursuivit apparemment dans une charrette, car Lirelle sentit qu'on la jetait sans ménagement sur un plateau de bois, d'après ce qu'elle put en juger au bruit que fit sa tête en le cognant. Elle reçut un autre sac sur le ventre et entendit les chocs des trois restants. Ils étaient tous là !

— Vous avez eu des problèmes, les humelles ? demanda une voix d'homme.

— Tu parles ! Ces vésanes ont bien failli nous envoyer au trépas, répondit la femme à la voix pointue.

— Au trépas, mais comment on aurait fait nous, si vous étiez mortes ? Hein ? Comment se passer de tels appâts ?

Le ton de l'homme devenait égrillard et deux des femmes commençaient à glousser. Lirelle comprit qu'il était fort possible qu'elles restent quelque temps dans la charrette.

— Il suffit, humes ! ordonna la bonne élève. Cessez ces manières de bêtes et portez les sacs à la fosse. Vous deux, venez avec moi, nous rentrons au collège.

— Eh bien, qu'est-ce que t'as toi ? Tu es jalouse ? Tu veux ta part ? T'en fais pas, mon palis est assez vigoureux pour dix comme vous. Je te prendrai après celle-là.

— Tu ne prendras rien, hume lubrique. Je suis mère Floril. J'ai voulu savoir comment se passait le chargement des corps. J'ai vu. J'en aurai beaucoup à raconter à la mère du collège, mes filles.

Les deux femmes cessèrent brusquement de glousser et poussèrent ensemble un cri de surprise.

— Quant à vous, continua la mère, je parlerai de votre comportement bestial au chef Maorne. Il saura ce qu'il faut faire.

— Mère, il ne faut pas le prendre ainsi, nous plaisantions, nous n'aurions bien sûr jamais touché à un seul cheveu de votre tête, plaida l'homme d'une voix servile.

— Il m'importe peu de savoir ce que vous auriez fait. Je peux simplement juger de ce que j'ai vu de mes yeux et cela me suffit.

— Ça vous suffit pour quoi ? demanda l'homme.

— Pour vous dénoncer auprès du chef Maorne et faire en sorte qu'il vous ôte votre responsabilité des corps.

— Vous n'allez pas faire ça, mère ! s'exclama l'homme.

— Si. Et je ne veux plus rien entendre à ce sujet. Allez porter les corps à la fosse et cherchez-vous un autre travail.

Le ton de la mère était devenu autoritaire et pontifiant. Elle goûtait apparemment beaucoup la situation et se repaissait du désarroi des hommes et des deux femmes.

Le reste alla très vite. La mère commença une phrase :

— Allons, ne traî…

Et fut brusquement interrompue par un choc et un cri :

— Non !

Lirelle entendit le bruit d'un corps qui tombe à terre et la femme à la voix pointue cria en chuchotant :

— Mais pourquoi tu as fait ça ? Tu l'as tuée ! Tu l'as tuée !

— Tu l'as entendue ou pas ? Elle allait nous dénoncer, cette humelle de merde, répondit l'homme. On allait tout perdre…

— Mais tuer une mère, c'est te tuer toi-même, hume stupide !

— Pas la tuer c'était la rue pour nous et le clos des vésanes pour vous. T'aurais sans doute préféré ça, la moche ? T'aurais sans doute préféré te retrouver plus tard dans un de ces sacs et jetée dans la fosse ? Hein ?

— Oui, mais qu'est-ce qu'on va dire, maintenant, hein ? Qu'est-ce qu'on va dire ?

— Ce qu'on va dire ? intervint une voix de femme. On l'a traînée mourante jusqu'ici. Les vésanes l'ont tuée avec une pierre et elle est morte ici.

La femme à la voix traînante était subitement devenue décidée. Elle prenait les choses en main et dirigeait la suite des événements. Ses complices tombèrent d'accord pour penser que son idée était bonne.

— Vous allez poser ces sacs près de la fosse, vous venez ensuite nous aider à ramener le corps de la mère au collège et vous reviendrez ensuite jeter les sacs en fosse.

Sans un mot, les hommes obtempérèrent. Lirelle en compta deux au bruit qu'ils firent en montant sur la charrette.

Ils n'échangèrent aucune parole pendant le voyage qui ne fut pas très long. Arrivés à destination, ils descendirent rapidement de la charrette et se chargèrent des sacs en les portant sur une épaule. Lirelle ne savait pas s'il fallait qu'elle soit rigide ou souple. Elle n'avait aucune idée du comportement d'un cadavre dans cette situation. Avant d'avoir eu le temps de choisir une solution, elle fut saisie sans ménagement puis portée sur quelques mètres avant d'être jetée à terre. Elle tomba à plat dos et le choc contre le sol lui coupa le souffle.

— Dis donc, dit une voix qu'elle n'avait pas encore entendue.

— Quoi ? grommela celui qui avait tué la mère.

— Celle-là était chaude.

— Mais non. C'est toi qui rêves. Cette histoire t'a tourné les sangs, c'est tout. Prends le dernier sac et retournons aider les humelles. Vite, il faut pas qu'on traîne.

Lirelle entendit le dernier sac tomber à terre, puis la charrette repartit et le silence s'installa.

— Ça va ? demanda la voix d'Évelle.

— Tu parles, ils m'ont pétrie comme une pâte, ces humes ! protesta Fiarine.

— Lirelle ? appela Évelle.

— Ça va, ça va.

— Il faut que nous sortions de là tout de suite. Quand ils reviendront, ils ne seront sans doute pas seuls, après ce qui est arrivé.

Lirelle s'acharna à défaire le nœud du sac à l'aide du couteau de fortune que Fiarine leur avait distribué. Elle parvint enfin à s'extraire de la toile grossière et râpeuse. Elles se

trouvaient dans un endroit clos par un mur de pierres haut de deux mètres. Des monticules tous surmontés d'un bâton blanc étaient alignés non loin d'elles. Sur leur droite s'ouvrait la fosse dans laquelle les sacs allaient être jetés. Elle parut immense à Lirelle qui ne put réprimer un frisson de peur et de dégoût à la vue de certains sacs éventrés, d'où sortaient des bras ou des jambes à demi mangés par les bêtes qui devaient rôder dans ce lieu.

— Pas engageant, hein ? dit Fiarine qui regardait la même chose.

— Ne nous attardons pas, intervint Évelle. Ils peuvent revenir plus tôt qu'on ne le pense.

Elles jetèrent les trois sacs vides, ainsi que les deux qui contenaient les corps des vésanes dans la fosse et coururent vers le mur qu'elles franchirent rapidement, Lirelle aidant ses deux compagnes. Elle constata à cette occasion qu'elle grimpait merveilleusement bien, trouvant des appuis sur les pierres lisses. Elle se retrouva au faîte du mur, alors que les deux autres femmes se demandaient encore quelle prise choisir pour se hisser.

— Tu savais grimper comme ça avant, ou bien c'est encore ton voyage qui te l'a appris ? demanda Fiarine.

— Je ne sais pas, mais ça m'a semblé vraiment facile.

— J'ai vu, commenta Fiarine en lui tendant la main pour qu'elle l'aide.

Une fois sorties du cimetière, le clos des blancs, comme l'appelait Fiarine, elles suivirent Évelle qui savait apparemment parfaitement où elle allait. À chaque intersection de rue ou de venelle, elle cherchait un indice sur un mur.

— Regarde, dit-elle à Lirelle qui lui avait demandé comment elle se dirigeait.

Elle lui indiqua une toute petite marque jaune qui passait certainement inaperçue aux yeux de ceux qui ne la cherchaient pas.

— Ce sont les Libres qui ont placé toutes ces marques ? demanda Lirelle.

— Oui, répondit Évelle avec fierté, tout en marchant. Le groupe est très bien organisé et nous avons des membres dans chaque vilhume. Il avait été prévu que je quitte le clos des vésanes. Je savais où trouver la première marque, mais je ne sais jamais où seront les suivantes. Si on me capture et que l'on veut savoir où sont les Libres dans cette vilhume, je suis incapable de le dire.

— Il suffirait que tu dises qu'il faut suivre les marques, remarqua Fiarine.

— Elles seront effacées dès demain, lui répondit-elle.

— Et comment savaient-ils que tu te sauverais maintenant ?

— Ils ne le savaient pas. Les marques sont tracées et ôtées tous les jours depuis longtemps ; depuis que je suis entrée dans le collège.

Elles ne croisèrent qu'un seul groupe de veilleurs. Ils étaient précédés par la lueur de leur lanterne, si bien qu'elles les avaient repérés bien avant qu'ils ne les voient. Elles s'étaient rapidement cachées sous l'étal d'un marchand et avaient attendu qu'ils tournent le coin de la rue avant de reprendre leur route.

Elles suivirent un véritable dédale de rues, passages sous voûtes, traboules, venelles, à tel point que Lirelle eut l'impression qu'elles revenaient parfois sur leurs pas. Fiarine dut le penser également, car elle demanda :

— Dis donc, on ne serait pas déjà passées par là ?

Évelle ne répondit pas et continua sa lecture minutieuse des murs et des poternes.

Après une ou deux heures de navigation à travers la vilhume, alors que l'obscurité commençait lentement à diminuer, Évelle s'arrêta devant une porte que rien ne semblait différencier des autres et frappa trois fois. Elle compta sur ses doigts jusqu'à vingt, puis frappa deux fois ; compta jusqu'à dix et frappa une fois. Elle répéta ce manège quatre fois.

Fiarine chuchota à l'oreille de Lirelle :

— Si tout est aussi long que ça dans leur groupe, les surveillants sont encore là pour longtemps.

La porte s'ouvrit d'un seul coup sur une zone totalement obscure. Il ne semblait y avoir personne derrière.

— C'est moi, Évelle, dit-elle.

— Comment ? répondit une voix d'homme sortant de l'obscurité.

— Deux avec, dit Évelle.

Fiarine poussa Lirelle du coude et lui fit une grimace indiquant qu'elle trouvait le cérémonial un tantinet compliqué. La porte se referma, les laissant dans la rue.

— Et alors, on fait quoi maintenant ? demanda Fiarine.

— On attend. Ils doivent vérifier pour savoir si je suis claire, lui répondit Évelle.

— Claire ? s'étonna Fiarine.

— Oui. Nette, si tu veux.

L'ancienne prostituée ne paraissait pas davantage comprendre cette précision. Lirelle allait tenter de lui expliquer ce qu'elle avait compris, quand la porte s'ouvrit à nouveau.

— Entrez, dit la voix d'homme.

Elles avancèrent résolument dans le noir.

Dès son arrivée dans cette pièce totalement sombre, Lirelle se retrouva plongée plusieurs semaines en arrière, lorsqu'elle vivait avec Albane. L'obscurité qui régnait dans ce lieu lui remémorait une foule de souvenirs avec une acuité qui la laissa pantoise. Elle ne se sentait pas diminuée par l'absence totale de lumière, au contraire de ses deux compagnes qui n'osaient avancer, de peur de se cogner à quelque obstacle.

— Qui est cette humelle qui voit dans le noir ? demanda la voix d'un autre homme sur leur gauche.

— Je m'appelle Lirelle, répondit-elle. Mais je ne vois pas plus que mes amies dans le noir. Je sens les obstacles et votre présence. Vous êtes quatre à nous regarder. Deux sont assis et deux sont armés. Je sens le bois et l'acier des armes et j'entends les chaises qui grincent légèrement sous votre poids.

— Où avez-vous appris à ainsi lire l'obscurité ? demanda le même homme.

— Au collège, répondit Lirelle.

— Vous venez du collège ?

La voix s'était durcie.

— Comme Évelle. Et d'ailleurs, d'où voudriez-vous que l'on vienne ? Si votre groupe est aussi bien organisé que je le crois, vous savez très certainement d'où nous venons.

— Faites de la lumière, ordonna l'homme.

L'un d'eux quitta la salle et la lumière apparut, ne laissant aucun endroit dans l'ombre.

Quatre hommes étaient en effet présents dans la pièce. Ceux qui se tenaient debout étaient armés d'une sorte de petite arbalète à l'arc court et trapu, sur la corde duquel était placé un carreau prêt à être décoché. Tous les quatre les regardaient, allant de Lirelle à Fiarine qui se tenait sage et docile.

Les deux hommes assis sur des chaises en bois étaient les plus âgés. Ils avaient des cheveux blancs et longs, même celui dont le sommet du crâne était dégarni et qui affichait une mine sévère. Ils ne disaient rien et personne ne semblait prêt à rompre le silence, jusqu'à ce que Fiarine n'y tienne vraiment plus :

— On va se regarder longtemps comme ça ? Si on est avec elle, c'est bien qu'elle nous fait confiance, non ?

Aucun des hommes ne lui répondit et ni Lirelle ni Évelle ne bougèrent. Elle poussa alors un bruyant soupir et, haussant les épaules, alla s'appuyer contre un des murs de la pièce.

Lirelle ne regarda pas tout de suite les quatre hommes. Ils ne l'intéressaient pas encore, hormis ceux qui étaient armés et qu'elle ne quittait pas de l'œil. Son regard fit d'abord le tour de la pièce, des meubles, deux portes en bois qui étaient closes et se faisaient face. Elle remarqua qu'une ancienne fenêtre avait été murée.

Pas de sortie possible par là, se dit-elle, s'étonnant de se préoccuper de ces détails.

Elle se rendit compte que son cerveau fonctionnait de façon autonome, dirigeant ses réflexes et son comportement dans certaines situations. Il lui sembla que dès qu'elle se trouvait en position plus ou moins critique, une sorte de système d'urgence se déclenchait, sur lequel elle n'avait aucune prise consciente.

— Tu me parais bien entraînée, l'humelle, remarqua l'homme âgé de droite, qui paraissait plus détendu et aimable que son compagnon.

— Je ne suis pas entraînée. Je n'ai jamais été entraînée, lui répondit-elle.

— Allons, tu inspectes cette pièce exactement comme si tu tentais d'évaluer tes chances de fuite ; tu ne quittes jamais des yeux Llandeilo et Arénig, les deux seuls qui soient armés. Comment saurais-tu faire tout ceci sans un entraînement ri-goureux ?

— Semblable à celui que suivent les surveillants ? lui demanda-t-elle en le regardant fixement pour la première fois.

Il plissa les yeux puis acquiesça de la tête, sans mot dire.

— Connais-tu des femmes, je veux dire : des humelles surveillantes ? demanda-t-elle à nouveau.

— Non, admit-il.

— Dans ce cas, comment aurais-je pu être entraînée de cette façon, étant donné mon sexe ?

— Je ne sais, mais tu m'intrigues.

— Lirelle est une perturbation, intervint Évelle.

Lirelle lui en voulut de révéler cela à ce moment. Sans qu'elle sût pourquoi, elle aurait aimé garder cette information le plus longtemps et décider elle-même quand il fallait la livrer.

Il y eut un remous parmi les quatre hommes et celui qui surveillait Fiarine se tourna vers Lirelle avec un tel air de stupéfaction qu'elle ne put s'empêcher de sourire en lui disant :

— Surveille ma compagne, qui sait si elle ne détient pas une arme cachée dans son vêtement ?

Il reprit précipitamment sa place, confus d'être pris en faute devant ceux qui devaient être ses supérieurs.

— Une perturbation… répéta pensivement celui de droite. Ainsi elles existent.

— J'en suis la preuve, dit Lirelle.

— Mais de quelle façon ?… commença l'autre homme âgé.

— Avant de vous raconter ce qui m'est arrivé, pourrions-nous manger ? demanda-t-elle. Nous n'avons rien avalé depuis longtemps et nous venons de vivre des moments tourmentés.

Ils se consultèrent du regard, puis celui de droite se détendit et répondit :

— Soit. Ta demande nous semble raisonnable. Mais avant que vous puissiez vous restaurer, laissez-moi nous présenter : voici Lothar, dit-il en désignant l'homme sévère au crâne dégarni. Ces deux jeunes hommes sont Llandeilo et Arénig et je suis Llando. Llandeilo est mon fils. Et de votre côté, vous êtes ?…

— Je suis Lirelle, comme vous l'a dit Évelle et voici Fiarine qui nous a aidées à quitter le collège et le clos des vésanes.

— Vous étiez chez les vésanes ? s'étonna Lothar.

— Je n'y suis restée que quelques heures, mais Évelle y a passé de longs jours et Fiarine, huit Saisons.

— Huit Saisons chez les vésanes ! s'exclama le vieil homme. Cela a certainement été terrible.

— Quand on sait se débrouiller, on peut survivre, commenta laconiquement Fiarine.

— Arénig, dit Llando, relâche ta scrupuleuse surveillance, et cours mander des mets consistants pour ces trois humelles et nous-mêmes. Je reprendrais bien de ce petit vin du collège. Meshumelles, dit-il en se levant et désignant des chaises, s'il vous plaît de vous asseoir à notre table, nous en serions ravis.

Lirelle le remercia avec un gracieux mouvement de tête et s'assit sur la chaise la plus proche. Ses deux compagnes l'imitèrent, Fiarine choisissant la place à côté d'elle et Évelle, celle d'en face.

On apporta des viandes et des légumes, et Lirelle constata une nouvelle fois que la nourriture était assez riche en verdure, alors que chez elle on mangeait surtout du poisson, des fruits de mer et, seulement de temps en temps, des légumes.

Elle fut questionnée dès le début du repas sur son histoire. Elle leur raconta alors tout par le menu, sans cacher le fait que dans son monde, elle était simple d'esprit, vivant sa propre vie, sans que quiconque puisse la partager avec elle et sans qu'elle puisse partager celle de tous les autres.

Personne ne l'interrompit. Tout le monde l'écouta dans un silence religieux, seulement interrompu par le son des cuillers contre les écuelles de Fiarine et Évelle.

Lorsqu'elle eut terminé, ils la laissèrent se restaurer à son tour, sans mot dire. Elle trouva un peu gênant de manger devant ces personnes qui la regardaient, mais avait trop faim pour que cela lui coupe l'appétit.

— Comment s'est passé le « voyage » ? demanda Lothar, une fois qu'elle eût terminé.

— Je ne sais pas, j'étais inconsciente. J'ai perdu connaissance au tout début du voyage, je pense. Il m'a semblé qu'une force gigantesque m'écrasait et me projetait vers l'inconnu. C'est la sensation qui vient lorsque je tente de savoir ce qui s'est réellement passé.

— Ton arrivée a-t-elle été brutale ? demanda à son tour Llando.

— Non, je ne pense pas. Je suis arrivée dans un roncier, mais je n'avais aucune plaie, hormis les égratignures dues aux épines.

— La chèvre semblait-elle modifiée ?

— Je ne sais pas, ils l'ont tuée dès qu'ils l'ont débusquée. Elle paraissait en bonne santé, mais je ne suis pas capable de dire si elle était la même qu'avant ou non.

— Et vous, vous êtes-vous immédiatement sentie transformée ? demanda à nouveau Lothar.

— Immédiatement. Je me suis rendue compte que je comprenais ce que disaient les Kotés et le Do. Pas seulement les mots, mais aussi les idées que véhiculaient les mots. C'était une sensation que je n'avais jamais ressentie auparavant.

— Tu te rends compte, dit Lothar en se tournant vers Llando, qu'ils peuvent amener d'autres êtres vivants avec eux ? Tu comprends ce que cela peut signifier ? Ils peuvent transporter une armée, ils peuvent aller chercher des monstres dans d'autres mondes, ils peuvent…

— Serais-je un monstre ? le coupa Lirelle.

— Bien sûr que non, répondit rapidement Llando.

— Ce n'est pas à vous que je pose la question, dit-elle, mais à Lothar. Suis-je un monstre, Lothar ?

Le vieil homme ne répondit pas immédiatement. Il secoua lentement la tête et, sans la regarder, lui dit :

— Vous n'êtes pas un monstre, mais vous n'êtes pas d'ici. Vous venez d'un monde dont nous ignorons tout. Vous possédez dans votre esprit des bribes de celui du Mèn qui vous a conduite ici. Vous êtes une… perturbation.

— Je suis une perturbation. C'est en effet ainsi qu'ils ont nommé ce phénomène. Mais j'aurais pensé que ce terme leur était propre et que vous n'auriez pas fait vôtre une notion surveillée.

Lothar releva brusquement la tête et la regarda dans les yeux. Son visage s'était tout à coup empourpré. Se tournant vers Llando, il parla d'une voix blanche de colère :

— Que cette humelle me prête des intentions surveillées m'est insupportable ! Doit-on céans recevoir des leçons d'une…

— Étrangère ? Perturbation ? D'un monstre ? le coupa-t-elle brusquement. (Puis elle ajouta plus calmement :) Je respecte votre combat contre un système qui m'apparaît mauvais à moi aussi, mais sachez bien que je ne suis pas prête à me considérer comme une expérience, comme une curiosité sur laquelle vous pourrez bâtir votre prochaine étape dans la lutte que vous menez. Je suis victime de ce qui m'est arrivé. Il faut que tout le monde garde bien ceci présent dans son esprit.

Il y eut un moment de malaise intense. Personne ne regardait personne et Lirelle regardait tout le monde. Elle eut une brusque envie de tout quitter, de partir en courant dans la rue et de se perdre dans ce monde dont elle ne connaissait rien, pour lequel elle n'était rien. Mais elle savait qu'il était vain de chercher une échappatoire. Elle devait supporter ce qui lui était

arrivé, bien qu'elle n'en soit pas responsable et, Albane lui aurait certainement conseillé de ne retenir dans cette affaire que ce qui se révélait bon et profitable. Elle parlait, lisait, comprenait et même, philosophait ! Cette pensée la fit sourire, mais d'un sourire sans joie.

— Comprends-nous, jeune humelle. Tu es la preuve que ce que nous pensions est possible. Ce que nous n'osions clamer sur la place publique est survenu : l'un d'eux a ramené un être vivant de l'un de ses voyages. Nous pensons que ce n'est pas la première fois, mais nous n'en possédions jusqu'alors aucune preuve tangible. Lothar est celui qui, le premier, a émis cette hypothèse. C'est également celui qui a relancé le mouvement libre. Il a été intensément choqué de ce que tu viens de lui dire.

— Ne peut-il me l'expliquer lui-même ? Lui faut-il toujours quelqu'autre pour traduire ce qu'il pense ? A-t-il, avez-vous pensé à ce que moi j'ai pu ressentir, depuis que je suis arrivée dans votre monde ? Et toi Llando, qui te poses ainsi en sauveur du pauvre Lothar, as-tu la moindre idée de ce que je peux penser, éprouver ? Non. Non, vous ne savez pas ce que je pense, je suis une étrangère. Je viens d'un pays que vous ne connaîtrez jamais, où volent les goélands, où se lèvent les tempêtes, où l'on peut marcher dehors sans craindre de finir dévoré par la Saison, où les ajoncs font éclater de joie le cœur du printemps.

Elle se tut, des sanglots au bord des lèvres. Les larmes étaient venues sans qu'elle s'en aperçoive. À nouveau, personne ne dit rien. Mais le silence était cette fois plus compréhensif, du moins en eut-elle l'impression, surtout lorsque Fiarine, qui s'était levée, vint vers elle et lui posa la main sur l'épaule en disant :

— Laissez-la tranquille un moment, cette humelle. Comment voulez-vous gagner un combat si vous n'êtes pas capables de voir quand il faut laisser se reposer vos alliés ? Vous êtes bien de vrais humes : preux, fiers et combatifs, l'aiguillon toujours prêt à jaillir, ça oui ! Mais de la réflexion, de la finesse ou du doigté, aucun, rien, le néant.

— Soit. Sachons accepter quelques critiques, admit Llando. Il est également vrai que vous avez vécu des moments difficiles comme nous l'a rappelé votre amie Lirelle tantôt. Nous allons donc vous donner des couches confortables et surtout, nous allons attendre le jour prochain pour vous faire quitter la vilhume.

— Le jour prochain ? Pourquoi pas la nuit ? demanda Lirelle.

— Car la nuit, les mouvements de foule sont très rares. Les gardes de la porte verraient d'un œil mauvais cinq voyageurs quitter la vilhume, expliqua Lothar, la voix pleine de rancune. Le jour, les allées et venues sont plus fréquentes, surtout dans l'après-Saison… Car apprenez qu'il nous est loisible de sortir de la vilhume hors-Saison, même si peu le font. Apprenez aussi que votre monde n'est pas le seul à posséder de belles couleurs et de belles époques, humelle étrangère. Apprenez enfin que les surveillants et leurs esclaves vous cherchent.

— Ils me cherchent ? s'exclama Lirelle.

— Oui. En seriez-vous étonnée ? Voilà qui est surprenant, railla le vieil homme. Vous êtes une perturbation, or il se trouve que la présence d'une perturbation vivante entraîne apparemment de grands dommages dans leur possibilité de voyager. Il semble que vous soyez à l'origine de profonds troubles dans le monde surveillant. Vous êtes non seulement la preuve que l'hypothèse que j'avais émise est exacte, mais vous représentez également le grain de sable qui grippe les rouages de leur fonctionnement multiséculaire. Vous matérialisez donc la possibilité qui nous est offerte d'enfin nous attaquer à eux à armes presque égales. Ils ne pourront plus nous échapper en disparaissant de nos pièges. Ils ne pourront plus nous surprendre en surgissant de nulle part et ainsi réduire nos forces à néant. Vous vivante, ils sont bloqués dans ce monde, dans ce présent…

— Dans cet ici et maintenant, pensa tout haut Lirelle.

— Exactement. Vous êtes en danger de mort, vous le savez, mais ce que vous ignorez, c'est que votre présence nous offre des possibilités inespérées, mais peut tout autant nous fragiliser. Si nous ne savons saisir cette occasion qui nous est offerte par le sort, nous sommes perdus, car les surveillants ne commettent jamais deux fois la même erreur. Je peux même vous apprendre que le plus acharné à vous retrouver est un Mèn dénommé Gi.

— Mèn-Gi.

— Oui, Mèn-Gi. D'après ce que j'ai pu apprendre de mes mouches, il apparaît que la faute qu'il a commise, du fait de son ambition, lors de son retour depuis votre monde le place dans une position très inconfortable. Il espérait être reconnu Do très prochainement et le voyage durant lequel vous l'avez contacté, c'est le terme approprié, était son voyage méditatif de passage au grade de Do. Son ambition est jugée démesurée par certains de ses pairs qui le trouvent trop jeune et trop peu préparé pour l'œuvre à laquelle il se dit appelé. On murmure qu'il cherche uniquement le pouvoir. Le pouvoir pour lui seul, et non le grade de Do pour ce qu'il peut, pour ce qu'il *doit* sous-entendre, selon ses contradicteurs. D'autres surveillants voient d'un très bon œil les efforts qu'il déploie pour gravir les échelons qui le mèneraient vers les sommets. Il peut ainsi compter sur toute une cour dont les membres forment un réseau étendu et efficace à travers le pays. Vous comprenez donc qu'il vous en veut et qu'il vous veut. Toujours d'après mes mouches il est possible, et même très probable, qu'il ait fait le rapprochement entre les troubles actuellement observés dans les voyages et le fait que Miall-Do-Corf ait introduit une humelle étrangère au collège, ce dont Do-Corf, son maître et ami, l'a tenu informé. Selon toute logique, et les dieux savent que les surveillants sont logiques, il devrait survenir sous peu dans nos murs. Il est heureux pour nous que votre présence lui interdise le voyage instantané, car il est parti voici peu de temps loin d'ici et doit donc traverser la Bleue puis parcourir les routes pour revenir jusqu'ici. Nonobstant ce délai qui nous est octroyé par la perturbation, il nous faut vous mettre très rapidement à l'abri, car la Miall-Do-Corf a été avertie, ou elle le sera très prochainement. Or c'est une femme qui possède de nombreux défauts, mais elle est intelligente. Elle fera très promptement le rapprochement entre vous et ce que cherche ce Mèn. Il lui sera alors extrêmement aisé de vous envoyer quérir au collège. Ne vous y trouvant pas, elle mettra la vilhume cul par-dessus tête s'il le faut pour vous débusquer. (Lothar fit une courte pause, soupira, puis reprit :) Dorénavant vous connaissez les données du problème que vous posez au système-surveillé, ainsi que ce que vous représentez pour nous. Vous comprenez donc très bien à quel point vous nous êtes précieuse et à quel point vous êtes une épine dans le pied de Mèn-Gi.

Lirelle ne dit rien. Il n'y avait rien à dire. Lothar avait exposé des faits, apporté des précisions. Il fallait maintenant qu'elle assimile tout cela et surtout qu'elle accepte de se fier entièrement aux Libres, ce qui sous-entendait qu'elle devait également accepter de représenter quelque chose pour eux. Elle savait que cet état de fait limiterait considérablement son champ d'action et les choix qu'elle pourrait être amenée à faire.

La journée entière fut employée à se reposer. On leur avait donné une chambre pour elles trois. Évelle fut invisible pendant la majeure partie du temps et, lorsqu'elle revint, affichait un air de bonheur et d'impatience, chantonnant sans cesse et souriant toute seule. Lirelle et Fiarine remarquèrent ce changement total dans le comportement de leur compagne.

— Si tu veux mon opinion, cette humelle a quelque part un hume qui l'attend, commenta Fiarine. Et c'est tant mieux, ajouta-t-elle.

Lirelle hocha la tête, heureuse elle aussi du bonheur de la jeune femme.

Vers la fin de la journée, alors que Lirelle était allongée sur une des couches, les yeux dans le vague, rêvant à sa lande et au cri des goélands, Lothar entra dans leur chambre, la mine sérieuse.

— La Miall vous cherche toutes trois. C'est avéré, je viens d'en être prévenu. Dorénavant, quiconque vous aperçoit à le devoir de tenter de vous arrêter et, s'il n'y parvient pas, de vous signaler au chef Maorne. Vous êtes désormais en grand danger, ainsi que tous ceux qui vous viennent en aide. Vous deux êtes en danger de mort immédiate, précisa-t-il en se tournant vers Évelle et Fiarine ; nous aussi, puisqu'on vous protège. Quant à vous, dit-il en regardant Lirelle, vous intéressez trop le pouvoir surveillant pour qu'il vous supprime immédiatement. Mais votre sort serait sans doute encore moins enviable que le nôtre.

— Qui est ce chef Maorne ? Je l'ai vu quand j'ai été amenée dans cette ville, mais je n'ai compris ni son rôle, ni son titre, ni sa fonction. À qui obéit-il ?

— À la Miall-Do-Corf. Il lui est voué corps et âme. Il emprisonne, condamne, exécute, absout, libère et pardonne, sur ses ordres. Il respire, parle et vit sur son ordre. Quant à sa fonction, c'est le chef des gardes surveillés de la vilhume. Il a pour rôle principal et originel de veiller au maintien de l'ordre dans la vilhume. Tous les gardes sont sous ses ordres.

— C'est un prévôt, dit Lirelle.

— Je ne connais pas ce terme, mais s'il désigne celui qui représente l'autorité armée dans une vilhume, ou une… ville, si j'ai bien entendu ce que vous disiez tantôt, oui, le chef Maorne est un prévôt. Ainsi vous l'avez vu.

— Oui.

— Vous a-t-il regardée ?

— Oui.

— Ainsi il est fort capable de vous reconnaître. Même maquillée, camouflée ou grimée en vieilhume. Cet hume est, paraît-il, doué d'une formidable mémoire des visages. Il nous faut souhaiter qu'il ne pousse pas le zèle jusqu'à surveiller lui-même la porte demain, quand nous départirons de la vilhume.

Il sortit sans ajouter un mot, l'air soucieux. Lirelle se demanda s'il lui arrivait de sourire.

La nuit fut étrange pour Lirelle. Allongée sur sa couche, elle ne parvenait pas à dormir, écoutant les discrets ronflements de Fiarine. Évelle avait disparu. Elle s'était couchée avec elles puis s'était relevée une ou deux heures après. Partie voir son hume, comme l'aurait supposé Fiarine ?

Les mains derrière la nuque, Lirelle laissait aller ses pensées, tentant de n'en retenir aucune, de se comporter comme un cours d'eau sur lequel passent les brindilles et les feuilles emportées par le courant. Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de se demander comment allait se passer la sortie de la vilhume, quel allait être son sort, comment serait le monde dehors… Il lui semblait que cela faisait des années qu'elle n'avait pas vu le soleil, ni senti le vent sur sa peau. Dans cette caverne, il n'y avait aucun souffle d'air, il ne pleuvait jamais et la lumière restait toujours la même. Elle commençait à étouffer, à se sentir oppressée. Elle ressentait le besoin de prendre une grande inspiration d'air frais, chargé des odeurs de l'extérieur.

— Lirelle, debout. C'est l'heure.

Fiarine était penchée sur elle et la secouait doucement. Elle n'avait pas eu conscience de s'endormir.

— On doit mettre ça, lui dit sa compagne en désignant des vêtements luxueux aux couleurs chatoyantes.

Le tissu ressemblait à du velours et sa couleur changeait selon l'angle sous lequel on le regardait. Fiarine avait choisi une robe d'une seule pièce dont la coupe avait visiblement été étudiée pour mettre en valeur les charmes féminins. Lirelle revêtit une jupe longue d'un bleu nuit profond et un bustier bleu également, mais dans lequel un artifice de coloration créait un scintillement semblable à celui de la mer au soleil rasant.

— Êtes-vous prêtes, meshumelles ?

Arénig venait d'entrer dans la chambre et resta un instant bouche bée devant les deux femmes.

— Nous sommes prêtes, jeune coq, répondit Fiarine. Et heureusement car, serais-tu arrivé plus tôt, que tu nous aurais découvertes toutes deux en notre naturelle nudité. Nous trouves-tu à ton goût ? demanda-t-elle en effectuant un tour complet sur elle-même.

Le jeune homme ne dit rien, mais rougit légèrement et sortit, ce qui la fit éclater de rire. Elle prit Lirelle par le coude et, l'entraînant dehors, lui avoua :

— Il est grand temps que je trouve un hume, la vue du moindre mâle me met en transe et je me sens d'appétit à croquer les chausses de ce petit hume qui trotte devant nous.

Lirelle ne sut que répondre, elle n'avait absolument aucune expérience en la matière.

Arénig les conduisit dans la grande salle où elles découvrirent Évelle habillée de façon beaucoup plus discrète.

— Vous avez choisi des vêtures parfaites, meshumelles, commenta Llando.

— Vous êtes désormais des dames de haute société, intervint Lothar. À ce titre, vous êtes autorisées à porter des mas-ques, comme il sied à votre rang. Cependant, les gardes des portes ont très certainement reçu de strictes consignes. Ils vous demanderont donc inévitablement de leur montrer votre visage. Vous accepterez, mais seule Fiarine le fera. Nous avons prévu une diversion à ce moment, de façon à ce que Lirelle n'ait pas à se démasquer. Évelle est la servante de Fiarine qui doit être considérée comme la personne la plus importante. Nous espérons ainsi attirer l'attention sur elle et laisser Lirelle dans son ombre.

— Pensez-vous que ça fonctionnera ? demanda Fiarine.

— Les chances de réussite sont réelles, sauf si le chef Maorne se trouve présent à ce moment, répondit Lothar.

— Et s'il est là ? demanda Lirelle.

— Nous devrons annuler l'opération.

— Et s'il survient alors que l'affaire est engagée ? insista Lirelle.

— Pourquoi toutes ces questions ? demanda Llando.

— Lui le sait, dit-elle en désignant Lothar de la tête. Il sait que j'ai compris ce qui nous arrivera si jamais notre fuite doit être annulée au dernier moment. Il ne peut être question pour vous de laisser aux mains des surveillants, des personnes qui connaissent votre existence et qui n'ont pas été formées pour résister à des questions soutenues. Nous serons… sacrifiées. N'est-ce pas ?

Fiarine, qui se pavanait dans sa robe luxueuse, cessa brusquement son manège et vint se placer à côté de Lirelle.

— Alors ? insista à nouveau Lirelle, tandis que les hommes se taisaient.

Ils persistèrent à ne rien dire. Llando regardait la pointe de ses chaussures et Lothar avait plongé son regard dans celui de Lirelle.

— Votre silence est une réponse largement édifiante, commenta Lirelle.

— Il ne peut y avoir transgression des lois sans risque, dit Llando.

— Certes, admit Lirelle. Mais je trouve assez décevant que vous n'ayez pas jugé bon de nous prévenir de ces risques. L'auriez-vous fait si je n'avais pas posé la question ?

— Non, répondit Lothar avant que Llando n'ouvre la bouche.

— Voilà qui me montre comment vous considérez la collaboration avec vos alliés, commenta-t-elle. À moins que nous ne soyons pas des alliées, mais uniquement des occasions ; des moyens pour combattre le système-surveillé… Dans ce cas, messieurs, ne vous attendez pas à ce que nous vous considérions autrement que comme des moyens pour quitter cet endroit. (Elle fit une courte pause, puis demanda :) Y allons-nous, ou attendons-nous quelqu'un ?

On ne répondit pas immédiatement, puis Lothar consentit à dire :

— Nous attendons votre voiture.

Il ne semblait pas le moins du monde touché par ce qu'elle venait de dire, au contraire de Llando qui évitait de les regarder et paraissait assez mal à l'aise.

Personne ne parla durant la courte attente. Une ambiance alourdie par les paroles échangées régnait dans la pièce et chacun resta à sa place, apparemment perdu dans ses pensées.

On frappa à la porte. Arénig entra.

— Ça y est, la voiture est arrivée, dit-il essoufflé.

Une soudaine folie s'empara alors de tout le monde, hormis Lirelle et Fiarine qui regardaient, étonnées, les autres aller et venir en courant presque. On allait dans les pièces, on prenait des vêtements, des armes, des sacs, on s'embrassait, tombant dans les bras les uns des autres.

— Vous vous quittez pour longtemps ? demanda Lirelle à Évelle.

— Si tout se passe bien, non. Nous nous reverrons dans trois jours. Si ça se passe mal, nous mourrons. En tout cas, certains d'entre nous mourront.

— Alors pourquoi y aller, pourquoi partir ? s'étonna Fiarine.

— Tu ne peux pas comprendre, lui répondit Évelle.

Fiarine eut l'air vexé. Lothar voulut bien lui expliquer :

— La présence de votre amie est une occasion qui ne se représentera certainement pas. Nous devons la saisir. Nous nous préparons en vue d'un événement de ce type depuis de longues années. Nous n'avions pas prévu qu'il se présenterait sous la forme d'une perturbation, mais nous saisissons cette opportunité. Nous le devons, même au risque de tout perdre.

Fiarine hocha la tête, comme si elle admettait et comprenait ce que lui disait le vieil homme, mais Lirelle vit briller dans ses yeux une lueur qu'elle commençait à connaître : l'ex-vésane trouvait visiblement qu'il en faisait un peu trop.

— Entrez dans la voiture et, Lirelle, asseyez-vous à cette place, Fiarine ici.

Arénig était pressé, inquiet, impatient.

— C'est vraiment important que je me mette là ? demanda Fiarine. J'ai mal aux tripes et j'ai envie de raquer, quand je ne vois pas le chemin venir vers moi.

— Si tu t'assoies ailleurs, c'est que tu n'es pas une humelle de qualité, expliqua Llando. Les humelles de qualité s'assoient toujours dos à la coche pour ne pas être maculées par la poussière ou la boue du chemin. La plus importante se place à gauche, de façon à ne pas recevoir de projections, si l'on vient à croiser un autre équipage. Toi, Évelle, tu te placeras en face de la pert… de Lirelle ajouta-t-il précipitamment, car tu es moins importante qu'elle, et toi Lothar en face d'elle, car tu es le lecteur.

Fiarine bougonna en s'asseyant :

— Dispositions de cul de Saisonnier !…

Lirelle monta dans la voiture et s'assit pensivement à la place qui lui avait été assignée. Le lapsus de Llando ne lui avait pas échappé.

Quand tout le monde fut en place, Arénig et Llandeilo prirent place à l'avant de la voiture. Ils devaient se tenir debout sur une sorte de plate-forme articulée avec le reste de l'équipage et tenaient chacun des longues rênes en cuir pour diriger des sortes de chevaux courts sur pattes, aux poils longs et à l'odeur douceâtre et écœurante.

Llando n'était apparemment pas du voyage. Lirelle faillit demander ce qu'il allait faire, mais une rancœur soudaine l'en empêcha.

Qu'il se débrouille, pensa-t-elle. *La perturbation n'a pas à s'en occuper*.

Ils partirent enfin.

Lirelle regardait la ville avec plaisir, songeant qu'elle allait la quitter. Elle ne savait où elle se rendait, mais de penser qu'elle sortait de cette caverne lui donnait envie de crier de joie et d'impatience.

— Ne vous penchez pas par la fenêtre, lui recommanda Lothar. Une humelle de qualité se doit de ne pas manifester ses sentiments. Elle possède une grande maîtrise d'elle-même et aucune de ses pensées ne transparaît sur son visage ou dans ses actes.

— Qu'est-ce qu'un lecteur ? demanda Lirelle, sans cesser de regarder la ville qui défilait, au pas lent des bêtes.

— C'est un employé qui instruit ses maîtres des derniers potins, des lois-surveillées, qui les informe de tout ce qui se dit ou s'écrit dans le royaume.

— Les humelles de qualité ne savent-elles donc pas lire ?

— Non. Il est de mauvais ton qu'elles en soient capables.

— Donc, si j'ai bien entendu ce que vous venez de m'apprendre, un lecteur est une sorte de serviteur ?

— Oui.

— Dans ce cas, taisez-vous et laissez-moi me conduire à ma guise, ou je vous renvoie dans la bauge dont mes parents vous ont, sans aucun doute, fait sortir, dit Lirelle d'un ton supérieur et sans regarder le vieil homme.

Fiarine éclata d'un rire tellement communicatif que Lirelle l'imita et elles eurent toutes deux une crise d'incoercible hilarité.

Lothar et Évelle ne riaient pas. Pas du tout. Évelle se pencha et ferma les lourds rideaux d'un geste rageur.

— Vous ne comprenez donc vraiment rien ? s'exclama-t-elle. Si on vous voit rire comme des vésanes de la sorte, nous sommes tous arrêtés et interrogés ! Nous risquons notre vie pour vous et…

— Non Évelle, l'interrompit Lirelle redevenue sérieuse. Ce n'est pas pour nous. Fiarine ne représente rien pour votre mouvement. Elle ne serait pas avec moi, vous ne l'auriez certainement pas emmenée, à moins qu'une femme de plus donne plus de crédibilité à notre équipage. Quant à moi, je ne me fais plus aucune illusion sur ce que je représente à vos yeux. Ne viens pas nous dire que vous faites tout ça par altruisme. Ne nous prends pas pour des idiotes, ce serait désagréable.

— Vous avez raison, intervint Lothar. Nous avons besoin de vous, mais vous de nous ; ne l'oubliez pas, vous de nous. Alors cessons ce jeu stupide et considérons que notre association doit être à bénéfice réciproque. D'accord ?

Lirelle savait qu'il avait raison. Il lui en coûtait de l'admettre. Elle se raisonna.

— D'accord, dit-elle.

— Dans ce cas, et si vous tenez à sortir de la vilhume, faites scrupuleusement ce que nous vous demandons.

— Soit.

— Merci.

Fiarine et elle se tinrent sages et coites. Lirelle était étonnée de la durée du voyage. Ils n'allaient certes pas très vite, au pas pesant des bêtes, mais elle avait néanmoins pensé qu'ils atteindraient plus rapidement la porte.

Évelle avait consenti à ouvrir les rideaux, à condition que Lirelle n'approche pas trop son visage de la fenêtre. On voyait passer toutes sortes de gens qui vaquaient à leurs occupations, portant des paniers de tissus, achetant des vivres aux étals des marchands.

Son séjour dans le collège ne lui avait pas permis de visiter la ville et elle n'avait pu se faire une idée de son importance. Elle constatait maintenant qu'elle était plus grande et plus peuplée qu'elle ne l'avait imaginé. Les rues étaient assez bien tenues, car la voiture avançait sans encombre, n'ayant jamais à en croiser une autre, ce qui l'étonna.

— Nous ne croisons aucune autre voiture, c'est normal ?

— Oui. La circulation des voitures dans les voies les plus étroites est réglementée par un ordre de la Miall-Do-Corf : elle a décidé que le passage ne se ferait que dans un sens pour certaines, et dans l'autre, pour celles qui sont les plus proches.

— Il n'y a qu'un sens de circulation dans certaines rues ?

— Oui.

— C'est très ingénieux.

— La Miall-Do-Corf est très intelligente, ne l'oubliez jamais.

Enfin, la voiture ralentit puis stoppa. Lothar passa la tête par la fenêtre et demanda :

— Eh bien, pourquoi cet arrêt ? Meshumelles doivent-elles attendre ainsi jusqu'à la Saison ?

— Ordre de la porte, Lecteur, répondit Arénig. Vois cet amoncellement de populace à la porte et tu admettras que l'on ne peut plus progresser.

— Eh bien fais en sorte d'avancer malgré la foule, ou bien la coche sera renouvelée.

Arénig poussa des cris à faire trembler les murs, de façon à fendre la foule qui s'écartait lentement, se pressait contre les murs, se réfugiait derrière les poternes en manifestant sa mauvaise humeur par des cris ou des visages outrés.

Ils parvinrent progressivement à atteindre le premier rang de la file. Lothar héla à nouveau la coche :

— Allons, va quérir un garde et mande-lui le sortant ! Que fais-tu là à attendre ? Crois-tu que cela va te venir tout seul ?

Arénig descendit de son poste en poussant un juron.

La scène était remarquablement jouée et Lirelle se serait certainement laissée prendre si elle avait fait partie de la foule piétonne.

Elle remarqua que les gens se tenaient à une distance respectueuse de la voiture. Non qu'ils l'ignoraient, ils la regardaient au contraire de tous leurs yeux, mais ils n'approchaient pas, échangeant des commentaires que Lirelle n'entendait pas, mais dont elle pouvait deviner la teneur aux gestes qu'ils faisaient et aux mines qu'ils arboraient. Ils étaient en colère. Comme tout peuple devant des puissants, comme tout inférieur devant des personnes socialement plus haut placées, ils enviaient et tout à la fois blâmaient cette différence.

Les hommes et les humes sont décidément bien semblables, songea-t-elle.

Arénig revint, accompagné de trois gardes. Évelle ferma rapidement les rideaux. Lirelle ne put faire qu'entendre ce qui se passait à l'extérieur.

— Vous mandez la sortie ?

— Oui. Il nous faut nous rendre dans les terres de ces seigneuries, répondit Arénig.

— Qui sont-ils ?

— Qui sont-*elles*, garde. Ce sont les deux humelles du sire de Dinante.

— Nous devons les voir.

Arénig feignit remarquablement la stupéfaction :

— Les voir ? s'exclama-t-il dans un hoquet. Mais les usages…

— Les usages imposent certaines choses et les lois martiales en imposent d'autres, hume-coche, répondit une voix que Lirelle connaissait. Mande à ces humelles de descendre sur le pavé de façon à ce que nous puissions les envisager, ajouta l'homme.

Arénig tenta une dernière fois de faire valoir les droits et coutumes séculaires, mais l'homme ne voulait rien entendre.

— Ne bougez pas, chuchota Lothar.

Il passa la tête par la portière et demanda :

— Allons, est-ce bientôt mené ? Devons-nous languir encore jusqu'à la Saison ?

— Je n'y peux rien, lecteur, ces gardes veulent envisager meshumelles de Dinante, se plaignit Arénig.

— Envisager ? Vous voulez envisager les humelles du sire ? s'étonna Lothar, scandalisé.

— Tu as bien entendu, lecteur. Cette voiture ne sortira pas de la vilhume tant que nous n'aurons pas vu les humelles du sire de Dinante. Ordre du chef Maorne. Veux-tu que j'aille le quérir ? Il doit être occupé à quelque affaire d'importance et sera certainement très heureux de venir ici afin que l'on respecte les ordres qu'il a donnés et qu'il tient de la Miall-Do-Corf en personne.

Lirelle ne parvenait pas à se souvenir de l'endroit où elle avait entendu cette voix.

— C'est bon, c'est bon, je préviens meshumelles. Mais sache, garde ; sache que le sire de Dinante sera informé de cet affront.

Il remonta la vitre de la portière et recommanda :

— Fiarine en premier, puis Lirelle, et enfin Évelle.

— Doit-on baisser la tête et regarder le pavé, ou avoir l'air hautain et indifférent ? demanda Lirelle.

— Indifférentes. Vous êtes indifférentes à tout cela, car en bonnes humelles de qualité, l'emprise que vous exercez sur vos sentiments est sans faille. Il ne siérait pas à des personnes de votre rang d'afficher des sentiments qui vous rapprocheraient des animaux. Allons-y : nous ne pouvons faire ce qui était prévu. Ils sont trois, je pensais qu'il n'y aurait qu'un garde. Allons-y.

Il descendit le premier, déplia le marchepied et se posta, raide comme un piquet à la droite de la portière, le bras tendu.

Fiarine apparut alors, imperturbable. Elle ne regarda personne, ni la foule agglutinée à bonne distance, mais qui ne perdait pas une miette de ce qui se passait, ni les gardes, ni Lothar. Elle s'appuya sur le bras pour descendre les trois petites marches et avança vers les gardes dont deux reculèrent un peu.

Pendant ce temps, Lirelle était descendue également. Elle avait fixé son regard sur la nuque de Fiarine et s'escrimait à contrôler sa respiration, expirant posément et profondément. Évelle descendit à son tour et se plaça à côté des deux autres femmes.

— Voilà, tu les as vues, dit Lothar au garde. Es-tu satisfait ? Cela méritait-il de risquer une contre-provocation de la part du champion de Dinante ?

L'homme ne répondit pas, mais glissa un mot à l'oreille d'un autre garde qui partit en courant.

— Que faisons-nous, maintenant ? demanda Lothar, visiblement excédé.

— Tu attends, lecteur.

— Ah, mais…

— Silence, lecteur, intervint Lirelle sans regarder Lothar. Accomplissons ce qui doit être fait et départons de cet endroit qui me pue le nez.

Lothar tourna la tête vers elle. Elle ne le regardait pas et avait prononcé ces paroles avec une voix à la limite de l'ennui.

— Merci, monhumelle, dit le garde avec déférence.

Elle lui jeta un très rapide coup d'œil et se rappela alors où elle l'avait déjà entendu. Il était là au moment où Quad et elle étaient entrés dans la vilhume. Il était parti avec lui chercher le chef Maorne et la Miall. Elle souhaita qu'il n'avait pas eu le temps de bien la voir. Il ne sembla pas la reconnaître et continua à monter sa garde près de Lothar.

Ils patientèrent quelques instants pendant lesquels la foule attendit également, retenant son souffle, oubliant même de manifester son impatience dans la file d'attente qui menait à la porte encore invisible, consciente d'assister à quelque chose d'inhabituel : des humelles de qualité sur le pavé, sur le même pavé que les gens du commun ! À quelques mètres à peine de ces petites gens !

Le garde revint bientôt avec un homme tout de rouge vêtu. Il n'était pas très grand pour un homme, de la taille de Lirelle à peu près et portait un sabre sur le côté gauche. Il marchait la tête haute, avec un tel air de supériorité que Lirelle se remémora ce que lui avait dit Albane.

« Ne se sent supérieur que celui qui est faible. »

Il doit être très faible, pensa-t-elle en souriant intérieurement.

— Ce sont elles, Koté-Oklo, dit le garde en les désignant de la main.

Un Koté, pensa Lirelle. *Les surveillants tiennent vraiment à me garder.*

— Je dois les voir une par une. J'ai le portrait de la criminelle en tête. Je suis capable de la reconnaître entre mille.

— Pardon sieur Koté, dit Lothar d'une voix déférente, mais il s'agit des humelles du sire de Dinante. Elles retournent près de leur époux. Je ne pense pas que le sire sera aise d'apprendre que ses humelles ont été dévisagées de la sorte.

— Tu t'opposes à mes décisions, surveillé ? demanda le Koté en posant la main gauche sur la garde de son sabre.

Lirelle sentit ses muscles se tendre malgré elle. Elle avait enregistré tous les mouvements du Koté qui s'approchait maintenant de Lothar et savait, sentait qu'il brûlait de l'envie de le tuer.

— Tu refuses de m'obéir, surveillé ? Ce n'est pas ton petit sire de merde qui va m'obliger à faire dans mes chausses. Il n'est pas encore sorti de la fente d'une humelle, celui qui me fera peur.

La voix était vulgaire. Insultante. Il crachait son mépris à la face du vieil homme qui reculait, sans cependant cesser de le regarder dans les yeux.

Baisse les yeux, imbécile, pensa Lirelle, *baisse les yeux ! Tu l'offenses en le regardant ainsi.*

Elle n'osait se fier à cette intuition. Elle n'osait intervenir, ne sachant pas si Lothar maîtrisait la situation, ou s'il ne savait quelle attitude adopter.

La tension devenait de plus en plus palpable. Le Koté était maintenant tout près du vieil homme, à un mètre, un mètre cinquante.

Une distance de sabre, se dit Lirelle.

Les gardes ne savaient apparemment pas quoi faire et se jetaient des coups d'œil embarrassés.

Le Koté posa soudainement sa main droite sur la garde du sabre. Lirelle, qui guettait inconsciemment ce geste, ne réfléchit pas. Elle bondit en poussant un cri aigu qui lui vint

directement du ventre, et s'abattit sur le Koté dont elle brisa la colonne vertébrale d'un coup de pied dans lequel elle avait mis toute sa force. Dans le même mouvement, elle s'empara de son sabre et se retourna vers les gardes qui, remis de leur stupeur, avaient dégainé leurs épées et tentaient de l'encercler.

Elle fléchit légèrement les genoux et plaça le sabre au-dessus de sa tête. Elle se sentait bien. Elle était parfaitement en équilibre, le pied droit en avant, le talon gauche légèrement décollé du sol. Elle respirait calmement, appréciait le poids de son arme, son équilibre et son odeur. Le sabre sentait l'acier. Il portait en lui toute l'odeur métallique de la mort et elle savait qu'il brillait d'un éclat pur et changeant. Elle surveillait la respiration de ses adversaires, faisant le vide en son esprit, ayant déjà accepté l'idée de sa mort probable.

Les gardes n'osaient avancer. Leurs épées devant eux, ils hésitaient, percevant confusément que cette humelle était étrange. Ils sentaient qu'elle savait se battre ; elle se tenait comme un escrimeur averti, bien que sa position laissât tout son ventre découvert. Ce dut être la réflexion que se fit l'un des gardes, car il se fendit brusquement vers Lirelle, la pointe de son épée cherchant la poitrine. On eut l'impression qu'elle ne bougea pratiquement pas, mais réagit en un éclair. Les spectateurs crurent voir l'éclair métallique de son sabre caresser le crâne du garde comme par inadvertance et virent celui-ci lâcher son épée, se tenir la tête à deux mains et se tourner vers ses compagnons, un ruisseau de sang lui coulant entre les doigts. Il tomba à genoux, puis face contre-terre. Sa tête fit entendre un son mat en frappant le pavé.

Au même instant, un deuxième garde se jeta sur Lirelle, l'épée haute. Il était grand et massif, mais extraordinairement véloce. Elle devait succomber à ce coup. Elle ne pouvait que succomber, face à une telle masse qui bougeait si vite, pensa certainement la foule. À nouveau, elle ne fit presque aucun mouvement. Juste un petit pas de côté, comme si elle avait su exactement à quel endroit il allait tenter de la frapper. À nouveau, on ne put que supposer la trajectoire du sabre de la jeune femme en voyant le garde lâcher son arme et se tenir le ventre, courbé en deux. Il se redressa avec un grand cri de douleur et marcha vers Lirelle, du sang et de petits amas rouge foncé tombaient à terre. Elle le décapita d'un seul coup. Sa tête roula sur le sol et s'immobilisa, la bouche ouverte sur son dernier cri.

Le dernier garde, celui que Lirelle connaissait de vue, posa son épée à terre et écarta les bras de son corps.

— La première des victoires est de reconnaître sa défaite, m'a dit un jour ma maîtresse, commenta Lirelle d'une voix glaciale qu'elle ne se connaissait pas. Fais-nous sortir de la vilhume. Tu viens avec nous et permets à la voiture de passer la porte.

— Je ne puis, j'ai des ordres.

— Tu le peux, ou tu es mort.

Il courba l'échine, geste qui, curieusement, apaisa immédiatement Lirelle.

— Monte avec nous. Lothar, avec la coche.

Elle ordonnait et tous obéissaient, abasourdis par ce à quoi ils venaient d'assister.

Dès que la voiture eut démarré, la foule, qui n'avait toujours rien dit, s'approcha des corps. Les gens ignorèrent les cadavres des gardes, veillant cependant à ne pas marcher dans le sang qui maculait les pavés, mais ils allèrent jusqu'au corps du Koté. Ils le regardèrent en silence, puis un homme s'enhardit à le toucher du bout du pied. Un autre fit de même, imité par un troisième. Ils devinrent moins craintifs et un quatrième homme poussa franchement le cadavre du pied et le retourna.

Le Koté avait toujours les yeux ouverts et, n'eût été son immobilité et le voile tombé définitivement sur ses pupilles, on aurait pu le croire encore vivant, prêt à clamer sa vigueur et son invulnérabilité.

— Il fait moins le héros maintenant, dit une femme.

— Son sabre parti, il ne peut plus bander, je parie, ajouta un homme.

— Cette humelle l'a cassé en deux. Vous avez vu ? Elle l'a cassé en deux d'un seul coup de pied ! s'exclama une femme.

— C'est la première fois que je vois un de ces surveillants battu. Et par une humelle en plus ! dit une autre.

— Et vous avez vu comme elle a tué les deux gardes, ils n'ont pas existé face à elle, ajouta encore quelqu'un.

Un homme s'avança et demanda le silence.

— Mes amis, nous venons de voir une chose merveilleuse. Un surveillant, un Koté, (il cracha ce mot) a été tué. Sous nos yeux. Ils peuvent être tués. Ils ne sont pas invincibles.

— Peut-être, mais c'est pas moi qui irai en provoquer un. Il faut savoir se battre, l'hume, lui lança une voix dans la foule.

— C'est vrai ! C'est vrai qu'il faut savoir se battre, répondit l'homme. Nous ne le savons pas, mais les Libres… Hein ? Les Libres. Eux le savent ! Eux sont capables de nous débarrasser des surveillants.

— C'est une légende, ça ! cria une autre voix.

— Et ce que nous venons de voir, c'est une légende ? répondit l'homme.

Personne ne dit rien.

Des gardes arrivèrent au pas de course, l'épée au clair. À leurs côtés couraient des surveillants, tout de rouge vêtus et la main sur la poignée de leurs sabres. La foule se dispersa, reprenant sa place dans la file.

Quand la voiture arriva enfin à la porte, Lirelle dit au garde :

— Tu nous fais passer. Tu nous fais tous passer, ou bien tu meurs. Est-ce la peine de mourir sans revoir humelles et enfants ?

— Enfants ? s'étonna le garde.

— Tes petits, tes fils ou filles.

— On dit humots, ici, précisa Fiarine.

— Donc tu as bien compris ? demanda Lirelle.

— J'ai compris.

— Vas-y. Je te surveille.

Il descendit de la voiture, mais ne put s'en éloigner, car Lirelle descendit avec lui. Elle avait placé le sabre sur un siège et gardait une main posée sur la garde de l'arme. Le garde savait, après ce qu'il venait de voir, qu'il n'aurait le temps de faire aucun geste accompli. S'il tentait quoi que ce soit d'autre que ce qu'elle lui avait demandé, il était mort dans la seconde qui suivait.

— Cette voiture peut passer, ordre du Koté-Oklo, dit-il d'une voix assurée.

Le portier considéra Lirelle d'un air soupçonneux et demanda :

— Pourquoi Koté-Oklo ne le dit pas lui-même ? Et quel est ce bruit que l'on entend jusqu'ici ?

— La foule doit tenter de passer en force et Koté-Oklo doit avoir besoin de renfort, alors ouvre promptement et referme aussitôt, je dois redescendre voir ce qui se passe, lui répondit le garde.

Le portier se gratta la tête, puis ouvrit lentement la porte.

Lirelle savait que quelqu'un viendrait très incessamment maintenant et cette porte qui s'ouvrait doucement, si doucement !

Dès que la voie fut libre, elle remonta sur le marchepied de la voiture et fit signe aux deux hommes sur la coche. Ils firent alors claquer leur fouet sur les croupes des bêtes qui démarrèrent en trombe. Le garde les regarda partir, posté devant la porte qui se refermait.

– Chapitre six –

— Votre attitude nous a clairement désigné comme étant ceux qu'ils recherchent, dit Lothar d'une voix sombre, à peine fut-il assis dans la voiture qui roulait à vive allure sur le chemin empierré.

— Mon attitude vous a sauvé d'une mort certaine. Ce Koté allait vous couper en deux.

— Comment pouvez-vous connaître toutes ces techniques de combat ? Avec une arme de surveillant, qui plus est.

— Je vous ai déjà dit que j'ai dû emporter avec moi des connaissances de Mèn-Gi. Il sait se battre au sabre.

Elle répondait au vieil homme sans lever la tête, absorbée par le nettoyage du sabre. Elle avait découpé une bande de tissu de son vêtement et essuyait soigneusement tout le sang qui maculait la lame. Elle affichait un air tranquille et serein, mais bouillait intérieurement. Elle avait tué trois hommes. Avec la plus parfaite maîtrise et sans savoir comment. Il lui paraissait presque que ce n'était pas elle qui avait agi. Pourtant, elle ne se sentait pas habitée ; paradoxalement, elle restait maîtresse de ses pensées et de ses actes. Lorsqu'elle avait combattu, c'est bien elle qui avait esquivé les attaques et riposté à la tête puis à l'abdomen des gardes. Elle avait parfaitement jugé la situation, sachant exactement ce qu'ils allaient tenter de faire en fonction de leur position, de la façon dont ils tenaient leur épée, de la posture de leur corps et de leur respiration. Elle aurait été capable de les arrêter à l'instant même où ils se décidaient à attaquer. Leur respiration s'était brusquement bloquée et leurs mains s'étaient crispées sur la garde de leur arme, quelques fractions de seconde avant qu'ils ne lancent leur attaque. Ils étaient lisibles ; tristement limpides. Ce qui l'effrayait surtout, c'était qu'elle soit capable de lire tout cela. Capable de décider froidement, car elle avait été froide et sans émotion, de la vie ou de la mort d'êtres humains. Cette métamorphose de ses sentiments lors du combat la bouleversait. Elle savait pertinemment que si elle n'était pas intervenue, Lothar serait mort, c'était aussi certain que le lever du jour, mais il lui était très difficile d'accepter ces nouveaux pouvoirs et surtout d'accepter ce qu'ils sous-entendaient : il y avait un peu de Mèn-Gi en elle. Une autre facette de la psychologie du surveillant allait-elle se réveiller en elle à un moment imprévisible ?

Elle respira profondément et s'appliqua à recouvrer son calme intérieur, s'absorbant totalement dans ce qui avait d'abord été une échappatoire à l'étonnement des autres : le nettoyage de son arme. Elle ôta méticuleusement toute trace de sang, toute empreinte de doigts sur la lame. Il s'agissait d'un sabre dont la lame était un peu courbe. Il était plus tranchant que le fil du rasoir dont se servait son père tous les matins. Elle avait pu couper la bande de tissu avec une impressionnante facilité. La poignée était faite d'une matière qui lui était inconnue, d'une couleur blanc crème et recouverte d'une matière tissée qui empêchait les mains de glisser. Une sorte de disque métallique protégeait les mains des attaques de l'adversaire, quand on avait à parer les coups. La lame elle-même était faite d'un acier bleuté

et ne portait aucune trace de choc, aucune entaille, alors que l'arme ne paraissait pas neuve. Il devait s'agir d'un acier particulièrement dur et résistant.

Lirelle devinait, *savait* qu'il s'agissait là d'un sabre de grande valeur. Elle était étonnée qu'il eût appartenu à un surveillant de ce type, piètre combattant, prompt à la gloriole et à la vantardise.

— Lirelle, tu m'écoutes ?

Elle leva la tête. Évelle et Lothar la regardaient, ils avaient dû lui parler et lui poser des questions sans qu'elle les entende.

— Oui ?

— Lothar nous disait que nous allions devoir changer de moyen de transport. Dès que nous serons hors de la vilhume, il nous faudra abandonner la voiture et cheminer à pied. Ça ira ?

— Bien sûr. Je serai heureuse de marcher, répondit-elle.

— À quoi réfléchissiez-vous ? demanda Lothar.

— À rien qui puisse vous concerner, dit-elle.

Il n'insista pas, mais la regarda avec insistance.

Ils arrivèrent sur la pente qui donnait vers l'extérieur. Lirelle était impatiente. Elle attendait ce moment depuis si longtemps, qu'il lui semblait qu'elle allait descendre de la voiture, que les animaux tiraient maintenant au pas, et courir vers la sortie.

— Qui demande la sortie ? cria un homme jailli d'une guérite comme un diable de sa boîte.

Lothar passa la tête par la portière et répondit d'un ton peu amène :

— Les humelles du sire de Dinante. Hâte-toi de lever l'huis !

— Vous avez droit de sortie ? insista l'homme.

— Comment peut-on être aussi obtus et garder un huis si vital ? s'exclama Lothar. Comment serions-nous céans, si nous n'avions pas reçu l'autorisation de passer la porte ? Peux-tu me l'expliquer, obscur et borné gardien ?

— C'est pas en m'insultant que vous arriverez à passer ! s'insurgea l'homme.

— En voilà assez ! dit Lirelle, depuis la voiture. Gardien, tu ouvres cet huis et tu te tais. Nous sommes les humelles du sire de Dinante et il nous déplaît fort d'avoir à discuter avec les gens du commun pour rentrer chez nous. Déjà que l'on a dû sortir de la voiture et aller sur le pavé pour passer la porte, cela commence à suffire. Ouvre sans plus tarder et estime-toi heureux si nous ne faisons pas état de ta mauvaise volonté auprès de notre sire qui en parlerait très certainement avec Miall-Do-Corf.

Évelle lui avait poussé le genou pour la faire taire, mais elle était lancée et sentait que si l'on mettait trop de temps à quitter cette caverne, les gens vraisemblablement lancés à leur poursuite ne tarderaient pas à les rejoindre. Il lui semblait que le chemin jusqu'à la sortie n'était pas si long que l'on ait encore du temps à perdre en vaines palabres.

Entendre cette voix impérieuse venue du fond de la voiture eut un effet miraculeux sur l'homme. Il réintégra sa guérite sans mot et l'on entendit aussitôt jouer les imposantes chaînes qui permettaient l'ouverture de l'huis.

La voiture se rua à l'extérieur.

— Descendons rapidement, dit Lothar. Arénig et Llandeilo vont continuer seuls avec la voiture, pour brouiller les pistes.

— La voiture va être reconnue, vous les envoyez à la mort, s'étonna Lirelle.

— Cette voiture est maquillée, expliqua Lothar. Dès le prochain bosquet, et si nous ne perdons pas trop de temps en explications, ils ôteront les fausses armoiries et les tentures voyantes. Ce ne sera alors plus une voiture de nobles, mais une charrette allant chercher ses marchandises en vue de la prochaine foire de la vilhume. Allons, descendons.

Il pleuvait. Une fois à terre, Lirelle offrit son visage à la pluie et eut le bonheur de sentir l'eau lui couler sur la peau. Le jour commençait à décliner et l'ouest était vaguement éclairé par une pâle lueur qui ne parvenait pas à percer les nuages. Elle respira à pleins poumons, le cœur débordant de l'allégresse de se retrouver enfin hors de la caverne.

Ils se mirent rapidement en marche, voulant laisser le plus de distance possible entre eux et l'huis de la vilhume. Lirelle marchait en tête, heureuse de se dépenser, ne songeant pas à ceux qui allaient se jeter à leur poursuite, ni à sa tenue qui ne convenait pas pour la marche, elle tenait son sabre de la main gauche et profitait intensément de ce moment qu'elle avait tant attendu : elle se trouvait hors de la caverne, il pleuvait, le jour déclinait de plus en plus. La vie était là. Immuable et si changeante à la fois.

L'instant présent, ma vieille chouette, songea-t-elle avec tendresse. *L'instant présent…*

— Comment est-il possible que la nuit tombe déjà ? demanda-t-elle au bout d'un moment. Nous sommes partis au début de la journée.

— Il existe un décalage journalier entre le temps en vilhume et celui de l'extérieur. Les jours sont plus longs en vilhume, répondit Lothar, essoufflé.

— Vous êtes fatigué, Lothar ? demanda Lirelle.

— Vous marchez vite pour mes vieilles jambes, répondit-il.

— C'est vrai, tu nous épuises, dit Fiarine.

— Je ne vais pourtant pas si vite. Vous n'avez plus l'habitude de marcher, si je comprends bien, constata Lirelle.

— Nous ne sortons que rarement de la vilhume. Or les distances n'y sont jamais aussi grandes qu'à l'extérieur, et nous n'avons pas à lutter contre la pluie, ni contre le vent et il n'y a que très peu de pentes en vilhume, expliqua Lothar. Mais c'est vous qui avez raison. Il nous faut forcer l'allure si nous voulons être assez loin quand sortiront les gardes et les surveillants lancés à notre poursuite. Si jamais je ne parviens plus à vous suivre, ne m'attendez pas. Évelle, dit-il en se tournant vers la jeune femme, tu la conduiras à Compbel pour…

— Elle conduira qui ? demanda Lirelle en s'arrêtant net. Moi ? Et Fiarine fait ce qu'elle peut ? Elle se débrouille toute seule dans cet endroit qu'elle ne connaît pas, alors qu'elle nous a aidées à quitter le clos des vésanes ? C'est ça vieil homme ? C'est ça que tu demandes à Évelle ?

— Cette femme est un poids pour notre fuite, dit Lothar sans regarder Fiarine.

— Je suis quoi ? intervint celle-ci.

Lothar ne dit rien, mais persista à regarder uniquement Lirelle.

— Qui est le poids ici ? continua Fiarine. Moi, ou cette espèce de sac d'os où il n'y a rien de ce qui fait l'intérêt des humes ?

— Écoutez-moi bien, Lothar, dit à son tour Lirelle. Fiarine vient avec moi, ou je vais avec Fiarine. Il n'y a pas à discuter. Je me sens tout à fait capable de nous défendre si jamais quelqu'un nous veut du mal. Je peux vous l'assurer et vous l'avez bien vu tout à l'heure.

Lothar soupira bruyamment et haussa les épaules. Il se tourna à nouveau vers Évelle et lui dit :

— Tu *les* conduiras à Compbel pour que le conseil voie Li-relle et convienne de ce qu'il faut en faire, et de la meilleure façon à employer pour tirer parti de cette erreur du Mèn-Gi.

— Tu seras avec nous Lothar, l'encouragea Évelle.

— Je l'espère, répondit le vieil homme en se remettant en marche.

— Il ne faut jamais rien espérer, Lothar. Jamais, dit Lirelle sur un ton léger. Ne rien espérer, ne rien regretter.

— Vous parlez comme un surveillant ou comme une mère de collège, siffla-t-il.

— Mais, c'est que je suis en quelque sorte une partie de surveillant, répondit-elle en riant. Vous faites entrer le loup dans la bergerie, monsieur le Libre.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle dans tout ça, dit Évelle. Tu ris du malheur des autres, étrangère.

Lirelle ne répondit rien, mais son rire se trouva brisé net. Fiarine la rejoignit, lui posa une main sur l'épaule et lui dit d'une voix calme :

— Laisse dire, mon amie. Laisse dire. Ces deux-là sont aveuglés par leur mission. Ils ne sont plus vivants. Conduis-nous, trieuse, dit-elle en regardant Évelle et en changeant de ton. Le vieilhume n'a qu'à suivre s'il le peut.

Ce ne fut que de nombreuses minutes plus tard qu'ils perçurent le galop des montures. D'abord simple rumeur portée par le vent, le bruit s'enfla jusqu'à devenir reconnaissable.

— Les voilà, haleta Lothar en tournant la tête de tous côtés. Il nous faut nous cacher dans ce bois ! Vite !

— Non, pas dans le bois, c'est là qu'ils nous chercheront s'ils ne nous voient pas sur le chemin, dit Lirelle. Allons plutôt dans les herbes qui sont sur la droite. Couchés là, nous serons invisibles depuis la route.

— Quelles herbes ? Je ne vois rien, ou alors les herbes dont vous parlez sont loin, je ne peux courir jusque là-bas, dit Lothar en s'enfonçant dans le bois.

— Viens, dit Lirelle à Fiarine.

Elles coururent le plus vite possible sur plus d'une centaine de mètres, jusqu'aux herbes qui se révélèrent être des sortes de joncs poussant dans quelques centimètres d'eau. Évelle était restée sur le chemin, ne sachant si elle devait suivre Lothar ou les deux femmes qui venaient de se jeter à plat ventre dans l'eau froide.

Le bruit du galop des poursuivants devenant de plus en plus proche, elle se précipita vers Lirelle et Fiarine.

— Pas trop tôt, trieuse. Je me demandais combien de temps tu allais rester là-bas à ne pas savoir qui suivre. Tu as bien choisi. Ici, ils ne nous chercheront pas. Lirelle avait raison, dit Fiarine. Mais dieux que cette eau est froide.

— Chut, les voilà. Ne les regardez pas, recommanda Lirelle.

Il y avait onze chevaux. Cinq d'entre eux portaient des gardes de la vilhume, et sur les six autres étaient juchés des surveillants reconnaissables de loin à leur tenue rouge sang. Ils s'arrêtèrent un peu avant l'endroit où Lirelle et ses compagnons avaient discuté du meilleur emplacement pour se cacher. C'était le point d'où l'on disposait d'une vue étendue sur le chemin. Il était possible de le suivre des yeux sur un bon kilomètre, sinon davantage. Ils étaient bien visibles, malgré l'obscurité de plus en plus profonde, grâce aux torches enflammées que les gardes tenaient à la main.

— On ne voit rien au loin, dit un des gardes.

— Et comment est-ce qu'on verrait quelque chose, il fait presque noir maintenant, répondit un autre.

— Vous deux, galopez jusqu'au premier virage et faites-nous signe si vous ne voyez rien. Levez deux fois une torche en l'air. Si vous trouvez quelque chose, levez les deux torches en l'air, ordonna un autre homme. Un surveillant ?

Lirelle et ses compagnes entendaient parfaitement leurs paroles, le vent les leur portait, en même temps que la pluie de plus en plus froide.

Les deux gardes partirent immédiatement au galop sur le chemin.

— Un garde reste là pour veiller au signal. Un autre va voir de ce côté et nous allons dans le bois.

La voix était autoritaire et calme à la fois. Lirelle sentait que l'homme qui parlait possédait une grande maîtrise de lui. Il était d'ailleurs obéi aussitôt et sans le moindre commentaire de la part des autres cavaliers. Cependant, le garde qui devait aller vers Lirelle et ses compagnes demanda :

— Pardon, Mèn-Spoda, mais pourquoi je vais seul de ce côté ?

— Il n'y a qu'un marais par ici. S'ils sont cachés dans les joncs, tu les trouveras vite. Ils ont plus de chance de nous échapper en allant dans le bois.

— À nouveau pardon, Mèn-Spoda, mais comment savez-vous qu'il y a un marais par ici, c'est la première fois que vous venez dans cette région.

— Ne sens-tu pas cette odeur de boue et de tourbe ? répondit le surveillant. Allons, dépêche-toi d'aller vérifier. Il n'y aura certainement personne, ce ne sont que trois humelles de vilhume et un vieilhume sûrement fatigué, mais je ne voudrais pas avoir négligé la moindre possibilité.

Lirelle se rendit compte qu'elle avait également perçu l'odeur du marais sans en prendre conscience et que c'est cette sensation qui l'avait décidée à tenter sa chance ici, plutôt que dans le bois.

Le garde fit avancer prudemment sa monture dans les hautes herbes qui séparaient le marais du chemin. Il levait sa torche de façon à éclairer le sol le plus loin possible. Lirelle ne bougeait plus. Elle osait à peine respirer. Le bruit des pas du cheval se rapprochait terriblement ; l'homme avançait toujours et venait droit vers elles.

— Il vient, chuchota Fiarine.

Lirelle lui prit la main dans le noir et la serra fortement pour lui intimer l'ordre de se taire. Elle avait peur. S'il les découvrait, elle se savait capable de le tuer avant qu'il ait eu le temps d'appeler, mais son absence serait évidemment interprétée par le Mèn comme un indice de leur présence dans le marais. Il n'aurait alors plus qu'à les encercler et attendre qu'elles se

montrent. Lirelle savait qu'elles ne pourraient tenir longtemps dans cette eau glacée, avec des vêtements de luxe plutôt faits pour paraître, que pour endurer des conditions difficiles.

L'homme était maintenant tout près des trois femmes ; à moins de cinq mètres. Sa monture avait les pattes avant dans l'eau et la boue et ne manifestait apparemment pas un grand enthousiasme à aller plus avant.

— Allez, avance mon vieux, lui dit le garde d'une voix douce. Je sais que c'est mouillé, mais il faut avancer encore un peu. Allez, encore un peu.

Le cheval consentit à repartir. Il allait leur marcher dessus ! Lirelle raffermit sa prise sur son sabre et allait se lever et frapper, quand le cheval renâcla et se figea. Il était tout contre Évelle.

Le garde leva sa torche, regarda à terre, *regarda* Lirelle… et ne la vit pas.

— Tu ne veux vraiment pas te mouiller, grand délicat ? Allez, tu as gagné, on revient. De toute façon, elles ne sont pas là, je les aurais sans doute vues.

Il fit faire demi-tour à son cheval et repartit vers le chemin au petit trot.

— Il ne nous a pas vues ! Il ne nous a pas vues alors qu'il nous a regardées ! s'exclama Évelle à mi-voix.

— Tu parles, j'ai eu tellement peur que j'ai tout lâché dans mes chausses, pouffa Fiarine.

Lirelle expira d'un seul coup tout l'air qu'elle avait inconsciemment tenu bloqué dans ses poumons depuis qu'il était si près d'elles.

— Il ne pouvait nous voir, parce qu'il était certain de ne pas nous voir. Il nous a vues, mais il ne l'a pas admis, dit-elle.

— Ouais, peut-être, chuchota Fiarine, c'est sûrement aussi parce que dans cette flotte, nos vêtements sont tellement trempés qu'ils doivent être sombres. Et tassées par terre comme on l'était, on devait plutôt ressembler à des mottes de boues qu'à des humelles bien comme il faut.

— Oh ! dit Évelle en parlant presque à haute voix, ils ont trouvé Lothar ! Ils ont eu Lothar !

Elle voulut se lever, mais Fiarine et Lirelle la retinrent d'un même geste.

— Bouge pas, trieuse. Reste là, ou on est fichues, lui dit Fiarine en plaquant sa bouche contre son oreille.

Sur le chemin en effet, le vieil homme était interrogé, encadré par deux surveillants qui le secouaient un peu. Le vent était tombé et seules des bribes de questions arrivaient aux oreilles des trois femmes. Elles n'avaient de toute façon aucun besoin d'entendre ce qui se passait, devinant sans peine la teneur des questions qui lui étaient posées. L'un des deux surveillants siffla dans ses doigts. Quelques instants après, tous les hommes étaient revenus, y compris les gardes partis en avant sur le chemin. Ils entouraient tous Lothar pour lequel, bien qu'elle ne l'appréciât pas du tout, Lirelle ne put s'empêcher de ressentir de la pitié.

Elles ne le voyaient plus. Bien que le chemin fût largement éclairé par toutes les torches qui brillaient haut et fort dans la nuit maintenant totale, le cercle des hommes qui l'entouraient le masquait à leurs yeux.

— Il faut aller l'aider, répétait Évelle.

Ni Fiarine, ni Lirelle ne répondirent. Aller l'aider signifiait se rendre. Ni plus, ni moins.

Les hommes s'écartèrent soudain, révélant Lothar qui était maintenu à genoux par un surveillant dont le pied était plaqué dans son dos.

— Non ! dit Évelle à haute voix. Ce n'est pas possible ! J'y vais, puisque vous ne bougez pas.

Elle voulut se lever, mais Lirelle fut plus rapide et, du tranchant de la main, la frappa à la nuque. La jeune femme s'écroula dans l'eau, molle comme un pantin.

— Aide-moi à la tourner, qu'elle ne se noie pas, chuchota Lirelle à Fiarine. Sur le côté. La tête sur le côté pour qu'elle puisse bien respirer.

— Comment tu sais tout ça toi ? demanda Fiarine. Encore ton Mèn qui te le souffle ?

— J'en ai bien l'impression, admit Lirelle.

Sur le chemin, le Mèn-Spoda se tenait en face de Lothar. Il lui parlait si doucement qu'aucune de ses paroles ne parvenait jusqu'aux oreilles des deux femmes.

— Il va le tuer, hein ? demanda Fiarine.

— Je le pense, répondit sourdement Lirelle.

— Tu ne peux rien faire, lui dit son amie.

— Je sais.

Comme l'avait senti Fiarine, le Mèn dégaina lentement son sabre et, à l'aide de sa pointe, obligea Lothar à redresser le menton. Il lui parla encore une fois et le vieil homme secoua la tête, en signe de négation. Alors, avec une fulgurante rapidité, le Mèn-Spoda décapita Lothar. Le corps sans vie s'écroula sur le chemin. Le surveillant essuya sa lame sur les vêtements du vieil homme et rengaina lentement son sabre. Ceci fait, il prit la tête par les cheveux et l'exhiba ; non pas aux hommes qui l'entouraient, mais à l'attention du bois, du marais, des femmes.

— Tu n'iras pas loin, perturbation ! hurla-t-il. Je te traquerai. Où que tu iras, je serai ! Tu ne peux plus te fier à personne désormais ! Sache que Oklo était de mon sang ! Tu entends perturbation ? De mon sang !

Dès qu'elle entendit ces paroles et ressentit toute la rage qu'elles contenaient, Lirelle n'eut plus peur de cet homme. Toute crainte venait de s'envoler. Albane lui avait appris : « La rage aveugle les sens et fausse le jugement. Tout combattant qui ne sait dominer sa rage ou sa haine ne sait dominer son arme. Souhaite que ceux que tu auras peut-être à combattre soient haineux. » Ce Mèn était en rage. Lirelle savait que si elle se dressait maintenant et allait vers lui pour réclamer un combat singulier, elle aurait l'immense avantage de ne pas lui en vouloir, alors que lui la haïssait sans la connaître.

Les hommes remontaient en selle. Le Mèn donna la tête de Lothar à l'un d'eux qui la plaça dans un sac en toile. Il devait avoir des comptes à rendre. Ils partirent en direction de la vilhume.

— S'ils sont venus dans cette direction, c'est qu'ils ont trouvé la voiture. Tu ne crois pas ? demanda Lirelle à Fiarine.

— Ou alors ils ont partagé la poursuite en deux groupes, proposa celle-ci.

— Non. Ils nous auraient rattrapés bien plus tôt, nous n'allions pas très vite et ils étaient à cheval.

— À quoi ?

— À cheval… Leurs montures.

— Ah ! Ce sont des mithals, pas des… chevals.

— Chevaux.

— Faudrait savoir ; chevals, ou chevaux ?

— Je t'expliquerai tout ça plus tard, ce n'est pas le moment de discuter de grammaire. Sortons d'ici avant d'attraper vraiment froid.

— Avant d'attraper vraiment froid ! Il y a des moments où tu es absolument drôle, tu sais ? Je suis complètement gelée, moi ! s'exclama Fiarine en riant. Il faut porter la petite trieuse, ça nous réchauffera. Elle va en faire une tête, en voyant que son copain a perdu la sienne.

— Ne te moque pas, il est mort courageusement.

— Ouais. C'était surtout un fanatique, ton courageux.

Elles portèrent Évelle jusqu'au chemin, Lirelle lui tenant les épaules et Fiarine, les jambes.

— Elle est plus lourde que je ne le pensais, la petite trieuse, dit Fiarine en posant son fardeau sur le sol.

— Je crois que ce sont surtout ses robes trempées qui l'alourdissent. Il faut les lui ôter et les essorer. Et faisons-en autant pour nous ; ensuite, nous nous occuperons de Lothar.

Elles déshabillèrent rapidement Évelle et tordirent ses vêtements pour en extraire toute l'eau. Ceci fait, elles la rhabillèrent, ce qui ne fut pas simple, la jeune femme étant toujours dans le coma, ses jambes et ses bras étaient mous, sans tonus. Quand enfin elles y furent parvenues, elles se dévêtirent à leur tour et s'occupèrent de leurs affaires.

— Tu as un beau corps, Lirelle, dit Fiarine en la contemplant.

Lirelle dut avoir un air comique, car son amie éclata de rire.

— T'inquiète pas, je ne suis pas de celles qui aiment les humelles. Et mon passage chez les vésanes n'y a rien changé, au contraire ! Ce séjour d'horreur m'aura au moins permis de perdre quelques laides rondeurs.

— On ne cherche pas les femmes rondes chez toi ? demanda Lirelle.

— Non. On cherche les grandes perches fines. C'est bien ma chance, soupira son amie.

Lirelle acheva de tordre sa jupe et entreprit de la remettre.

— Surtout, reste telle que tu es, perturbation ! Tu me plais assez, telle que te voilà mise.

Spoda ! Il avait feint un départ, puis était revenu en arrière sans monture, en passant par le bois, plus silencieux qu'une chouette. Assis sur une souche, il affichait un sourire satisfait, contemplant les formes de Lirelle et ignorant complètement Fiarine.

— Je savais te trouver sur le chemin dès notre départ, jubilait-il.

Lirelle ne disait mot. Elle attendait qu'il décide de ce qu'il voulait faire. Il était trop calme pour le moment, elle ne pouvait rien tenter, il aurait réagi très rapidement. Elle sentait son sabre juste à côté d'elle, à portée de main. Elle avait, mue par elle ne savait quel souci de prudence, veillé à ce qu'il repose sur son pied. Il lui suffisait de lever rapidement la jambe et elle l'avait en main, avec l'immense avantage de ne pas avoir à le défourrer, au contraire du Mèn.

— Tu sais ce que je vais faire ? Je vais tuer ta compagne qui m'attire beaucoup moins que toi, à moins que tu ne consentes à te soumettre entièrement à moi. Si tu ne fais pas ce que je veux, entièrement ce que je veux, elle est morte.

Il s'excitait. Sûr de son emprise, de sa domination, il vivait presque déjà ce à quoi il avait pu penser. Lirelle faillit le mépriser, mais Albane lui avait appris à respecter tout adversaire, quel qu'il puisse être : « l'adversaire est ton miroir, petite chèvre. Si tu parviens à trancher le fil de sa vie, c'est également un peu du tien que tu coupes… ».

— Tu ne dis rien ? Tu as tort, continua le Mèn. Toi ! Ne bouge pas ou tu es morte ! cria-t-il soudain à Fiarine qui avait lentement tenté de s'esquiver.

Elle se figea sur place.

— Alors ? Perturbation de mon cœur, viendras-tu tâter de mon sabre intime de ton plein gré, ou faudra-t-il que je torture un petit peu cette humelle ?

— Ne la torture pas, dit Lirelle d'une voix calme. Tue-la tout de suite, parce que je ne céderai pas.

Fiarine sursauta et regarda Lirelle qui continuait à fixer le Mèn abasourdi.

— Tu préfères que je la tue ? demanda-t-il.

— Oui. Pour rien au monde je ne me donnerai à toi. Tu sens aussi mauvais que le cadavre d'Oklo. La seule chose qu'il avait de bien était son sabre. Il ne le méritait pas. Je le soignerai bien, mais laisserai le tien se couvrir de terre, une fois que tu seras mort.

La respiration du Mèn s'accéléra brusquement. Il s'échauffait.

Il sauta de sa souche. Lirelle profita de la fraction de seconde où il était en l'air pour prendre immédiatement son sabre en main.

— Fiarine, écarte-toi de lui, vite, ordonna-t-elle.

Son amie obéit sans que Spoda puisse l'en empêcher, Lirelle le menaçait directement. Il avait besoin de toute son attention pour la surveiller.

— Je ne suis pas de dos. Tu ne peux me tuer par traîtrise comme tu l'as fait pour Oklo, perturbation. Tu as beau être belle et désirable, il ne restera rien de valable de ton corps quand j'en aurai fini avec toi. Il dégaina son sabre en une fraction de seconde.

Ils se tournaient autour, les pointes de leurs armes dirigées vers la gorge de l'autre. Lirelle ne parlait plus. Elle se concentrait à nouveau sur son rythme respiratoire et surtout sur celui de Spoda. Elle tentait de le comprendre et de le prévoir, sachant qu'une fois qu'elle le connaîtrait, il pourrait être à sa merci. À nouveau, elle n'avait pas peur. À nouveau, l'idée de sa mort possible était acceptée comme un fait envisageable, sans que la crainte puisse intervenir dans ses décisions ou son jugement.

Le Mèn appuya un peu la pointe de sa lame contre celle de Lirelle. Oh, pas beaucoup, juste un peu ; comme par inadvertance. Elle sut qu'il voulait l'inciter à attaquer ses poignets. Elle le sentait, douée de cette connaissance étrange qui devenait à nouveau très présente comme dans chaque situation critique. Elle feinta donc une brusque attaque vers les bras et, au dernier moment lança, vers l'abdomen, un coup que Spoda esquiva de justesse. Ses yeux s'agrandirent sous l'effet de la surprise et de la peur ; il venait d'échapper à la mort. Il s'en était fallu de l'épaisseur de son vêtement de cuir qui était coupé net, comme par une lame de rasoir.

— Tu sais te battre, l'humelle ? souffla-t-il. Ils me l'avaient dit dans leur vilhume, je n'avais pas voulu le croire. Bien. Bien. Ce peut être intéressant dans ce cas.

Il recula d'un pas et se plaça en garde haute, sans plus bouger d'un pouce. Lirelle laissa retomber la pointe de son sabre et s'étira voluptueusement, sans aucune gêne vis-à-vis de cet homme auquel elle montrait toute sa nudité. Il pleuvait toujours un peu, mais les nuages s'éloignant, la lune éclairait le chemin par instants. Elle était pleine et la lumière qu'elle jetait suffisait largement à révéler tous les contours du corps de la jeune femme, mouillé par la pluie. Elle sentait que le Mèn était un mâle au plein sens du terme et comptait sur cette fragilité pour le distraire et le vaincre.

— Quel dommage, un corps si pur…

Il ne termina pas sa phrase, mais se lança en une attaque vers la tête de Lirelle. Il était rapide, très rapide. Elle ne put que parer, sans pouvoir enchaîner une contre-attaque. Par trois fois, il tenta ainsi de percer sa défense. À chacune de ces tentatives, elle ne fit que parer, mais avec de plus en plus de facilité. Les coups du Mèn devenaient prévisibles, il n'y avait aucune invention dans ses attaques. Il fonctionnait comme une très bonne machine que l'on aurait réglée pour la réalisation d'une tâche, sans lui laisser de libre arbitre. La troisième fois qu'il essaya de la toucher, elle comprit à quel moment il décidait d'un coup.

— Tu sais, Spoda, un coup ne doit pas être pensé, lui dit-elle d'une voix douce. Tu ne dois pas penser. C'est en quelque sorte ton sabre qui pense. Tu ne dois faire que suivre ce qu'il t'indique. Si tu penses le coup que tu prépares, tu deviens terriblement lisible. Ne pense pas tes attaques, Spoda, ou bien je vais te tuer. Prends ton temps, agis en fonction de ton adversaire, expliquait-elle comme un professeur à son élève. Lance tes attaques sans y penser, juste le temps d'une expiration ; d'une vraie expiration qui te vient droit du ventre.

D'entendre une humelle le conseiller de la sorte dérouta profondément le Mèn. Pendant une infime fraction de seconde, sa garde fut perméable. Lirelle s'en aperçut, mais n'osa en profiter. Elle avait encore quelques scrupules à tuer quelqu'un de sa propre initiative.

— Et d'où sais-tu tout ça, perturbation ? demanda le Mèn.

— Ne savais-tu pas qu'une perturbation devient un peu le double de celui qui l'a contactée ?

— Mèn-Gi ! dit-il dans un souffle.

— Oui. Mèn-Gi.

Tout en parlant, elle ne relâchait pas sa vigilance, masquant la fatigue qu'elle commençait à ressentir dans les bras, dans les épaules. Repousser les attaques de ce Mèn l'avait obligée à puiser plus profondément dans ses ressources qu'elle ne s'en serait doutée. Elle affectait de respirer avec aisance et observait le rythme du Mèn.

Elle vit partir l'attaque avant même qu'il eût conscience de la lancer. Il tenta à nouveau de la toucher à la tête, mais avait une nouvelle fois bloqué sa respiration juste avant le mouvement. Elle s'esquiva d'un seul petit pas sur le côté et ne fit que placer son sabre sur le trajet de sa gorge. Il s'empala sur la pointe de l'arme et mourut aussitôt. Sans un cri, sans un son.

En tombant, il entraîna l'arme de Lirelle qui la lâcha et la laissa fichée dans sa gorge, la pointe ressortant juste sous le crâne. Le sang dégoulinait en pulsant le long de l'acier, puis les pulsations cessèrent.

— Il est mort, Fiarine, dit Lirelle.

— Oui, tu l'as bien battu, ce fils de truie, répondit Fiarine en se penchant sur le corps du Mèn.

— J'ai encore tué quelqu'un.

Quelque chose dans la voix de Lirelle fit se retourner son amie. Elle la vit qui était assise sur ses genoux, la tête dans les mains et les épaules secouées de sanglots.

— Pourquoi pleures-tu ? Il nous aurait violées et tuées toutes les deux, lui dit-elle en la prenant dans ses bras.

— Je sais, mais j'ai encore tué quelqu'un, je ne fais plus que tuer les gens, répondit Lirelle en pleurant.

— C'est qu'ils t'attaquent, ces gens. Tu voudrais les laisser faire ?… D'ailleurs, humelle de mon cœur, quand tu lui as dit, à ce fils de Saisonnier, quand tu lui as dit de me tuer, tu le pensais ?

Lirelle releva la tête et vit son amie qui lui souriait.

— Il fallait qu'il perde contenance, répondit-elle.

— Admettons, dit Fiarine. Mais le doute reste, dit-elle d'un ton exagérément sérieux.

Lirelle la regarda et lui sourit.

— Habille-toi sabreuse, tu vas avoir froid, dit Fiarine en enfilant sa jupe. Dieux qu'il est froid ce vêtement !

Lirelle s'habilla rapidement et alla retirer son sabre de la gorge du Mèn-Spoda. Elle nettoya la lame avec les vêtements du mort et lui prit sa ceinture ainsi que son fourreau. Elle compara les deux sabres mais, même si elle ne put décider duquel était le meilleur, elle conserva le sien auquel elle s'attachait de plus en plus. Elle troqua son bustier trempé contre la chemise de laine du Mèn. Elle lui prit également le gilet de cuir qui allait par-dessus et donna à Fiarine la veste également en cuir qu'elle avait un peu entaillée lors du combat.

Le fourreau du Mèn convenait assez bien pour son sabre. Elle le plaça, non pas à la ceinture comme elle l'avait vu faire par les Mèns et Kotés qui étaient à leur poursuite, mais en bandoulière. Elle ajusta la longueur de la ceinture de façon à ce que la poignée du sabre se trouve juste au-dessus de son épaule gauche. Voulant vérifier si elle parvenait bien à défourrer, elle procéda à quelques essais qui firent siffler Fiarine.

— C'est prodigieux ! Tu es là, toute tranquille, on te donnerait à marier sans problème, et la seconde d'après tu te retrouves avec ton sabre dans la main, prête à frapper ! Jamais je n'ai vu ça, tu sais.

— Oui, répondit Lirelle en soupirant.

— Et arrête de geindre ! Combien y a-t-il d'humelles qui souhaiteraient savoir se battre comme tu le fais ? Hein ? Peux-tu me le dire ?

— Et combien y en a-t-il qui souhaiteraient se trouver dans un monde où elles seront toujours des étrangères ?

— Tu préférerais être restée dans ton monde où tu n'étais pas capable de parler ni de comprendre la plupart des choses ? Aller, aide-moi, on porte la petite trieuse et on se sauve.

— Attends, dit rageusement Lirelle. Je veux que Mèn-Gi sache qui lui a fait ça.

Elle alla vers le Mèn, lui prit son sabre des mains et lui trancha la tête à la façon dont on coupe les bûches. Ceci fait, après avoir raclé le sol du chemin pour en ôter la surface humide, elle trempa la pointe du sabre dans le sang, et écrivit sur le chemin : « Surveillants, la perturbation vous salue ». Elle dut s'y reprendre plusieurs fois, car il n'y avait jamais assez de sang et l'humidité le diluait. Elle y parvint néanmoins et, quand ce fut terminé, elle assit le Mèn en l'appuyant sur une grosse pierre qu'elle roula contre son dos, puis lui posa sa tête dans ses mains.

Elle recula pour juger son ouvrage. La lune était de plus en plus dégagée et le message se détachait bien sur la terre battue beige et les pierres du chemin. Le Mèn était tourné en direction de la vilhume. La mise en scène était macabre, mais Lirelle avait tenu à ce que cela frappe les esprits. Elle regarda Fiarine d'un air interrogateur.

— Tu vas les rendre enragés, dit calmement celle-ci.

— Enragés, ils réfléchiront moins. Dis-moi, penses-tu que d'autres personnes toucheront à tout ça ? demanda-t-elle en désignant le Mèn et le message.

— Sûrement pas. Ils passeront vite leur chemin. Personne ne toucherait à un Mèn ; même mort.

— Les passants verront que c'est un Mèn ?

— Sa tenue. La couleur unique n'est autorisée que chez les surveillants. Chaque Do a sa couleur et les surveillants qui lui obéissent la portent.

— Ah, je comprends… Do-Corf, c'est le rouge.

— C'est ça.

Lirelle chargea Évelle sur le dos de Fiarine. Elles avaient convenu qu'elles se relaieraient pour la porter. Lirelle estimait qu'elle ne devrait plus tarder à se réveiller.

— Il faudrait, parce que je ne connais pas l'endroit où il faut qu'on aille. Et sans elle, on ne pourra jamais s'y rendre, fit observer Fiarine. Par où on va ?

Lirelle proposa :

— Allons dans la direction qu'on avait prise avec Lothar et elle, il n'y a pas de croisement. Il suffit de souhaiter qu'elle soit réveillée quand on aura à choisir entre plusieurs chemins.

Elles marchaient depuis un peu plus d'une heure quand Évelle gémit faiblement.

— Ah, tout de même ! J'allais justement demander une pause, dit Fiarine en s'arrêtant.

— Allons nous mettre à l'abri. Ici nous sommes trop visibles.

Elles quittèrent le chemin et se placèrent derrière un buisson d'arbustes touffus qui les dissimulait totalement. Aidée de Lirelle, Fiarine posa Évelle délicatement à terre. La jeune femme battit des paupières, ouvrit les yeux et sourit.

— Bel accueil, commenta Fiarine.

Évelle referma les yeux, fronça les sourcils et ouvrit à nouveau les yeux. Cette fois-ci, elle sembla réellement regarder les deux visages penchés sur elle.

— Où est Lothar ? demanda-t-elle aussitôt.

— Ah, je préférais la première réaction, dit Fiarine.

— Mort, répondit Lirelle.

— Il est mort ! Vous l'avez laissé se faire tuer ! s'exclama Évelle en tentant de se lever.

Fiarine lui appuya sur les épaules et lui dit :

— Si on avait essayé de le secourir, on serait mortes toutes les trois. Ou, plutôt non, toutes les deux et Lirelle serait aux mains des surveillants. Entre-temps, ils nous auraient peut-être un petit peu violées. Tu crois que c'est ce qu'il voulait ton vieilhume ?

Évelle ne répondit rien et ferma les yeux. Fiarine continua :

— Refuse de nous voir si tu veux, mais tu sais que j'ai raison. Il n'a pas voulu venir avec nous et se plonger le ventre dans la flotte. Il a préféré le bois. Il devait sûrement savoir, lui qui était si intelligent, qu'ils nous chercheraient d'abord dans le bois. Et qui te dit qu'il ne s'est pas caché là-bas pour nous sauver ? Hein ? Qui te le dit ?

— Vous l'avez laissé mourir, répéta Évelle, tenant toujours ses yeux fermés.

— Oui, laissa tomber Lirelle. Et maintenant il est mort et nous sommes vivantes. Nous pouvons aller plus vite sans lui. Nous avons pu tuer un Mèn grâce à lui. Fiarine a peut-être raison ; peut-être avait-il songé à tout ce qu'elle vient de dire.

Évelle ouvrit les yeux, se redressa un peu et, regardant Lirelle en face, elle lui dit d'une voix froide :

— Ça t'arrange de penser tout ça, non ? Mais je suis sûre que tu regrettes maintenant de l'avoir laissé seul face à ces humes.

— J'ai appris qu'il ne faut jamais rien regretter, répondit Lirelle. Il faut tenir compte de ses erreurs, mais les regrets ne servent à rien, sinon à t'empêcher d'avancer.

Évelle ne fit aucun commentaire. Fiarine lui dit :

— Il faut maintenant que l'on aille à l'endroit que tu connais. Tu es la seule à pouvoir nous conduire.

— Je ne sais pas si j'ai envie de vous emmener là-bas, vous l'avez laissé mourir, répondit la jeune femme, butée.

— Mais c'est pas possible ! éclata Fiarine. Tu es stupide, vésane, ou réellement et définitivement idiote ? Tu n'as pas compris ce qu'on vient de te dire ? Rien ne pouvait l'empêcher de mourir. On se serait sacrifiées toutes les trois et données à ces humes, il serait mort quand même, ton Lothar ! Il a eu la mort la plus belle qu'il pouvait rêver : il n'a pas été torturé, il est mort décapité proprement pour protéger la plus belle occasion que vous ayez jamais eue de combattre les surveillants, il est mort pour protéger Lirelle ! Et tu voudrais, toi, petite trieuse de chiure, tu voudrais aller contre sa volonté ? Non mais, pour qui tu te prends au juste ? Ils ne choisissent pas bien leurs soldats chez les Libres ? Il devrait y avoir une sélection ! S'il y en a une, tu es passée à travers ou quoi ?

Évelle subit ce déluge de paroles les sourcils froncés. Quand Fiarine se tut, elle se leva précautionneusement et regagna lentement le chemin sur lequel elle s'engagea résolument.

— Et où elle va maintenant ? demanda Fiarine, toujours en colère.

— Elle nous conduit chez les Libres. Laisse-la se reprendre, essaie de la comprendre, lui conseilla Lirelle.

— Ouais, je veux bien faire un effort, mais il ne faudrait pas qu'elle m'échauffe trop longtemps la bile, cette petite.

Elles marchèrent sans parler pendant de longues heures. Évelle restait en tête et avançait crânement, quoique de plus en plus lentement. Elle savait où elle allait. À aucune des bifurcations rencontrées elle n'avait hésité, connaissant visiblement le chemin à suivre, ce qui avait rassuré Fiarine.

— Au moins, même si elle marche comme si elle était seule, elle sait où elle va. C'est déjà ça, avait-elle marmonné.

Depuis quelques instants, Lirelle surveillait Évelle, lui trouvant le pas un peu flageolant. Quand elle commença réellement à tituber, elle se précipita et la prit par le bras.

— Arrêtons-nous quelques heures, tu es épuisée, lui dit-elle.

— Laisse-moi, étrangère ! Je peux marcher encore. Tu n'es pas la seule à avoir des ressources, lui jeta Évelle en se dégageant.

— Tu es épuisée et tu ne peux plus réfléchir correctement, lui dit Lirelle. Si quelqu'un nous rattrape maintenant, tu ne seras pas en mesure de te cacher assez vite. Tu nous mets en danger toutes les trois. Arrête-toi.

Évelle ne répondit pas et continua à marcher.

Lirelle la rejoignit en deux pas et, d'une simple poussée, la jeta à terre.

— Arrête-toi, te dis-je. Tu ne tiens plus sur tes jambes. Le jour se lève. Nous devons trouver de quoi manger et dormir. Y a-t-il un village quelque part ?

Évelle ne répondit pas. Elle était assise par terre, au milieu du chemin et pleurait comme une petite fille. Lirelle se pencha vers elle :

— Évelle, je ne t'en veux pas, lui dit-elle d'une voix douce. Tu m'as aidée, la première fois que je t'ai vue dans ce collège. Tu dansais si bien en chantant, sur les tables de tri, que tu m'as redonné du courage. Je voudrais en faire autant pour toi maintenant. Si nous n'avons pas aidé Lothar, c'est que nous ne le pouvions pas. Je suis sûre que tu le comprends. Fais-nous confiance, s'il te plaît.

Elle tendit la main et la posa sur l'épaule de la jeune femme qui la repoussa violemment.

— Je ne veux pas de ton aide. Tu n'es qu'une étrangère. Tu es heureuse de la mort de Lothar. Tu es plus qu'à moitié un surveillant. Qui sait si tu n'es pas sous sa domination complète et qui sait si je ne fais pas entrer le loup dans la bergerie, comme tu l'avais dit ? Peux-tu répondre à ça ? Le peux-tu, étrangère ?

— Je ne suis pas heureuse de la mort de Lothar, dit Lirelle en se relevant. Pour le reste, je ne sais pas si je suis dominée mais, si je le suis, comment expliques-tu le zèle que déploient les surveillants pour me retrouver ? Il serait sûrement plus profitable pour eux de me laisser aller au repaire des Libres et d'ainsi le connaître ; non ?

— Justement, argumenta Évelle en se relevant à son tour, ils nous poussent et nous effraient pour que nous soyons obligées d'y aller, pour que ce soit notre unique solution et, comme tu les guides, ils savent toujours où nous sommes. Tu n'es qu'un pion, pauvre humelle, ajouta-t-elle, méprisante.

— Je ne suis qu'un pion, de quelque côté que je me tourne, lui répondit Lirelle.

— Ça suffit Évelle ! intervint Fiarine. Tu racontes n'importe quoi ! Lirelle a raison, il faut trouver de quoi manger et dormir. Je vais aller chercher la nourriture et vous, trouvez un endroit correct. Est-ce qu'il y a un village dans ce coin ?

Évelle la regarda d'un air mauvais, puis consentit à lui dire :

— Tu marches jusqu'au prochain virage et normalement, tu verras un hameau. Il doit y avoir trois ou quatre bicoques à demi enterrées. Les habitants sont paraît-il accueillants. Tu pourras leur demander de quoi manger en échange de ces quelques pièces. Donne-moi ta main.

Elle plaça cinq pièces dans la main tendue.

— Par où allez-vous chercher où dormir, que je vous retrouve ? demanda Fiarine à Lirelle.

— Le buisson, là-bas, est assez touffu, répondit celle-ci en montrant un ensemble végétal formé de trois arbres et d'arbustes. Je pense qu'il sera possible de dégager suffisamment d'espace pour s'y loger toutes les trois. Fais attention à toi, Fiarine.

— Ne t'en fais pas, perturbation de mon cœur, ils ne vont pas me manger toute crue ces gens.

Elle partit en grandes enjambées.

Lirelle se dirigea aussitôt vers le buisson, sans vérifier si Évelle la suivait. Elle en avait assez de l'hostilité de la jeune femme et avait décidé de ne pas lui accorder plus d'attention qu'elle n'en méritait désormais à ses yeux.

Le buisson était tout à fait aménageable. Il suffisait de couper quelques branches basses pour se confectionner un abri vraisemblablement étanche. Lirelle posa son sabre et entreprit d'arracher des branches, du côté opposé au chemin. Le bois était flexible et les branches résistaient à ses tractions. Elle fut rapidement en nage.

— Pourquoi tu ne te sers pas de ton sabre ? demanda Évelle, assise à quelques mètres.

— Pour abîmer son fil ? Sûrement pas.

Au bout de plusieurs minutes d'efforts qui la laissèrent haletante et les mains pleines de sève gluante, elle avait pratiqué une ouverture dans le buisson et aménagé un espace dans lequel elles pourraient se tenir allongées toutes les trois. Ce n'était pas grand, mais suffisait amplement. Évelle vint inspecter le travail accompli.

— Oui, ça donne une espèce d'abri. Mais c'est petit, dit-elle d'une voix terne.

— De toute façon si ça ne te convient pas, tu peux toujours rester dehors. Je ne peux plus agrandir, lui répondit Lirelle sans la regarder.

Elle étala sur le sol les feuilles et brindilles qu'elle avait arrachées, de façon à disposer d'un tapis isolant. Ceci fait, elle plaça son sabre tout contre elle et s'allongea. Elle s'endormit profondément presque aussitôt et ne fut réveillée que par l'arrivée de Fiarine.

— Eh bien, tu dors ? lui dit-elle en entrant sous les branches.

— Je dormais.

— Viens manger quelque chose. J'ai pu avoir du pain, du fromage et des fruits. Viens.

Dehors, Évelle commençait à manger. Fiarine lui dit :

— Tiens, j'ai fait des parts.

Elle lui tendit un bout de pain, un autre de fromage et un fruit qui pouvait vaguement ressembler à une poire.

— Tu as vu des gens ? demanda Lirelle en prenant ce qu'elle lui tendait.

— Justement j'ai, à ce sujet, quelque chose d'étrange à vous conter. Une humelle pas causante tissait un panier avec des joncs, installée devant une terhume.

— Une terhume, ce sont les maisons enterrées dont Évelle parlait ? demanda Lirelle, la bouche pleine.

— Oui. C'est contre la Saison, répondit Fiarine. Donc elle était là cette humelle, me regardant à peine et continuant son ouvrage comme si je n'existais pas. Je lui ai demandé de quoi manger. Sans dire ni mot ni quoi, elle est entrée dans sa terhume et est revenue avec un panier plein de ces victuailles qu'elle m'a données, toujours sans prononcer un mot. Elle ne voulait pas de mes pièces. Quand j'ai voulu la payer, elle a secoué la tête et m'a seulement dit : « Paraît qu'un surveillant a passé. Occis par une humelle étrangère, qu'il a été. Elle doit avoir faim », et elle est rentrée chez elle en me fermant l'huis au nez.

Lirelle cessa de mâcher et regarda Fiarine, puis Évelle qui commençait à sourire.

— Il me l'avait dit, chuchota-t-elle.

— Qui t'avait dit quoi ? demanda Lirelle.

— Lothar. Il m'avait dit que tu pourrais devenir une légende. Que le petit peuple parlerait de toi comme de quelqu'un qui les délivrerait des surveillants.

— Mais je ne veux pas être une légende, moi ! s'exclama Lirelle.

— C'est quelque chose qui ne dépendra pas de toi, mais de ceux qui te verront comme une légende. Lothar me l'avait dit ; il m'a dit : « Tu verras qu'elle sera la légende personnifiée. Elle aura vaincu les surveillants et sera vénérée par tout le petit peuple. » Il avait raison, ça a commencé.

— Et si je ne veux pas que ça commence ? s'insurgea Lirelle.

— Je crois que la trieuse a raison, tu sais, intervint Fiarine. Tu n'y peux rien. Si jamais ça devient vraiment ainsi, tu dois t'y habituer.

— Mais comment cette femme a-t-elle su que j'avais tué le Mèn-Spoda ?

— Les gens des environs passent beaucoup de leur temps à proximité des marais pour y couper les joncs dont ils font des paniers et toutes sortes de vanneries et avec lesquels ils tapissent le sol de leurs terhumes, dit Évelle. L'un d'entre eux a sans doute vu ce qui s'est passé cette nuit et il a pu le raconter ensuite. Le bouche à oreille voyage plus vite que le plus rapide mithal, dans ces régions.

— Et comment sais-tu tout ça, toi ? lui demanda Lirelle.

— J'ai été préparée à faire voyager des personnes à travers cette région, jusqu'à Compbel.

— Les Libres t'ont formée à ça ?

— Oui. Depuis plusieurs années, je voyage dans ce secteur de façon à pouvoir guider quelqu'un jusqu'à Compbel. J'ai appris les tracés des routes, les plans des vilhumes, les coutumes des contrées, expliqua Évelle.

— Tu es quelqu'un d'infiniment précieux, petite trieuse, remarqua Fiarine.

Évelle continua :

— Depuis quelque temps, les Libres pensaient que quelque chose d'important allait se passer. Ils ont eu des informations disant que les surveillants avaient commis une faute. Qu'un fait primordial, c'est le mot qu'avait utilisé Lothar ; un fait primordial venait de se produire. En te voyant arriver avec moi, dit-elle en regardant Lirelle, il a compris que tu étais ce fait primordial.

Celle-ci ne dit rien. Elle ne comprenait pas comment les Libres avaient pu savoir ce qui s'était passé avec Mèn-Gi. Ils devaient avoir des espions partout. Désirant changer de sujet, elle demanda :

— Dans combien de temps serons-nous à Compbel ?

— À pied, dans quinze jours, si tout va bien et en marchant vite.

— Donc dans vingt jours, dit Lirelle. On ne peut pas compter que tout aille bien, et on ne marche pas vite. Vingt jours, c'est trop long. Les surveillants nous auront mis la main dessus bien avant ça. Ils savent combien nous sommes ; ils savent à peu près où nous sommes, donc dans quelle direction approximative nous allons. On m'a seriné que la Miall était intelligente, il ne va pas lui falloir si longtemps pour faire cerner la région par ses hommes et attendre que nous tombions dans la nasse. Nous devons prendre des chevaux.

— Des quoi ? s'étonna Évelle.

— Des mithals. Chez elle ils s'appellent ainsi, lui expliqua Fiarine, fière de son savoir.

— Sais-tu où en trouver ? demanda Lirelle à Évelle.

— Le prochain bourg devrait en avoir quelques-uns, il sert de relais pour les quelques voitures qui voyagent au-dehors des vilhumes.

— Peut-on les acheter, ou devra-t-on les voler ? demanda encore Lirelle.

— Je n'ai pas assez d'argent pour les acheter et, de toute façon, on ne me les vendrait pas. Ils sont la propriété des vilhumes que les voitures relient.

— Alors il faudra qu'on les vole, ce qui nous signalera aux yeux des surveillants et de la Miall, fit remarquer Lirelle.

Ses deux compagnes ne dirent rien ; il n'y avait rien à dire. Fiarine finissait son fruit, les yeux dans le vague et Évelle traçait des figures géométriques par terre à l'aide d'un bâton.

— Je vais dormir, annonça Lirelle. Je crois qu'il faut que quelqu'un veille. Ce ne sera pas toi Évelle, tu es encore trop fragile… Non, n'insiste pas, dit-elle rapidement comme la jeune femme allait protester. Tu es affaiblie par le coup que je t'ai donné et tu dois te reposer pour récupérer. Si nous ne pouvons pas compter sur toi pour nous guider, nous sommes perdues. Fiarine ?

— D'accord, je veille en premier et je te réveille dans quelques heures.

Le jour était complètement levé maintenant et un pâle soleil éclairait les marais de part et d'autre du chemin. Leur buisson se trouvait au bord d'une zone très humide, sur une sorte de monticule comme il y en avait tant aux environs. De petits oiseaux bruns volaient d'un paquet de roseaux à un autre. Un peu plus loin, un grand oiseau sombre s'envola lourdement. La branche sur laquelle il était posé bougea encore quelques secondes après son envol. Lirelle pensa à sa lande et aux traquets qui se posaient parfois sur les ajoncs.

Évelle se plaça au fond de l'abri et Lirelle s'allongea tout contre elle, son sabre à portée de main. À nouveau, elle s'endormit presque immédiatement. Elle eut à peine le temps de penser à Albane qui devait méditer, dans l'obscurité de sa salle.

– Chapitre sept –

— Lirelle ? Lirelle, réveille-toi, je crois qu'on nous cherche. Lirelle ?

Fiarine la secouait doucement. Elle émergea difficilement d'un sommeil profond et presque comateux. Bouche pâteuse, esprit confus, encore perdu dans les limbes du rêve ou du cauchemar.

Le soleil brillait, éclairant le marais d'une chaude lumière douce. À son inclinaison, Lirelle comprit qu'elle avait dormi plusieurs heures. Son amie l'avait laissée récupérer plus longtemps que prévu.

— Tu m'as laissé dormir…

— Je me sens bien. J'ai l'habitude de ne pas dormir très longtemps. Et je t'avoue que j'ai somnolé quelque temps. Re-garde, dit-elle en montrant le chemin.

Trois hommes, montés sur des mithals discutaient avec un quatrième qui tenait son animal par la bride. Ils semblaient parler calmement et se tenaient juste à l'endroit où les trois femmes avaient quitté le chemin pour rejoindre le marais.

— Il y a longtemps qu'ils sont là ? demanda Lirelle.

— Je ne sais pas, je t'ai réveillée dès que je les ai vus. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On ne bouge pas tant qu'ils ne viennent pas par ici.

— Et s'ils viennent ?

— Je ne sais pas…

Sur le chemin, l'homme qui était à terre confia sa monture à l'un des trois autres et se dirigea droit vers le monticule où se trouvaient les trois femmes.

— Cache-toi, dit Fiarine. Laisse-moi le recevoir seule. Je lui dirai que je ne connais rien à son histoire.

— Il ne te croira pas. Ils vont te torturer pour tout savoir.

— Tu ne seras pas loin. Si tu vois que ça risque de mal tourner pour moi, tu interviendras. Cache-toi, le voilà.

Lirelle entra précipitamment dans l'abri dont Fiarine camoufla grossièrement l'entrée à l'aide de branches.

Évelle s'éveilla à ce moment.

— Qu'est-ce que ?… commença-t-elle.

Lirelle lui plaqua sa main sur la bouche et lui fit signe de se taire. La jeune femme acquiesça de la tête. Elle la libéra.

— Bonjour l'humelle, dit l'homme, dehors.

Fiarine grogna une vague réponse.

— Tu es seule par ici ?

Même grognement indistinct.

— Où sont les deux autres ?

— Partis couper des joncs ils sont, répondit Fiarine.

L'homme resta quelques secondes sans rien dire. Il devait être interloqué et se demander s'il avait bien affaire à celle qu'il croyait.

— Allons l'humelle. Tu vois très bien ce que je veux dire. Je parle de tes deux amies. Deux humelles dont l'une intéresse Miall-Do-Corf au plus haut point.

— Savoir, dit Fiarine.

— Quoi ?

— Savoir, répéta-t-elle.

Lirelle ne comprenait pas où elle voulait en venir. Jouait-elle les simples d'esprit pour décourager l'homme ?

— Tu te gausses, l'humelle. Je le vois bien. Ne me fais pas croire que tu fais partie de ces gens qui coupent les joncs du marais. Il me semble, bien que je ne sois pas versé dans la vêture, que la tienne ne s'accorde guère avec ce que tu tentes de paraître.

— Alors Bérias, qu'en est-il à la fin ? demanda une autre voix d'homme plus proche et à laquelle Évelle réagit aussitôt.

Elle bondit, bousculant à la fois Lirelle et Fiarine et se jeta hors de l'abri en poussant un cri :

— Trémadoc !

Elle sauta au cou de l'homme qui l'enlaça aussitôt :

— Évelle, ma mie !

Voyant la tournure que prenaient les événements, Lirelle sortit également de l'abri et regarda les deux jeunes gens enlacés, puis Fiarine qui était restée assise et contemplait la scène avec un tel air ahuri que Lirelle ne put réprimer un sourire.

Les deux femmes et l'autre homme se dévisagèrent, attendant que Trémadoc et Évelle soient à nouveau parmi eux. Bérias regardait surtout Lirelle. D'ailleurs il ne la regardait pas, il la mangeait du regard. Elle fut longuement soupesée, analysée et vraisemblablement jugée par l'homme qui s'attarda sans vergogne sur son visage. Lirelle ressentit de la gêne, puis de l'irritation à être ainsi examinée. À la fin, elle lui demanda :

— Ça y est ? Vous vous êtes fait une idée ? Je ressemble bien à ce que vous pensiez ?

Il la regarda franchement dans les yeux et lui répondit tranquillement :

— En mieux.

Évelle se détacha enfin de son ami et expliqua :

— Ils sont avec nous, ce sont des Libres.

— Merci, on avait compris, lui répondit Fiarine en se levant. Si c'est des Libres, pourquoi toutes ces questions ? ajouta-t-elle en se tournant vers Bérias.

— Nous devions savoir si vous étiez prêtes à vendre votre vie et celle de la perturbation, répondit l'homme.

— La perturbation a un nom, elle s'appelle Lirelle, dit Fiarine.

— Laisse Fiarine, dit gentiment Lirelle. Pour eux, j'ai bien l'impression que je ne serai jamais que la perturbation. Alors, partons-nous, ou bien attendons-nous que la Miall ou un autre des Mèns nous rattrape ? demanda-t-elle d'une voix dure aux deux hommes.

— Un moment, dit Trémadoc. Lothar ?

— Il est mort, répondit-elle. Tué par un Mèn. Évelle aurait voulu que nous allions le défendre. Ils étaient plus nombreux que nous et nous n'avions qu'une arme. Ils nous auraient capturées. J'ai dû l'assommer pour qu'elle reste tranquille.

— Vous l'avez frappée ? demanda Trémadoc en faisant un pas vers Lirelle.

Il était assez grand, large d'épaules, son pantalon de cuir moulait des cuisses bien musclées. Ses yeux étaient très sombres, on n'en distinguait que difficilement la pupille. Il portait de longs cheveux bouclés attachés par un cordon d'un noir brillant. Ses sourcils noirs également étaient froncés et tout son visage traduisait la colère. Il avait, à ce moment, un aspect redoutable qui, cependant, n'impressionna nullement Lirelle. Elle le regarda venir vers elle sans broncher et répéta :

— Je l'ai assommée pour ne pas qu'elle crie. Si vous ne comprenez pas ça, je n'y peux rien. Je vous raconte ce qui s'est passé, c'est tout. Allons-nous rester ici à discuter ? Voulez-vous que nous nous battions pour faire montre de votre mâle vigueur ? Ne serait-il pas plus avisé de réfléchir à la façon dont nous allons fuir ? Il y a maintenant plus d'un jour entier que nous sommes parties de la vilhume. La Miall doit être enragée, de même que Mèn-Gi. Tenez-vous à ce que nous leur laissions une chance supplémentaire de nous rejoindre ? (Elle se tourna vers Évelle et lui demanda :) Les Libres sont-ils tous aussi bornés ? N'y avait-il que Lothar pour réfléchir un peu ?

Elle tourna délibérément le dos à Trémadoc et contempla le marais. Elle le provoquait ; délibérément. Elle attendait qu'il tente une bêtise et savait qu'il allait la commettre. En un instant elle avait jugé le bonhomme : la tête près du bonnet, sûr de sa puissance, jaloux de ses prérogatives et très certainement dominateur.

— Toi ! l'apostropha-t-il. Sors ton sabre du fourreau que je te montre ce qu'un hume est capable de faire !

Il était blanc de rage. Elle enfonça le clou. Se tournant vers lui, elle lui demanda avec la voix la plus féminine possible :

— Sortir mon sabre ? Contre toi ? Je te donnerais une leçon avec ce simple bâton, mon pauvre petit hume, dit-elle en saisissant une branche à terre. Allons, ne te rends pas ridicule devant Évelle. Je te laisse une chance, j'accepte tes excuses.

Trémadoc en eut le souffle coupé. Il était totalement paralysé par la fureur. Fut-ce le rire qui secoua subitement Fiarine ? Ou bien ne pouvait-il plus contenir sa colère ? Toujours est-il qu'il se jeta sur Lirelle, l'épée au clair. Il ne fit pas deux mètres qu'elle l'avait rejoint et frappé durement sur le front à l'aide du bâton, sans qu'il ait compris d'où et comment lui était venu le coup.

— Tu vois, dit-elle, j'ai bien fait de ne pas prendre mon sabre ; ta cervelle coulerait à terre maintenant.

Il devait être plus intelligent qu'elle ne l'avait cru de prime abord, parce que sa colère tomba d'un coup. Il porta sa main à son front et regarda, incrédule, la petite tache de sang qui la maculait lorsqu'il la retira. Il considéra Lirelle, prit la main d'Évelle sans un mot et partit vers le chemin.

— Vous venez de vous faire un ennemi, l'humelle, dit sombrement Bérias.

— Des ennemis, je commence à en avoir beaucoup. Si seulement ils étaient tous aussi maladroits que lui, répondit-elle. Tu viens ? dit-elle à Fiarine.

Elles partirent toutes deux vers le chemin, laissant l'homme derrière elles.

— S'ils se battent tous de cette façon, ils n'ont aucune chance face à un surveillant, dit Lirelle. Il ne m'a suffi que d'un coup, tellement son attaque était lourde et pesante.

— Il est vrai que tu l'as ridiculisé, cet hume… Il est pourtant bien fait, commenta Fiarine.

— Les humes ne sont-ils pour toi que des machines à plaisir ? lui demanda Lirelle.

— La plupart. Les autres pensent trop pour être de bons amants. C'est à croire que réflexion et fornication ne vont jamais ensemble, lui répondit-elle en soupirant.

Lorsqu'elles prirent pied sur le chemin, Évelle lâcha la main de Trémadoc, alla vers les deux femmes et leur dit :

— Ils font tous partie des Libres. Ils sont venus dans cette direction parce qu'Arénig leur a dit par où nous étions parties avec Lothar.

— Et Arénig, demanda Lirelle, et Llandeilo, que sont-ils devenus ?

Les hommes s'entre-regardèrent et Bérias laissa tomber :

— Morts. Llandeilo avait déjà passé quand nous les avons trouvés. Arénig vivait encore, mais il souffrait beaucoup.

— Ils ont été…

Lirelle ne termina pas sa phrase, Trémadoc le fit pour elle :

— Torturés ? Oui. Ils sont morts de ne pas avoir révélé où vous étiez. Voulez-vous des détails ? Llandeilo avait les deux mains tranchées et les yeux crevés ; Arénig n'avait plus qu'une jambe et…

— Cela vous plaît-il tant que cela de préciser ce qu'ils ont subi ? l'interrompit Lirelle.

— Encore moins qu'à vous. Mais c'est pour bien vous montrer qu'ils sont morts et ont souffert pour vous.

— Que cherchez-vous ? Vous voulez nous culpabiliser ? C'est ça ? Je suis triste pour eux, très triste. Ils étaient jeunes et devraient vivre encore. Mais je ne me sens aucunement coupable. Je le serai si j'avais dirigé la main qui les a torturés. Ce n'est pas le cas. Évelle, dit-elle en se tournant vers la jeune femme, combien de fois va-t-on encore me reprocher d'être dans ce monde, alors que je ne l'ai pas demandé ? Vais-je toujours être à la fois l'espoir des Libres et leur bouc émissaire ?… Ne réponds pas, je crois que je ne te posais pas vraiment la question et, de toute façon, tu n'en connais pas la réponse. Alors, reprit-elle après un instant de silence, que faisons-nous ? Attendons-nous ici tranquillement ?

Un des deux hommes qu'elle ne connaissait pas encore fit avancer sa monture jusqu'à elle.

— Je suis Wenlock, dit-il. S'il vous plaît de monter derrière moi, je vais vous prendre comme passagère. Votre amie va grimper derrière Bérias, et Évelle avec Trémadoc. Gill, que voilà, restera seul pour aller rapidement de l'avant et nous servir d'éclaireur.

Il lui tendit le bras en se baissant. Elle saisit la main ferme et sauta derrière lui. Le mithal ne broncha pas, il lui semblait totalement indifférent de porter une charge supplémentaire. Fiarine eut un peu plus de mal à monter derrière Bérias, ce qui révéla à Lirelle qu'elle avait sauté exactement comme il le fallait, sans avoir besoin d'y réfléchir. Encore la science de Mèn-Gi…

Ils avançaient vite. Les hommes faisaient continuellement trotter leurs montures et le chemin n'était pas très difficile. Les bêtes paraissaient faites pour les longs trajets, car elles ne ralentirent jamais l'allure.

— Peut-il trotter ainsi longtemps ? demanda Lirelle à Wenlock.

— Trois jours à cette allure, répondit-il.

— Trois jours ? Sans s'arrêter ?

— Trois jours sans s'arrêter. Ce sont des bêtes très résistantes. Cette race nous vient du nord, de la région des herbes. Ce sont de vastes étendues plates où ne poussent que de hautes herbes. Ils vivent là-bas en troupeaux et se déplacent continuellement à la recherche des meilleures plantes. Il existe une autre race, les hauts-mithals qui viennent du sud, du désert rouge. Ils sont plus grands, et beaucoup plus rapides, mais moins endurants. Ils ne peuvent courir qu'une journée sans s'arrêter. On les reconnaît à leur taille et à leur couleur qui, chez certains mâles, va jusqu'au rouge sang.

Il était intarissable et lui parla ainsi des mithals, de leurs avantages respectifs, pendant une bonne heure, sans interruption. Elle pensa qu'il était au moins aussi résistant que sa monture.

Ils voyagèrent toute la fin de la journée et même la nuit. Ils mangèrent sur le dos des mithals, sans faire une seule pause, sauf au moment où Fiarine s'exclama :

— Dites, les humes. Si vous ne voulez point que je tache le dos de ce mithal, il va falloir songer à s'arrêter un instant, parce que je ne vais plus tenir très longtemps, moi. Avec toutes ces secousses en plus…

Le jour venait de se lever sur un petit matin frais. Le soleil était caché par des nuages qui n'avaient cessé de s'accumuler pendant la fin de la nuit.

— Soit, décida Wenlock qui semblait être le supérieur, nous faisons une halte de quelques minutes. Gill, vers l'avant, Bérias, vers l'arrière.

Les deux hommes partirent aussitôt pour surveiller le chemin.

Les femmes mirent pied à terre, tandis que les hommes restaient sur leurs mithals. Elles n'eurent pas à aller très loin. Elles se rendirent juste derrière un arbre.

— Ah ! Il était temps ! soupira Fiarine qui releva sa jupe sans aucune façon devant Lirelle.

Évelle était allée dans un autre endroit, hors de vue des deux femmes.

— Cela se fait de se soulager devant quelqu'un d'autre ? demanda Lirelle.

— Devant les amis de son sexe, oui. C'est une marque de confiance, lui répondit Fiarine en se relevant. Mais les amis ne doivent pas regarder, c'est une marque de savoir vivre.

— Ah, bien, dit Lirelle en s'exécutant sans manière.

— Merci Lirelle, lui dit Fiarine. Il y a longtemps que personne ne m'a ainsi fait confiance. Je saurai m'en souvenir.

Puis elle repartit vers le chemin sans l'attendre.

Lirelle retournait elle aussi vers les mithals, quand elle entendit un cri :

— Les humelles, à terre !

Sans réfléchir, elle plongea aussitôt sur le sol. Presque immédiatement après, on perçut le bruit causé par plusieurs montures qui venaient au pas vers les hommes restés sur le chemin.

Une petite troupe de six hommes arrivait, guidée par Bérias.

— Sire, dit-il en s'adressant à Wenlock, voici des gardes de vilhume et ces deux surveillants qui m'ont rejoint. Ils sont à la recherche de deux humelles qui…

— Trois, intervint un homme au ton coupant.

— Pardon, messire surveillant. Trois humelles dangereuses qui auraient échappé à la garde du Do-Corf.

— Quand ? demanda seulement Wenlock, d'un ton las.

— Quand cela s'est-il produit ? demanda à son tour Bérias.

— Il y a deux jours, répondit le surveillant.

— Depuis deux jours, sire, dit Bérias.

— Demandez à ces humes ce qu'ils attendent que l'on fasse, dit Wenlock.

Lirelle comprit qu'ils respectaient tout un cérémonial de bienséance et que les nobles ne devaient sans doute pas s'adresser directement aux gens du peuple, fussent-ils surveillants.

Le surveillant qui avait parlé répondit immédiatement, sans attendre la question posée par Bérias.

— Vous devez nous dire si…

— Lecteur, le coupa Wenlock d'un ton sans appel en s'adressant à Bérias, dites à ce Koté qu'il doit respecter les usages, faute de quoi son Do pourrait en être rapidement averti, or je sais que Do-Corf veille scrupuleusement au bon respect des usages en vigueur.

— Koté, votre attitude a froissé mon sire. Il vous fait dire que vous vous devez de respecter les usages et ne pas lui adresser directement la parole, faute de quoi il se verrait dans l'obligation d'en référer à votre Do.

— Que votre sire m'excuse, dit le surveillant d'un ton rogue, mais nous sommes très pressés par le temps. Ces humelles sont très dangereuses, il nous faut les retrouver rapidement, tout particulièrement l'une d'elles qui porte un sabre volé à un Koté.

— Volé à un Koté ? s'exclama Bérias. Comment ce Koté a-t-il pu se laisser voler son arme par une humelle ?

— Elle l'a tué par-derrière, alors qu'il faisait son devoir à la porte de la vilhume-Corf.

— C'est traîtrise, en effet, convint Bérias.

— Nous cherchons donc à savoir comment elles vont tenter de s'échapper et Miall-Do-Corf pense qu'elles ne le peuvent que si elles sont aidées par des complices qui leur fourniraient vivres et montures.

Bérias fit son rapport à Wenlock qui déclara :

— Dites à ce Koté, dont je veux bien accepter les excuses étant donné l'urgence de sa mission, qu'il peut compter sur la collaboration de la maison Wenlock. Dites-lui également que nous n'avons vu âme qui vive sur ce chemin depuis les trois jours où nous voyageons. Cependant, si nous venons à croiser la route de ces humelles, que devons-nous faire ?

Bérias posa la question au Koté.

— Votre sire ne devra surtout rien tenter, ordre de Miall-Do-Corf et du Mèn-Gi, dit le Koté. Il devra simplement faire signaler le lieu de la rencontre et l'état des humelles ; si elles vont à pied ou à mithal, ou en voiture, si elles sont toujours trois… J'oublie quelque chose ?

On lui murmura des mots à l'oreille, d'après ce que Lirelle put en voir en se redressant un peu.

— Ah, oui. Il faudra également signaler leur état de fatigue apparent. Je salue votre sire et vous souhaite la bonne route, ajouta le Koté.

— Mon sire vous salue et vous demande de porter son respect au Do-Corf.

La troupe des gardes et des surveillants piqua des deux et partit en avant sur le chemin.

— Les humelles, venez, commanda Wenlock.

Lirelle se releva, ainsi que Fiarine et Évelle, qui se tenait de l'autre côté du chemin.

— Que fait-on maintenant ? demanda Lirelle.

— Je ne sais, lui répondit Wenlock.

— Eh bien quoi ? Où est le problème ? s'étonna Trémadoc. Il nous suffit de partir promptement, avant que d'autres ne viennent.

Lirelle et Wenlock échangèrent un regard entendu et Wenlock lui expliqua :

— Le problème, mon ami, est que ces surveillants ne nous ont pas crus un seul instant. Tu as pu remarquer qu'ils ne sont pas repartis vers leur vilhume, mais en avant sur le chemin et je gage qu'ils nous attendent quelque part. Si nous y allons, impétueux ami, nous devrons les combattre. Si nous faisons demi-tour, ils auront la confirmation de leurs doutes.

— Nous devons les combattre, dit Lirelle. Si nous empruntons une autre voie, pour autant qu'il en existe une, ils sauront en effet que vous leur avez menti et Mèn-Gi, ainsi que la Miall, en seront immédiatement avertis. Si nous les combattons, je pense que nous gagnons un temps précieux.

— Nous ne pouvons combattre deux surveillants en même temps, même en nous y mettant à nous quatre, et en plus il y a les gardes, lui objecta Wenlock. Comment pourrions-nous vaincre ? Les surveillants possèdent une telle science du combat qu'il nous faut au minimum mobiliser dix hommes sachant bien se battre, pour un surveillant.

— Lirelle s'occupe des surveillants, et vous des gardes, intervint Fiarine. Vous ne l'avez pas vue se battre, sans quoi vous ne vous feriez aucun souci.

— Fiarine, tu exagères, dit Lirelle. Je ne sais pas si je serai capable de venir à bout de deux surveillants.

— Tu réalises ce que tu proposes, l'humelle ? demanda Tré-madoc à Fiarine, l'air courroucé. Cette humelle ne peut pas vaincre un seul surveillant, tu ne sais pas comment ils se battent !

Malgré elle, cette remarque décida Lirelle.

— Je combattrai les surveillants, et vous vous occuperez des gardes.

— C'est folie ! s'exclama Trémadoc.

Wenlock considéra Lirelle un instant sans rien dire, tandis que Trémadoc écoutait ce que lui disait Évelle à l'oreille.

— Tu t'en sens réellement capable ? demanda Wenlock.

— Je le pense, répondit Lirelle.

— Soit. Comment penses-tu t'y prendre ?

— Je crois qu'ils ne doivent pas se douter de quoi que ce soit. Prêtez-moi un mithal et suivez-moi à distance.

— Et tu saurais en plus diriger un mithal ? demanda Trémadoc.

— Je le pense, répondit-elle à nouveau.

Wenlock mit pied à terre et lui tendit les rênes. L'animal broncha un peu quand elle s'installa sur la selle, mais, dirigée par la connaissance que lui avait conféré son contact avec le Mèn, elle tendit la bride et serra les genoux comme il le fallait et la bête se tint calme.

— Dès que j'engage le combat, il faut que vous tombiez sur les gardes. Donc suivez-moi de très près, de façon à être rapides. Je ne pourrai combattre six hommes.

— Six humes, la corrigea Fiarine.

Lirelle lui adressa un sourire et fit volter le mithal vers la direction qu'avaient prise les surveillants et les gardes. Elle mit l'animal au petit trot, sachant qu'elle n'avait pas besoin de forcer l'allure pour les rejoindre. Elle devinait que les hommes devaient s'être postés après un virage, ou derrière un bosquet pour attendre son groupe.

En avançant, elle gravit une petite pente dont le sommet lui autorisa une vue sur une longue portion du chemin. À quelques centaines de mètres du lieu où elle se tenait, la voie faisait un large lacet pour éviter une zone d'étangs et passait dans un petit groupe d'arbres semblables à des saules. Elle sut que, s'ils les attendaient, les six hommes devaient être postés à cet endroit. Elle piqua résolument des deux et lança le mithal dans la pente.

Juste avant d'entrer dans le bosquet, elle ralentit l'allure, mit sa monture au pas, puis sauta à terre en lui donnant une légère claque sur l'arrière-train. Elle eut peur qu'il fasse demi-tour vers son maître, mais non, il resta sagement sur le chemin, continuant à progresser tranquillement. Elle se demanda ce qui serait capable d'affoler ces bêtes dont le caractère tranquille lui semblait à toute épreuve. Elle plongea dans le bosquet, suivant le mithal parallèlement au chemin. Quand l'animal fut parvenu au centre du groupe d'arbres, deux hommes bondirent sur le chemin et saisirent les rênes.

— Il est seul ! Je vous l'avais bien dit ! Il est seul ! cria une voix.

— Comment, seul ?

— Hé, comme ça se prononce !

Les six hommes vinrent sur le chemin, regardant le mithal comme s'il allait pouvoir leur expliquer ce qu'ils ne comprenaient pas.

— En tout cas, ce soi-disant sire nous a bien menti ! Tu avais raison. Retournons sur nos pas pour…

— Pour nous faire égorger ? demanda le surveillant qui était resté silencieux. Ils nous attendent, je le sens.

— Mais nous sommes deux, ils ne sont que quatre ! protesta l'autre surveillant, négligeant les gardes.

— Tu oublies la perturbation. Elle a tué le Koté-Oklo et le Mèn-Spoda. Elle sait se battre. J'ignore où et comment elle a pu apprendre, mais elle sait se battre. Si le sire nous a menti, c'est qu'il la protège ; elle ne doit donc pas être très loin. Agissons avec réflexion.

— Tu ne penses toujours qu'à réfléchir, Koté-Io, s'exclama l'autre surveillant.

— Tu ne penses toujours qu'à agir, Koté-Rung, lui rétorqua-t-il.

Ils se défièrent un instant du regard. Les gardes les regardaient faire et personne ne prêtait plus attention au mithal qui en avait profité pour aller brouter l'herbe au bord du chemin, du côté de Lirelle. Elle se cacha derrière le corps de l'animal, dégaina lentement son sabre et, faisant doucement avancer le mithal, se dirigea vers le centre de la voie.

— Io a raison, Rung, lança-t-elle quand elle fut arrivée au milieu du chemin. Il vaut toujours mieux réfléchir avant d'agir.

Les six hommes se retournèrent d'un seul bloc et les deux surveillants dégainèrent leur sabre dans un même mouvement.

Le Koté-Rung se rua aussitôt sur elle en poussant un cri sauvage. Il ne fit même pas illusion ; elle le cueillit du bout de sa lame et lui coupa le bras à hauteur du coude. Il tomba à genou en hurlant, jusqu'à ce que le retour du sabre de Lirelle le décapite proprement. Les gardes étaient médusés et ne bougeaient pas. Le Koté-Io avança lentement vers elle et lui dit :

— Ta science du combat est telle que je l'imaginais, perturbation. Tu vas me tuer, mais ce sera une mort honorable. Je vais beaucoup apprendre du combat que je vais livrer contre toi. Non ! cria-t-il aux gardes qui tentèrent de l'aider. Elle vous tuerait avant même que vous ayez vu bouger son sabre. Laissez ; profitez de ce que je la retarde quelques instants pour vous échapper.

— Impossible, dit Wenlock derrière lui.

Le Koté se retourna et vit les quatre hommes et les deux femmes encercler les gardes et les désarmer.

— Je vais donc simplement mourir pour apprendre, dit le Koté-Io avec résignation.

Lirelle le salua et lui dit :

— Vous m'avez plus appris par votre attitude que je ne vais être contrainte de vous apprendre par mon sabre, Koté-Io. C'est un honneur que de vous vaincre.

Il lui rendit son salut et se mit en position. Elle l'imita et attendit.

Autour d'eux, les gardes étaient tenus en respect par les quatre Libres qui les ligotèrent rapidement. Ils se laissèrent docilement passer des cordes aux poignets, sentant qu'ils avaient affaire à plus forts et plus expérimentés qu'eux.

Le Koté-Io se tenait toujours immobile, puis il lança une attaque contre Lirelle ; rapide, mais pas assez pour la jeune femme. Elle ne voulut pas faire traîner l'affaire. L'attaque du Koté lui avait montré combien elle lui était techniquement supérieure. Il méritait un combat bien mené. Elle feinta une attaque vers ses poignets. Il leva aussitôt son sabre afin de parer le

coup, mais Lirelle enchaîna immédiatement en une attaque de pointe et lui ficha son sabre dans l'épaule droite. Il lâcha son arme en grimaçant de douleur, mais n'émit pas un son.

Elle laissa tomber la pointe de son sabre vers le sol et jeta un regard à Wenlock qui lui dit :

— Jamais il ne trahira une parole donnée à son Do, Lirelle.

Elle hocha tristement la tête et, dans le mouvement qu'elle fit pour se retourner vers le Koté, son sabre siffla dans l'air et décapita le surveillant.

— Je hais votre monde, dit-elle à Fiarine, quand la tête du Koté eut roulé à terre.

Ce furent les Libres, Évelle comprise, qui s'occupèrent de la suite des opérations. Suivant les indications de Fiarine, ils placèrent les deux surveillants sur le chemin exactement comme Lirelle avait disposé le corps du Mèn-Spoda, assis avec leur tête dans leurs mains.

Les gardes furent attachés aux arbres. Wenlock s'opposa à ce qu'ils soient exécutés, comme l'aurait désiré Trémadoc.

— Ce sont des témoins, argumenta le chef. Ils vont pouvoir dire ce qui s'est déroulé ici. Lirelle doit être connue de tous ; les surveillants doivent avoir peur. Lothar disait que seule la dissension au sein de leur classe pourrait nous permettre de les vaincre. Il est probable, ainsi, que Mèn-Gi soit montré du doigt par ses pairs, pour avoir laissé une perturbation revenir avec lui. Si nous révélons en outre combien cette perturbation leur cause du tort, tu peux être certain que nombre de surveillants vont se retourner vraiment contre lui. Ces gardes vont raconter ce qu'ils ont vu. Tout le monde saura que les Libres existent et qu'ils ont décidé de sortir de l'ombre, grâce à Mèn-Gi.

Il se tourna vers les gardes que Gill et Bérias achevaient de ligoter aux arbres et leur dit :

— Dites bien que, grâce à Mèn-Gi, les Libres disposent d'une merveilleuse possibilité de vaincre. C'est ce Mèn qui a contacté Lirelle, la perturbation. S'il ne l'avait pas fait, s'il n'avait pas commis cette erreur, nous ne serions pas, nous les Libres, en position aussi confortable.

Pendant ce temps, Lirelle et Fiarine étaient assises au bord du chemin et regardaient sans mot dire les oiseaux du marais qui vaquaient à leurs occupations. Voletant d'une tige de roseau à une autre, indifférents aux drames humains.

— Ces oiseaux sont heureux, soupira Lirelle.

— Le crois-tu vraiment ? lui répondit Fiarine. Tiens, regarde celui-là, dit-elle en désignant un petit bruant qui volait devant une touffe de joncs en criant. Pourquoi est-ce qu'il crie comme ça ? Tu le sais ? Moi je le sais : il a perdu sa compagne, on lui a volé son humelle. Il est plein de rage et de désespoir. Voilà ce qu'il a. Tu crois qu'il est heureux ? Et s'il s'arrête de crier et se pose un instant sur une branche et nous regarde ; qu'est-ce qu'il va voir ? Deux humelles assises au bord d'un chemin, paisibles et parlant tranquillement. Qu'est-ce que tu crois qu'il va penser dans sa tête d'oiseau ? Hein ? Eh bien je vais te le dire. Il va penser : « Pourquoi est-ce que je ne suis pas né hume ? Ils sont bien, ils sont forts, tout le monde les craint. J'aurais gardé mon humelle et on aurait eu plein de petits ». Voilà ce qu'il penserait, cet oiseau. Non mon amie, tout le monde n'est pas heureux et mon monde n'est pas obligatoirement moins beau que le tien. N'y a-t-il pas de guerres d'où tu viens ? N'y a-t-il pas d'humes qui violent les jeunes humelles ? Allons… Ce Koté devait être tué. Il le savait et il était même d'accord, il l'a dit, je l'ai entendu.

— La vie vaut mieux que la plus belle des morts, dit Lirelle dans un murmure.

— Oui, si on est heureux de vivre, peut-être. Tu crois qu'il aurait été heureux de vivre en ayant trahi son Do ? D'après ce qu'a dit le Libre, là, Wenlock, il n'aurait pas trahi sa parole et s'il l'avait fait pour rester en vie, je crois qu'il l'aurait regretté toute son existence. Tu lui as donné une mort… Comment il a dit déjà ?

— Honorable.

— Oui, c'est ça. Tu lui as donné une mort honorable. Il est mort heureux, je crois. Alors ne te morfonds pas.

— C'est lui qui a gagné et j'ai perdu, même si je l'ai tué, dit encore Lirelle.

— Alors il est encore plus content !

Lirelle regarda son amie et lui dit avec un petit sourire :

— Que ferais-je si tu n'étais pas là pour me réconforter ?

— Des bêtises.

Wenlock vint vers elles et leur dit :

— Meshumelles, nous devons partir. Nous avons des mithals en quantité suffisante, nous allons donc pouvoir cheminer plus rapidement. Nous serons à destination dans dix jours, si tout va bien.

— Hé ! s'exclama Fiarine quand on lui expliqua qu'elle allait monter seule sur un mithal. Je n'ai jamais chevauché ces bêtes toute seule, moi ! Vous croyez quoi ? Je ne vais jamais rester longtemps là-dessus, je vous l'assure.

Bérias se proposa pour la prendre en croupe.

— Nous changerons plus fréquemment de monture, dit-il. Ainsi, nous perdrons moins de temps.

Lirelle choisit le mithal du Koté-Io. Elle avait auparavant offert le sabre du surveillant à Fiarine qui en avait rougi de plaisir.

— Tu sais, ma belle, lui avait-elle dit, je ne sais pas me servir de ces engins, mais je suis heureuse que tu me l'offres. J'ai vu que tu appréciais cet hume sans même le connaître, alors avoir son arme me touche profondément. Tu m'apprendras ?

— Si tu es sage, lui répondit Lirelle.

Elle offrit le sabre du Koté-Rung à Wenlock en lui disant :

— Vous êtes le seul Libre qui m'ait spontanément appelée par mon nom et qui semble me considérer comme autre chose qu'une perturbation. Voici, en témoignage de ma reconnaissance.

L'homme ne dit rien et baissa la tête en saisissant l'arme à deux mains.

Ils partirent rapidement. Lirelle éprouvait un plaisir de plus en plus vif à sentir les muscles du mithal bouger sous elle. Elle savait comment diriger l'animal, comment se comporter à chaque instant et se révéla même meilleure mithelle – puisque c'est ainsi qu'il fallait désigner les « cavaliers » dans ce monde – que tous les autres. Mèn-Gi devait être insurpassable dans bien des domaines. Paradoxalement, malgré sa science, elle n'était jamais montée à cheval et découvrait l'enivrant sentiment de diriger un animal à la puissance formidable.

Ils franchirent une grande distance en une journée, ne ménageant pas leurs bêtes et s'arrêtant uniquement pour permettre à Bérias et Fiarine de changer de monture. Lors d'une pause, Lirelle vint vers son amie et lui glissa à l'oreille :

— Dis-moi, est-ce vraiment parce que tu as peur du mithal que tu restes ainsi plaquée contre le dos musclé de Bérias, ou pour tout autre chose ?

— Mais c'est parce que j'ai peur, pardi ! lui répondit-elle en souriant à pleines dents.

Il s'était mis à pleuvoir dès le milieu de la journée. Les habits des trois femmes n'étaient pas prévus pour résister à de mauvaises conditions de voyage. Elles furent vite trempées jusqu'aux os, sauf Fiarine qui portait la veste du Mèn-Spoda et qui était protégée derrière Bérias. Lirelle avait donné le gilet du Mèn à Évelle, car la jeune femme ne portait toujours que ses vêtements d'apparat. Il ne lui restait donc que la chemise de laine qui, pour très épaisse et chaude qu'elle fût, n'était pas imperméable et s'alourdissait de plus en plus.

— Mais tu es totalement gueulée, Lirelle ! s'exclama Wenlock en stoppant son mithal.

— Gueulée ?

— Trempée. Ça signifie trempée, dans mon patois.

— Il commence à faire un peu froid, oui. Mais je ne suis pas la seule. Évelle ne doit pas être mieux lotie que moi.

— Oui mais moi, je ne me plains pas, dit celle-ci en s'arrêtant à côté de Trémadoc.

— C'est moi qui ai noté l'état de Lirelle, fit sèchement remarquer Wenlock. Elle n'a rien dit qui pourrait faire croire à quelqu'un qu'elle s'est plainte à ce sujet. De toute façon, continua-t-il, il nous faut trouver un abri correct où nous pourrons également nous restaurer. Évelle, dis-nous à quelle distance se situe la prochaine auberge.

La jeune femme répondit d'un ton bougon :

— Dans une heure environ, si on n'est pas trop retardés par le mithal qui porte deux personnes, nous…

— Tu sais ce qu'elle te dit la deuxième personne ? lui lança Fiarine. Comment est-il possible d'être aussi hargneuse ? Faut-il que ton hume ne te satisfasse point, ma pauvre, que tu asticotes ainsi toujours les autres ?

— Trémadoc, laisse ! intervint Wenlock. Et toi, Fiarine, ne sous-entends pas d'insultants propos…

— Je ne sous-entends rien, je le dis, corrigea Fiarine.

— Alors ne dis rien, s'il te plaît, lui demanda Wenlock.

— C'est elle qui…

— Fiarine ! S'il te plaît.

— Je veux bien faire des efforts, mais ils doivent être partagés ; d'accord ?

— Nous sommes tous un peu fatigués, alors tentons de rester calmes, dit Wenlock. Évelle, conduis-nous à cet endroit que tu connais. C'est une auberge ?

— Une terhume-auberge, oui. Elle est placée au carrefour de trois voies dont la nôtre.

La nuit tomba vite. Le vent de face cinglait l'eau dans les yeux de Lirelle qui commençait réellement à avoir froid. Elle claquait des dents sans pouvoir s'en empêcher et des

tremblements convulsifs lui agitaient le corps de temps en temps. Heureusement, le mithal était chaud et les jambes de la jeune femme, bien que tout autant trempées, ne tremblaient pas.

Ils arrivèrent enfin à l'auberge qui se trouvait exactement au milieu du croisement des routes, à demi enterrée dans une sorte de vaste terre-plein sur lequel poussait un arbre certainement plusieurs fois centenaire.

— Les humelles, vous entrez après Trémadoc et moi, ordonna Wenlock. Gill et Bérias gardez les mithals, je vais voir s'il reste de la place pour eux. Lirelle et Fiarine, laissez vos sabres sur vos mithals.

— Non, dit Lirelle.

— Je m'en doutais un peu, admit Wenlock.

Il soupira.

— Je suppose que tu ne changeras pas d'avis.

— En effet.

— Cette humelle n'en fait qu'à sa tête et tu ne dis rien ? s'exclama Trémadoc. Si nous agissions ainsi, tu nous aurais punis depuis longtemps.

— C'est vrai… commença Wenlock.

— C'est vrai, le coupa Lirelle, mais je ne fais pas partie des Libres. Je fais, quand c'est possible, ce que je veux. Or il se trouve que je ne veux pas me séparer de mon sabre ; je ne m'en séparerai pas. C'est tout.

Trémadoc n'ajouta rien. Wenlock recommanda à Lirelle :

— Ne regarde personne dans les yeux et si on te fait des remarques sur ton arme, tu me laisses répondre et tu ne rectifies rien de ce que je pourrais dire. C'est bien compris ?

— Oui messire, c'est bien compris.

— Autonome. Je suis Autonome, chez les Libres. C'est un grade.

— Il y a des grades chez vous ? s'étonna Lirelle.

— Je t'expliquerai tout ça un autre jour.

Ils descendirent le chemin en pente qui donnait sur une porte en métal. De nombreuses griffures et rayures, dont certaines étaient assez profondes, la zébraient sur toute sa surface.

— Les Saisonniers ? demanda Lirelle en devinant la réponse.

Évelle hocha la tête.

Ils tirèrent la porte et entrèrent. La salle n'était pas trop pleine. Quatre hommes étaient attablés devant une soupe fumante, trois autres hommes et deux femmes bien vêtues buvaient à une autre table et un homme seul, la tête enfoncée dans une vaste capuche, était assis près du foyer.

On vint vers eux ; un homme barbu, au front dégarni, aux sourcils épais, corpulent mais certainement puissant qui souriait en s'essuyant les mains à son tablier.

— Meshumes, meshumelles ? dit-il.

— Une table, des chambres pour six et sept places et de la nourriture pour nos mithals qui attendent dehors. C'est possible ? demanda Trémadoc.

— La table, les places et le foin pour vos montures, oui. Les chambres, vous allez devoir vous serrer un peu, il ne m'en reste que deux.

— Ça ira parfaitement, répondit Trémadoc. Envoie quelqu'un pour guider nos compagnons qui attendent dehors avec les bêtes.

— Heras ! cria l'homme.

Un jeune garçon apparut aussitôt, vif comme un lérot.

— Conduis les bêtes de ces personnes à l'étable et nourris-les. Meshumes et humelles, suivez-moi.

Il les guida vers une table proche de celle de l'homme encapuchonné.

— Vous apprécierez sans doute cette table près du feu, vous êtes bien arrosés.

— En effet. Merci à toi l'hume. Tu nous sers le repas, dit Trémadoc.

— Vin ? Eau ? Lait ?

Trémadoc ne consulta personne pour répondre :

— Eau et vin.

— Je voudrais aller me chauffer, cela se fait-il ? demanda Lirelle.

— Oui tu peux, lui répondit Wenlock.

Elle s'accroupit devant le feu et offrit ses mains à la chaleur des flammes. L'odeur du bois brûlé, la couleur des braises et cette position accroupie sur ses talons la ramenèrent des années en arrière quand, au retour de la lande en hiver, elle se tenait ainsi devant le foyer familial tandis que sa mère lui frictionnait les cheveux, puis la coiffait patiemment jusqu'à ce que tous les nœuds aient disparu. Une bouffée de nostalgie l'envahit, à laquelle elle se laissa aller, fatiguée de se surveiller constamment. Elle avait aimé ces rares moments de connivence avec sa mère. Ces quelques instants durant lesquels une réelle affection existait entre elles, permettant une communication rudimentaire constituée de soupirs, de postures et de rares et fugaces sourires.

— Eh bien, humelle de mon cœur, tu songes ?

Fiarine l'avait rejointe sans doute depuis quelque temps et la poussait de l'épaule.

— Oui… Je songe.

— Ce feu est délicieusement bon. Il réchauffe merveilleusement l'extérieur. Viens, il paraît que Bérias a déniché des vêtures pour nous trois. On va pouvoir s'habiller de sec. Il est vraiment efficace, cet hume.

Lirelle sourit et suivit son amie en descendant un escalier de bois bien éclairé qui sentait bon la cire. Un couloir lambrissé donnait accès à six portes fermées. Fiarine ouvrit la seconde à droite. Il s'agissait d'une chambre où était disposé une sorte de grand matelas posé sur six pieds de bois. On pouvait certainement y dormir à quatre ou cinq. Évelle était déjà dans la pièce et ôtait ses habits mouillés, aidée par Trémadoc. Quand les deux femmes entrèrent, ils riaient tous les deux et semblaient tellement heureux que Lirelle éprouva un petit pincement d'envie.

— Ah excusez-nous, on arrive trop tôt, commença Fiarine. Vous n'avez pas eu le temps de…

—… de changer de vêtements, enchaîna rapidement Lirelle.

— Mais c'est ce que je voulais dire monhumelle, je sais me tenir, dit Fiarine en prenant un air outragé qui fit sourire Lirelle.

Les deux jeunes gens cessèrent de rire et Évelle dit aux deux femmes :

— Voilà ce qui nous est proposé. Bérias a payé.

Il y avait, disposé en trois endroits, des vêtements beaucoup plus adaptés au voyage que ceux qu'elles portaient. Lirelle et Fiarine choisirent ce qui leur allait le mieux et Lirelle récupéra la veste du Mèn qu'elle avait prêtée à Évelle. Le cuir en était de très bonne qualité et, une fois sèche, elle serait très appréciable pour chevaucher. Bérias avait même pensé à leur acheter à chacune une sorte de grand manteau de cuir ciré, dont Évelle assura qu'il était totalement imperméable.

— Où a-t-il pu dénicher tout ça ? demanda Lirelle.

— Chaque auberge de la région propose des vêtures aux voyageurs, lui expliqua Évelle. Les aubergistes traitent ces habits avec les fabricants et les vendent dès que l'occasion se présente. Mais cette auberge est étonnante, je n'ai vu aucune servante dans la salle. D'ordinaire, ce sont des humelles qui font le service.

Quand elles remontèrent dans la salle, les quatre Libres étaient attablés en compagnie de l'homme encapuchonné qui leur racontait quelque chose.

— Connaissent-ils cet homme ? demanda Lirelle à Évelle.

— Cet hume ? Non, je ne crois pas, répondit la jeune femme.

Wenlock, Trémadoc et Bérias se levèrent ensemble à leur approche. L'inconnu les imita avec un temps de retard. Lirelle sentit que l'homme était souple et agile. Sa façon de se lever sans s'aider des mains et d'enjamber le banc dans un seul mouvement révélait l'homme d'action.

— Vous voilà prêtes, enfin, dit Trémadoc. Viens t'asseoir près de moi m'amie, continua-t-il à l'adresse d'Évelle. Vous deux, dit-il à Fiarine et Lirelle, choisissez votre compagnon.

Fiarine ne se fit pas prier et s'installa à côté, et même, contre Bérias. Lirelle s'assit à côté de Wenlock et se trouva ainsi en face de l'inconnu qui lui dit d'une voix très douce :

— Vous avez là une arme redoutable, monhumelle.

— Il s'agit de la mienne, mon père, intervint Wenlock tandis que Lirelle s'asseyait. C'est un sabre que j'ai pu obtenir à la mort de mon jeune frère. Il était Koté et a été accidentellement blessé lors d'un enseignement de combat. Traditionnellement, son sabre aurait dû rester à son collège, mais il m'a été rapporté par son Mèn instructeur. J'ai cru voir là la preuve d'une erreur de la part du collège et une volonté de se faire pardonner. Depuis, je ne quitte pas ce sabre.

— Mais ce n'est pas vous qui le portez, fit remarquer l'inconnu.

— En effet, je préfère le faire porter par cette humelle, car vous devez sans doute savoir qu'un sabre de surveillant porté par un hume attire toujours les regards et les demandes d'explication de la part des surveillants. Je ne sais pas me servir d'une telle arme, aussi n'ai-je aucune envie qu'un Koté avide d'exploit me lance un défi.

— Vous êtes pourtant armé, fit remarquer l'homme.

— Armé ? Je ne le suis pas présentement. Comment pouvez-vous savoir que je porte une arme ? s'étonna Wenlock.

— Pour deux raisons, répondit l'inconnu. La première est que cheminer sans arme serait une folie que je ne vous crois pas capable de commettre. La seconde est que le cal que vous présentez à main droite est sans conteste celui laissé par une arme maniée quotidiennement.

— Vous êtes très observateur, mon père, dit Trémadoc.

— Ma fonction m'oblige en effet à connaître la nature et les penchants des humes et des humelles, reconnut l'homme. Ce n'est qu'ainsi que je peux écouter et tenter d'aider les âmes perdues. Vous en êtes une, jeune humelle, dit-il en regardant Lirelle dans les yeux.

Elle jeta un coup d'œil en direction de Wenlock pour savoir si elle devait répondre et ce qu'elle devait répondre.

— Cette humelle est un peu étrange, en effet, mon père, dit Wenlock. Elle a été trouvée par un ami, il y a de cela six Saisons. Elle semble craindre beaucoup de choses et ne parler que peu fréquemment aux étrangers. Je n'ai jamais pu connaître son nom, mais elle paraît m'avoir adopté et comme vous pouvez en juger, elle possède de ces atouts qui laissent rarement un hume indifférent.

— De cela je ne peux juger, mon fils, répondit l'homme sans cesser de regarder Lirelle qui craignait cette inquisition.

Puis il parut ne plus s'intéresser à elle et se lança dans une conversation avec les hommes sur les risques actuels des voyages, tant du fait de la Saison, que de celui des hommes d'armes.

Lirelle remarqua en effet, ainsi que l'avait noté Évelle, que seuls des adolescents et de tous jeunes hommes assuraient le service en salle. Il ne semblait y avoir aucune présence féminine dans cette auberge.

Elle ne se sentait pas à l'aise. L'attention que l'inconnu lui avait portée la troublait. Assise en face de lui elle n'osait relever les yeux et passa tout le temps du repas le nez dans son bol.

Au moins, pensa-t-elle, *cela confirmera à ses yeux que je suis étrange.*

Ils restèrent encore un long moment attablés, sirotant une liqueur forte que le patron leur avait offerte. Lirelle était fatiguée. Depuis quelques instants, elle tentait d'accrocher le regard de Fiarine pour lui faire comprendre qu'elle voulait aller se coucher, mais son amie était apparemment trop bien installée contre Bérias pour penser à lui accorder un regard.

À la fin, n'en pouvant plus, Lirelle se leva. Tous les regards se tournèrent vers elle. Elle rougit et balbutia :

— Fatiguée.

— Il est vrai qu'il se fait tard, dit l'homme, et que vous avez, comme moi, de la route à couvrir demain. Je vous souhaite la bonne nuit, meshumes. Meshumelles, ajouta-t-il avec un petit salut.

Il se leva avec ce mouvement coulé que Lirelle avait déjà noté et quitta la salle sans se retourner.

Wenlock se tourna vers elle et voulut parler, mais elle mit son doigt sur sa bouche pour lui faire signe de ne rien dire. Elle se méfiait du soi-disant prêtre. Ils descendirent tous dans leurs chambres, laissant la plus petite à Évelle et Trémadoc et s'entassant tous dans la grande.

— Comment on fait ? demanda Fiarine.

— Comment fait-on pour quoi ? dit Lirelle.

— Eh bien, pour dormir.

— Oh ça, c'est facile : tu t'allonges, tu fermes les yeux et ça ne devrait pas tarder, dit Bérias.

— Mon dieu que cet hume a de l'esprit ! s'exclama Fiarine. Non, sérieusement, nous sommes cinq et cette couche n'a que quatre places, alors je répète ma question : comment on fait ?

— Je dors par terre, dit Gill. Ces couches sont souvent trop molles et mon dos ne le supporte pas.

Lirelle n'attendit pas. Elle ôta tout ce qu'il n'était pas disconvenant d'enlever et se coucha sous le drap de toile rêche mais chaude.

— Lirelle, avant de dormir, dis-moi ce que tu as pensé du père, demanda Wenlock.

— C'est un religieux ? demanda-t-elle.

— Oui. En tout cas, il le dit.

— Je m'en méfie. Il m'a beaucoup regardée et me paraît trop souple et trop agile pour un simple prêtre. Je ne sais pas comment ils sont ici, mais chez moi ils ne paraissent jamais aussi vifs et alertes. Il a également des cals. Aux deux mains.

— Tu as pu voir ses mains ? Il les maintenait toujours dans ses manches.

— Il était en face de moi et quand il a saisi son bol, j'ai pu les voir. Ce ne sont pas des mains d'homme de livres. J'ai trouvé que c'étaient plutôt des mains de combattant. (Elle laissa passer quelques secondes et ajouta :) Mais peut-être suis-je trop méfiante.

— Nous ne devons prendre aucun risque. Gill, tu prends le premier tour de garde, ensuite Bérias, puis moi.

— Et nous ? demanda Lirelle.

— Fiarine et toi êtes fatiguées. Il faut que vous soyez fraîches et disposes demain, car nous allons parcourir une très grande distance sans faire de pause. Si vous veillez, vous nous retarderez demain. Ne t'inquiète pas ; s'il se passe quelque chose, nous vous éveillerons.

Lirelle ne répliqua rien, trop heureuse de pouvoir enfin se coucher dans un lit, sous des couvertures chaudes et sèches. Elle ferma les yeux, sentit vaguement quelqu'un s'allonger près d'elle et s'endormit.

Elle ne vit rien de ce que fut la nuit. On la réveilla. Wenlock lui pressait l'épaule et l'appelait doucement :

— Lirelle, éveille-toi.

Elle ouvrit les yeux. La chambre était totalement sombre. Elle pouvait sentir l'haleine de Wenlock, tout près de son visage. Il murmura :

— Le jour est encore éloigné de quelques heures, mais il me semble que l'on s'est approché de la porte. Tiens-toi prête. Éveille Fiarine, je m'occupe des autres.

Elle fit ce qu'il lui avait demandé. Son amie se réveilla sans un bruit, à la première sollicitation. Elle avait dû développer certaines facultés lors de son séjour chez les vésanes, pour avoir tenu si longtemps dans cet enfer. Lirelle lui expliqua ce que lui avait appris Wenlock. Elle ne dit pas un mot, hocha la tête et descendit précautionneusement du lit.

Les hommes avaient préparé leurs armes, Lirelle entendit le son redoutable du métal qui glissait contre le cuir des fourreaux. Elle sortit également son sabre, tout en se demandant comment ils pourraient tous se battre, si le besoin s'en faisait sentir, dans un espace aussi réduit. Wenlock les disposa autour de lui et leur expliqua ce qu'il comptait faire.

— On ne voit pas de rai de lumière sous la porte, chuchota-t-il. S'il y a quelqu'un, ils doivent être dans le noir. Je vais allumer une torche et, dès qu'elle flambera, Gill ouvrira la porte. Je jetterai la torche dans le couloir de façon à aveugler ceux qui pourraient s'y trouver. Veillez à garder les yeux fermés. Êtes-vous prêts ?

Il battit son briquet et alluma une torche qu'il avait sortie de son sac. Lirelle ferma les yeux, éblouie par cette vive et soudaine clarté. Il fit signe à Gill qui ouvrit la porte à toute volée. Wenlock jeta la torche dans le couloir. On entendit des exclamations étouffées. Gill bondit hors de la chambre, suivi de Wenlock, Lirelle puis Bérias et Fiarine.

Dans le passage seulement éclairé par la torche de Wenlock qui continuait de brûler à terre, la confusion fut totale. On se battait, mais on ne savait réellement contre qui. À la lueur de la torche, Lirelle reconnut le patron de l'auberge aux prises avec Gill et Trémadoc. Il maniait le sabre avec autant d'efficacité que les casseroles et sa corpulence ne paraissait pas le gêner. Le jeune garçon qui s'était occupé des mithals se battait contre Évelle, tentant de l'assommer. Il ne frappait jamais avec le tranchant de son arme, mais uniquement avec le plat. Lirelle comprit qu'il ne savait pas quelle femme il devait capturer. Le cri que poussa « l'aubergiste » quand il la vit arriver, sabre à la main, lui confirma cette réflexion.

— C'est elle, la voilà ! Sur elle, Kotés, sur elle !

L'étroitesse du couloir empêchait les manœuvres des surveillants. Bérias et Wenlock se placèrent chacun de chaque côté de Lirelle, ce qui l'irrita, car elle ne pouvait plus rien tenter.

— Je peux me défendre mieux que vous. Écartez-vous ! leur dit-elle.

— Agis comme on te le dit, Lirelle ! souffla Wenlock en parant un coup de taille. Tu es trop précieuse pour qu'on risque de te perdre.

Ils ne pouvaient pas s'échapper, les surveillants barraient l'accès à l'escalier. Gill et Trémadoc commençaient à faiblir face à la montagne humaine qui leur faisait face et qui, ayant repéré Lirelle, se battait avec une vigueur et une rage accrues.

— Nous ne pourrons jamais sortir si tu ne me laisses pas passer, Wenlock, dit-elle.

Il admit qu'elle avait raison et lui assura un passage jusque vers le surveillant, tout en restant à ses côtés et Bérias derrière elle.

— Gill, à moi ! cria-t-elle.

Le jeune homme ne voulut pas la laisser passer. Prise d'une colère soudaine, elle le saisit par le col et le tira violemment en arrière.

— Occupez-vous des Kotés, cria-t-elle encore.

Elle se trouva face au gros surveillant qui suait abondamment.

— Peut-on se battre, avec autant de graisse à mouvoir ? lui demanda-t-elle.

Et, sans lui laisser le temps de répondre, elle enchaîna les attaques avec une rage animale, ponctuant chacun de ses coups par un cri qui lui venait du fond des entrailles. Elle en avait assez de devoir se battre partout où elle apparaissait. Assez d'être tour à tour celle qu'il fallait abattre, celle qui était un prétexte. La colère montait en elle, sans qu'elle puisse l'en empêcher. La seule chose qu'elle tenta fut de la canaliser dans son combat, dans son sabre.

Elle ne s'appartenait plus, mais devenait arme, ne faisait plus qu'un avec son sabre. Le surveillant parait, parait à nouveau et devait reculer. Les trois Kotés, sans doute trop peu aguerris, ne parvenaient pas à l'aider, tenus en respect par les quatre hommes et les deux femmes, Fiarine se servant de son sabre avec la dernière des vigueurs qui palliait un peu son manque de technique.

Lirelle était gênée, elle aussi, par la faible hauteur du couloir qui lui interdisait les mouvements amples. Elle appliqua donc instinctivement une technique différente, lançant des attaques plus courtes, les mains à hauteur du nombril. Moins puissants, ses coups étaient cependant beaucoup plus rapides et la taille de l'espace ne l'incommodait plus. Elle parvint à briser la garde du surveillant et à le frapper au front avec un mouvement vers l'avant qui assura une coupe profonde. Il tomba à genoux, se tenant la tête des deux mains que le sang tachait de plus en plus. Lirelle l'acheva en le perçant de part en part.

Elle ne le regarda pas s'écrouler, mais se tourna aussitôt vers les Kotés qui tenaient toujours tête à ses amis. Elle ne fit aucun sentiment ; tua rapidement deux d'entre eux tandis que le troisième, épuisé, était exécuté par Trémadoc.

— Où est le prêtre ? demanda-t-elle d'une voix dure.

— Pourquoi s'en occuper ? s'étonna Trémadoc. Partons rapidement.

— Il faut trouver le prêtre, insista-t-elle. Je suis certaine qu'il était avec eux. Nous ne pouvons le laisser derrière nous. Il peut nous suivre, indiquer où l'on va, laisser des indices.

— Mais… voulut répondre Trémadoc.

Elle se jeta sur lui, le sabre en avant.

— Trouve ce prêtre, l'hume. Trouve-le.

— Lirelle ! cria Fiarine, c'est Trémadoc, il est avec nous !

— Oui, dit Lirelle plus calmement. Je sais, je sais… Nous devons trouver cet homme, je le sens. Comment se fait-il qu'il ne soit pas sorti en entendant le combat ?

— Il a peur et attend que ce soit terminé pour se sauver, proposa Gill.

— Il faut nous en assurer. Où est sa chambre ?

— Je crois que c'est celle-ci, dit Évelle en désignant une porte. J'ai l'impression que c'est là qu'il est entré hier.

— Lirelle, en arrière, dit Wenlock. Si tu as raison, il peut tenter une manœuvre. Bérias, avec moi.

— Laisse-moi aller la première, dit Lirelle. Je sais bien mieux me battre que toi, je serai plus capable de…

— Lirelle, derrière ! ordonna Wenlock brutalement. (Puis il continua, plus doucement :) Derrière, s'il te plaît. Il est seul. Même s'il tente quelque chose, nous serons deux.

— Tu as tort, lui dit Lirelle en le laissant passer.

Bérias et lui allèrent devant la porte et frappèrent.

— Oui ? dit la voix de l'homme à l'intérieur.

— Mon père, pouvez-vous venir ? dit Wenlock. Il y a eu combat et un homme réclame votre présence avant de passer.

— J'ai entendu un grand vacarme en effet. Croyez-vous que je puis sortir maintenant ? Tout est terminé ? Je ne suis pas homme d'armes, dit la voix à travers la porte.

Lirelle murmura :

— Attention, il prépare quelque chose ! Laisse-moi passer demanda-t-elle à nouveau.

— Non ! répondit Wenlock. Vous pouvez sortir, mon père, il n'y a plus de danger.

La porte s'ouvrit d'abord lentement, puis à la volée. Simultanément, quatre objets brillants jaillirent de la pièce sombre. L'un d'entre eux se ficha dans la gorge de Bérias qui s'écroula, l'autre dans l'épaule de Wenlock, un troisième se planta dans le mur tout près de Lirelle en vibrant et elle dévia la trajectoire du quatrième avec son sabre.

L'homme bondit dans le couloir juste après, un sabre à la main. Il para facilement le coup que lui destinait Lirelle et, sautant par-dessus les corps dans le couloir, se sauva dans l'escalier. Elle bondit à sa poursuite, mais il était beaucoup trop rapide. Il fut dehors bien avant elle, laissant la porte de l'auberge ouverte. La jeune femme ne voulut pas tenter de le poursuivre, craignant qu'il l'attende peut-être quelque part dans le jour naissant. Elle ferma la porte à clé et redescendit.

Fiarine était agenouillée près de Bérias, lui tenant la tête. Évelle et Trémadoc soutenaient Wenlock qui saignait abondamment.

— Il faut lui retirer ça, disait Gill. Tenez-le.

Il prit l'objet et tira d'un coup sec. Un petit jet de sang s'échappa, tandis que Wenlock perdait connaissance.

— Nous devons partir immédiatement, dit Lirelle. Le surveillant m'a échappé. Il est possible qu'il galope maintenant pour aller chercher de l'aide.

— Il t'a échappé ? Je croyais que tu étais capable de venir à bout de tous les surveillants ? cria Évelle.

— Je n'ai jamais…

— Tu n'as jamais rien fait ! Depuis que tu es dans notre monde, les morts s'accumulent. Tu portes la mort sur toi, étrangère !

— Je n'ai pas demandé à venir et c'est vous qui…

— Tu n'as pas demandé à venir, mais tu es là, pour notre malheur. Nous aurions dû les laisser te prendre et rien de tout ça ne serait arrivé !

Lirelle ne réfléchit pas et gifla la jeune femme à toute volée.

— Silence ! cria-t-elle. Ce n'est pas pour ce que tu penses de moi, mais pour la trahison envers ce à quoi tu croyais ainsi que ceux qui sont morts.

Elle se détourna d'elle et alla vers Fiarine.

— Tu as bien fait, elle commence vraiment à m'échauffer les oreilles celle-là, lui dit son amie. (Puis, regardant Bérias, elle soupira :) Un hume qui était bon et beau. C'est trop rare pour mourir aussi stupidement. Tu leur avais pourtant dit de se méfier, mais non, les humes ne pensent qu'avec leurs couilles. Ils ont le cerveau entre les jambes et nous autres humelles restons là à les pleurer.

— Lirelle, intervint timidement Gill. Je crois qu'il faut que vous leur coupiez la tête pour qu'on les place comme les autres.

— Non, Gill. Je ne leur couperai pas la tête. Faites-le si vous le voulez, mais je ne vous aiderai certainement pas.

Trémadoc et lui accomplirent leur macabre besogne et disposèrent les corps ainsi que les fois précédentes. Cela devenait maintenant une signature, comme l'aurait certainement voulu Lothar. Pendant ce temps, Évelle et Fiarine rassemblaient les affaires.

Lirelle extirpa l'objet tranchant qui était resté fiché dans le bois de la cloison ; il s'agissait d'une sorte de roue de la largeur d'une main et équipée de dents pointues et coupantes. Une arme de jet. Redoutable pour qui savait s'en servir ; petite, facile à dissimuler et suffisamment coupante pour trancher le fil d'une vie. Elle la garda dans ses affaires, voulant apprendre à la lancer.

Les trois femmes sortirent, Lirelle en tête, et allèrent chercher les mithals que le surveillant n'avait heureusement pas eu le temps de voler.

Elles revinrent vers le devant de l'auberge et l'on attacha Wenlock, toujours inconscient, sur sa monture. Le corps de Bérias fut chargé sur son mithal. Il n'était pas question de le laisser dans l'auberge et de montrer qu'un des Libres était mort.

— Attendez, dit Fiarine au moment où ils allaient partir.

Elle courut dans l'auberge.

— Mais que va-t-elle faire ? Nous devons y aller rapidement ! protesta Trémadoc.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps : Fiarine revint, deux gros sacs dans les bras.

— J'ai mis là-dedans toutes les victuailles que j'ai pu trouver, dit-elle, essoufflée. On n'aura pas besoin de se ravitailler avant quelques jours. J'ai aussi pris des linges pour soigner l'épaule de l'hume.

— Tu vois qu'il ne fallait pas penser à mal, dit Lirelle en regardant Trémadoc.

— Pourquoi ? Il a pensé, cet hume ? Eh bien au moins, c'est un progrès ! dit Fiarine en attachant ses sacs sur le mithal sans cavalier.

Ils avaient enterré Bérias dans une zone boisée. C'était Wenlock qui l'avait choisie, une fois qu'il eut repris connaissance et recouvré tous ses esprits, parce qu'il pensait que son ami l'aurait appréciée de son vivant. Ce fut une courte cérémonie très poignante pendant laquelle Fiarine pleura beaucoup, en silence.

Les jours qui suivirent furent éprouvants pour les fugitifs qu'ils étaient devenus. Ils ne pouvaient s'arrêter dans aucun endroit chaud, devaient éviter toutes les voies importantes et se cachaient à la vue du moindre berger qui menait ses bêtes au champ.

Le seul motif de satisfaction fut le prompt rétablissement de Wenlock qui, le soir même du combat, pouvait se tenir à dos de mithal et diriger seul sa monture. Fiarine, aidée d'Évelle, lui avait confectionné un bandage qu'elle changeait scrupuleusement tous les soirs, faisant bouillir le tissu de longues minutes dans un récipient pris à l'auberge et réservé à cet effet.

— Pourquoi fais-tu bouillir ça ? lui demanda Lirelle, la première fois qu'elle la vit agir ainsi.

— Les bandages de blessé contiennent une foule de bêtes si petites qu'on ne peut les voir. Il faut les tuer par la chaleur, sinon elles se remettent dans la plaie qui ne peut guérir ou même qui se gangrène.

— Comment sais-tu cela, toi ?

— Ah, ah ! C'est que je n'ai pas toujours été vésane, monhumelle.

— Oui je sais, avant, tu étais une… Je ne sais pas comment on dit dans ton monde, une fille de joie, c'est ça ?

— Une fille de joie, c'est un joli terme, mais un peu hypocrite, non ? Bien peu sont joyeuses, je te l'assure. Avant ça encore, j'étais la ménagère d'un apothicaire très bon et très vieux. Quand je lavais son officine, le soir, il me donnait des leçons sur les herbes qui soignent, les poudres qui calment les douleurs et sur ce qu'il faut faire et ne pas faire en cas de blessure, brûlure, fièvre…

Le soir, ils s'arrêtaient parfois dans des bosquets, en contrebas du chemin, partout où il leur était possible de passer quelques heures à l'abri des regards.

Wenlock parlait peu. Il semblait morose et perdu dans de sombres pensées. Un soir, Lirelle vint le voir, alors que c'était à lui de monter la première garde qu'on lui réservait toujours, car c'était la moins éprouvante.

— Tu ne veux pas dormir ? lui demanda-t-il.

— Pas tout de suite. Quelque chose me tracasse.

Il ne dit rien. Elle attendit un instant puis enchaîna :

— Tu me tracasses.

Il ne dit toujours rien. Elle continua :

— Que se passe-t-il, Wenlock ? Dis-le-moi.

Au bout d'un long moment pendant lequel Lirelle se demanda s'il allait enfin se décider à parler ; il poussa enfin un profond soupir et lui expliqua :

— Je ne suis pas digne d'être Autonome… Jamais je n'aurais dû ouvrir cette porte. J'aurais dû t'écouter et me méfier davantage. Bérias serait toujours vivant. Il est mort à cause de ma bêtise.

— C'est vrai, dit-elle aussitôt. Tu as agi stupidement.

Il la regarda, apparemment surpris.

— Tu croyais que j'allais te défendre ? Eh bien non. Tu as commis une faute. Tu n'as pas voulu faire confiance à une humelle, étrangère en plus. Mais je pense que tu es en train d'en commettre une autre.

— Laquelle ?

— Tu te complais dans tes remords et tes regrets. Tu t'enfermes dans un système mortifiant qui t'interdit d'avancer, de porter intelligemment le poids de ton erreur et de profiter de tout ce qu'elle pourrait t'apprendre sur toi. Sache que moi aussi j'ai agi stupidement et Bérias est aussi mort par ma faute. J'aurais dû t'assommer pour que tu ne l'ouvres pas, cette porte.

— Allons, Lirelle… commença-t-il.

Elle l'interrompit.

— Allons quoi ? Une femme, une humelle n'assomme pas un Autonome ? Allons quoi ? Une humelle ne peut pas prétendre s'opposer aux décisions d'un homme ? C'est ça ?

Il laissa à nouveau passer un instant puis dit :

— Tu as raison, je recommence. C'est difficile de vivre à tes côtés. Tu bouleverses tout ce que l'on a appris, tout ce à quoi on a été habitué. Mais tu as raison. J'écouterai tes avis, autant que ceux des autres. Tu sais, chez nous, les humelles ont rarement le droit à la parole quand il s'agit de choses guerrières.

— C'est une grosse erreur. Et ceux qui l'auront compris les premiers auront un grand avantage sur leurs ennemis, tu peux me croire.

— Te voyant, je te crois, lui dit-il en lui adressant le premier sourire depuis le jour du combat à l'auberge.

— Merci. Tu es un homme valable, Wenlock. Je suis contente de voyager avec toi.

— Et toi, tu es une… femme, c'est ça ? Une femme vraiment extraordinaire.

— Quand serons-nous chez les Libres ? demanda-t-elle, le sujet de la conversation prenant un tour qui la mettait mal à l'aise.

— Dans deux jours normalement.

— Je vais me coucher. Bonne veille, lui dit-elle en se penchant rapidement pour lui poser un léger baiser sur la joue.

Il eut à peine le temps de le réaliser qu'elle était déjà partie.

– Chapitre huit –

— Voilà, c'est Compbel ! dit fièrement Trémadoc.

Ils avaient voyagé, pendant plusieurs heures, dans une forêt de plus en plus dense, de plus en plus sombre. Wenlock, Trémadoc et Gill étaient nerveux, craignant une embuscade qu'il aurait été facile de tendre sous ces bois touffus et au sein desquels la vue était très limitée. Suivant toujours la même voie qui serpentait entre les feuillus puis les résineux, les hommes s'étaient progressivement détendus. Le chemin avait commencé à monter et Trémadoc était parti au galop vers l'avant, suivi d'Évelle.

Ils venaient de le rejoindre au sommet d'une colline. Ils découvrirent, grâce à une trouée dans les sapins, une vaste vallée où coulait une petite rivière. Là où elle disparaissait, s'élevait une autre colline aux dimensions plus imposantes que celle sur laquelle ils se tenaient. Une construction tout en pierre y défendait l'accès à la vallée.

Elle était entourée par deux enceintes. La première, pas très haute, délimitait un périmètre herbeux où donnait une voie empierrée. Un mur crénelé formait la seconde. Haut et épais, il avait été bâti à même le rocher et se servait du rocher lui-même dans certains passages.

D'où ils se tenaient, Lirelle put voir qu'un chemin de ronde le parcourait et sa largeur permettait certainement le passage de plusieurs hommes de front. Juste derrière venait le château proprement dit. Il était impressionnant. Hautes tours à l'aspect austère, murailles édifiées sur le roc, mâchicoulis ouvragés et donjon carré s'élevant plus que tout le reste du bâtiment. Les toits des tours et du donjon étaient pointus, très pentus, couverts d'ardoise noire et s'élevaient fièrement vers le ciel. Au sommet de chacun battait une bannière vivement colorée. La forteresse semblait inexpugnable.

— C'est le château des Libres ? demanda Lirelle.

— Oui, expliqua Wenlock. Il appartenait à un noble dont la famille a été jugée coupable par les surveillants et exécutée. Toute la famille.

— Coupable de quoi ?

— De non-allégeance.

— Les nobles doivent prêter allégeance aux surveillants ?

— Oui. C'est devenu obligatoire pour qu'ils puissent continuer à jouir de leurs droits. Il a donc cherché comment se débarrasser du système surveillant et a…

— Fondé le mouvement des Libres ?

— Non. L'organisation existait auparavant, mais il a permis son essor en offrant sa demeure et ses terres. La plupart des ouvriers, paysans, tanneurs, que tu verras ici sont des Libres. Le domaine fonctionne comme une seigneurie normale. Pour l'instant, personne ne connaît sa fonction réelle. Elle est restée secrète au prix de bien des sacrifices. Un intendant a

été nommé à la mort du noble dont le nom doit rester caché ; moi-même, je ne le connais pas. C'est maintenant cet intendant qui, aux yeux des surveillants et de la noblesse, gère la totalité des terres et des biens, jusqu'à ce que naisse un héritier mâle qui pourra reprendre la charge du château.

— Et je suppose qu'il ne naît pas d'héritier mâle…

— Il ne peut en naître, le fils du noble était le dernier et comme il a été exécuté… Le noble est parvenu à falsifier les documents relatifs à sa famille et s'est inventé une lointaine lignée cousine. Doublement lointaine ; d'un côté par le sang, de l'autre par la distance. Il l'a située à l'autre bout du pays, en une région très montagneuse peu habitée, peu fréquentée, recouverte par les neiges les quatre cinquièmes de l'année.

Derrière le château apparaissaient des sommets enneigés teintés de rose par le soleil couchant.

— Ici aussi c'est un pays de montagnes, fit remarquer Lirelle.

— Oui, mais ici elles sont belles, répondit Gill.

Ils descendirent dans la vallée par un chemin odorant, sentant la résine de sapin et doux sous le sabot des mithals. Pour la deuxième fois depuis son arrivée dans ce monde, Lirelle se sentait bien. La première avait été dans la salle obscure d'Albane.

Pourtant, elle était traquée, Évelle affichait une mine de plus en plus hostile à son encontre et elle n'était pas dans son monde. Malgré tout, cette descente dans les aiguilles de sapin, l'odeur du sentier, la beauté de la vallée, tout cela l'apaisa d'une façon remarquable. Elle se sentit aussi bien que lorsqu'elle regardait la mer, depuis la Pointe du pendu, dans sa lande, il y avait de cela si longtemps.

Dès qu'ils prirent pied sur la voie empierrée et très bien entretenue qui menait à la forteresse, on entendit sonner une cloche.

— Nous sommes annoncés, dit Trémadoc avec un large sourire.

Les quatre Libres affichaient une mine si réjouie qu'il était difficile d'y rester insensible. Lirelle sentait monter en elle un sentiment d'allégresse et Fiarine paraissait tout aussi joyeuse.

Ils parvinrent au portail de la première enceinte. Un homme les y attendait.

— Bienvenue, Autonome ! s'exclama-t-il en saluant Wen-lock. Tout le monde sera heureux de vous savoir enfin de retour ! Laquelle de ces deux humelles est la perturbation ?

La joie de Lirelle disparut immédiatement. Wenlock lui jeta un rapide regard et répondit à l'homme qui souriait toujours :

— Lirelle, que voici, est la personne qui a créé la perturbation, Raül. Elle *n'est pas* la perturbation, elle a *créé* la perturbation.

L'homme continua de ne parler qu'à Wenlock, sans jeter un seul regard à Lirelle.

— Tous les Libres sont heureux de savoir qu'elle va les aider et…

— Figure-toi, Raül, que la perturbation parle, intervint Lirelle en contenant difficilement sa colère. Elle est capable de prononcer des mots et de les assembler en un langage articulé que tout le monde peut comprendre. Tu peux donc t'adresser directement à elle. Et tu pourras ainsi constater que, tout humelle qu'elle soit, elle est à même d'entendre ce que tu dis. (Puis elle se tourna vers Wenlock et lui dit :) Je suppose que ce sera ainsi dans tout le château tant

qu'on ne me connaîtra pas. Je n'en ai plus envie, je ne supporte plus d'être traitée comme une chose, une occasion, un prétexte, une chance, ou tous les termes que tu pourras imaginer pour expliquer ma présence parmi vous. Alors voici ce que je vais faire. Je vais aller dans la vallée, là-bas, près de cette rivière qui coule si paisiblement et qui ne pose aucune question. Pendant ce temps, tu vas voir tranquillement tes amis, tes alliés, tous les gens que tu veux, vous fêtez ton retour, vous buvez, vous mangez, vous faites ce que vous voulez, mais surtout ! Surtout, tu leur expliques gentiment que je suis un être humain, qu'on peut me parler et que je répondrai. Que je ne suis pas une perturbation, mais une femme qui ne désire qu'une chose : être considérée comme une femme. Et si jamais personne, dans ton château, dans tes Libres ou je ne sais quoi, ne veut comprendre ça, je m'en vais. Je vous quitte. D'accord ?

— Je comprends Lirelle. Excuse Raül, il ne pouvait savoir.

— Je l'excuse si cela peut te faire plaisir, il n'est rien pour moi, pas plus que je ne le suis pour lui ; mais je n'excuse pas ton monde ni l'éducation que vous donnez à vos enfants.

— À nos… ?

— Aux humots, intervint Fiarine et elle ajouta : Je vais avec elle.

Elles tournèrent bride et redescendirent le chemin jusqu'à l'herbe de la vallée puis trottèrent en direction du cours d'eau.

— Tu as bien fait de leur envoyer tout ça à la face, à ces Libres. Ils commencent moi aussi à me fatiguer, commenta Fiarine en posant pied à terre près de la petite rivière.

— J'en ai assez d'être une perturbation, répondit Lirelle d'un ton découragé.

— Accepte-le, tu ne pourras y changer quelque chose que si tu l'acceptes d'abord et que tu œuvres pour que ça se modifie.

— Tu parles comme une mère de collège, lui dit Lirelle en souriant.

— Dieux, pas ça ! s'exclama son amie en levant les bras au ciel. Il ne manquerait plus que tu me traites de mère collégiale, ces humelles qui ne savent rien du plaisir ou qui le prennent en cachette, pour qu'il ne soit pas dit que leur esprit pur est souillé par les orgasmes. Mais tu peux dire que je suis sage, je t'en donne le droit.

— La sagesse ne s'apprend donc pas que dans les livres.

— Heureusement ! S'il fallait savoir déchiffrer les écritures pour être sage, je peux te dire qu'il n'y aurait pas grand monde de sensé dans ce monde ! Tu sais lire, toi ?

— Oui. J'ai découvert dans la cellule de la mère du collège que je savais lire.

— Et tu ne savais pas, avant ?

— Je ne pense pas, je ne parlais même pas ; alors lire…

— Comment tu crois que ça c'est fait : ton passage, tout ce que tu sais, comment tu sais te battre, comment tu sais parler, être aussi sage, tenir la tête haute face aux humes…

— Tenir tête aux humes, j'ai bien l'impression que tu n'as pas eu besoin d'être une perturbation pour le faire, toi.

— C'est vrai que je les remets facilement à leur place, concéda Fiarine. Mais ne juge pas les autres humelles en fonction de ce que je fais. J'ai été le désespoir de ma mère pour ça.

— Je croyais qu'il n'y avait pas de mère et que les enfants étaient placés en collège où ils étaient élevés.

— Oui… par une mère. Une humelle qui s'occupe de nous jusqu'à un certain âge. On l'appelle notre mère. Elles sont plus ou moins gentilles… La mienne était acceptable. C'est vrai que je n'ai jamais été très respectueuse avec les humes. Ça m'a d'ailleurs valu quelques ennuis… Mais pourquoi est-ce que, sous prétexte qu'ils ont des couilles et des poils partout, il faudrait qu'on leur doive le respect ? Tu peux me le dire ? Le respect, j'ai toujours pensé que ça se gagne. On ne naît pas avec. Non ?

— Si.

— Alors, dis-moi, comment ça se fait que tu sois comme ça ?

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas. Je sais parler, lire, comprendre, je sais me battre à mains nues, avec un sabre, je sais monter à mithal, il est possible que je sache encore de nombreuses choses mais que je l'ignore parce que je n'en ai pas encore eu besoin, mais je suis incapable de te dire comment cela a pu être possible.

— Et comment tu as pu voyager en même temps que le Mèn ?

— Je l'ignore également. Je me souviens d'une sorte de lumière, la chèvre était tout contre moi, elle avait aussi peur que moi, puis je me suis évanouie pour me retrouver dans un roncier. C'est tout ce que je peux te dire. Ensuite, ça n'a été qu'une fuite ; devant la Saison, devant les mères du collège, les vésanes et maintenant devant les surveillants.

Fiarine la poussa de l'épaule.

— Allez, tu vois tout en sombre. Tu m'as rencontrée, c'est bien ça, non ?

— Si.

— Et puis, tu as rencontré Wenlock, ajouta-t-elle avec un petit sourire.

— Wenlock ? s'étonna Lirelle. Qu'est-ce qu'il a à voir avec ça ?

— Si tu ne le sais vraiment pas, tu le sauras bientôt, je peux te le dire.

— Qu'est-ce que tu racontes…

— Rien, je ne raconte rien. Sois patiente, c'est tout.

Lirelle ne répondit pas et affecta de penser à autre chose, bien que les paroles de son amie l'aient troublée. Il est vrai qu'elle appréciait assez la franchise de l'homme et la façon qu'il avait de la considérer comme une personne, malgré son appartenance aux Libres. Il était vrai aussi, elle s'obligea à le reconnaître, qu'elle n'avait jamais été habituée aux attentions discrètes qu'il lui réservait. Personne ne la considérait comme il le faisait. Sauf Fiarine. Fiarine, son amie, sa sœur. Mais lui, c'était trop différent, trop troublant. D'en parler ainsi avec l'ancienne vésane lui permit de prendre conscience, qu'elle éprouvait à l'égard de Wenlock un étrange sentiment dont elle n'osait encore reconnaître la nature.

Elles restèrent un long moment au bord de la petite rivière. Ce fut un instant précieux. Un de ces instants hors du temps, hors des contingences. Elles ne pensaient plus aux hommes tués, aux combats. Elles n'avaient plus besoin d'être constamment sur le qui-vive. Elles pouvaient marcher le long du cours d'eau, s'asseoir où elles le voulaient, dans un endroit dégagé, sur un petit monticule, à la vue de quiconque serait passé par là, sans craindre de se faire repérer par les surveillants. Elles se sentaient en sécurité, protégées par la masse imposante du château et par le nombre de Libres qu'il abritait.

— Vois-tu, dit pensivement Lirelle à son amie, je comprends en ce moment ce qu'est le bonheur.

— Ah oui ? et c'est quoi le bonheur ?

— C'est sans doute le repos du malheur, de la peur, de la honte, de l'angoisse. Je vis là, maintenant, avec toi, un instant de bonheur. Il faut le goûter, le savourer, sans penser à quoi que ce soit d'autre.

Elles se promenèrent à dos de mithal, à pied, s'amusèrent à jeter des pierres dans l'eau. Fiarine montra même à son amie comment elle excellait dans la technique des ricochets. Après quelques essais infructueux, Lirelle devint aussi bonne qu'elle et finit même par la dépasser.

— Tu es décourageante ! s'exclama Fiarine quand la pierre que venait de lancer Lirelle ricocha puis glissa sur l'eau avec grâce. Quand j'étais humotte, j'étais la meilleure à ce jeu. Je lançais des pierres plates tous les jours ou presque. Même les humots brailleurs et fiers comme des coqs n'arrivaient pas à me surclasser. Je te montre comment il faut faire et voilà que tu deviens meilleure que moi en un rien de temps ! C'est vexant.

— Tu vois tout en sombre, lui répondit Lirelle en souriant. Dis-toi que l'élève a dépassé le maître, ce qui doit être l'objectif de tout bon maître. D'ailleurs, je ne suis pas tellement meilleure que toi à ce jeu. Mes pierres ne rebondissent pas beaucoup plus que les tiennes et ne vont pas beaucoup plus loin. Elles…

— Arrête, c'est encore pire quand tu essaies de me réconforter ! Je ne sais pas si je vais t'apprendre comment il faut faire avec les humes, parce que tu me les prendras tous, j'en suis certaine.

Lirelle rougit et baissa la tête. Fiarine éclata de rire et lui dit :

— Non, finalement, je crois que tu ne deviendras pas forcément meilleure que moi en ce qui concerne les humes. Tu as beaucoup trop de retard et je ne pense pas que le Mèn t'ait donné quelque chose à ce sujet.

— Tu te moques.

— Oui. Tiens, à propos d'humes, en voici un qui nous cherche, ou bien c'est peut-être seulement toi qu'il cherche.

Wenlock arrivait, accompagné d'un homme apparemment assez âgé. Il les vit et vint vers elles au petit trot.

— Meshumelles, je suis bien aise de vous trouver, dit-il en sautant de mithal.

Ni Lirelle, ni Fiarine ne lui répondirent.

— J'ai convoqué le Libre-conseil et ai présenté tout ce que je sais sur ton histoire à ses membres. Ils souhaiteraient te poser quelques questions et entendre ce que tu penses du système-surveillé. Ils souhaiteraient également te voir te battre contre quelques-uns de nos meilleurs combattants. Tu comprends, il est important pour eux de savoir ce que tu as pu apprendre lors de ton voyage.

— Il faut donc que je fasse l'animal savant ? demanda Lirelle.

— Il ne s'agit point de cela, jeune humelle, intervint le vieil homme. Wenlock ne m'a pas présenté, trop occupé à se justifier à vos yeux, ajouta-t-il, une lueur de malice dans les yeux.

Il était resté sur sa monture et descendit à terre en passant la jambe par-dessus l'encolure de l'animal puis en se laissant glisser avant de se recevoir très souplement sur le sol. Lirelle fut impressionnée par son agilité, qui contrastait avec son âge visiblement vénérable.

— Je suis Gontiral, un des sages du Libre-conseil. Le terme de sage signifie simplement que je fais partie des plus âgés de cette assemblée, mais ne constitue aucune référence pour ce qui concerne ma capacité à raisonner, précisa-t-il en prenant Lirelle par le bras et l'entraînant

avec lui. Voyez-vous jeune humelle, il faut, si vous me le permettez, que je vous narre quelque chose d'importance. Les surveillants actuels représentent ce qui reste d'une caste particulière de la noblesse d'antan. Je ne sais de quel monde vous venez, Wenlock n'a pas été très clair à ce sujet, et ne sais si vous avez, dans votre monde, des nobles, du clergé, du peuple…

— Si. Il y a tout cela dans le monde d'où je viens.

— Merveilleux. Ainsi, vous pourrez mieux entendre ce que je me prépare à vous expliquer. Il y a très longtemps, il y avait dans ce monde-ci une caste de nobles qui se trouvait au faîte de la hiérarchie sociale. Parmi ces nobles se dégageaient des individus dont les connaissances scientifiques en firent rapidement des êtres supérieurs non seulement sur le plan matériel, mais également sur le plan intellectuel. Ils devinrent pour la plupart rapidement hautains et imbus d'eux-mêmes et de leur savoir qui était, il faut le reconnaître, considérable. Ils décidèrent donc qu'ils allaient surveiller le bas-peuple, la petite noblesse et même le clergé. Oh, bien sûr, cela ne se fit pas sans heurts. Il y eut des révoltes ; on ne peut pas parler de guerres, tant elles furent rapidement écrasées par les surveillants. Pourquoi, vous demandez-vous sans nul doute, pourquoi ont-ils si aisément réussi à écraser ces soulèvements populaires ? C'est très simple : ils avaient, par je ne sais quel procédé scientifique extrêmement élaboré, acquis la possibilité de voyager dans d'autres mondes, comme vous l'avez expérimenté vous-même, jeune humelle. Doués de cette remarquable faculté, ils sont allés dans un monde où il leur a été possible, moyennant sans nul doute un arrangement hypothétique avec les êtres du lieu, d'apprendre et de faire leurs, des techniques de combat auxquelles personne n'est parvenu à trouver une riposte efficace. Vous le savez car vous voilà détentrice, si Wenlock nous l'a bien expliqué, d'une partie de ce savoir guerrier. Donc, si l'on ajoute à la possibilité de se déplacer instantanément dans l'espace et, sans doute, le temps, à la connaissance d'un art martial inégalé, nous avons devant nous une caste qui peut diriger un monde et agir comme elle le souhaite, sans que quiconque ne puisse s'y opposer. Entendez-moi bien, jeune humelle, tous les surveillants ne sont pas des monstres. Certains prennent même à cœur leur mission de protection du peuple. Mais ils sont rares. De plus en plus rares. Les Libres luttent depuis des centaines de Saisons dans l'ombre, pour rétablir un équilibre de connaissance et de pouvoir dans le monde. Depuis quelque temps, nos meilleurs mathématiciens prédisent qu'un facteur étrange, c'est ainsi qu'ils l'appellent, viendra perturber le système-surveillé qui fonctionne, toujours selon eux, d'une façon proche du chaos. Ils prétendent, ces mathématiciens, que les voyages de plus en plus nombreux des surveillants ne peuvent que créer un état chaotique imprévisible, dans lequel la moindre petite perturbation sera capable de gripper les rouages. Il se trouve qu'il est possible qu'ils aient eu raison. Nous ne connaissons rien de leur science, de leur faculté de voyager. Nous savons en revanche que votre présence interdit tout voyage, on vous l'a déjà dit, je crois. Pourquoi, les empêchez-vous de voyager ? Pourquoi et comment êtes-vous en mesure de vous battre comme eux, exactement comme si vous aviez lu leur science, suivi leur formation ? Si nous connaissions tous ces points, nous gagnerions plusieurs dizaines de Saisons dans notre combat contre ce système qui devient chaque Saison plus oppressant. Saviez-vous, jeune humelle, que la Saison est un phénomène qui n'existait pas dans notre monde ? Saviez-vous qu'il est apparu brutalement et qu'il paraît se développer d'une manière alarmante ? Bon nombre de nos penseurs attribuent ce fléau aux voyages des surveillants. Je n'avais, pour ma part, aucune certitude mais vous voyant et connaissant un peu de votre histoire, je me dis que si vous êtes venue dans ce monde, pourquoi ces êtres immondes et redoutables n'auraient-ils pas suivi le même chemin ?

— Mais alors, comment expliquer que les voyages aient été possibles après son apparition, si la Saison est une perturbation ? demanda Lirelle.

— Je ne sais, jeune humelle, je ne sais, répondit le vieil homme en secouant la tête. Alors, viendrez-vous avec nous, accompagnée de votre amie, pour nous expliquer tout ce que vous savez ? Même si vous croyez que ce n'est que peu de chose, tout ce que l'on peut apprendre à propos des surveillants nous est infiniment précieux, soyez-en persuadée.

Lirelle regarda Fiarine qui lui fit un discret signe de tête, qu'elle interpréta comme un encouragement à accepter.

— Je viens avec vous.

— Ah ! Voilà une…

— Je viens avec vous, mais Wenlock sait combien je suis lasse d'être considérée comme une curiosité que l'on peut utiliser. Ma susceptibilité à ce sujet va croissant, je préfère vous en avertir tout de suite.

— Voilà une décision qui me chauffe le cœur, allais-je dire. Quant à votre sentiment vis-à-vis de votre situation, il est totalement légitime et je veillerai personnellement à ce que votre identité soit connue de tous et de toutes, de façon à ce que l'on ne vous considère pas autrement que n'importe qui dans le château. Cela vous agrée-t-il ?

— Oui. Merci.

Ils revinrent à pied, Wenlock tenant leurs deux mithals par la bride, les montures des femmes suivaient, s'arrêtant ici et là pour chipoter une touffe d'herbe. Pendant ce court trajet, Gontiral s'entretint avec Fiarine.

— Quel âge a-t-il ? demanda Lirelle à Wenlock.

— Je l'ignore. Il est plus vieux qu'il n'y paraît, mais beaucoup plus agile que son apparence ne le laisse entendre.

— J'ai vu.

— Lirelle… Merci pour ce que tu veux bien faire pour nous. Gontiral s'est engagé à faire respecter ta personne. Tu peux considérer que j'y veillerai également.

— Comprenez bien tous les deux que je vous le demande autant pour moi que pour ceux qui pourraient m'irriter et me faire sortir de mes gonds.

— Je l'avais bien entendu ainsi.

Lirelle s'arrêta et, fixant le Libre, dans les yeux, elle précisa :

— Je ne veux pas paraître supérieure, mais j'ai peur des pouvoirs qui m'ont été donnés pendant ce voyage qui m'a transportée jusqu'ici, dans ton monde. Je me bats mieux que la plupart des gens que tu connais, mieux que certains surveillants et je crains cette faculté que je ne suis pas certaine de maîtriser totalement. J'ai très peur qu'elle ne soit très dangereuse si jamais j'en perds le contrôle. Tu comprends ?

— Parfaitement. Et sache que je ne t'ai jamais jugée comme une personne qui se considérait supérieure aux autres.

Ils reprirent le chemin qui permettait l'accès aux enceintes du château. Raül était toujours de garde au portail de la première enceinte. Lirelle ne lui adressa pas un regard, mais lui la considéra avec un mélange de crainte et de haine qui n'échappa pas à Fiarine.

Ils traversèrent la zone herbeuse jusqu'à la muraille de la seconde enceinte. La lourde porte de métal était fermée, mais s'ouvrit sans qu'ils aient besoin de le demander. Le mécanisme

devait être parfaitement entretenu, car les deux vantaux du portail n'étaient chacun manœuvrés que par un seul homme et leur mouvement ne produisit aucun son.

— Il ne ferait pas bon se faire hacher par ces portes quand elles se referment, dit Fiarine.

— Hacher ! cria subitement Lirelle.

Les deux hommes et Fiarine la regardèrent comme si elle avait perdu l'esprit.

Elle avait fait stopper son mithal si brutalement que la bête, pourtant paisible, avait bruyamment renâclé.

— Hacher, Fiarine ! Hacher ! répéta Lirelle en riant.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es fatiguée ? lui demanda son amie.

— Ne me regardez pas comme si j'étais devenue folle. Fiarine vient de me donner une idée pour combattre la Saison !

— Combattre la Saison ? C'est vrai que tu es devenue folle, commenta Fiarine.

— Wenlock, y a-t-il du papier, de quoi dessiner, dans ton château ?

Elle était si impatiente, si pressée, que Wenlock ressentait une espèce d'excitation communicative à la voir et lui demanda de le suivre en trottant vers l'intérieur du château. Lirelle, entièrement prise par son idée impérieuse, ne regarda pas l'agencement de l'espace séparant la seconde enceinte et le château. Elle ne vit pas les constructions bâties contre la muraille, dont les toits partaient du mur lui-même ; elle n'entendit pas les sons que produisaient toutes les activités de la véritable petite ville qui vivait autour du château ; elle ne sentit pas les odeurs de feu de bois, de pain, de métal chaud, de fourrage. Elle n'avait qu'une idée en tête, la façon dont elle allait pouvoir, si le dispositif auquel elle pensait fonctionnait, combattre efficacement la Saison dont elle avait pu apprécier l'effroyable puissance.

Wenlock mit pied à terre devant la grande entrée du château. Lirelle sauta de sa monture et jeta ses rênes à l'homme qui se trouvait là et auquel elle n'accorda pas un regard. Tout un groupe d'hommes était réuni en haut des marches et se préparait apparemment à l'accueillir, mais ils n'eurent droit qu'à un regard et un salut distraits.

— Gontiral vous expliquera, leur jeta Wenlock. (Et, se tournant vers Lirelle, il lui dit :) Suis-moi.

Il la précéda dans un grand couloir gardé par des armures brillantes, des portraits imposants et austères. Le son de leurs pas était assourdi par un tapis déroulé sur toute la longueur du couloir. Ils descendirent par un large escalier, où ils croisèrent plusieurs hommes et femmes qui dévisagèrent Lirelle. Enfin, il la fit entrer dans une pièce où se trouvaient deux personnes, un jeune garçon et un homme d'âge mûr.

— Maître Lado, voici Lirelle dont j'ai parlé au conseil tantôt.

— Lirelle, maître Lado et son apprenti peuvent t'aider à matérialiser ton idée.

— Une plume et du papier, s'il vous plaît, demanda-t-elle aussitôt.

Le maître ne paraissait heureusement pas accorder trop d'importance au cérémonial, car il fit un signe au jeune garçon qui fournit à Lirelle ce dont elle avait besoin. Elle s'assit à une table et se mit immédiatement à dessiner, les deux hommes penchés au-dessus de son épaule.

Au fur et à mesure que le crayon courait sur le papier, le visage du maître s'éclairait.

— C'est pour la Saison, hein ? C'est bien ça ? Oui, disait-il, oui, c'est une idée merveilleuse ! Mais ne penses-tu pas que…

Il prit le stylet des mains de Lirelle qui se laissa faire et suivit avec attention la modification qu'il apportait à son schéma.

— Ce serait mieux comme ça, vous avez raison, dit-elle, mais il faudrait aussi un soutien de ce côté, pour que les pales soient maintenues en face du vent.

— Et un autre là. Il faut aussi que les corps soient dégagés par la forme des pales, sans ça, ils vont finir par bloquer le système et ce ne sera plus efficace. Je m'y mets immédiatement ! Immédiatement ! Ah ! L'humelle, tu es la plus belle chose qui me soit arrivée depuis mes épousailles avec ma défunte femme !

Il prit Lirelle dans ses bras et, la soulevant de terre, la fit tourner en riant.

— Peut-on m'expliquer ? demanda Wenlock.

Les deux compères le regardèrent et, voyant son air un peu renfrogné, éclatèrent de rire.

— Mais oui, Autonome, on va vous expliquer, dit Lado en posant la jeune femme. Lirelle a eu une idée comme un maître n'en a qu'une ou deux dans toute sa vie. Elle a imaginé un mécanisme qui, actionné par le vent de la Saison, entraînera les Saisonniers contre des sortes de couteaux en acier tournant autour d'un axe. Les monstres seront hachés menu de cette façon et, si l'on dispose suffisamment de ces engins sur les voies Saisonnières, leurs pertes seront extrêmement lourdes.

— D'autant que les suivants mangeront les premiers, avant d'être à leur tour découpés par les pales, intervint Lirelle.

— C'est pour ça que tu as crié « hacher ! », tout à l'heure ! réalisa Wenlock.

— Oui, ce qu'a dit Fiarine en voyant les lourdes portes en métal m'a, je ne sais pour quelle raison, fait penser aux moulins à vent de mon monde qui permettent de moudre le grain. J'ai aussitôt vu l'utilisation qu'on pouvait faire du vent, lors de la Saison. Comme les Saisonniers volent poussés par le vent, ils ne sont pas capables de rebrousser chemin. Peuvent-ils éviter un obstacle ? demanda-t-elle en se tournant vers Lado.

— Oui, répondit Wenlock, ils le peuvent, mais si on place un appât derrière vos engins, ils se précipiteront dessus, j'en suis certain.

— Quel genre d'appât ?

— De la viande. Ils ne résistent pas à la viande fraîche.

— Bertho, va me chercher tous les ouvriers en métal du château, tous ! ordonna Lado au jeune garçon qui partit aussitôt en courant. (S'adressant à Lirelle, il lui dit :) Le premier engin sera monté dans cinq jours, je te le promets.

Puis il parut oublier leur présence, se plongeant dans le dessin de Lirelle, retouchant ici et là, modifiant, améliorant. Ils le laissèrent s'affairer et Wenlock la conduisit vers la grande salle.

Les membres du Libre-conseil étaient assis autour d'une table de bois brun et la regardaient s'avancer vers eux, accompagnée de Wenlock.

Plus impressionnée qu'elle ne voulait le laisser paraître, elle regarda un à un les dix hommes à qui Wenlock avait raconté une partie de son histoire. Trois d'entre eux étaient âgés, dont Gontiral qui la considérait avec un sourire d'encouragement, les autres avaient à peu près l'âge de Wenlock et semblaient davantage être des hommes d'action que des politiques.

Ils se tenaient tous du même côté de la table et Lirelle eut l'impression qu'elle allait être jugée, ce qui lui rappela la pénible séance qu'elle avait subie au collège.

— Prenez place, Lirelle, lui dit Gontiral.

Elle s'assit en face d'eux et Wenlock s'installa à côté d'elle, ce qui eut pour effet immédiat de la détendre merveilleusement. Elle posa son sabre, qu'elle ne quittait plus jamais, tout contre sa chaise.

— Autonome Wenlock, peux-tu maintenant nous expliquer le pourquoi de votre hâte tantôt ? demanda un des trois anciens.

— Lirelle a imaginé un dispositif qui devrait nous permettre de combattre la Saison.

— Combattre la Saison ! pouffa un homme à gauche de Gontiral. Si un tel moyen existait, il y a longtemps que nous l'aurions trouvé…

— Maître Lado est enthousiaste et s'est immédiatement mis au travail. Il a débauché tous les ouvriers des métaux pour l'aider dans cette entreprise et a promis à Lirelle que le premier engin serait construit d'ici cinq jours, le coupa Wenlock.

— Comment une humelle étrangère pourrait-elle trouver un moyen sans que nous y ayons pensé auparavant ? demanda l'homme, toujours sceptique, mais la morgue rabaissée par ce que venait de lui apprendre Wenlock.

— Sans doute parce que lorsque l'on est en butte à un problème depuis des générations, il est plus difficile d'en trouver la solution, intervint Lirelle. Alors que si l'on découvre ce même problème pour la première fois, avec des connaissances totalement différentes et une vue *étrangère*, dit-elle en appuyant sur ce mot, il est plus aisé de proposer une solution à laquelle personne n'avait pu penser, sans pour cela devoir être considéré comme un génie.

Un silence plana un instant dans la salle.

— Le Libre-conseil vous est infiniment reconnaissant de ce que vous venez de faire pour le monde, monhumelle, dit un des hommes âgés en lui faisant un petit salut de la tête. Et le fait que maître Lado soit enthousiasmé est à nos yeux un argument amplement suffisant pour juger de la qualité de votre découverte, ajouta-t-il en jetant un très rapide coup d'œil en direction de celui qui se tenait à gauche de Gontiral. (Il poursuivit sur un ton plus officiel :) Wenlock nous a narré ce qu'il connaissait de vous, monhumelle. Vous serait-il possible de nous dire une fois de plus toute votre histoire pour que nous comprenions bien ce qui vous est arrivé et comment cela s'est produit ?

Elle leur raconta, depuis quelques épisodes de sa vie antérieure sans cacher sa légère débilité d'alors, jusqu'au moment où Bérias avait été tué par le pseudo-prêtre dans l'auberge.

Quand elle eut terminé son récit, les hommes se tinrent un instant sans rien dire, puis Gontiral prit la parole :

— Ainsi vous avez connu Lothar.

— Oui.

— Et vous avez choisi de le laisser mourir pour ne pas révéler votre présence.

— Oui.

— L'eussiez-vous fait si vous aviez jugé que vous pouviez lui venir en aide sans trop de risque pour vous ou les deux autres humelles ? demanda un homme qui n'avait pas ouvert la bouche jusqu'alors.

Lirelle se crispa. Wenlock dut le sentir, car il lui posa rapidement la main sur le bras en murmurant :

— Veux-tu que je réponde ?

Elle secoua négativement la tête et, prenant une profonde inspiration, dit à l'homme :

— Outre le fait que votre question est insultante, elle est totalement stupide, l'hume.

Il tressaillit visiblement sous l'affront et demanda, les mâchoires serrées :

— Pourquoi stupide ?

— Vous ne me demandez pas : « pourquoi insultante ? ». C'est donc que vous avez réellement voulu m'insulter. Je ne relèverai pas votre intention, elle ne vient que de vous, c'est-à-dire d'une personne dont je n'ai que faire… Je vais simplement vous expliquer pourquoi elle était stupide. J'ai pu juger de la qualité du raisonnement de Lothar. Ce n'était pas une personne que j'appréciais, car il plaçait à mon avis beaucoup trop le sens du devoir avant celui du respect de la vie. Mais je suis convaincue de son utilité au sein de votre communauté et de sa valeur en tant que penseur et stratège. Si cela n'avait pas été totalement impossible, j'aurais donc tout fait pour lui éviter le sort qui l'attendait. Il se trouve que si nous avions tenté de le secourir, nous aurions été tuées, pour ce qui concerne Fiarine et Évelle, et capturée, pour ce qui me concerne.

— Regrettez-vous cette décision ? demanda un autre homme.

— Regretter quelque chose ne sert qu'à entraver votre progression.

— Vous ne regrettez donc aucune de vos actions, même si vous les jugez inadéquates ? insista l'homme.

— Non, en effet. Je les examine pour qu'elles me servent d'expérience et d'enseignement futur, mais je m'oblige à ne pas les regretter.

— Avez-vous des espoirs, des aspirations ? demanda à nouveau le même homme.

— À mon avis, les espoirs peuvent être considérés comme les regrets.

— Ni espoir, ni regret, donc.

Lirelle sourit et confirma :

— Ni espoir, ni regret.

— Savez-vous que votre raisonnement est exactement celui que l'on enseigne dans les collèges surveillés, ainsi que dans les centres de formation des surveillants ? demanda l'homme.

— J'en ai d'autant plus conscience qu'on me l'a déjà fait remarquer.

— Que pensez-vous de ces enseignements ?

— Ils sont sages. Ils sont sages et permettent réellement de progresser.

— Vous êtes donc en accord avec le système-surveillé ?

— Vous respirez le même air que les Saisonniers. Vous êtes donc en accord avec la Saison, répondit-elle, ce qui fit sourire Gontiral et quelques hommes.

Celui qui était assis au centre de l'assemblée se leva. Il n'avait rien dit, rien demandé à Lirelle.

— Lirelle, vos capacités de raisonnement vous placent parmi les bons penseurs de notre temps. Vous avez répondu avec ce qu'il fallait de patience et de tempérament à chacune de nos questions, même si certaines vous ont paru, ou *étaient* insultantes, comme vous l'avez justement souligné. L'Auto-nome Wenlock nous a prévenus de votre légitime lassitude face à l'attitude que certaines personnes pouvaient avoir en face de vous. Sachez que nous tous ici présents ferons tout pour que votre séjour en ces murs soit le plus profitable à chacun ; c'est-

à-dire nous, les Libres et vous, Lirelle. Cependant, acceptez l'étonnement et la curiosité tout autant légitime de personnes qui ne connaissent les surveillants que de nom, qui n'ont jamais approché quelqu'un ayant combattu et encore moins vaincu un surveillant. Vous l'avez fait, vous avez même créé une perturbation, comme l'a souligné l'Autonome. Vous allez être l'objet de bien des discours, des échanges, des questions, des étonnements. Cela ne sera pas toujours de tout repos, vous vous en doutez certainement, mais sachez que le Libre-conseil veillera toujours à préserver votre intimité et votre personnalité. Maintenant, pour que votre présentation soit réellement complète, le Libre-conseil ose vous demander s'il vous serait possible de lui permettre de découvrir l'étendue de vos pouvoirs guerriers.

— Comment ?

— Nous vous demandons de combattre nos meilleurs humes.

Lirelle jeta un coup d'œil à Wenlock et répondit :

— Wenlock vous a-t-il dit comment je combattais ?

— Il nous a appris que vous avez vaincu plusieurs surveillants, mais vous connaissez sans doute les natures des humes. Il leur faut voir pour être capable d'appréhender.

Elle réfléchit un instant, puis :

— Soit. Quand vous le désirez.

Il fut décidé qu'elle combattrait dans la salle d'entraînement, une vaste salle située dans les combles du château et aménagée pour former les combattants des Libres. Quand la foule présente dans la forteresse apprit que l'étrangère allait se battre contre les meilleurs, elle envoya un émissaire qui demanda au nom de tous que les combats soient visibles par tout le monde.

Lirelle se retrouva donc au milieu de l'espace herbeux situé entre les deux enceintes. Une foule assez imposante s'était disposée tout autour du champ et les gens parlaient entre eux, comme à un spectacle, échangeaient des plaisanteries, s'installaient par terre, des enfants couraient entre les adultes, heureux de cette ambiance si particulière.

Au bout de quelques longs instants d'attente durant lesquels Lirelle avait fini par s'asseoir et discuter avec Fiarine venue la rejoindre, le silence tomba sur le site. Un homme s'avança vers Lirelle qui se leva lentement.

— Bon, je te retrouve ensuite, je te raconterai ce que j'ai vu, lui dit Fiarine qui ajouta en parlant haut et fort : ne leur fait pas trop mal quand même, ce ne sont que des humes.

L'homme vint jusqu'à Lirelle et se présenta :

— Numlock.

On avait demandé à la jeune femme de retenir le nom de ses adversaires, puis de préciser ensuite lequel lui avait paru le plus efficace. Elle le salua et attendit. Il sortit son arme. Il s'agissait d'une épée qui devait bien mesurer un mètre cinquante et qu'il maniait à deux mains. Puis il resta un instant sans rien faire, apparemment indécis et il lui demanda :

— Vous ne sortez pas votre arme ?

— Attaquez-moi d'abord. Tant que vous ne faites rien, je n'ai pas besoin de mon sabre, lui répondit-elle.

— Soit, dit Numlock.

Il prit un peu de recul et se lança vers elle en levant son épée. Elle comprit immédiatement qu'il ne donnait pas toute la mesure de sa force. Elle le sentait retenu. Elle ne sortit pas son sabre, mais le regarda venir et, au dernier moment, alors qu'il était tout près d'elle, ne bougea pas d'un pouce.

Il ne frappa pas et la foule retint un cri.

— Vous n'avez pas bougé, dit Numlock stupéfait.

— Vous n'alliez pas frapper. Pourquoi aurais-je bougé ? Vous avez attaqué en modérant votre puissance pour ne pas blesser une humelle. Cela ne me paraît pas être une menace. Si vous n'avez que ce type d'attaque à me présenter, nous pouvons appeler le suivant.

— Vous voulez que je frappe ?

— Je veux que vous tentiez de me tuer. Ne vous l'a-t-on pas recommandé ? Je suis un surveillant, vous êtes un Libre. Vous devez tenter de me tuer.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Soit.

Wenlock s'était avancé pour entendre ce qu'ils se disaient. Il s'adressa à Numlock :

— Fais ce qu'elle te demande. Bats-toi comme si tu devais l'écraser. N'aie aucune crainte pour elle. Considère qu'elle doit mourir.

L'homme hocha la tête et attendit que Wenlock se soit éloigné. Cette fois-ci, il lança son attaque en y mettant visiblement toute sa force. Il poussa un cri et se jeta sur Lirelle, l'épée à nouveau levée au-dessus de sa tête. La jeune femme ne fit que se dégager légèrement sur le côté et le cueillit d'un coup de pied latéral dans le plexus. Il tomba à genoux, le souffle coupé et lâcha son épée. La foule ne disait rien, suspendue aux gestes des deux combattants. Lirelle saisit l'arme et la lança le plus loin qu'elle put, puis se pencha vers l'homme qui tentait de respirer :

— Vous êtes mort, Numlock.

Il ne fit aucun commentaire et se releva péniblement, le buste plié, récupéra son épée et quitta l'aire de combat.

Un second Libre s'avança.

— Je suis Ingle, dit-il en saluant Lirelle.

Elle lui rendit son salut et attendit, les bras croisés.

Lui aussi possédait une épée très longue et très lourde. Lirelle s'en débarrassa aussi facilement que du premier, apportant seulement une variation dans le coup de pied qu'elle lui asséna. Elle visa le bas-ventre. L'homme tomba évanoui et dut être porté hors du champ.

Un troisième se présenta et connut le même sort que les deux précédents. Quand il quitta l'aire de combat, Lirelle alla à côté de Wenlock et lui demanda :

— Tu n'as que ça à me proposer ?

— Attends, il en est un qui a expressément demandé à te rencontrer, mais il voulait d'abord voir comment tu te battais. Ensuite, tu vas être opposée à plusieurs combattants en même temps. Ne me les tue pas, s'il te plaît, lui demanda-t-il avec un sourire.

— L'issue des combats te paraît donc si certaine ?

— Je t'ai vue à l'œuvre contre des combattants infiniment meilleurs que tous ceux que l'on a à te proposer. Tu noteras que je ne me suis pas porté volontaire pour t'affronter, ni même Trémadoc. Il est dans la foule et regarde. Gill ne l'a pas non plus demandé. Nous t'avons vue, Lirelle. Ça nous suffit.

Elle se plaça à nouveau au centre de l'aire et vit arriver vers elle celui avec lequel ils avaient eu un échange houleux, dans la grande salle. Il alla vers elle et lui dit :

— Voyons si vous êtes habile en actes, humelle.

— Ne craignez-vous pas que je vous blesse, hume ?

Il ne répondit rien et s'éloigna de quelques pas. Il portait un gilet de cuir épais et Lirelle remarqua qu'il était rembourré sur le devant. Il avait dû noter qu'elle avait frappé les trois premiers dans la même région et voulait se prémunir d'une telle riposte. Ses cheveux longs étaient regroupés en une queue maintenue par un cordon jaune vif. L'ensemble était plutôt seyant. Il sortit tranquillement son arme. Il s'agissait d'une épée un peu plus courte que celles des trois autres et qui devait être plus maniable.

Il se rua sans prévenir sur Lirelle, espérant la prendre par surprise. Il tenait son épée droit devant lui, cherchant sans doute à la transpercer et protégeant du même coup son ventre et sa poitrine. L'homme avait à peine lancé son attaque qu'elle saisissait la poignée de son sabre et le sortit en un éclair. Il siffla dans le silence qui régnait sur toute l'aire de combat et s'abattit avec violence sur l'arme de l'homme qu'il brisa net au niveau de la garde, avant de remonter tout aussi vite vers sa tête où il trancha la queue des cheveux, au ras du cordon jaune. L'ensemble de ces deux actions ne dura qu'une fraction de seconde et la foule eut l'impression de n'en voir qu'une seule. Une exclamation sortit de toutes les poitrines. L'homme resta stupide, regardant la poignée de son épée dans sa main. Avec un cri de rage, il la jeta à la figure de Lirelle qui, prévoyant un geste de ce type, s'était un peu reculée. Elle détourna l'objet à l'aide de son sabre et, le levant avec une foudroyante rapidité, l'abattit vers la tête de l'homme qui n'eut pas le temps de tenter quoi que ce soit. La lame s'arrêta juste contre son cou. À nouveau, la foule poussa un cri.

— Maclite, il suffit, intervint Wenlock. Elle ne vous a pas tué cette fois, simplement parce qu'elle ne le voulait pas. Mais ne tentez pas d'autres manœuvres de ce genre. (Il se tourna vers la jeune femme.) Lirelle, s'il te plaît…

Comme à regret, elle détourna son regard de celui de son adversaire et ôta le tranchant de son sabre du cou de l'homme. Il la regarda en plissant les yeux et commença à quitter l'enceinte.

— Je crois que vous oubliez votre arme, l'hume, dit Lirelle en désignant la lame et la poignée de l'épée qui gisaient dans l'herbe.

Il ne se retourna même pas et abandonna les fragments de son arme dans l'herbe.

— Tu veux bien continuer ? demanda Wenlock.

— Allons-y. Des hommes tels que celui-là ne comprennent qu'un seul langage.

— Il a d'autres qualités, tu sais.

— Ah.

Cette fois-ci, deux combattants se présentèrent en même temps. Lirelle n'en fit qu'une bouchée, les désarmant sans que quiconque ait pu voir où et quand son sabre avait frappé les épées. Ce fut la même chose avec trois hommes, avec quatre et avec cinq, bien qu'elle mît un petit peu plus de temps à les défaire. Il sembla, aux spécialistes qui la regardaient agir, qu'elle pouvait faire face à trois combattants à la fois, traitant les groupes d'une façon très

particulière qu'ils comprirent en envoyant une équipe de neuf hommes la combattre. Trémadoc en faisait partie. Elle parvint à les vaincre en manœuvrant de façon à ce que ses adversaires soient gênés dans leurs mouvements par leur propre nombre. Elle se battait avec trois d'entre eux, veillant à les maintenir entre elle et les autres qui ne pouvaient faire qu'attendre puis, une fois qu'ils étaient mis hors d'état de nuire, elle faisait face aux trois autres et ainsi de suite. Elle ne se battait donc jamais contre plus de trois adversaires.

Quand le groupe de neuf hommes eut été défait, Wenlock s'approcha d'elle.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Je commence à fatiguer, avoua la jeune femme. J'ai failli blesser l'un d'eux.

Elle alla vers l'homme en question. Il se tenait le poignet et le lui montra quand elle s'approcha. Il saignait un peu d'une coupure très nette.

— C'est rien, c'est rien, dit-il.

— Si, j'aurais dû être capable d'arrêter mon sabre.

— Pas à la vitesse à laquelle vous avez frappé, s'exclama-t-il.

— Si. Même à cette vitesse. J'étais fatiguée, je manque d'entraînement.

— Ou de sommeil, dit Fiarine qui les avait rejoints.

— Ou de sommeil, en effet, admit Lirelle.

Elle prit à cet instant conscience de la présence de la foule qui était restée, murmurante et attentive. Les gens n'avaient jamais vu une chose comparable. Jamais ils n'avaient pu approcher quelqu'un qui se battait de cette façon et qui surpassait autant de combattants différents dont certains passaient auparavant pour être les meilleurs des Libres. La jeune femme se tourna vers la foule et, mue par elle ne sut quelle impulsion, la salua profondément. Ce fut immédiatement l'enthousiasme. Les vivats éclatèrent, se propageant à tout le peuple qui lança ses chapeaux, fichus, bonnets, en l'air en poussant des cris dans lesquels revenait le plus souvent le nom de Lirelle.

Elle se tourna vers Wenlock et Fiarine, souriant aux anges.

— Ils m'acclament, dit-elle, stupéfaite.

— J'en suis extrêmement heureux pour toi mais également pour nous, commenta Wenlock, heureux lui aussi. S'ils t'aiment, ton image pourra devenir célèbre. Tu deviendras intouchable, tu…

— Tu parles comme Lothar, le coupa-t-elle.

— Excuse-moi, mais comment ne pas voir tout ce que cela peut nous apporter, à toi comme aux Libres ? Conviens-en.

— Peut-être. Pour l'instant, je désire un bon repas et un bon lit.

— Et moi je te propose autre chose dont tu as également sérieusement besoin, intervint Fiarine en la prenant par le bras. Range-moi ce sabre et suis-moi.

Les deux femmes allaient partir quand Wenlock demanda :

— Et quand pouvons-nous escompter un rapport sur la qualité de nos combattants ?

— Le rapport, hume de mon cœur, tu l'as eu à l'instant sur le pré ! railla Fiarine.

— Sérieusement, Lirelle, pourras-tu nous dire lesquels tu juges capables de comprendre ton enseignement ?

— Je te le dirai, promis, lui assura-t-elle avec un large sourire.

Elle se laissa entraîner par son amie.

— Où m'emmènes-tu ?

Fiarine ne répondit pas.

On les regardait passer, les gens désignaient Lirelle du doigt mais n'osaient, ou ne voulaient pas l'approcher.

Elles entrèrent dans le château, Fiarine tenant toujours Lirelle par le bras. Elles empruntèrent le grand escalier, mais vers les étages supérieurs. À nouveau, elles croisèrent nombre de personnes qui dévisagèrent la jeune femme. Parvenues au second étage, elles s'engagèrent dans un long couloir dont le sol était recouvert d'un plancher impeccablement ciré.

— Comment connais-tu tout ça, toi ? demanda Lirelle.

— Tu croyais que j'allais attendre bêtement derrière la porte pendant qu'ils te questionnaient, ces humes à la mine aussi triste qu'une Saison sans amour ? J'ai visité la demeure, j'ai causé aux gens et surtout, surtout, je me suis donné un long instant rien qu'à moi. Tu vas voir comme c'est bon.

— Ah ? dit Lirelle, vaguement inquiète.

Elle la fit pénétrer dans une salle dans laquelle on ne voyait rien. Strictement rien. De la vapeur envahissait toute la pièce où régnait une intense chaleur humide. Lirelle s'arrêta sur le seuil, bloquée comme un enfant devant un maître à la mine sévère.

— Allez, entre là-dedans et ôte-moi toutes ces vêtures qui me puent le nez, dit Fiarine en la poussant dans le dos.

— Mais… les humes, opposa Lirelle.

— Les humes ont la même pièce à leur disposition. Tu ne risques pas d'en voir la queue d'un ici, ma pauvre, dit Fiarine d'une voix désolée. (Puis, reprenant un ton de commandement elle ajouta :) Allez, nue comme un ver.

Lirelle s'exécuta de mauvaise grâce :

— On m'a déjà demandé de me déshabiller, maugréa-t-elle.

— Un hume ? s'étonna Fiarine.

— Non, une mère du collège. La seule qu'il y avait de bien dans cette maison.

— Eh bien ça m'étonnerait qu'à ce moment-là tu sentais aussi mauvais que maintenant, humelle de mon cœur. Tu renifles autant qu'un mithal en chaleur.

Lirelle haussa les épaules et, voyant Fiarine presque nue, s'exclama :

— Mais… Toi aussi tu te déshabilles ?

— Oui. Ne crois pas que tu vas être la seule à profiter d'un bon bain !

Quand elles furent aussi nues l'une que l'autre et que Lirelle ait admis que personne ne viendrait lui prendre son sabre, Fiarine l'entraîna vers une bassine d'où s'échappaient les volutes de vapeur qui se mêlaient à celles qui envahissaient la salle.

— Assieds-toi, conseilla Fiarine.

Elle entra précautionneusement dans l'eau, ressentant la morsure de la chaleur.

— Mais c'est trop chaud ! Je ne peux pas.

— Vas-y en douceur ; regarde, tu y es presque.

Une fois qu'elle fut entièrement dans la bassine, Fiarine prit un linge, du savon, un pot odorant de crème blanche et lava son amie, la frottant vigoureusement. Au début un peu réticente, pudique, Lirelle se laissa finalement faire et ressentit effectivement un bien-être remarquablement décontractant.

— Agit-on souvent ainsi dans ton monde ? demanda-t-elle à Fiarine qui lui frottait les cheveux.

— Comment ça ?

— Eh bien, se lave-t-on ainsi souvent, dans des pièces prévues pour ça ?

— Pas assez. L'hume qui m'a enseigné les plantes et les divers soins nous forçait, sa famille et moi, à nous laver tous les jours dans une grande bassine. Il assurait que beaucoup de maladies venaient de ce que les gens ne se lavaient pas assez et portaient sur eux toute une foule de minuscules bestioles qu'ils donnaient à ceux qui les voisinaient de trop près. Alors je peux t'assurer que dès que j'ai vu cette pièce, je me suis jetée dans l'eau et frottée de partout. Viens, maintenant que tu es propre.

Lirelle se leva, ruisselante et la suivit jusque dans une autre partie de la pièce où se tenait un vaste bassin rempli d'eau chaude. Elles entrèrent dedans et s'allongèrent avec délices.

— Alors ? demanda Fiarine.

— Divin.

– Chapitre neuf –

Les jours qui suivirent, Lirelle et Fiarine visitèrent la forteresse de fond en comble, allant dans toutes les pièces, ouvrant toutes les portes, parcourant un souterrain qui permettait de quitter discrètement le château. Elles se baignèrent tous les jours, après les leçons d'escrime que Lirelle dispensait dans la salle d'armes.

Ils étaient six à suivre ces cours. Cinq hommes, dont Wen-lock, Gill et Trémadoc ; les deux autres étaient celui que Lirelle avait légèrement blessé au poignet et un autre jeune homme qu'elle avait remarqué lors des combats du premier jour. Elle avait demandé à Fiarine d'assister aux séances.

— Pourquoi ? Tu me juges aussi bonne que ces humes guerriers ? s'était étonnée son amie.

— Pas aussi bonne, meilleure.

— Tu te moques, avait rétorqué Fiarine, presque sérieuse.

— Peux-tu me dire lequel de ces humes aurait tenu une seule Saison dans le clos des vésanes ? lui avait-elle répondu.

Fiarine n'avait rien dit, mais avait rougi.

Lors des séances d'entraînement, elle se montra une élève appliquée, dure à la douleur, tenace, volontaire. Elle ne rechignait jamais à se porter volontaire quand Lirelle demandait un cobaye pour expliquer telle ou telle technique.

Les cours duraient largement plus de deux heures de l'ancien monde de Lirelle et un public de plus en plus nombreux y assistait, à tel point que Wenlock dut imposer des tours de rôle, car la salle devenait trop petite pour assurer la sécurité de tous lors des assauts violents.

Quant à Lirelle, elle découvrait qu'elle était non seulement capable de se battre, mais qu'elle était également à même d'enseigner cet art. Elle voyait les erreurs, les fautes de posture, les hésitations et corrigeait tout avec une patience et un sérieux remarquables. Elle ne se mit qu'une seule fois en colère. C'était en fin de séance ; Trémadoc et Gill combattaient, jugés par les quatre autres et Lirelle. À un moment, Gill tenta une technique nouvellement apprise qui devait lui permettre de ficher la pointe de son arme dans la gorge de son adversaire. Il arrêta son coup, par ailleurs assez bien réalisé et c'est à ce moment que Trémadoc répliqua par la même technique, mais sans la maîtriser aussi bien.

— Trémadoc ! hurla Lirelle. Je t'interdis de tenter ça, tu entends ? Je te l'interdis !

— Mais, je voulais ess…

— Tu n'as pas à vouloir ici, ou tu pars ! C'est moi qui veux, moi qui décide lequel de vous est capable de faire telle ou telle chose !

— Tu veux régner en maîtresse ? s'insurgea l'homme.

Elle se leva, le sabre à la main. Trémadoc pâlit en la voyant venir vers lui. Gill s'interposa :

— Lirelle, il n'a pas voulu…

— C'est encore pire ! répondit-elle violemment en l'écartant. En garde, monsieur l'expert !

Inquiet, Trémadoc se mit en garde comme elle le lui avait appris. Il n'eut le temps de rien tenter qu'elle l'avait déjà touché en quatre endroits, frappant à chaque fois avec le plat de son sabre. Sans le blesser, chaque impact devait cependant être douloureux, car il grimaçait de plus en plus. Lirelle semblait hors d'elle. On n'entendait plus aucun bruit dans la salle, hormis le glissement de ses pieds nus sur les tomettes, le sifflement de sa lame et le bruit des gifles qu'infligeait son sabre.

— Lirelle, dit doucement Fiarine. Lirelle…

Elle s'arrêta. Trémadoc n'avait pas pu bouger d'un cheveu. Il n'avait fait que tenter de parer les coups, toujours en retard, toujours pris de court. Il baissa son sabre, alors que Lirelle tenait encore le sien devant elle, et la salua. Profondément. Puis il alla vers Gill et le salua également.

Cela eut pour effet immédiat de faire tomber la colère de la jeune femme qui baissa sa garde et le salua avant d'aller vers lui pour le prendre dans ses bras. L'effet fut émouvant. Il était beaucoup plus grand qu'elle, mais on voyait tellement lequel était le maître et lequel l'élève, que la foule, qui est toujours bon public et encline à verser des larmes ou à pousser des hurlements de joie, se mit à taper dans ses mains, faisant un vacarme de tous les diables. Évelle, qui assistait à toutes les séances, quitta la salle.

— Ne tente jamais plus, lors d'un combat d'entraînement, une technique que tu ne maîtrises pas, dit-elle à l'oreille du Libre. Tu peux tuer ton partenaire sans que je puisse intervenir, si jamais je ne le vois pas assez tôt. Ce que je vous enseigne, je ne l'ai jamais appris. J'ai toujours la hantise de ne pas être un bon enseignant et de ne pas être capable de vous protéger vis-à-vis de vous-mêmes. Tu m'as trop effrayée. Comprends-tu ?

— Je comprends Lirelle, pardonne-moi, je regrette.

— Ne regrette jamais rien, cela ne sert à rien, je vous l'ai déjà dit. Au contraire, rappelle-toi ce moment et médite sur ce que tu feras la prochaine fois.

Vint enfin le jour où le maître Lado la fit chercher par son apprenti. Impatiente, elle descendit dans l'atelier, accompagnée de Fiarine qui ne la quittait pas. Au centre de la pièce, entourée par une dizaine d'hommes en sueur, trônait une sorte de moulin à six pales brillantes. Il était solidement fixé sur un support formé de deux pieds également en métal d'un côté et six de l'autre. Personne ne disait rien, semblant attendre l'avis de Lirelle. Elle alla jusqu'à l'engin, promena précautionneusement son doigt sur le bord des pales qu'elle fit tourner. À sa grande surprise, malgré leur aspect imposant, les six lames de métal bougèrent à la première sollicitation, sans qu'elle ait à produire le moindre effort.

Elle se retourna et, regardant tous les hommes assemblés, leur dit :

— Et… ça marche ?

Sans répondre, mais avec un large sourire, le maître Lado fit avancer un soufflet de forge qu'il avait provisoirement démonté. Deux hommes l'actionnèrent, produisant un puissant courant d'air qui mit les pales en mouvement. Elles atteignirent rapidement une confortable vitesse. Le maître empoigna une sorte de balle de cuir qu'il avait visiblement réservée à cet effet et la jeta dans les pales ; elle fut coupée net, sous les applaudissements de tous, sauf ceux de Fiarine.

— Ça marche, Lado ! s'exclama Lirelle.

— Oui, mais ça ne marchera sûrement pas longtemps, déclara Fiarine d'un air dubitatif.

Tout le monde se retourna vers elle.

— Qui est cette humelle ? demanda le maître.

— Mon amie, ma sœur, Fiarine, répondit Lirelle.

— Peux-tu me dire pourquoi ça ne marchera pas longtemps l'humelle ? demanda Lado avec un air vexé.

— Tu en as plusieurs de tes balles de cuir ?

Lado en extirpa un paquet de sous un établi qu'il tendit à Fiarine.

— Faites tourner cette chose le plus vite possible, dit-elle aux deux hommes qui se tenaient près du soufflet.

— Cette chose… ! maugréa Lado.

Le soufflet actionné au maximum, les pales tournèrent beaucoup plus vite que lors du premier essai. Fiarine donna des balles à Lirelle et d'autres aides du maître en leur disant :

— Jetez-les dans les pales toutes en même temps.

Ils firent ainsi et, bien que quelques balles furent tranchées, un peu moins de la moitié se virent seulement projetées dans la pièce sans autre dommage ; de plus, la rotation des pales ralentit notablement.

Lado regarda tout cela en se frottant le menton. On se taisait ; on attendait son avis.

— Fiarine avait raison, reconnut-il. À croire que la science doit nous venir par les humelles à présent ! La rotation des pales n'est suffisamment entretenue car l'ensemble est trop léger. La Saison charrie une myriade de Saisonniers ; ils se jetteront en si grand nombre dans l'engin qu'il finira par s'arrêter. Il faut trouver le moyen de rendre son mouvement plus constant, plus résistant. Je crois que j'ai une petite idée.

À nouveau, il se plongea dans des dessins, des plans, sans plus faire attention à tous ceux qui se trouvaient là. Lirelle tira Fiarine par la manche et l'entraîna hors de l'atelier.

— Dis donc cet hume là… commença Fiarine.

— Oui ?

— Il est pas mal du tout. Tu l'avais déjà remarqué ?

— Fiarine…

— Quoi Fiarine ? Tu sais depuis combien de temps je n'ai pas été dans les bras d'un hume digne de ce nom ? Il y a bien eu ce paysan l'autre jour, mais c'était seulement pour ne pas tourner folle et me jeter sur n'importe qui. Non, vraiment, il est pas mal du tout cet hume… Comment tu m'as dit qu'il s'appelait ? Lado ? Et tu as vu ses fesses ? Hein ? Bien pleines, sûrement bien fermes, à prendre dans les mains, hum !

Elle accompagnait ses paroles de gestes si suggestifs que Lirelle dut lui conseiller de se calmer, on commençait à les regarder en souriant.

Elles poursuivirent les séances d'entraînement, les visites de la forteresse, les promenades dans les collines alentour. On avait affecté des hommes à la protection de Lirelle, bien que Wenlock ait demandé au conseil :

— Qui protégera l'autre ? Ne serait-ce pas Lirelle qui protégera la garde si par malheur on les attaque ?

— Même si, en effet, les qualités guerrières de Lirelle sont nettement meilleures que celles de tous les humes du château, l'effectif de sa garde peut permettre une surveillance plus efficace que si elle se promenait seule. Convenez que si elle se fait capturer, nous perdons un avantage immense.

Wenlock en convint.

Trémadoc avait demandé à faire partie de cette troupe. Depuis l'incident dans la salle d'armes, il avait changé vis-à-vis de Lirelle, se montrant extrêmement attentif à tout ce qu'elle disait, citant ses paroles à ceux qu'il avait sous ses ordres, tentant d'apprendre à lire pour être capable de déchiffrer les écrits dans lesquels il la voyait souvent plongée. Évelle ne supportait que très difficilement ce nouvel état d'esprit et s'en ouvrit un jour à Wenlock.

— Il n'est plus le même. Il ne m'accorde que peu d'attention, il a la tête pleine de cette étrangère. Fais quelque chose, Autonome, ou je te préviens que je m'en occuperai moi-même.

— Évelle, sois honnête, Lirelle n'y est pour rien dans ce qui vous arrive à toi et Trémadoc.

— Et dans la salle d'armes, elle ne l'a pas pris dans ses bras peut-être ? Devant moi et devant tous !

— Calme-toi. J'y étais, j'ai donc moi aussi vu ce qui s'est passé. Elle aurait pris n'importe qui dans ses bras, elle…

— Ah, tu vois ! C'est une humelle facile, tu le reconnais !

— Évelle ! Ce n'est pas ce que je dis ! Ce qu'avait fait Tré-madoc était grave et très dangereux pour Gill. Mais si j'avais fait la même chose, c'est moi qu'elle aurait pris dans ses bras ; si…

— Et tu aurais aimé ça, avoue-le. Vous êtes tous séduits par cette humelle étrangère ! Tous ! cria-t-elle avant de partir d'un pas rageur.

Wenlock résolut d'en parler à Lirelle. Il était certain qu'elle tomberait des nues car, autant elle était perspicace pour tout ce qui concernait la connaissance des armes, de la philosophie et d'une foule d'autres sujets, autant ce qui concernait les rapports naturels ayant lieu entre les deux sexes la laissait sans voix, rougissante et balbutiante. Il pensa donc en parler d'abord à Fiarine qui, elle, n'avait visiblement aucun problème de ce côté, son attirance pour les hommes ayant été notée par plusieurs de ses amis.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a dit la trieuse ? s'emporta Fia-rine, une fois que Wenlock lui eut rapporté sa conversation avec Évelle.

— Fiarine, réfléchis donc avant de sortir tes griffes. Évelle est amoureuse et voit son amant faire les yeux doux à Lirelle ; mets-toi à sa place un instant. Il faut que Lirelle le sache.

— Et tu crois que ça changera quelque chose ? Tu la vois aller vers le joli cœur et lui dire : « Mon petit Trémadoc, garde tes effets pour ta belle, ton braquemart ne m'intéresse pas. Retourne plutôt voir du côté des tissus ». Tu l'imagines, ça ?

— Elle ne le dirait certainement pas comme ça en effet. Mais je crois qu'il faut néanmoins qu'elle soit au courant.

— Non. Je vais aller le voir moi, ton…

— Tu la protèges trop, Fiarine.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, l'hume ? Bien sûr que je la protège, mais pas assez ; pas assez. Personne ne la connaît aussi bien que moi dans ce château, dans ce monde. Elle ne sait

rien de l'amour, elle est aussi instruite là-dessus qu'une humotte de trois ans ! Et il faudrait la plonger dans un pétrin dont elle ne saurait pas se sortir toute seule ? Sûrement pas. Que tu sois d'accord ou pas, c'est moi qui vais lui causer, à Trémadoc. Vous la croyez tous solide, forte, imbattable et je ne sais quoi encore, mais c'est faux. Lirelle, c'est une humelle qui vient d'un monde qu'on ne connaît pas, que personne ne connaît. C'est une humelle qui n'a personne ici. Tu m'entends bien, Autonome, personne qui la considère vraiment pour ce qu'elle est. Je suis la seule, avec toi, à l'aimer pour ce qu'elle est… Fais pas cette tête, Autonome. Les humes, je les ai souvent vus dans des positions qui t'apprennent à mieux les connaître que tous les discours savants, alors ce qui se passe dans ta tête, tu n'as pas besoin de me le dire pour que je le sache. Donc, tu la laisses à l'écart de tout ça et tu me laisses en dire deux mots au joli cœur.

— Soit. C'est sans doute préférable. Fiarine… Je voulais également te dire…

— Oui ?

Comme Wenlock se taisait, le regard porté derrière l'amie de Lirelle, apparemment embarrassé par ce qu'il avait à lui dire, celle-ci, se posant les mains sur les hanches, lui demanda :

— Alors ? C'est si difficile ?

— Eh bien, il y a des humelles qui se plaignent de ton comportement avec leurs humes.

— Ah ! Elle est forte celle-là ! s'exclama-t-elle. Oui, elle est forte ! Imagine-toi, Wenlock, que je ne choisis jamais, tu m'entends, jamais les humes que je mets dans ma couche parmi ceux qui sont déjà acoquinés. Jamais ! Alors, ces humelles, ou tu les envoies se faire voir, ou tu leur conseilles de prendre des leçons de séduction si, par hasard, ce n'était que la jalousie qui les poussait à mentir sur mon compte. Oui, j'aime les humes. Oui, j'aime l'amour. Et alors ? Que les tristes regardent ailleurs et se bouchent les oreilles, de peur d'entendre mon rire et mes cris de plaisir.

Sur ces paroles, elle fit volte-face et le laissa en plan.

Elle alla directement voir Lirelle et la trouva assise sur un des créneaux du chemin de ronde, son sabre posé sur sa cuisse, elle regardait les montagnes que la neige recouvrait de plus en plus bas. Elle avait largement profité de ces jours de repos, depuis leur arrivée au château. Elle avait pris un peu de poids, ce qui ne lui faisait aucun mal, et ses cheveux brillaient de santé. Elle était belle. Plusieurs hommes en avaient déjà parlé à Fiarine, lui vantant les qualités plastiques de son amie. Cela ne la vexait jamais. Au contraire, elle se sentait fière de ces compliments, exactement comme si elle avait été à l'origine de la beauté de Lirelle.

Elle s'assit à côté d'elle, sans un mot et regarda le paysage. Elles se tinrent silencieuses et contemplatives pendant de longues minutes, admirant la lumière qui changeait sur les faces enneigées des sommets, s'imaginant le calme qui devait régner là-haut.

— C'est beau, hein ?

Lirelle eut un petit rire.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? demanda Fiarine.

— Tu n'as rien dit de drôle, mais je ris parce que je me demandais justement quand tu allais parler. Cela dit, tu as parlé plus tard que je ne le pensais. Tu es capable de rester silencieuse plus longtemps qu'avant.

— Tu me juges, maintenant ?

— Oui. Pardon. Où étais-tu, mon amie ? Je t'ai cherchée.

— Je parlais avec Wenlock.

— Que te disait-il ? demanda Lirelle, soudain intéressée.

— Que j'étais particulièrement belle, qu'il me désirait terriblement depuis qu'il m'avait vue, qu'il n'avait jamais désiré une humelle autant que moi, que c'était la première fois de sa vie qu'il ressentait ça, que…

— Il t'a dit tout ça ? demanda Lirelle d'une voix troublée. Ah ! Je vois bien que tu te moques !

— Pourquoi ? Il y a de quoi se moquer ? répondit Fiarine sans la regarder.

— Non… Non, mais tu te moques quand même.

— As-tu déjà aimé quelqu'un, Lirelle ? lui demanda-t-elle en se tournant vers elle.

— Quelqu'un, oui. J'ai aimé Albane, j'ai aimé ma mère, j'ai…

— Allons ! Tu as parfaitement compris ce que je te demande : as-tu déjà aimé un hume, puisqu'il me faut être claire.

Lirelle ne répondit pas et se plongea à nouveau dans la contemplation du paysage.

— Je t'ennuie, je sais.

— Non… Non tu ne m'ennuies pas. Tu ne m'ennuies jamais. C'est simplement que je ne sais pas ce qu'aimer veut dire. Je crois que je n'ai jamais aimé un homme. Je crois que je ne sais pas aimer un homme.

— T'en fais pas, aimer, ça ne s'apprend pas. Quand tu aimeras quelqu'un ; je veux dire, quand tu aimeras *vraiment* un hume, tu n'auras pas à apprendre. Ça ne s'apprend pas, ça ne s'apprend pas plus que respirer. C'est comme respirer en fait.

— Oui, mais… Tu crois qu'on pourra… m'aimer ? Tu crois qu'un hume me trouvera à son goût ?

Fiarine fut touchée par l'angoisse sous-tendue dans cette question. Lirelle, que nombre d'hommes trouvaient belle, que tout le monde trouvait forte et implacable, balbutiait, posait les questions qu'une petite fille aurait pu poser à sa mère.

Elle lui prit la main et lui répondit très sérieusement :

— Non seulement on pourra t'aimer, mais on t'aime déjà.

— Ah ? C'est vrai ?

— Il y en a au moins deux qui ont succombé à tes charmes, humelle de mon cœur. Il y en a un qui délaisse sa compagne pour se perdre dans ton regard et un autre qui ne le sait pas encore vraiment, mais que tu as déjà capturé, sans le savoir, évidemment… Non, dit-elle rapidement en levant la main car Lirelle allait parler. Celui-là, je ne te dirai pas qui c'est. Tu te débrouilles avec ces affaires-là. L'autre, c'est…

— Trémadoc, je sais, laissa tomber Lirelle.

— Quoi ? s'exclama Fiarine éberluée. Tu l'avais vu ?

— Bien sûr, c'est trop évident. Que dois-je faire, Fiarine ? Il m'aime ? Est-ce cela aimer ? C'est regarder l'autre avec de grands yeux qui ne disent rien ? C'est avoir un air stupide ?

— Tu es dure, mais parfois, surtout pour les humes, c'est ça.

— Que dois-je faire avec Trémadoc ? Faut-il d'ailleurs que je fasse quelque chose ?

— Tu ne dois pas lui donner la moindre illusion mais, à mon avis, ne lui dis rien. Avertie comme tu l'es pour toutes ces choses, il est préférable que tu ne dises rien. Ne lui laisse seulement aucune illusion.

— Évelle doit me maudire…

— Oui.

Lirelle poussa un soupir et conclut :

— Elle n'avait vraiment pas besoin de ce prétexte.

Les jours suivants, l'emploi du temps resta le même, à ceci près que les leçons d'escrime données par Lirelle se répartirent en deux séances : le matin où ses élèves devenaient enseignants pour de nouveaux débutants, elle ne faisait alors que superviser leurs cours, et l'après-midi où elle donnait ses leçons. Le niveau s'élevant progressivement, les séances s'allongeaient et les phases de combat y prenaient une place de plus en plus importante.

Trémadoc ne semblait pas modifier son attitude, bien que Fiarine lui ait parlé. Lirelle ne sut pas ce qu'elle lui avait dit, mais cela n'avait rien changé. Il la vénérait toujours, apparemment sans délaisser Évelle avec laquelle il partageait une chambre dans le château, mais la jeune femme ne décolérait plus, à tel point qu'elle finit par le renvoyer, en lui enjoignant de choisir réellement entre elle et Lirelle. Les choses ne changeant pas, elle provoqua officiellement Lirelle. Fiarine apprit à son amie que lorsque deux humes désiraient la même humelle ils se provoquaient en duel, la réciproque était également vraie.

— Et que va-t-il se passer ?

— Tu vas la vaincre et elle va perdre Trémadoc.

— Le perdre, c'est-à-dire ?

— Eh bien c'est-à-dire qu'elle n'aura plus le droit de le tancer quand elle le surprendra à baver devant toi.

— Mais je n'en veux pas, de Trémadoc, moi !

— Alors tu dois perdre contre elle.

Le jour choisi par l'offensée qui, en l'occurrence, était Évelle, un véritable attroupement s'était formé dans la cour principale du château. Tout le monde avait eu vent du défi lancé par Évelle et tenait à voir ce qui allait se passer, bien que personne n'ait voulu parier comme c'était le cas en de semblables circonstances, tant l'issue du combat, quel qu'il soit, ne faisait aucun doute. Plusieurs personnes avaient tenté de dissuader Évelle, mais sans grand espoir. Elles n'y étaient d'ailleurs pas parvenues.

— Quelles sont les règles ? demanda Lirelle à Wenlock qui se tenait à côté d'elle, la mine soucieuse.

— Comme Évelle a choisi un combat à mains nues, il n'y en a qu'une seule : la première à terre pendant trois respirations a perdu.

— Qui donne le signe du début de combat ?

— Celui que l'offensée a désigné.

— Et c'est ?…

— Trémadoc, répondit Fiarine. Ça promet !

Évelle apparut, suivie de Trémadoc. Elle était vêtue d'une courte robe de cuir qui lui arrivait en haut des cuisses et la moulait, n'offrant ainsi que peu de prises. Lirelle portait ses habits habituels.

Elles se placèrent l'une en face de l'autre. Les spectateurs retenaient leur souffle. La seule incertitude qu'ils avaient tous était de savoir en combien de secondes Lirelle jetterait son adversaire à terre.

Trémadoc ne dit qu'un mot :

— Allez.

Évelle se jeta sur son adversaire et libéra toute la rancune, toute la rage qu'elle ressentait. Elle tenta de la bourrer de coups de poing, de coups de pied, mais Lirelle évitait et parait bien sûr toutes les attaques. Elle ne riposta à aucun moment. L'impression qu'eurent les spectateurs fut qu'elle ne voulait pas blesser la jeune femme. À un moment, elle encaissa un magistral coup de poing en pleine poitrine et tomba à terre pour y rester allongée sur le dos, pendant que Wenlock comptait les respirations.

—… deux, trois ! Évelle a vaincu ! Trémadoc et Lirelle ne peuvent aller ensemble, la communauté en est témoin.

Il sembla très nettement à Fiarine qu'il proclamait tout cela avec un réel accent de soulagement. Évelle quitta le lieu du combat sans un regard pour quiconque. Trémadoc resta un instant à se dandiner puis la suivit. Quand ils furent partis tous deux, Lirelle se releva sans l'aide de personne s'épousseta et dit à Wenlock :

— Qu'est-ce que ça signifie, « la communauté en est témoin » ?

— Tu n'as pas eu mal ? lui demanda-t-il sans répondre à sa question. Elle t'a porté un rude coup.

— Oui, elle avait beaucoup de choses à laisser sortir, mais non, elle ne m'a pas fait très mal. Alors, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que si quelqu'un vous prend, Trémadoc et toi, en position équivoque, il a le devoir d'en avertir Évelle et que vous serez punis tous les deux.

— Punis ? Comment ?

— Chassés.

— Parfait, commenta Lirelle. Il me laissera peut-être tranquille maintenant.

— Tu t'es laissée tomber, hein ? demanda Fiarine.

— Oui. J'avais peur de riposter trop durement. Il lui a fallu beaucoup de courage pour me provoquer. J'aimerais tellement qu'elle ne me déteste pas, soupira-t-elle.

— C'était la meilleure chose que tu pouvais faire, commenta Fiarine. Trémadoc n'a pas pu croire que tu ne l'avais pas fait exprès, même si Évelle était trop hors d'elle pour voir quoi que ce soit.

— Surtout que, même s'il ne l'a pas admis, il y aura toujours quelque bonne âme pour le lui apprendre, ajouta Wenlock.

Deux jours après la confrontation entre les deux femmes, maître Lado exposa son invention dans la cour du château. Il avait apporté deux modifications au prototype initial. Une lourde couronne de pierre ceinturait l'axe et constituait un volant d'inertie qui, une fois en mouvement, mettait un long moment à s'arrêter. La seconde modification consistait en une

seconde série de couteaux plus fins qui, entraînés par un pignon et une chaîne, tournaient dans le sens inverse des pales et coupaient les balles de cuir qui leur avaient échappé.

Le maître avait choisi cette journée pour exposer son invention car le vent soufflait assez fort ; pas comme lors de la Saison que certains estimaient proche, mais suffisamment pour que l'on doive maintenir son chapeau ou son bonnet sur sa tête. Après avoir expliqué à quoi était destiné l'appareil et comment il fonctionnait, il procéda à un essai. Il fit signe à l'un des aides qui libéra les pales en abaissant le levier, maintenant le frein contre l'axe. Après quelques secondes d'attente, les pales se mirent lentement en mouvement et atteignirent une vitesse beaucoup plus élevée que lors du premier essai dans l'atelier. De nombreuses balles de cuir avaient été confectionnées en vue de cette expérience. Le maître Lado vint vers Lirelle et Fiarine et, leur tendant à chacune une balle, il leur dit avec un large sourire :

— À vous l'honneur, meshumelles. Sans vous, nous n'aurions pas inventé ce merveilleux engin.

Fiarine, rouge comme une pivoine, s'approcha des pales et lança sa balle avec force. Elle fut hachée en plusieurs morceaux par les deux couronnes de couteaux, de même que celle de Lirelle. Des vivats éclatèrent aussitôt et tout le monde réclama sa balle pour la jeter dans l'engin.

Gontiral, qui assistait comme tout le monde à cette mémorable expérience, prit Lirelle par le coude et l'entraîna à l'écart.

— Jeune humelle, votre arrivée dans notre château, dans ce monde, change la face de notre vie. J'ai pris sur moi d'envoyer des messagers pour annoncer dans les vilhumes, dont celle de Miall-Do-Corf, l'invention qui vient d'être faite par le maître Lado selon vos indications. Ces messagers sont partis hier. Ainsi, toutes les régions vont savoir que les Libres existent et qu'ils œuvrent pour le peuple. Le monde va également savoir que vous existez. Sachez que, d'après ce que nous ont appris nos mouches, vous devenez actuellement une légende ; l'histoire est en marche et c'est vous qui l'écrivez. Beaucoup de gens parlent de vous comme de l'humelle étrangère qui a vaincu des surveillants et les a exécutés selon un rituel précis… Je vous vois chagrine, Lirelle. J'ai appris à vous connaître et sais que vous n'aimez pas cette notoriété, mais d'une part elle était inévitable, d'autre part elle nous aide et devient une arme réelle.

— L'histoire est en marche, c'est vrai, mais ce n'est pas moi qui l'écris. Mon histoire m'échappe. Le peuple l'écrit pour moi. Il tient le stylet et c'est vous, vous les Libres qui guidez sa main. Votre espoir est que se déroule une confrontation entre les surveillants et les Libres. Ne le niez pas, Gontiral. Je ne sais pas si vous l'appelez de vos vœux, mais il est sûr que certains fanatiques ne pensent qu'à cela, ne demandent que cela. Évelle en fait partie, par exemple. Trémadoc en faisait partie, Lothar également. Ce combat approche et, une fois qu'il sera engagé, rien ni personne ne pourra prédire à qui reviendra la victoire.

Elle le quitta sur ces paroles et se rendit sur le chemin de ronde où elle aimait de plus en plus aller, se sentant comme prisonnière dans le château. On ne la retenait pas vraiment, mais elle ne pouvait faire un pas hors des murs sans que sa « garde personnelle » ne la suive. Elle était considérée par tous ici comme *le* salut du peuple et, en tant que tel, il fallait absolument la protéger. Quand elle se promenait dans l'enceinte de la forteresse, on la saluait, on se déplaçait pour parler avec elle de sagesse, du système-surveillé, les enfants tenaient à ce qu'elle leur apprenne des techniques de combat, les hommes la regardaient avec un mélange de respect, d'envie et de désir que, bien que Fiarine l'en crût incapable, elle voyait briller dans leurs yeux. Tout cela la fatiguait. Elle en avait assez de ne pas être anonyme, de ne pas être comme cette femme qu'elle voyait là-bas, près du puits et qui tirait sur la chaîne en parlant tranquillement avec sa voisine. Il n'y avait que Fiarine et Wenlock qui la considéraient

normalement. Il était un peu emprunté avec elle, mais ne lui rebattait pas les oreilles avec le devoir des Libres et tout ce qu'il obligeait. Elle ne savait que penser de cet homme. Il lui paraissait beau, mais pas plus que les autres. En revanche, elle se sentait bien avec lui ; détendue, calme, naturelle.

Elle resta à son poste de rêverie jusqu'à ce que la nuit tombe, et profita au maximum de ce moment si particulier, si unique, où la neige des montagnes devient orange, puis rose, puis perd brusquement toutes ses couleurs lorsque le soleil se couche totalement. Le vent tomba avec le départ du soleil et une profonde impression de calme s'étendit sur la campagne environnante. On n'entendit plus bruisser les arbres, siffler le vent dans leurs branches, mais seulement le chant de la rivière dans la vallée et le cri des chouettes qui partaient en chasse ou s'appelaient, d'arbre en arbre.

Elle éprouva l'impérieuse envie d'être totalement seule. Elle descendit discrètement jusqu'à l'écurie où elle sella son mithal qui l'accueillit en soufflant l'air par les naseaux. Elle le fit sortir sans bruit et descendit jusqu'au portail.

— Vous sortez à cette heure, Lirelle ? lui demanda l'homme de garde, étonné.

— Oui, j'en ai besoin. Ne t'inquiète pas, je reviens. Et si on me veut du mal, je suis capable de me défendre.

— Oh ça, je le sais bien, à chaque fois que je ne suis pas de garde, j'assiste aux séances d'escrime et je répète les techniques que vous apprenez à l'Autonome et aux autres. Je pourrai vous montrer un jour ?

— Bien sûr, mais il faut que tu me promettes le secret sur ma sortie de ce soir.

— Je ne peux pas, répondit-il, désolé. Je n'ai pas le droit de laisser sortir quelqu'un sans autorisation du Libre-conseil ou d'un Autonome.

— S'il te plaît, j'ai besoin de marcher seule au bord de la rivière, le pria-t-elle.

Il secoua la tête d'un air vraiment confus et lui dit :

— Vraiment, je ne peux pas. Je n'ai pas le droit.

— Je l'autorise à sortir, dit une voix derrière elle.

Elle se retourna brusquement et trouva Wenlock qui s'était approché sans bruit. Il la regarda avec un doux sourire et lui recommanda :

— Fais attention à toi, Lirelle, tu nous es trop précieuse pour que l'on te perde.

— Merci, répondit-elle en montant sur son mithal.

Le portail s'ouvrit sans un bruit. Elle descendit jusqu'à la porte de la seconde enceinte et fit avancer sa monture vers la vallée.

Lirelle se promena une grande partie de la nuit le long de la rivière et dans les collines environnantes. Elle allait sans but précis, laissant presque le mithal choisir le chemin qui lui convenait le mieux, ne faisant que le solliciter lorsqu'il restait trop longtemps au même endroit. Elle ne pensa à rien, c'est-à-dire qu'elle pensa à tout. Se plongeant avec délices dans ses souvenirs comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Puis elle s'efforça ensuite à ne pas penser au futur, s'obligeant à être « ici et maintenant » en profitant de l'instant présent, tel qu'elle le vivait, au pas lent et calme de sa monture. Elle s'arrêta un instant près de la rivière et regarda le reflet de la lune dans le courant. Elle murmura :

— Regarde, ma vieille chouette. L'eau passe, ce n'est jamais la même, c'est l'impermanence, mais le reflet reste, immuable et tranquille, indifférent au courant qui le

déforme. Faut-il que je sois ce reflet ? Hein, vieille chouette, le faut-il ? Pourquoi n'es-tu pas là pour m'aider ?

Lirelle revint quelques heures avant le lever du jour. Quand elle se présenta devant le portail, le garde en faction lui ouvrit les deux portails sans problème, elle était devenue très célèbre dans la forteresse. Son statut particulier, mais également sa propension à parler aux gens, se mêler à eux, faisaient que tout le monde ou presque la connaissait. Ce n'était pas le cas de certains membres du Libre-conseil qui ne frayaient que rarement avec les soldats de base, et encore moins avec les gens qui vivaient à l'abri du château.

Lorsqu'elle entra dans l'enceinte de la forteresse, elle aperçut une ombre qui descendait vivement du chemin de ronde et s'engouffrait dans le château. Elle la reconnut : Wenlock. Il avait attendu qu'elle revienne, guettant son retour, la nuit étant si claire. Elle eut la certitude qu'il avait veillé sur elle, Lirelle, et non pas sur la perturbation si chère au mouvement des Libres.

Elle souriait toute seule en ramenant son mithal à l'écurie et pendant tous les soins qu'elle lui donna distraitement, la brosse à la main.

Lorsqu'elle se coucha dans la chambre qu'elle partageait avec Fiarine, elle trouva le lit de son amie vide, comme cela arrivait parfois. Elle devait être dans les bras d'un hume, dormant pelotonnée contre le corps d'un mâle comme elle les aimait. À peine Lirelle était-elle couchée que la porte s'ouvrit doucement et laissa le passage à Fiarine qui entrait sur la pointe des pieds. Lirelle faillit éclater de rire. Son amie, les yeux encore aveugles dans l'obscurité finissante, tâtait l'air devant elle pour ne pas se cogner aux murs ou aux meubles. Lirelle la vit clairement ôter ses vêtements, elle dormait toujours nue, les jeter en vrac à ses pieds et se glisser dans son lit en soupirant d'aise.

Le lendemain, à la séance du matin où ses élèves donnaient leurs leçons, Lirelle en surveilla particulièrement deux qui semblaient aussi fatigués qu'elle.

— Wenlock, mais regarde ce qu'ils font ! que se passe-t-il ? tu ne vois rien ? qu'as-tu fait cette nuit ? es-tu si épuisé que tu ne puisses voir qu'ils vont s'égorger tellement leurs parades sont mal faites. Quant à Fiarine, ce n'est pas mieux ! Fiarine, appela-t-elle, contrôle les parades et les attaques ! Bon. Pause ! ordonna-t-elle. Pause pour tout le monde. Allez boire, asseyez-vous, discutez, comme vous voulez, mais pause.

Fiarine vint vers elle.

— Dis donc toi, c'est pas la peine de faire remarquer à tout le monde que je dors debout. D'ailleurs, c'est faux. Je vais parfaitement bien.

— Tu as l'air heureuse c'est vrai, mais fatiguée. Plus fatiguée encore que Wenlock.

Son amie lui dit aussitôt, d'un air extrêmement sérieux :

— Ce n'était pas Wenlock, je ne toucherais jamais à Wenlock !

— Je le sais bien, je l'ai vu cette nuit qui traînait sur le chemin de ronde.

— Avec toi ? demanda son amie, l'œil brillant.

— Non. Enfin… Pas tout à fait. J'étais sortie me promener dans la vallée…

— Seule ? s'exclama Fiarine.

— Oui, répondit Lirelle. Ne fais pas comme ces Libres qui me hacheraient presque mes repas de peur que je m'étouffe. J'étouffais justement et, comme tu n'étais pas là pour me

parler, je suis sortie. Donc quand je suis revenue, Wenlock descendait du chemin de ronde. Je pense qu'il m'avait surveillée pendant tout ce temps.

— Et ça t'énerve ?

— Non.

— Et ça te fait plaisir. Hein, humelle de mon cœur ? Ça te plaît, ça. Ne dis rien, tes yeux parlent tous seuls.

Ce fut deux jours après que Lado vint voir Lirelle alors qu'elle se préparait à travailler avec Wenlock. Il avait l'air très excité.

— Lirelle ! La Saison monte, on me l'a dit !

— La Saison monte ?

— Cela signifie, ignorante, qu'une Saison enfle et que les Saisonniers vont certainement se réveiller, lui expliqua Wenlock.

Lirelle ressentit un frisson involontaire lui parcourir le dos. Elle revoyait les milliers de petites bouches hideuses s'ouvrir vers elle pour la dévorer.

— Oui, oui ! C'est le moment ou jamais d'installer les moulins sur le trajet-saisonnier.

— *Les* moulins ? s'étonna Lirelle.

— Oui, j'en ai fabriqué un deuxième.

— Alors allons-y vite, décida Wenlock.

Ils se précipitèrent, embauchèrent de la main d'œuvre et tout le monde porta les deux moulins à Saison dans la cour où ils furent chargés sur un chariot et transportés dans la forêt.

— Ici, décida un homme qui avait de peu échappé à la Saison, y laissant un bras jusqu'à l'épaule. C'est ici qu'elle passe.

Ils se trouvaient dans une allée. Les bois de sapins de part et d'autre étaient très denses et le vent devait y être considérablement ralenti. Lado supervisa l'installation des deux moulins. Il fit rapidement couper de jeunes arbres pour que les deux engins puissent être placés côte à côte et indiqua comment les fixer solidement à terre à l'aide de pieux et de chaînes. Pendant ce temps, Wenlock, Lirelle, Fiarine et d'autres, construisaient une petite, mais solide, cabane dans le bois, afin de pouvoir vérifier comment fonctionnait le dispositif.

Tout le monde œuvrait en faisant preuve d'une rapide efficacité, il fallait faire vite : une fois commencée, la Saison ne durait que quelques heures. L'on travaillait sans mot dire. L'ambiance était sérieuse et pleine d'espoir.

Il n'y avait aucun vent. Aucun souffle ne faisait bouger les brins d'herbe sur le bord de l'allée. Puis, progressivement, alors que l'installation était terminée depuis quelques instants, le ciel se couvrit de nuages gris ardoise. Ils avançaient avec une stupéfiante rapidité.

— Allez, rentrez vite, ordonna Wenlock à tous ceux qui ne restaient pas dans la cabane.

Tous partirent aussitôt, pendant que Wenlock et Lirelle plaçaient des morceaux de viande sur l'allée et laissaient une coulée de sang jusqu'aux moulins. Quand ce fut terminé, ils abaissèrent la poignée qui libérait les pales d'acier et rejoignirent Fiarine et Lado dans la cabane.

— Déjà ? s'étonna Fiarine en souriant.

Elle était à côté de Lado et se plaqua bien volontiers contre lui quand Lirelle et Wenlock entrèrent. Quatre petites ouvertures avaient été ménagées dans l'épaisse cloison de bois armée d'acier de la cabane.

— Il va falloir attendre longtemps ? demanda Lirelle.

— Écoute, répondit Lado.

Elle prêta l'oreille et entendit, de plus en plus distinctement, comme le piétinement d'une foule en marche.

— C'est la Saison qui monte, dit Wenlock.

À partir de ce moment, ils ne dirent plus rien. Il était en effet connu que les Saisonniers passaient pour entendre le moindre bruit, même dans la Saison la plus forte.

Le son enfla de plus en plus avec le vent qui prenait de la force. Simple brise au début, il se changea progressivement en vent, puis en vent violent et enfin en tempête. Lirelle retrouvait ce qu'elle avait vécu lors de ses premiers moments dans ce monde, juste avant sa rencontre avec Quad.

Les sapins offraient une protection efficace, car les cloisons de la cabane étaient seulement secouées par les bourrasques et il sembla à Lirelle que les Saisonniers ne pourraient pas se déplacer dans cette forêt. En revanche dans l'allée, le spectacle était cauchemardesque. L'eau passait à l'horizontale, mêlée à de la neige et à de grosses branches. Lirelle eut peur que ces morceaux de bois n'endommagent les moulins, mais il était désormais hors de question de sortir de la cabane.

Ensuite, tout arriva très vite. Plus tard, Lirelle se rappela qu'elle n'avait pas eu le temps d'attendre. Ils entendirent nettement un son effroyable, comme un hurlement démoniaque et se pressèrent tous les quatre près des trous ménagés dans la paroi. Ils ne virent pas grand-chose. L'air, saturé de Saison-niers, s'était obscurci. On ne distinguait plus l'allée, mais un bruit phénoménal venait des moulins. On les entendait tourner, car Lado leur avait placé une sorte de sifflet pour juger de leur mouvement. Au son qu'ils produisaient, il était possible de comprendre qu'ils tournaient encore assez vite. Mais par-dessus tout, ce que Lirelle trouva horrible était ce hurlement continu qu'elle avait d'abord attribué au vent, mais qui venait en fait, elle le comprit après, des Saisonniers qui se faisaient hacher par centaines et dévorer par les suivants qui étaient découpés à leur tour.

Longtemps après que le bruit eut cessé, ils durent rester dans la cabane pour attendre que le vent se calme. Ils patientèrent ainsi pendant un temps qui leur parut très long, sans pouvoir échanger un mot.

Quand enfin ils purent sortir, le spectacle dans l'allée dépassait toutes leurs espérances. Des milliers de Saisonniers gisaient à terre, englués dans une boue sanglante. Certains bougeaient encore faiblement, mais la majorité étaient méconnaissables ; complètement tranchés, découpés, réduits en bouillie. Les moulins étaient encore debout et Lado les regardait en hochant la tête.

— Il va falloir les améliorer. Ils ont dû s'arrêter avant que tous les Saisonniers ne soient détruits. L'inertie n'est pas encore assez grande.

— Arrête de râler, lui dit Fiarine. As-tu déjà vu autant de ces immondes bestioles mortes ?

— Il est vrai que ça fonctionne assez bien, admit le maître artisan.

Bien que la nuit commençât à tomber, une foule de gens vinrent, armés de torches, voir ce que l'expérience avait donné. Ils poussèrent tous des cris de joie devant le spectacle qu'ils découvrirent et nombreux furent ceux qui tinrent à emporter une tête de Saisonnier.

Le retour au château fut triomphal et une fête fut improvisée. On dansa, on chanta, on but. Lirelle dansa avec Wenlock, Lado et beaucoup d'autres hommes, et Fiarine nota qu'elle choisit fréquemment l'Autonome comme partenaire.

Ce fut le lendemain de cette mémorable journée que deux des messagers que Gontiral avait envoyés porter les annonces dont il avait parlé à Lirelle, revinrent. Ils ramenaient des hommes avec eux. Des hommes qui voulaient faire partie des Libres. On les avait laissés dans la première enceinte, tandis que l'on questionnait les messagers sur les assurances qu'ils avaient pu obtenir de ces gens.

Lirelle entra dans la salle du conseil et s'assit à côté de Maclite, celui qui l'avait agressée lors de son arrivée, et qu'elle avait décoiffé pendant la démonstration de combat qui avait suivi. Tout le monde se tut.

— Eh bien, vous ne dites plus rien ? demanda-t-elle.

— Une humelle ne peut pas participer au conseil, lui annonça Maclite.

— Vous n'apprendrez donc jamais rien ? Que je sois humelle ou pas, j'ai un cerveau dont je me sers pour penser. Il fonctionne aussi bien que le vôtre, je vous l'assure.

Elle se tourna vers les deux messagers et s'adressa directement à eux :

— Qui vous dit que les humes que vous avez accompagnés jusqu'ici ne sont pas à la solde des surveillants ? Qui vous dit que ce ne sont pas des surveillants ?

— Ne répondez pas ! ordonna Maclite.

Lirelle allait dire quelque chose, mais Gontiral fut plus rapide :

— Répondez aux questions qui sont fondées, dit-il calmement en regardant Maclite. Je demande à ce que le conseil se prononce sur la présence de Lirelle. Je demande un vote pour lui autoriser de poser toutes les questions qu'elle désire et pour que les messagers y répondent avec franchise. Je le demande maintenant !

Il y eut un instant de flottement, puis le chef du conseil se leva et annonça :

— La demande de vote de Gontiral est justifiée. Que ceux qui sont pour les propositions qu'il a faites lèvent la main.

Il s'assit et leva la sienne, aussitôt suivi par Wenlock, Gontiral, puis l'ensemble du conseil, sauf Maclite qui se leva en repoussant brutalement sa chaise.

— Je vois que je ne suis plus écouté depuis l'arrivée de cette étrangère. Je quitte donc ce conseil et le château.

— Tu sais, Autonome Maclite, que tu ne peux quitter le château, répondit le chef. Tu restes dans la forteresse jusqu'à ce que tu nous aies clairement expliqué ta décision, c'est la règle et tu l'as toi-même votée.

Maclite sortit sans un mot.

Lirelle regarda à nouveau les messagers et leur dit :

— Alors ?

— Nous les avons fait jurer sur leur vie qu'ils ne révéleraient la position du château à personne, dit l'un.

— Ils ne savent d'ailleurs même pas que ce château est celui des Libres. Ils nous croient en train de discuter pour avoir le gîte et le couvert pendant une étape de deux jours, dit l'autre.

— Combien sont-ils ? demanda Wenlock.

— Quatre.

— Quel âge ont-ils ? enchaîna Lirelle.

— Deux jeunes humes et deux plus âgés.

— Jeunes comment ?

— Je dirais entre quinze et dix-huit.

— Et les autres ?

— L'âge de l'Autonome. L'un d'eux est borgne et blessé au pied par un surveillant qui l'a dédommagé, paraît-il.

— Portent-ils des armes ?

— Non. Aucun d'entre eux n'est armé.

— Pas d'épée cachée, de couteau, d'arc, de lance, d'arme de jet ? Rien de tout cela ? insista Lirelle.

— Rien, affirma le messager le plus jeune.

— Si, corrigea l'autre. Rappelle-toi, dit-il à son compagnon, le borgne s'appuie sur un bâton couvert de cuir.

— Un bâton couvert de cuir ? demanda Wenlock, intéressé.

— Oui, il boite et doit s'aider à la marche. Il a confectionné une canne de marche avec un bâton qu'il a entouré de cuir ciré pour le protéger de la pluie.

— Quelle taille ce bâton ? demanda Lirelle. Comme ça ? dit-elle en montrant son fourreau.

— Si l'humelle veut bien se lever, pour que je puisse mieux en juger, dit le jeune messager.

— L'humelle s'appelle Lirelle, messager, je pensais que tu l'avais compris avec le vote qui vient d'avoir lieu, intervint Wenlock.

Le messager devint pâle et bredouilla :

— Lirelle ?… Je… je n'avais pas compris que c'était cette humelle. Je… je suis désolé pour l'offense.

— Que craint-il, ce petit coq ? dit Lirelle. Croit-il que je vais lui trancher la tête parce qu'il a manqué de respect envers la perturbation ? Je lui donnerais bien quelques claques parce qu'il a manqué de respect envers une femme, une humelle, pardon, mais je ne vais pas le tuer pour ça. Alors, ce bâton, de cette taille ?

— Oui, à peu près, dit le messager.

— C'est environ cette taille-là, en effet, confirma le plus vieux.

Lirelle regarda tous les membres du conseil et annonça :

— C'est un surveillant.

— Mais… Ce n'est pas possible, dit le jeune messager. Il n'a qu'un œil, il boite, il est incapable de se mouvoir sans sa canne. C'est lui que l'on a connu en premier, cela fait maintenant plus de dix jours qu'il voyage avec nous. Jamais il n'a été capable de marcher sans sa canne. Il m'a même montré son œil qui a été abîmé par le surveillant ! Il parle d'eux avec haine, il…

— Il vous a trompés ! Il vous a trompés tous les deux, le coupa Lirelle. D'après ce que je sais des surveillants, ils sont capables de boiter pendant un an ou plus s'il le faut. Ils peuvent se battre les deux yeux crevés. Je le sais, je suis capable de vaincre Wenlock avec un bandeau sur les yeux, alors que je ne suis qu'une humelle, ajouta-t-elle sadiquement en fixant le jeune messager qui ne savait plus où se cacher. Il est venu avec vous pour que vous le conduisiez jusqu'ici ; jusqu'à moi. Le cuir dont son « bâton » est enveloppé est de quelle couleur ? Ne serait-il pas rouge, par hasard ?

Les deux messagers se regardèrent, un air de profonde détresse dans les yeux.

— Si, avoua le plus ancien.

— La couleur de Do-Corf, laissa tomber Lirelle d'un ton sinistre. Wenlock, tu cours interdire à tout le monde de s'approcher armé de cet homme. Tu m'as bien entendue ? À tout le monde. Tu leur dis aussi de ne pas le regarder dans les yeux, surtout pas.

Wenlock ne fit aucun commentaire et courut sans attendre hors de la salle.

— C'est pour ça qu'il devenait de mauvaise humeur si on le regardait en face ? demanda le plus vieux des deux messagers.

— Vous l'aviez remarqué ?

— Oui. À chaque fois qu'on lui parlait en le regardant, il répondait d'un ton rogue, même si on lui demandait seulement de nous passer le pain.

— Voilà qui lève les derniers doutes que nous aurions pu entretenir. Il faut que nous éliminions ce surveillant. Impé-rativement. Je vais le voir tout de suite. Mettez sur place un dispositif qui l'empêche à tout prix de s'enfuir. Qu'il soit en permanence surveillé par les meilleurs de vos archers, mais sans qu'il le sache, surtout sans qu'il le sache.

Elle quitta la salle du conseil, passa rapidement dans sa chambre pour enfiler une courte jupe de cuir, se maudissant d'avoir voulu porter une robe seyante pour faire la belle devant Wenlock et courut vers le portail.

— Vous ne pouvez sortir, Lirelle. Ordre du Libre-conseil, lui dirent les quatre hommes postés devant le guichet quand elle se présenta devant la porte.

— Quoi ? dit-elle, interloquée.

— Nous n'y sommes pour rien, plaida le garde, visiblement inquiet de la lueur qu'il commençait à voir briller dans les yeux de la jeune femme. Nous venons de recevoir cet ordre et ils sont venus m'aider pour vous empêcher de sortir si vous vouliez passer quand même, dit-il en désignant les trois hommes qui se tenaient à côté de lui. Ordre du Libre-conseil, répéta-t-il.

— Où est Wenlock ? demanda Lirelle en tentant de garder son calme.

— L'Autonome vient de sortir en courant, suivi par votre amie.

— Elle est sortie ? Fiarine est sortie ? s'exclama-t-elle.

— Oui, répondit le garde, de moins en moins tranquille. Elle courait avec l'Autonome en direction de la première enceinte.

— Non ! cria Lirelle. Laissez-moi sortir… s'il vous plaît.

— Nous ne pouvons pas, nous n'avons pas le…

Il s'interrompit en voyant qu'elle portait la main vers son sabre.

— Lirelle, nous n'avons pas le droit de vous laisser aller là-bas ! Nous avons reçu…

— Mais tu ne comprends pas que je suis la seule qui puisse arrêter ce surveillant ? Il va les mettre en pièces, il va tous les tuer. Il n'y a que moi qui peux le vaincre ! Il faut que je sorte, espèce d'abruti ! Il faut que je sorte ! hurla-t-elle en défourrant totalement son sabre.

Les gardes avaient leurs épées en main. Tremblant comme des feuilles, ils se savaient perdus si jamais elle engageait le combat contre eux.

— Lirelle, cria une voix derrière elle.

Gontiral et les membres du conseil accouraient.

— Lirelle, tuez-nous si vous le voulez, mais laissez-les en vie, ils ne font qu'obéir à nos ordres. Vous nous êtes trop précieuse. Nous ne pouvons vous laisser aller vous battre avec ce surveillant. Les élèves que vous avez formés doivent être capables d'en venir à bout, ils sont plusieurs, il est seul.

— Espèce de vieillard sénile ! lui jeta Lirelle. Vous n'avez rien compris, vous n'avez rien admis ! Je suis la seule capable de le vaincre ! La seule ! Mes « élèves », comme vous dites savent un peu mieux se battre qu'avant, mais que vont-ils faire contre un homme qui est né avec un sabre dans les mains, qui a suivi un entraînement comme on ne peut en avoir idée tous les jours de sa vie jusqu'à maintenant ? Ils vont se faire tuer. Un par un ! Laissez-moi sortir. Laissez-moi sortir, ou je vous jure que si l'un d'eux est tué, je vous en tiendrai tous pour responsables.

— C'est impossible, dit Gontiral en secouant la tête. C'est impossible. Tuez-moi si vous le voulez, mais personne ne vous laissera sortir.

Avec un hurlement de rage et de désespoir mêlés, Lirelle leva son sabre et le maintint un instant au-dessus de la tête du vieil homme qui tremblait, mais ne bougeait pas. Personne ne disait mot. Personne n'osait même respirer. Le sabre s'abattit avec un éclair métallique et trancha l'écharpe, symbole du Libre-conseil, que le vieil homme n'avait pas pris le temps d'ôter avant de quitter la salle.

Lirelle se rua ensuite dans l'escalier qui menait au chemin de ronde. Il lui était impossible de tenter quoi que ce soit de ce côté, aussi personne ne la suivit. Arrivée en haut, elle vit que ce qu'elle redoutait était engagé. Un homme gisait déjà à terre, tandis que le surveillant se tenait en face de quatre autres combattants. Ils le menaçaient en une disposition parfaite, chacun se tenant aux quatre points cardinaux, ne se gênant pas les uns les autres et l'obligeant à sentir leur présence plutôt qu'à la voir. Elle leur avait enseigné cette méthode de combat, posture après posture, minute par minute, heure par heure, reprenant inlassablement ce qui ne fonctionnait pas comme elle le voulait, comme elle le sentait.

Elle constata que des archers étaient également sur le chemin de ronde, leur arme à la main.

— Qu'attendez-vous ? leur cria Lirelle. Abattez-le !

— Impossible, il est juste hors de portée de nos arcs. Si nous tirons, il aura largement le temps d'éviter la flèche.

Elle poussa un cri de dépit et se tourna à nouveau vers ce qui se passait en bas. Elle reconnut Fiarine à sa jupe d'un vert tendre. Son amie se tenait en garde, la pointe de son sabre dirigée comme il le fallait vers la gorge du surveillant, qui ne pouvait ainsi tenter une attaque vers ses poignets ou son torse. Les jambes fléchies, elle paraissait calme et tranquille. Lirelle fut fière d'elle.

Voyant que rien ne se passerait, qu'aucun de ses adversaires ne bougerait, le surveillant passa soudainement à l'attaque. En un fulgurant mouvement tournant, il frappa violemment sur les armes de ses quatre adversaires. L'un d'entre eux, Trémadoc d'après ce que Lirelle pouvait voir depuis le chemin de ronde, laissa tomber son épée et fut immédiatement décapité. Lirelle hurla. Les trois autres se placèrent aussitôt en fonction de ce nouvel état de fait. Ils paraissaient de moins en moins sûrs d'eux, se regardant fréquemment.

— Fuyez ! leur cria Lirelle. Fuyez, il va tous vous tuer !

Elle cria à s'en faire éclater les poumons, mais rien dans leur attitude ne montra qu'ils l'avaient entendue. Désespérée, elle se mit à pleurer, sachant qu'ils vivaient leurs derniers instants, sentant que Fiarine allait mourir. Ce surveillant les dominait tellement qu'il ne pouvait perdre.

Il passa une nouvelle fois à l'attaque, répétant la même technique tournante. Cette fois-ci, personne ne perdit son arme, Fiarine alla même jusqu'à croiser le fer avec lui, pendant une fraction de seconde. Lirelle ne vivait plus. Les doigts crispés sur son sabre et sur la pierre du créneau, blancs tellement elle les serrait, elle encourageait Fiarine, lui donnant des conseils que son amie ne pouvait entendre. Les archers qui assistaient à tout cela racontèrent ensuite à Wenlock qu'elle avait prédit chacun des mouvements du surveillant, exactement comme si elle avait déjà assisté au combat, qu'elle avait encouragé Fiarine jusqu'à la fin, lui conseillant telle ou telle technique, lui parlant comme si elle s'était tenue juste à côté d'elle.

— C'est bien ! Replace-toi, replace-toi ! cria Lirelle, la voix enrouée, quand Fiarine revint en garde après sa courte passe avec le surveillant. Voilà ! Attention, il va attaquer la tête ! Garde haute ! Garde haute !

En effet, comme elle l'avait senti, le surveillant feinta une attaque lourde en direction des jambes de ses adversaires et ce fut comme si son arme avait soudainement rebondi sur quelque chose, tellement elle remonta à une vitesse inimaginable vers la tête de Fiarine… qui roula à terre.

— Non ! hurla Lirelle. Non ! ! Pas elle, pas Fiarine ! Non !

Son cri se termina en gémissement. Elle s'effondra lentement contre le créneau, lâchant son sabre qui tomba à terre en teintant.

Elle resta prostrée ainsi, secouant la tête de gauche à droite, le visage baigné de larmes, les yeux fous, de la salive lui coulant jusque sur le menton, jusqu'à ce que Wenlock vienne vers elle.

C'était fini. Le surveillant avait rapidement et facilement tué les deux autres, sifflé son mithal et, sautant en selle, avait promis en riant qu'il reviendrait bientôt s'amuser avec les Libres et qu'il amènerait des amis. Puis il avait piqué des deux et, voyant que le portier de la première enceinte voulait fermer sa porte, avait sorti son sabre et l'avait décapité sans mettre

pied à terre. Trémadoc était mort, Gill également, ainsi que les deux autres hommes qui suivaient le cours de Lirelle. Seul Wenlock avait survécu, parce qu'il était resté près du portail, tentant de faire sortir Lirelle, malgré l'avis contraire du Libre-conseil qui avait voté, à l'unanimité moins une voix, qu'elle devait rester à l'abri dans le château.

Lirelle ne sut tout cela que plus tard ; beaucoup plus tard.

Quand Wenlock arriva sur le chemin de ronde, il fut épouvanté du spectacle qui s'offrit à son regard. Les archers se tenaient à une distance respectueuse, n'osant s'approcher tellement ils craignaient qu'elle ne les tue s'ils faisaient un seul pas en sa direction. Elle gémissait toujours, un son continu sortant de sa bouche, et secouait la tête de gauche à droite, la cognant de temps en temps sur la pierre, à tel point qu'un filet de sang poissait ses cheveux à l'arrière de son crâne.

— Aidez-moi ! dit-il aux hommes qui étaient à côté de lui.

— Mais, Autonome…

— Aidez-moi ! rugit-il.

Du pied, ils écartèrent d'abord le sabre de la jeune femme et Wenlock le confia à un archer en lui disant qu'il en répondait sur sa vie. Puis il s'approcha doucement de Lirelle en lui parlant, en se nommant. Elle ne réagit d'abord absolument pas puis, brusquement, détendit ses bras qui le frappèrent ensemble à la face et à l'épaule. Sa pommette éclata immédiatement et son épaule gauche reçut un choc terrible. Il pensa que la jeune femme devait tenir une pierre dans la main, mais il constata ensuite qu'elles étaient vides.

Saignant du visage, il se tourna vers les archers en criant :

— Un linge, une chemise, n'importe quoi, vite !

Les hommes crurent qu'il voulait éponger son sang et l'un d'eux lui donna sa veste en tissu. Il s'en servit pour l'envoyer sur la tête de Lirelle et se jeta immédiatement sur elle, appuyant de tout son poids et injuriant les archers pour qu'ils viennent l'aider. À cinq sur elle, ils parvinrent à l'immobiliser suffisamment pour l'attacher à l'aide des cordes des arcs que Wenlock coupa rageusement.

Elle hurlait, elle se débattait comme une bête fauve. Aucun mot intelligible ne sortait de sa bouche, ce n'était qu'une suite de cris et de hurlements hystériques de plus en plus rauques. Quand elle fut attachée, Wenlock, toujours allongé sur elle, ordonna qu'on aille chercher un tapis dans une pièce. Quand on lui apporta le tapis, il enroula entièrement Lirelle dedans. Elle ne pouvait plus se débattre aussi facilement, gênée par l'épaisseur du tissu et, d'un autre côté, sa tête ne cognait plus sur les pierres du chemin de ronde. Il attacha le tapis de façon à ce qu'elle ne puisse en sortir et attendit qu'elle se fatigue. Il dut rester sur elle plus d'une heure. Une heure durant laquelle elle se détendit brusquement, se démena, s'agita, lutta comme une folle, comme une désespérée, sans cesser de hurler.

Wenlock avait reçu l'aide inattendue de maître Lado qui l'avait relayé sur le corps de la jeune femme.

— Dès que j'ai su, je suis venu, Autonome. Le conseil aurait dû la laisser sortir. Ils auraient dû… Fiarine serait toujours vivante et ce surveillant aurait maintenant sa tête entre les mains.

Il ne répondit rien, se contentant de hocher la tête. Il ne voulait pas parler, de peur de se mettre à pleurer de voir Lirelle dans cet état, ou de devenir aussi fou qu'elle. Il lava la plaie

qu'il avait à la pommette, jugea que l'os ne semblait pas cassé, se posa un pansement de fortune et retourna aussitôt près de Lirelle.

— Elle se calme, on dirait, dit Lado.

— Non, répondit Wenlock, elle se fatigue.

En effet, les spasmes devenaient de plus en plus espacés et les hurlements étaient remplacés par une plainte continue qui perçait le cœur de Wenlock, lui faisant encore plus de mal que les cris précédents.

Quand elle ne bougea plus du tout, Lado et lui la portèrent dans sa chambre, passant dans une haie de gens qui étaient venus aux nouvelles. Les femmes surtout semblaient extrêmement touchées par ce qu'elles voyaient.

Elle resta trois jours à moitié inconsciente. Trois jours à délirer, parlant dans une langue que Wenlock ne comprenait absolument pas, prise de bouffées d'agitation difficilement contrôlables, s'étranglant avec l'eau que l'Autonome tentait de lui faire boire, à tel point qu'il renonça, craignant de la noyer.

Il la veilla pendant toute cette période, mangeant dans la chambre, dormant uniquement quand il ne pouvait plus faire autrement. Lado venait plusieurs heures par jour et ils restaient tous deux à la regarder, sans rien dire.

Dans son délire, elle prononçait souvent deux noms ; celui de Fiarine et celui d'une autre femme nommée Albane. Elle les appelait, pleurait en les nommant. Par deux fois, il en fut certain, par deux fois elle prononça son nom. Il voulut interpréter cela comme une preuve qu'elle allait mieux.

Dès qu'il était seul avec elle, il lui parlait. De tout. De son enfance, de ses espoirs, de ses doutes, de son amour pour elle. Il avait pris conscience de son sentiment quand il l'avait vue, prostrée sur le chemin de ronde. Depuis, il ne se passait pas une heure sans qu'il lui dise qu'il l'aimait.

Dans la troisième nuit, alors qu'il dormait d'un sommeil profond et sans rêve, il fut réveillé par une étrange sensation. À la lueur de la bougie qu'il veillait à toujours laisser allumée, il crut la voir assise dans son lit, échevelée, mais consciente ; le regardant vraiment. Il s'éveilla tout à fait.

— Lirelle ?

Elle ne répondit pas, mais tourna la tête vers le mur, comme pour ne plus le voir. Il éprouva un creux dans la poitrine.

— Lirelle ? appela-t-il une seconde fois.

Elle tourna la tête vers lui et dit, d'une voix cassée :

— Elle aimait tant la vie, elle aimait tant l'amour…

Il se leva et alla doucement vers le lit de la jeune femme. Il craignait une réaction violente et se savait seul avec elle qui aurait pu le tuer aussi facilement qu'elle l'aurait fait pour une mouche. Il avait peur. Peur de cette fragile silhouette qui le regardait s'approcher sans bouger un cil.

— Je sais, commença-t-il.

— Non, l'interrompit-elle. Non tu ne sais rien. Je la connaissais mieux que quiconque. Je l'aimais plus que quiconque, je…

Ce fut à son tour de l'interrompre.

— Non. Tu ne l'aimais pas plus que ne l'aimait Lado.

— Si ! cria-t-elle. Mais sa voix était tellement abîmée, que ce ne fut qu'un coassement.

Il s'arrêta, n'osant plus faire un mouvement. Puis reprit sa lente progression, exactement comme il l'aurait fait en face d'un fauve.

— Lado l'aimait ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

— Oui, il me l'a dit hier. Ils étaient ensemble depuis le jour où il avait montré son invention dans la cour.

— Elle ne me l'avait pas dit, se plaignit-elle.

— Ils ne voulaient pas que cela se sache et gardaient le secret. Mais je suis certain qu'elle te l'aurait dit ; tu aurais été la première à le savoir.

— Tu crois ?

Il fut soulevé par une folle vague d'espoir de la voir ainsi converser normalement en parlant de Fiarine.

— J'en suis sûr ; tu es la personne qu'elle aimait le plus au monde.

— Elle me manque tant… dit-elle en éclatant en sanglots silencieux.

Il s'arrêta à nouveau. Non par crainte, mais parce que cette fois il ne savait pas que faire. Elle pleurait assise sur son lit, les épaules secouées par les sanglots et la tête dans ses mains. Lui-même n'était pas très loin des larmes, après toute cette tension, ces nuits sans sommeil, ces journées à veiller à ce qu'elle ne se fasse pas mal, quand elle se débattait en hurlant.

D'un seul geste, elle tendit la main vers lui, sans relever la tête et sans cesser de pleurer. Il s'approcha et la saisit. Avec une force étonnante, elle le tira jusqu'au lit et se blottit dans ses bras en balbutiant :

— Elle me manque tant… J'ai besoin de toi.

Elle resta encore deux jours alitée, mangeant et buvant uniquement parce que Wenlock la pressait continuellement. La joie qu'il avait éprouvée à la voir revenir à la vie, avait petit à petit laissé la place à l'inquiétude. Elle ne paraissait pas vouloir reprendre des forces, passant son temps à dormir, ou à ne rien dire, les yeux dans le vague. Elle n'avait pas demandé son sabre, elle ne voulait voir personne, hormis Lado et lui. Au maître artisan, elle lui demandait de parler de Fiarine ce à quoi l'homme se pliait volontiers au début, mais qu'il avoua ensuite à Wenlock avoir du mal à faire, ce souvenir étant trop douloureux.

— Lado a du mal à te parler d'elle, tu sais.

— Pourquoi ? demanda Lirelle d'un ton coléreux en se dressant sur son lit.

— Ça lui fait mal.

— Je comprends, dit-elle en s'appuyant sur l'oreiller.

Ce furent les dernières paroles qu'elle prononça dans la journée, refusant de manger et de boire, malgré les suppliques, les douces menaces puis les menaces que put lui faire Wenlock.

Il se coucha désespéré. Il dormait toujours dans la chambre de Lirelle, ignorant les ragots qui commençaient à fleurir, depuis que l'on savait qu'elle avait repris conscience.

Vers la fin de la nuit, il fut réveillé par le froid. Il se dressa sur son coude et, comme d'habitude, son premier regard fut pour le lit de la jeune femme. Il était vide…

Il se leva d'un bond et, sans prendre le temps de se vêtir, sortit nu par la porte laissée ouverte, ce qui avait créé le courant d'air qui l'avait éveillé. Il descendit dans le couloir en courant. Il n'y avait personne dans le château à cette heure. Il alla dans la grande salle, puis dans la cuisine pensant qu'elle avait peut-être eu faim, mais ne la trouva pas. Il se rendit alors sur le perron qui donnait dans la cour, ne sachant où la chercher puis, brusquement, il sut.

Il traversa la cour à toute vitesse et gravit l'escalier du chemin de ronde.

— Eh ! Toi ! Tu vas où dans cette tenue ? T'as perdu tes effets ? le héla une voix goguenarde derrière lui.

Il se retourna pour se trouver face à deux gardes rigolards qui pointaient leurs lances sur son ventre.

— Autonome ? C'est vous ? On vous avait pas reconnu ! balbutia le garde.

— Lirelle, vous l'avez vue ? demanda Wenlock.

— Oui, elle est assise sur le créneau près de la tour est. Elle attend le jour, qu'elle nous a dit. Elle va mieux, on dirait…

— La tour est ? dit Wenlock en partant en courant.

— Eh ben si tu veux mon avis, elle doit être bonne, la petite étrangère, pour le mettre dans cet état, l'Autonome ! commenta l'un des gardes.

— Lirelle ! Lirelle, tu es là ? dit Wenlock, essoufflé.

Elle regardait la masse sombre des montagnes qui commençait à se détacher du ciel encore plus noir derrière elle.

— Elle aimait beaucoup le lever de soleil, vu depuis cette tour. Tu vas voir comme elle avait raison, dit-elle en tournant la tête vers lui.

Le voyant, nu comme un ver, blanc dans la nuit finissante, elle écarquilla les yeux et partit dans un fou rire qui lui fit venir les larmes aux yeux et l'obligea à s'asseoir contre le créneau. Hoquetant, elle ne parvenait pas à s'arrêter de rire. Wenlock sentait lui aussi venir l'hilarité, mais elle disparut complètement quand il constata que, chez la jeune femme, les larmes avaient remplacé les rires.

— Comment vais-je faire sans elle dans ce monde ? lui demanda-t-elle. Elle t'aurait trouvé tellement drôle, tout nu sur le chemin de ronde, ajouta-t-elle en mêlant à nouveau le rire aux larmes.

Elle pleura encore longuement, mais il était rassuré. Il ne s'agissait plus cette fois de crises incoercibles, de sanglots irrépressibles, mais d'un pleur de tristesse profonde et consciente. Il lui passa un bras autour des épaules et, comme la dernière fois dans sa chambre, elle se blottit contre lui en regardant les sommets qui commençaient à recevoir le soleil. La neige fut teintée en rose, puis l'ombre recula lentement en descendant vers la vallée, tandis que la blancheur des cimes accentuait le contraste avec la couleur sombre des sapins.

— Tiens, mets ça, lui dit-elle en lui passant le long manteau qu'elle avait pris pour sortir. Si quelqu'un te voit comme ça, ta réputation est faite… et la mienne aussi, ajouta-t-elle en rougissant.

Ils revinrent le plus vite possible dans sa chambre, rasant les murs pour ne pas être vus, elle en chemise de nuit fine, lui avec un manteau dont les manches étaient visiblement trop courtes et les mollets nus sous cet habit.

Par chance, ils ne croisèrent personne. Il était encore trop tôt et les seuls qui étaient déjà debout ne se trouvaient pas de ce côté du château.

Ils entrèrent dans la chambre et fermèrent la porte derrière eux. Lirelle se laissa tomber sur son lit en poussant un soupir de soulagement. Wenlock resta planté comme un piquet au milieu de la pièce, n'osant pas enlever le manteau, car elle était toujours tournée vers lui. D'abord distrait, son regard se modifia, puis son visage s'empourpra. Elle baissa les yeux. Il voulut en profiter pour passer quelque chose, mais elle releva la tête alors qu'il venait d'ôter l'habit en le laissant tomber à terre. Elle pouffa et, toujours aussi rouge, lui tendit la main.

— Viens.

Il alla vers elle, le cœur battant comme un humot lors de son premier rendez-vous. Elle le plaça devant elle et se leva.

— Tu devras m'aider, lui souffla-t-elle en enlevant sa fine chemise de nuit.

– Chapitre dix –

Ils furent réveillés par des cris dans le couloir du château et dans la cour. Lirelle réagit la première et sauta hors du lit, s'habilla en un clin d'œil, attacha son sabre dans son dos, revint l'embrasser sur les lèvres et sortit en courant, avant qu'il ait seulement eu le temps d'enfiler ses chausses.

Dehors, c'était la cohue. On criait, on appelait, on courait en tous sens, une arme à la main.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en arrêtant un homme qui passait en courant.

— Les surveillants ! Les surveillants, ils viennent attaquer le château ! Ils sont toute une armée !

Elle le lâcha et l'homme repartit, toujours en courant. Elle se précipita elle aussi vers le chemin de ronde où il lui fut difficile d'accéder aux créneaux, tant la presse était grande. Une femme la reconnut et cria :

— Lirelle ! Lirelle est là !

Son cri finit par être entendu et l'on fit de la place à la jeune femme qui s'avança lentement dans cette haie respectueuse et pleine d'espoir. Elle s'approcha du bord et regarda.

Quand elle découvrit les moyens qu'ils déployaient pour la capturer, elle prit conscience du tort qu'elle avait causé aux surveillants et de la rage que Mèn-Gi devait éprouver. Il y avait en bas plus d'une centaine d'hommes. Tous des surveillants mêlant la couleur vermillon de Do-Corf à celles d'autres Dos qu'elle ne connaissait pas. Le sabre au clair, ils hurlaient en avançant vers le château.

On la poussa sur sa gauche. Évelle venait d'arriver près d'elle et jeta un coup d'œil vers le bas, puis la regarda dans les yeux. Elle ne l'avait pas revue depuis leur combat pour Trémadoc. La jeune femme avait maigri et un pli s'était creusé de chaque côté de sa bouche.

— Sauve-toi, nous mourrons pour te protéger ! lui dit-elle.

— Certainement pas. Je vous interdis de mourir pour moi, répondit Lirelle.

— Ce n'est pas pour toi que nous mourrons. Tu n'es rien, lui répliqua rageusement la jeune femme en la regardant droit dans les yeux. C'est ce que tu représentes qui nous est précieux : la preuve que les surveillants voyagent pour leur plaisir et pour affermir leur pouvoir. La preuve qu'ils asservissent le peuple et que leur prétendue mission n'est qu'un prétexte. Ton image ; c'est ça qui compte ! Ta légende ! Si, pour le bien de notre combat, tu devais mourir en héroïne, je serais la première à scier ton sabre et à te pousser au-devant de Mèn-Gi ou de Do-Corf. Sois-en sûre.

Lirelle frémit de la tête aux pieds. De rage, de tristesse et de dégoût mêlés.

— Dans ce cas, tu ne vaux pas mieux qu'eux, petite femme, dit-elle. (Puis elle ajouta :) Est-ce pour ton idéal, ou pour ton amant, que tu me sacrifierais avec autant de joie ?

Évelle haussa les épaules et tourna la tête en disant d'une voix triste :

— Trémadoc est mort. Si tu ne lui avais pas enseigné à se battre, il serait peut-être encore vivant. Sauve-toi.

Lirelle ne répondit rien. Il n'y avait pas à répondre. Évelle ne faisait que formuler ce qui lui faisait si mal depuis qu'elle avait vu la tête de Fiarine s'envoler sous le sabre du surveillant. Leur avait-elle appris à se battre pour eux, pour qu'ils soient capables de se défendre, ou pour se donner un rôle, un pouvoir aux yeux de tous et surtout aux siens ? Elle enseignait, elle était écoutée, on lui obéissait, à elle, la petite Lirelle incapable de parler, incapable de comprendre quoi que ce soit. S'ils n'avaient pas su se battre, Fiarine serait toujours vivante, ainsi que Trémadoc, Gill et les autres. Elle resta sans bouger, sans savoir que faire. Tout le monde la regardait, ignorant le vacarme que faisaient les surveillants, au bas des remparts.

— Alors, qu'est-ce que tu attends, étrangère ? Sauve-toi, je te dis. Sauve-toi, que l'on meure pour toi comme sont morts les autres, lui cria presque Évelle.

Elle releva la tête et, mue par une impulsion soudaine et irraisonnée, descendit directement dans la cour. Au lieu de rejoindre le souterrain dont Fiarine lui avait révélé l'existence, enfourcha le premier mithal qui se trouvait là, franchit le portail en passant devant les gardes qui, n'en ayant pas reçu l'ordre, n'osèrent l'arrêter. Puis elle descendit la voie d'accès au galop, passa en trombe le pont qui n'avait pas encore été relevé et se trouva dans le périmètre herbeux qui ceignait la forteresse, en face de l'armée surveillée. Les envahisseurs, voyant surgir cette femme seule, uniquement armée d'un sabre devant leurs épieux, lances, sabres, arcs, arbalètes, échelles, grappins, béliers, se turent. Le silence tomba brutalement. Si brutalement que les oiseaux n'osèrent reprendre leurs chants que les clameurs des soldats avaient interrompus.

Lirelle descendit du mithal et attendit.

Un homme seul se détacha du groupe et vint vers elle, monté sur un mithal à la robe rouge sang et au port altier. Mèn-Gi. Mèn-Gi qui souriait, ne pouvant croire en sa chance de tenir celle après laquelle il courait depuis tant de jours, tant de nuits, sans avoir à combattre.

Arrivé tout près d'elle, il mit pied à terre. Lirelle posa la main sur l'encolure de l'animal pour goûter la chaleur de son poil, respirer cette odeur qui lui rappelait avec tant d'acuité le monde d'où elle venait et où, elle en était certaine maintenant, elle ne pourrait jamais revenir.

— Perturbation, ou tu es vésane, ou tu es inconsciente, dit Mèn-Gi.

— Ni l'une ni l'autre, je crois, répondit-elle d'une voix basse et rauque. Je suis simplement lasse de ne faire que ce que l'on veut que je fasse, depuis mon arrivée dans votre monde. Tu veux ma mort, je le sais. Seul mon sacrifice permettra d'ouvrir à nouveau la porte des voyages. Eux veulent que je vive pour te combattre par ma seule présence et ma légende, dit-elle en désignant les remparts où les Libres s'assemblaient. Moi, je vais te combattre avec mes propres armes, sans que quiconque puisse me dire ce que je devrais faire.

— Je pourrais ordonner de te tuer ici, maintenant.

— Ici et maintenant… répéta-t-elle rêveusement. Non, et tu le sais. Ma mort serait alors un sacrifice. Je serais la victime du pouvoir surveillant, devant toutes ces personnes assemblées sur ces murs, dont certaines ne sont pas des Libres et dont certaines sont plutôt effrayées par les Libres. Tu les ferais, par ce simple geste, basculer dans le camp de tes ennemis. La nouvelle se répandrait aussi vite que la Saison et toi et tes alliés auriez alors beaucoup de mal à justifier votre emprise sur le pays. Tu ne peux pas plus me faire tuer dès que nous serons

hors de vue. En me voyant ainsi près de toi, les chefs des Libres sont furieux, bien sûr. Je leur échappe. Mais sois certain qu'il en est une qui réfléchit déjà au bénéfice qu'elle peut tirer de mon acte, même si elle le juge insensé. Si je meurs, quelle qu'en soit la raison, je serais une martyre du pouvoir surveillant. Trop d'humes et humelles m'ont vue ces jours. Je leur ai à tous parlé ; d'où je venais et *comment* je suis venu. Quant à ce que ça implique, ils ont été capables de le comprendre tout seuls. Ma mort te désignerait non seulement à leur vindicte, mais également à celle de tes pairs, car tu serais une fois encore la cause de l'attention trop soutenue que l'on commence à vous porter à travers ton pays et qui vous dérange terriblement.

Le surveillant regarda un instant les remparts où l'on voyait très nettement la foule qui s'y était progressivement agglutinée. Écartant Lirelle sans ménagement, il saisit lentement son sabre, attaché dans son dos, exactement comme elle portait le sien et lui dit d'une voix blanche :

— Tu parles bien, perturbation, mais te bats-tu aussi facilement ?

— Sans doute aussi bien que toi, tu es mon contact, non ? Ne suis-je pas ton double ?

Elle tentait de ne pas paraître effrayée, mais elle avait terriblement peur. Et plus elle le vit agir, plus elle sentit la peur l'envahir. Il tournait autour d'elle, la pointe du sabre vers le sol, suivant un cercle dont elle était le centre. Il tenait son arme de la main droite avec une apparente nonchalance, mais Lirelle savait, avec autant de certitude qu'elle connaissait son désir de la tuer, qu'il ne suffirait que d'un geste de sa part pour que le Mèn soit aussitôt en position de combat. D'ailleurs, il l'était déjà. Il se préparait mentalement au combat. Elle voyait sa respiration ralentir, devenir plus ample ; ses expirations s'allongeaient. Elle admira malgré elle cette maîtrise et cette terrible et presque surnaturelle puissance qui émanaient de lui. Il ne semblait pas fonctionner comme les autres hommes qu'elle avait dû combattre. Son regard était étrange, terriblement impressionnant. Elle éprouva la sensation qu'elle allait devoir combattre un roc.

Non. Un roc se contenterait d'opposer une force passive, sans action, pensa-t-elle. *Non, je vais combattre un fauve.*

La lame de Mèn-Gi jetait un éclat bleuté qui lui apparut froid comme la mort. Elle sut, avant même de commencer à combattre, qu'elle avait perdu.

Non ! protesta-t-elle en elle-même, *je n'ai pas perdu. Je n'ai pas vaincu, c'est tout.*

Elle se plaça en garde basse, très basse, la pointe de son sabre touchant presque l'herbe. Une fraction de seconde, il eut l'air étonné, mais se reprit très vite et son visage redevint totalement impassible. Il leva son sabre au-dessus de sa tête et attendit.

Afin de tester ses réactions, elle fit un pas en avant. Un pas brusque et sauvage en tapant du pied. Il ne bougea pas d'un iota. Pas un de ses cils ne frémit et sa respiration resta calme et profonde. Il était fort. Très fort.

Elle ne vit pas venir l'attaque, mais son sabre la sentit et se plaça, comme indépendant de sa volonté, sur la trajectoire de celui du Mèn. Le choc des métaux produisit un son pur et cristallin dans l'air silencieux et vibra jusque dans les épaules de Lirelle. Les pointes des deux armes restèrent en contact l'une de l'autre, chacune voulant s'imposer au centre symbolique de l'espace qui les séparait. Elle sentait son âme à travers sa pointe, comme il devait sentir la sienne. Elle percevait même son rythme respiratoire, comme il… À nouveau, elle fut surprise par l'extrême soudaineté de son attaque. Mais à nouveau, son sabre réagit comme il le devait, se plaçant exactement à l'endroit où il fallait qu'il soit pour lui éviter d'être transpercée par le

coup en pointe vers son cœur. Elle commençait à fatiguer à cause de la tension insoutenable qu'il imposait.

Ne pense pas, se dit-elle. *Arrête de penser, ou tu es perdue. Tu es un sabre. Tu es Mèn-Gi. Tu te bats contre toi-même. C'est le fil de ta vie que tu cherches à trancher. Expire, expire.*

Et, sans réfléchir à ce qu'elle allait faire, elle lança une attaque farouche vers les poignets du Mèn qui para et riposta dans le même mouvement en une attaque vers sa tête qu'elle esquiva tout en faisant siffler la lame de son sabre vers le ventre de l'homme. Il dut être juste un tout petit peu surpris par cette courte mais fulgurante série d'attaques et de ripostes, car sa parade fut brusque, peu élégante, mais d'une violence inouïe. Il donna un coup sur la lame de Lirelle qui se rompit net, à dix centimètres de la garde.

Un cri s'échappa d'une centaine de poitrines, sur les remparts.

Elle écarta les bras, jeta ce qui restait de son sabre et dit :

— Tu as gagné, Mèn.

Il parut d'abord surpris, puis eut l'air courroucé.

— Tu ne parais pas inquiète…

— À quoi cela servirait-il ? Tu m'as vaincue, ton sabre a vaincu le mien. Se battre contre un adversaire, c'est aussi se battre contre soi-même. Je ne devais pas être assez solide pour ce combat. Tu as vaincu mon esprit.

Il afficha une expression qui aurait pu paraître comique et lui dit :

— Comment peux-tu savoir… Tu ne peux faire preuve d'une telle sagesse. Tu n'as pas été enseignée.

— Si. Je l'ai été. Et mon maître me disait qu'un combat se gagne dans les premières secondes, même s'il n'est jamais perdu. Tu as gagné ce combat, mais je n'estime pas l'avoir perdu.

— Tu parles comme un sage, perturbation.

Il rengaina tranquillement son sabre.

— On va voir ce que tu vas être capable de faire, face à un xénos affamé, lui dit-il. Sauras-tu aussi bien lui parler que tu le fais devant moi ?

— Un xénos ? Qu'est-ce que ce monstre que votre monde a encore enfanté ?

— Tu vas très bientôt le savoir, lui répondit-il avec un sourire qui la glaça. Maintenant tu vas me suivre, ou je t'exécute sans autre forme de procès, quelles qu'en soient les conséquences.

Elle regarda vers les remparts, tandis qu'il allait vers son mithal et saisissait une chaîne brillante au bout de laquelle pendait un anneau métallique. Il revint vers elle et, sans qu'elle eût le temps d'esquiver, lui passa le collier autour du cou. Du haut des remparts vint un cri de douleur comme celui qu'aurait pu entendre Fiarine au moment de sa mort, si elle en avait eu le temps.

Il remonta en selle et exerça une traction qui déclencha une onde de douleur dans tout le corps de Lirelle. Une douleur semblable à celle qu'elle avait connue dans le collège lorsque, attachée par le cou, elle devait assister à son procès.

— Vois-tu, dit Mèn-Gi à sa prisonnière, tandis qu'on l'attachait brutalement à un mithal, je ne commande même pas l'attaque de leur château. Ils t'ont perdue, ils ont perdu. Ils ne sont

plus rien ; plus rien que de petits activistes obscurs qui ne méritent pas la peine que l'on pourrait avoir à entrer dans leur belle forteresse.

Le voyage du retour fut long et éprouvant. Elle souhaita de tout son cœur que les Libres ne tentent rien pour la libérer, ils se seraient fait tailler en pièces. Les surveillants étaient largement plus d'une centaine. Mèn-Gi avait sous ses ordres une véritable petite armée. D'après ce que Lirelle put comprendre en écoutant les conversations durant les quelques arrêts qu'ils firent en revenant de leur guerre éclair, il s'agissait là des alliés du Mèn. Une partie des surveillants n'était pas en accord avec eux. Deux philosophies, deux conceptions s'opposaient de plus en plus ouvertement. Mèn-Gi et ses affidés aspiraient à une domination absolue des surveillants sur tout le monde, alors que d'autres désapprouvaient vivement ce point de vue, n'admettaient pas les voyages tels qu'ils les concevaient, et considéraient que la caste des surveillants se devait de protéger et maintenir la société dans une période de calme et de sécurité. Mèn-Gi et ses amis les considéraient comme « un ramassis de vieillards archaïques ».

Un soir, Lirelle entendit une rapide échauffourée, à l'opposé de l'endroit où elle avait été attachée. Les Libres avaient certainement tenté quelque chose. Elle souhaita de tout cœur que Wenlock ne soit pas dans l'aventure, qu'il ait gardé suffisamment d'esprit pour ne pas se lancer dans une guerre perdue d'avance.

— Tes amis te sont vraiment fidèles, perturbation, vint lui dire Mèn-Gi. Il faut croire qu'ils tenaient beaucoup à toi. Nous avons dû les amputer en te capturant. Regarde, même les humelles se battent pour toi.

Et il jeta à ses pieds un sac qui s'ouvrit en tombant. La tête d'Évelle roula hors du sac et se posa sur une de ses joues.

— Elle devait t'aimer, celle-là, railla le Mèn.

— Elle me détestait au moins autant que je la haïssais. De toute façon elle était déjà morte, noyée dans ses regrets. Elle avait perdu son hume et le pleurait tous les jours que vos dieux font. Tu lui as rendu service en la tuant. Si elle croit en quelque chose, peut-être l'a-t-elle rejoint ? En tout cas, je ne la pleurerai pas, termina-t-elle en crachant sur le visage de la jeune femme.

Le Mèn ne dit rien, mais quitta la place d'un pas que Lirelle trouva rageur. Restée seule, attachée à un arbre avec à peine assez de chaîne pour se lever, elle pleura sans bruit pour cette jeune femme qui l'avait toujours haïe, pour cette trieuse comme disait Fiarine, qui chantait et dansait si bien sur les tables du collège.

Le soir du troisième jour de voyage, elle entendit une voix de femme qui se rapprochait.

— … la voir, bien sûr.

Elle reconnut immédiatement Miall-Do-Corf. Son air supérieur et sa chevelure immaculée, son disque rouge au milieu du front et surtout sa tangible dureté dans son maintien, sa voix, son regard.

— Alors, Lirelle. Te voilà dans un difficile prédicament, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas. Qu'y a-t-il à répondre à une évidence ?

— Tu ne dis rien, constata Miall-Do-Corf. Tu as raison de te taire, mais je crains qu'on ne te laisse pas longtemps avoir même ce simple privilège. Te souviens-tu de notre première

rencontre, lorsque tu as prétendu avoir eu un accident, si ma mémoire est bonne ?… Je ne t'ai pas crue. Pas un instant. Tu étais trop étrange pour ne pas être étrangère. Tu as perdu.

— Qui peut dire qu'il a perdu avant d'avoir réellement livré bataille ? ne put s'empêcher de rétorquer Lirelle.

— Et qui peut prétendre être à même de livrer bataille quand il est enchaîné et seul ? lui demanda la femme.

— Une bataille peut ne pas être physique, Miall.

— Certes, ma toute petite. Mais je ne suis pas de celles qui se livrent à de vaines joutes philosophiques. Mon plaisir est ici sur cette terre et maintenant dans cet instant. À quoi me servirait-il de me projeter dans un avenir par essence incertain, quand le présent me tend les bras ?

Elle partit, superbe et victorieuse, laissant Lirelle attachée, sale et seule.

— Nous arrivons, perturbation.

Depuis la cage où elle avait été enfermée après la visite de Miall-Do-Corf, Lirelle aperçut les murs d'un château presque aussi imposant que celui de Compbel. Le pont-levis fut abaissé et le chariot passa au-dessus d'une eau fangeuse et putride à l'odeur nauséabonde.

— Cette eau pue presque autant que toi, la belle, railla son garde, un Koté noir de poil, de peau et d'âme qui ne manquait jamais de la toucher dès qu'il en avait l'occasion.

Le chariot s'immobilisa dans une vaste cour où régnait une activité de ruche. Personne ne fit attention à Lirelle, jusqu'à ce que Mèn-Gi vienne vers elle, saisisse sa chaîne, la sorte de sa cage et clame :

— La voici ! Voici la perturbation !

Alors, avec des cris de surprise et de joie, tous les hommes présents dans la cour se précipitèrent dans sa direction. Elle eut un réflexe de peur et recula d'un pas. Mèn-Gi tendit sadiquement la chaîne et la douleur la mit à genoux.

— Voyez comme elle se prosterne devant ses maîtres ! N'est-elle pas bien dressée ? dit-il en riant.

— On pourra jouer avec, Mèn ? demanda un homme d'un ton gourmand en bavant presque. C'est qu'elle est drôlement appétissante et une fois propre, elle devrait être tout à fait mettable.

Le rire de Mèn-Gi cessa brutalement. Il alla vers celui qui venait de parler et le saisit par le col, sans lâcher la chaîne qui se tendit encore plus, faisant crier Lirelle de douleur. Personne n'y prêta attention. Tout le monde regardait Mèn-Gi qui parlait à deux centimètres du visage de l'homme :

— Si un seul d'entre vous touche à cette humelle, Kotés, craignez ma colère. Craignez-la plus que tout autre.

— Je disais ça comme ça, Mèn, je disais ça juste pour rire.

— Eh bien ris, Koté, dit sombrement Mèn-Gi en le lâchant.

Il entraîna Lirelle à l'intérieur du château, jusque dans une pièce richement meublée. Après avoir soigneusement fermé la porte à clé derrière lui, il attacha sa chaîne à un anneau fiché dans le mur lambrissé et s'assit dans un fauteuil tapissé de bleu, couleur du Do qu'il servait,

puis la regarda sans rien dire, l'étudiant de toute évidence soigneusement. Lirelle détesta ce regard inquisiteur, cette inspection froide et dénuée de sentiments.

— C'est vrai que tu es sans doute appétissante, une fois propre, perturbation. Tu as de la chance que je craigne les effets d'un contact sexuel entre deux voyageurs. Je t'aurais bien essayée. Peut-être m'aurais-tu plu ? Peut-être cela t'aurait-il plu ? Nous ne le saurons jamais, ni l'un ni l'autre. Hamla ! appela-t-il soudain.

Une porte dérobée s'ouvrit aussitôt derrière son fauteuil et un homme minuscule entra dans la pièce.

— Mèn ?

— Hamla, cette humelle ne peut être… renvoyée par mes soins. Je te charge de la présenter à notre hôte du dessous.

Le petit homme sauta sur place en poussant de petits cris.

— Excuse Hamla, perturbation, dit Mèn-Gi à Lirelle. C'est à lui qu'incombe le devoir de nourrir ton futur hôte. C'est un travail qui requiert beaucoup de finesse et de ruse, c'est pourquoi je le lui ai confié, mais c'est également extrêmement dangereux. Son prédécesseur a été trop lent une seule fois. Il a été investi en quelques secondes et s'est donné la mort six jours plus tard. Ce qui explique que mon cher Hamla soit heureux de ne plus avoir à risquer sa vie quotidiennement… pour une période dont la durée va dépendre de ta capacité à résister. Allez, emmène-la. Adieu, humelle.

Hamla tira sur la chaîne qui se tendit, causant à nouveau une vive douleur à Lirelle. Elle ne dit rien, ne voulant pas donner au Mèn le plaisir de l'entendre se plaindre.

Ils empruntèrent un escalier et descendirent. Le petit homme marchait derrière elle et se mit à parler :

— Tu vas être investie par un xénos. Tu ne sais point ce que ce peut être, n'est-ce pas ? Personne ne peut le savoir. Même le Mèn l'ignore. Seul moi je le sais, dit-il avec exaltation. C'est comme une divinité, c'est une divinité. Tu ne peux le toucher, tu ne peux le voir, alors qu'il te touche et te voit. Il est l'ombre, il est la puissance, il est le mystère. Mais moi je le connais et je sais qu'il me connaît. Il m'apprécie et sait qui je suis. Lorsque je le nourris, il se fait tout petit, de façon à ce que je ne le touche pas. Il me protège de lui-même.

Elle ne disait rien, se contentant de descendre les marches. L'escalier était éclairé par de petites fenêtres qui donnaient une lumière chiche, mais suffisante. Bientôt, elles furent remplacées par des torches fixées dans les pierres du mur.

Hamla parlait toujours :

— … il arrive qu'ils crient, mais certains restent tranquilles. Ce sont ceux-là qui résistent le plus longtemps. Je crois, je pense qu'il ne faut pas bouger ; à cette condition, la douleur est moins forte. Peut-être.

— Qu'est-ce ? demanda-t-elle enfin, résolue à museler la frayeur qui montait en elle.

Le petit homme s'arrêta brusquement et le collier de fer blessa douloureusement Lirelle au cou. Elle réprima un cri.

— Qu'est-ce que le xénos ? C'est ce que tu veux savoir ? C'est comme toi, perturbation. Il est comme toi, lui répondit-il.

— Comme moi ? Je ne comprends pas.

Hamla lui enjoignit de continuer à descendre et ne dit plus un mot.

Ils arrivèrent enfin sur un palier. L'endroit était chichement éclairé par des torches dont certaines auraient dû être changées depuis longtemps et ne fournissaient plus qu'une petite lueur rouge sang. Une odeur d'humidité et de champignon flottait dans l'air et il régnait dans ce lieu une atmosphère de tombeau. Aucun bruit. Aucun mouvement. Aucune vie.

Ils empruntèrent un couloir sur lequel donnaient de lourdes portes de chêne dont quelques-unes étaient fermées. Lirelle put apercevoir qu'il s'agissait de portes de cellules.

— Il y a quelqu'un dans ces cellules ? demanda-t-elle.

— Cela ne doit aucunement t'intéresser, lui répondit Hamla.

Il la fit avancer jusqu'à une porte que rien ne distinguait des autres, si ce n'était deux serrures plus imposantes. Leur métal poli indiquait qu'elles étaient fréquemment actionnées.

— Voilà ton nouveau monde, perturbation, dit-il avec emphase en désignant la porte. C'est ici que tu vas renaître.

Il saisit deux lourdes clés dans son gilet de cuir et actionna l'une des serrures. Ceci fait, il attacha la chaîne de Lirelle à un anneau scellé dans la pierre du mur et alla chercher une barre de fer.

— Juste pour le cas où tu voudrais tenter quelque manœuvre désespérée. Certains l'ont fait. J'ai été obligé de les frapper. C'est désolant, car il n'a pas eu ce qu'il aime le plus.

Il avait en effet un air peiné en lui expliquant tout ceci. Elle comprit qu'il aimait le xénos. Il le lui confirma en ajoutant :

— Tu sais que je t'envie presque, perturbation ? Tu vas connaître la vie. La véritable vie. Tu vas être habitée. Il va te faire l'honneur d'explorer ton corps, tout ton corps. Tu n'auras plus un seul secret pour lui. Il te connaîtra de fond en comble, sans qu'il te soit possible de lui cacher quelque chose. Il va te connaître mieux que tous les amants que tu as pu avoir. (Il s'enflammait. Sa voix devenait aiguë, son débit haché et son visage s'empourprait. Il haletait, comme en proie à une extase presque sexuelle.) Un jour, continua-t-il, quand j'en aurai le courage, je sais que j'entrerai dans cette cellule et je me livrerai à lui, en laissant la porte ouverte, pour qu'il puisse enfin connaître la liberté. Je serai celui qui l'aura libéré. Alors il me respectera, il ne me tuera pas et, à nous deux, nous deviendrons puissants ! Indestructibles ! Plus puissants que le meilleur des Dos !

Il cria ce dernier mot et frappa violemment la barre de fer contre le mur. Des étincelles jaillirent sous le choc et certaines vinrent frapper son visage, sans qu'il paraisse même le remarquer. Cet homme était fou. Fou à lier. Lirelle en vint à craindre qu'il ne la tue et décide d'entrer dans la cellule à sa place. Elle ne savait ce qui l'attendait et était terriblement effrayée par tout ce qu'il lui avait appris sur le xénos, mais elle voulait vivre le plus longtemps possible, même s'il ne s'agissait que de quelques secondes. Albane lui avait dit : « N'abandonne jamais, petite chèvre. Il y a toujours un espoir, une possibilité. Personne n'est jamais vaincu et, à l'issu d'un combat, le vainqueur a perdu davantage que le vaincu s'il se croit supérieur à lui ».

Hamla ne disait plus rien, récupérant son souffle comme après une course épuisante. Il semblait plus calme. Il détacha la chaîne de Lirelle et, avec de multiples précautions, lui ôta le collier de fer. Dès qu'elle se sut libre, Lirelle tenta de lui décocher un tranchant dans la gorge, mais il fut infiniment plus rapide qu'elle. Il ne tenta même pas d'esquiver et la frappa derrière la nuque avec sa barre, sans même qu'elle ait vu partir le coup.

Elle s'éveilla sur un sol empierré, froid et humide. Une sourde douleur dans la nuque lui arracha un gémissement quand elle tenta de lever la tête. Elle réalisa qu'elle était nue. Le froid l'avait ranimée. Elle s'assit précautionneusement, avec des mouvements lents et mesurés pour ne pas accentuer sa douleur. Elle ne savait pas depuis combien de temps elle se trouvait dans la cellule. Elle se rappelait de tout ; du discours du petit homme, de sa tentative pour le frapper et de sa fulgurante riposte. Elle savait qu'elle se trouvait dans la cellule du xénos.

Elle regarda autour d'elle. La pièce n'était pas totalement obscure. Elle ne voyait aucun animal ou être vivant dans la cellule. Il lui sembla que quelques os traînaient à terre, mais rien d'autre. Une torche brûlait dans un coin, près de la porte. Elle avait été changée récemment. Hamla. Ce ne pouvait être que lui qui avait pris la peine d'installer cette source de lumière ; il voulait voir. Il devait rester l'œil collé à un trou dans la porte pour ne rien manquer du spectacle.

Lirelle se leva lentement et alla près de la porte. Il y avait effectivement une ouverture ménagée dans le bois épais de la porte. Elle avait été obturée à l'aide d'une pièce de verre qui devait interdire au xénos de sortir.

— Tu regardes, Hamla ? Je sais que tu es là, dit Lirelle en plaqua son œil contre le judas.

Elle ne vit rien, mais sentait la présence du petit homme.

Elle avait dû se baisser pour regarder par le trou. Il était placé à la taille d'Hamla.

— Regarde, petit homme. Regarde. Tu ne verras rien d'autre que d'habitude et tu ne comprendras pas plus que d'habitude. Nous qui sommes entrés dans cette cellule, nous que tu as jetés dans cette cellule en savons infiniment plus que toi sur le xénos. Plus que tu n'en sauras jamais, car il nous fait un honneur qu'il ne t'a jamais fait et ne te fera jamais : il nous habite. Il nous connaît et nous le connaissons. Et sais-tu pourquoi il ne te fera jamais cet honneur, Hamla ? Tu es trop petit. Il ne peut habiter un trop petit corps. Le tien est non seulement petit en taille, mais aussi en intelligence. Tu as l'esprit trop étriqué, Hamla, pour que le xénos puisse y pénétrer. Comment entrerait-il dans ton tout petit esprit, mon pauvre Hamla ? Il le ferait éclater avant même que tu aies eu le temps de te rendre compte et de juger du bonheur qu'il te donnerait.

Elle parla ainsi pendant de longues minutes, tentant désespérément de faire entrer Hamla dans la cellule. Elle savait qu'il l'écoutait. Elle avait pu juger de sa folie et de l'admiration, sinon l'amour, qu'il portait au xénos. À un moment, elle crut qu'elle avait gagné, qu'il allait entrer, car elle entendit la clé s'introduire dans une des serrures. Elle commit alors l'erreur d'arrêter de parler. Dès qu'elle se tut, le mouvement de la clé cessa et elle l'entendit qui se retirait de la serrure.

— Non Hamla ! cria-t-elle, au bord de la panique. Viens ! Entre ! Je t'aiderai à être habité. Je resterai avec toi, si tu veux ! Entre Hamla ! Hamla !… Ne me laisse pas seule… J'ai si peur…

Elle s'effondra contre le bois de la porte et, le visage dans ses mains, sanglota comme une petite fille terrorisée.

Elle pleura longtemps, perdue dans sa douleur et sa solitude. Elle appela sa mère comme jamais elle ne l'avait fait, enfant, lors des cauchemars qu'elle n'avait pas eus. Elle appela Fiarine, Albane et enfin, elle appela Wenlock. Elle dut s'endormir, brisée par la peur et le chagrin.

Elle s'éveilla en sursaut. On venait de la toucher, elle en était certaine. Il lui restait encore l'impression d'une inspection fugace, d'un toucher inquisiteur dont les picotements lui agaçaient toujours la peau. Elle se redressa précipitamment et regarda autour d'elle. La cellule n'avait pas changé. Elle n'avait pas dormi longtemps, car la torche n'était pas tellement plus courte que lorsqu'elle était arrivée dans la pièce. En regardant avec plus d'attention, elle vit quelque chose qu'elle n'avait pas remarqué auparavant : une sorte d'ombre se tenait tapie dans un coin, juste sous la torche et que la lumière ne parvenait pas à éclairer. Cela apparaissait comme une fumée noire, une zone plus sombre que le reste de la pièce, mais à travers laquelle on pouvait discerner les pierres du mur. C'était environ de la taille d'un veau qui se serait tenu couché sur le sol. Voulant vérifier qu'il ne s'agissait pas d'un effet de lumière créé par la torche située juste au-dessus, Lirelle se leva et s'approcha. L'ombre se déplaça aussitôt, devenant beaucoup plus dense et plus sombre. Elle avait brusquement rétréci et n'occupait que la taille d'un petit animal, mais était devenue presque noire et semblait absorber toute la lumière autour d'elle. Lirelle recula en poussant un cri de frayeur et alla se blottir dans le coin opposé de la cellule. L'ombre se dilata aussitôt et retrouva sa place sous la torche.

Elle n'était pas immobile. Des mouvements l'habitaient, comme le feraient des ondes de vagues à la surface d'une mare recouverte de lentilles d'eau. Lirelle se sentait regardée, étudiée. L'opacité qui se tenait à quelques mètres d'elle était vivante ; c'était le xénos. La jeune femme aurait été incapable de dire s'il s'agissait d'un animal ou de tout autre chose. Le seul fait qui lui apparaissait certain était le caractère vivant de l'organisme qui semblait la regarder.

Elle tenta de ne pas faire un mouvement, afin que le xénos n'ait aucune réaction. Elle se figea, espérant désespérément ne pas avoir l'air vivante et cessa même de cligner des yeux. Elle essayait de faire le vide en elle, de permettre à son esprit de s'évader de cette cellule. Elle imagina des vagues sur l'océan, du vent sur la lande, ou le retour des bateaux, leurs filets remplis.

Ses yeux ne pouvaient s'empêcher de revenir vers l'ombre. Elle remarqua alors que celle-ci bougeait au rythme de sa propre respiration. Elle l'accéléra. Les ondes à la surface floue du corps du xénos devinrent plus rapides, ce qui eut pour effet de le matérialiser davantage. Il ressemblait à une sorte de boule haute d'environ un mètre et d'où partaient de temps en temps des expansions faisant penser à des tentacules, et que Lirelle n'avait d'abord pas remarquées. Elle ne vit aucune autre particularité. L'être ne semblait pas posséder d'yeux, ni de bouche, ni même de tête ou quoi que ce soit qui aurait pu en faire office. Cependant, Lirelle savait que la chose la regardait et suivait tous ses mouvements, même les plus infimes. Le mur apparaissait distordu, transformé à travers le corps du xénos, dont l'obscurité variait, faisant alterner des zones d'une extrême noirceur avec d'autres secteurs plus clairs, presque transparents et donc, invisibles.

Lirelle était fascinée par cette chose. Elle n'avait jamais vu un tel être vivant, elle n'avait même jamais imaginé que cela puisse exister. Elle ne savait pas si la chose avait peur d'elle, si elle était agressive ou craintive ; elle n'était capable de discerner aucun de ses sentiments, ni même si elle en éprouvait. La jeune femme ne ressentait plus la peur panique qui l'avait d'abord gagnée. Elle avait certes toujours peur, mais l'extrême étrangeté du xénos aiguisait sa curiosité.

À un moment, sans que rien n'ait pu le laisser prévoir, le xénos bougea. En un éclair, il se déplaça vers Lirelle qui fut à nouveau envahie par la peur. Puis il se dilata, occupant un espace de plus en plus grand et flottant à environ un mètre du sol, comme une sorte d'épais tapis sombre à la forme changeante. Outre son aspect totalement indéfini, sa noirceur était

stupéfiante. Elle ne ressemblait à rien de ce que Lirelle avait pu connaître auparavant. Il ne s'agissait pas d'une couleur définie, mais plutôt d'une non-couleur ; d'une absence de lumière. Le xénos semblait engloutir la lumière de tout l'espace qui se trouvait autour de lui. Il flotta un instant au-dessus du sol, puis se plaqua au plafond avant de brusquement plonger vers la porte. Le contact fut violent, féroce. Le bois gémit, craqua presque et la porte trembla dans ses gonds. Le bruit du choc résonna jusqu'aux tréfonds de l'âme de Lirelle comme un cri de désespoir. Cette brusque et surprenante attaque eut pour effet immédiat de supprimer totalement la peur de la jeune femme. Sans qu'elle pût s'expliquer ce sentiment totalement irraisonné, elle se sentit solidaire du xénos ; douloureusement solidaire. Elle comprit qu'il était aussi étranger qu'elle pouvait l'être dans ce monde et réalisa ce que Hamla avait voulu dire quand il lui avait annoncé que le xénos était comme elle ; il s'agissait sans nul doute d'une perturbation.

— Mais alors, comment les voyages pouvaient-ils être possibles, si tu es là, bien vivant ? lui dit-elle.

Au son de sa voix, l'être s'éloigna de la porte et reprit sa place à l'opposé de Lirelle.

— Normalement, reprit-elle, réfléchissant tout haut, si une perturbation est présente, la porte des voyages est fermée, non ? C'est bien pour cette raison qu'il veut ma mort. À moins que… Mais oui ! C'est obligé ! À moins que le surveillant ne meure… À ce moment, ne reste plus que la perturbation, et les voyages peuvent reprendre. C'est pour ça qu'il a peur ! Certains de ses ennemis doivent de plus en plus penser à son sacrifice… Celui qui t'a contacté est mort ? demanda-t-elle au xénos. Tu es le seul de ton espèce dans ce monde étrange. Tu as peur, tu ne sais vers qui te tourner.

Elle s'était levée et allait doucement vers l'être dont la noirceur variait très rapidement maintenant. Elle se demanda si cela correspondait à ses sentiments. Si c'était le cas, il était ému.

— Que se passe-t-il, si je te touche ? Je meurs ? Non, ils m'ont dit que tu allais m'habiter et que je me suiciderai ensuite. C'est vrai ? C'est ainsi que ça se passe ? Toujours ?

Elle avait progressivement oublié l'endroit où elle se trouvait ; oublié le froid de l'air sur sa peau nue, la laideur sinistre de cette pièce. Elle ne voyait plus que le xénos qui se tassait dans un coin, devenant de plus en plus noir au fur et à mesure qu'elle avançait vers lui. Elle ne pouvait plus voir à travers son corps, tant la densité de la noirceur était extrême. Arrivée tout près de lui, à le toucher, elle tendit lentement la main. Elle ne savait ce qui allait se passer, mais avait dépassé la frayeur ; elle se trouvait dans un état où peu lui importait ce qui pouvait survenir. Elle savait qu'elle allait peut-être mourir, mais se sentait obligée de tendre la main vers cette chose, cette perturbation que tout le monde craignait et pour laquelle elle éprouvait un sentiment étrange d'affection profonde. Elle reconnaissait le xénos comme un être semblable à ce qu'elle était. Elle l'admettait et acceptait son existence, son droit à la souffrance et aux sentiments.

Lorsque sa main fut tout contre le xénos, celui-ci ménagea un trou dans son corps, comme s'il ne voulait pas qu'elle le touche. Elle resta le bras tendu, immobile, comprenant qu'il avait peur.

— N'aie pas peur, lui dit-elle d'une voix douce.

Petit à petit, l'ouverture se rétrécit. Il acceptait le contact, mais avec circonspection. Lirelle ressentait l'approche de l'être dans tout son bras. Un picotement lui chatouillait la peau, en même temps qu'une sorte de sensation froide s'étendait à toute sa main. Quand leurs deux corps furent près de se toucher, le xénos s'immobilisa. La jeune femme eut alors la nette

impression qu'il lui demandait son assentiment. Elle ferma les yeux, inspira profondément et, dans un souffle, ne lui dit qu'un mot :

— Oui.

Comprit-il ? Toujours est-il qu'il engloba totalement sa main qui disparut dans la noirceur. Ensuite, il remonta le long du bras, puis de l'épaule, du cou, le visage disparut à son tour et enfin, la totalité du corps de Lirelle fut absorbée dans l'obscurité du xénos.

Le picotement qu'elle avait d'abord ressenti se mua progressivement en douleur de plus en plus intense. Elle cria, mais son cri n'atteignit pas l'extérieur. Elle sentit chacune des parcelles de son corps lui échapper, s'éparpiller, disparaître. Elle était envahie. Elle eut l'impression que sa peau était arrachée par plaques. Elle ne voyait plus, n'entendait plus. Elle savait qu'elle pleurait, mais ne sentait pas les larmes et n'entendait pas ses cris de douleur. Elle était entraînée toujours plus loin, de plus en plus profond dans un maelström de souffrance. Elle ne savait plus où elle était, ni qui elle était, ne ressentant plus que cette terrible sensation d'écartèlement et de dispersion qui lui ôtait toute son identité. Elle se perdait, fragment par fragment, cellule par cellule. Parallèlement à l'anéantissement de l'être qu'elle avait toujours été, la sensation d'une formidable présence s'imposait de plus en plus à son esprit torturé. Elle lutta pour conserver son identité, tentant de rassembler les lambeaux de son esprit, se battant pour recouvrer toute sa lucidité. L'entité dont elle percevait la présence se battait, elle aussi, souffrant autant qu'elle, criant tout autant, elle le sentait. La torture était partagée. Avec ce qui lui restait de conscience, elle comprit qu'ils devaient agir ensemble pour espérer vaincre tous les deux. À l'aide de toutes les forces qui lui restaient, elle projeta cette pensée vers l'autre âme, l'implorant, la suppliant de la comprendre. Un long moment passa, durant lequel toute notion de temps, de lieu, d'identité ou de connaissance fut abolie. Ne restaient que la douleur, le vertige et la compassion pour l'autre qui subissait le même supplice. Lirelle, bien qu'elle n'ait plus conscience de son moi propre ni de celui du xénos, sentait que l'autre vie éprouvait à son égard une pitié au moins aussi intense que la sienne. Ce fut cette certitude qui apporta progressivement une lueur dans la nuit où elle se débattait. Elle vit battre un cœur, entendit crier un être et fit siennes sa douleur et sa peur, tandis qu'elle percevait qu'on l'acceptait dans son intégralité.

Petit à petit, elle recouvra sa capacité de penser, de s'admettre en tant qu'être humain, en tant que femme. Mais, en même temps, elle savait qu'elle était transformée, irrémédiablement modifiée. Elle n'était plus seule tout en étant unique ; elle était plurielle.

Elle reprit connaissance dans la cellule. La pierre n'était plus si froide, la pénombre était devenue plus lumineuse, bien que la torche se fût éteinte. Elle ne savait combien de temps avait duré son supplice.

Le xénos avait disparu. Elle savait qu'il était maintenant en elle et qu'elle était en lui. Ils ne formaient plus qu'un seul être ; elle l'avait accepté, comme il l'avait accueillie.

Disséminés dans toute la cellule se trouvaient des sortes de longs fils dont elle mit un moment à comprendre qu'il s'agissait de ses cheveux. Elle était totalement chauve. La sensation de la peau de son crâne sous sa main la fit rire. Elle avait également perdu tous ses ongles et la plupart de ses dents branlaient dans sa bouche.

Elle avait faim. Terriblement faim. Elle s'approcha de la porte. Aucun bruit dans le couloir.

Comment peux-tu savoir qu'il n'y a aucun bruit ? se demanda-t-elle.

Elle s'aperçut alors que son ouïe avait considérablement progressé. Il lui était possible d'entendre, à travers l'épaisse porte de chêne, le bruit que faisaient les courants d'air passant dans le couloir des cellules, ainsi que la rumeur venant des étages supérieurs. Sa vue était également devenue extraordinaire ; bien qu'il fasse totalement noir, maintenant que la torche était éteinte, elle était capable de distinguer tous les détails de la cellule, chaque joint entre les pierres, les os épars sur le sol. Trois crânes humains lui révélèrent l'identité des propriétaires des ossements : les précédentes personnes habitées par le xénos. Lirelle avait la certitude que pour elle, les données étaient différentes. Elle était également une perturbation : elle avait complètement accepté le xénos. Il faisait maintenant partie d'elle, dans le sens le plus complet du terme, elle *était* le xénos.

Prise d'une brusque faiblesse, elle s'assit contre la porte et s'endormit aussitôt.

— Dors-tu ? Hé, perturbation, dors-tu ?

Le premier mot l'avait totalement réveillée, mais elle feignait de dormir profondément. Elle avait reconnu la voix d'Hamla et tentait maintenant de savoir s'il était seul. Elle ne sentit aucune autre présence que la sienne, ce qui cadrait bien avec l'idée qu'elle s'était faite du petit homme ; il n'aurait laissé personne l'accompagner pour voir le xénos à qui il vouait un amour jaloux. Du plus profond de son âme nouvelle, elle ressentait une haine féroce qui tentait de la faire agir. Elle la muselait, sachant que la part d'elle qui était autrefois xénos voulait se venger de son geôlier.

Son nouvel odorat lui apprit, sans qu'elle eût besoin d'ouvrir les yeux, que le petit homme tenait sa barre de métal à la main.

— Perturbation, as-tu connu le xénos ? Es-tu habitée ? Cela fait six jours que tu es dans cette cellule. Tu devrais déjà être folle, si tu… Ah ! Mais je vois que tu es habitée… Tu portes les signes de sa présence, susurra-t-il en passant sa main sur le crâne de Lirelle. Éveille-toi, humelle nouvelle ! Perturbation !

Il la secoua sans ménagement, la poussant même avec son pied.

Elle jaillit. Sans latence, sans avertissement, elle le prit par le pied et le renversa avec toute la rage qui habitait son nouvel esprit. Il tomba durement sur les dalles de pierre et resta un très court instant sur le dos, le souffle coupé. Ce court instant fut trop long pour lui. Lorsqu'il réalisa ce qui venait de lui arriver, Lirelle avait déjà saisi la barre de fer et la lui abattait sur le visage qui éclata comme un fruit.

— Tu ne connaîtras jamais ce que j'éprouve, Hamla, lui dit-elle d'un ton rauque.

Sa voix était également modifiée. Elle était un peu plus grave et comportait comme une résonance étrange, comme si deux sons très légèrement décalés sortaient en même temps de sa bouche.

Elle jeta la barre dans le fond de la cellule, puis déshabilla rapidement le petit homme, s'obligeant à ne pas penser à cette chair qui palpitait encore un peu. Elle avait faim. Terriblement faim, mais elle refusait de se laisser aller à d'horribles pensées. Se faisant mal contre le cuir de ses vêtements car aucun ongle ne protégeait plus ses doigts, elle parvint à les lui ôter. Elle enfila ensuite le pantalon et la veste qui étaient bien trop petits pour elle, mais lui permettaient au moins de n'être plus complètement nue. Ceci fait, elle ouvrit la porte de sa cellule à l'aide des clés qui pendaient à la ceinture du petit homme. Il n'y avait personne dans le couloir. Elle courut rapidement vers l'escalier et commença l'ascension.

En montant, elle réfléchit. Cela faisait, si elle croyait ce qu'il lui avait dit, six jours qu'elle était dans cette cellule. Ceci expliquait sans nul doute la faim qu'elle ressentait et qui venait

parfois jusqu'à oblitérer toute pensée consciente. D'après ce qu'elle avait compris, six jours étaient la période fatidique au-delà de laquelle toute personne habitée devenait folle au point de se donner la mort. Elle ne se sentait pas folle, ce qui ne lui procura aucun soulagement, car elle n'était pas inquiète ; elle *savait* que le xénos l'avait aussi bien acceptée qu'elle l'avait fait. Elle était autre, il était différent, ils étaient un.

Elle avait emprunté l'escalier qui menait dans la pièce de Mèn-Gi, elle ne connaissait que cette issue et les pierres portaient encore l'odeur d'Hamla lorsqu'il était venu la voir. Elle monta précautionneusement, tremblant à l'idée de rencontrer quelqu'un, s'arrêtant à chaque marche, se fiant à son ouïe, à son odorat.

Elle reconnut la porte accédant au cabinet du Mèn, plaqua son oreille contre le bois et ne perçut aucun son. La poignée était absente ; Hamla devait l'enlever à chaque fois. Le bois était totalement lisse et aucun dispositif d'ouverture n'était visible. Lirelle paniqua un instant. Elle s'obligea à se calmer, expirant profondément pour retrouver une vacillante lucidité, altérée par la faim. Elle renifla la porte et repéra, à l'odeur du métal, l'endroit où se plaçait la poignée. Elle s'accroupit ensuite et sentit les pierres du sol, retrouvant l'odeur du nain, celle d'un autre homme dont elle supposa qu'il s'agissait de Mèn-Gi, mais pas celle du métal. Se redressant, elle sentit les pierres du mur, pensant que la poignée pouvait être placée dans une niche camouflée. Un endroit sentait fortement l'odeur d'Hamla. Fébrilement, elle tâta la pierre qui pivota légèrement et dégagea une anfractuosité dans laquelle se trouvait enfin la poignée.

Elle écouta à nouveau, l'oreille plaquée contre le battant de la porte et, rassurée par le silence, engagea délicatement la poignée dans son logement, puis entra dans la pièce.

Il faisait nuit. Elle n'avait pas pris conscience de ce détail en montant l'escalier, tant elle s'était appliquée à ne pas faire de bruit et à écouter si l'on venait dans sa direction. Le Mèn devait dormir quelque part dans le château. Elle fouilla rapidement dans les meubles qui se trouvaient dans la pièce, ne sachant d'abord pas ce qu'elle cherchait et prenant ensuite conscience qu'elle voulait manger. Elle avait faim. Épouvantablement faim. Elle arracha une pièce de cuir à un habit qui se trouvait là et la mâcha en éprouvant un réel plaisir physique à sentir les fragments de peau descendre dans son estomac. Malgré la douleur que lui causait le contact du cuir contre ses dents encore branlantes, elle mangea tout le cuir de l'habit. Sa faim n'était pas apaisée, mais elle sentit qu'elle avait gagné quelques instants.

Elle chercha des vêtements plus appropriés, mais ne put trouver qu'une veste de cuir bleu qu'elle enfila par-dessus les habits du nain. Elle se sentait nue sans son sabre et il lui arriva plus d'une fois de porter la main au-dessus de son épaule gauche, quand elle entendit du bruit, ou fut surprise par quelque chose.

Avant de quitter la pièce, elle brisa la poignée dans son emplacement, de façon à bloquer la porte pour un moment. Elle espérait qu'il n'existait pas d'autres accès à l'escalier et se dit que, de toute façon, cela retarderait un peu le Mèn s'il s'inquiétait de ne plus voir Hamla.

Après avoir soigneusement effacé toute trace de son passage et de son « repas », elle sortit de la pièce puis descendit lentement l'escalier de bois. Certaines marches craquaient bruyamment dans le silence du château endormi, la faisant se figer sur place et bloquer sa respiration. Il n'y avait aucun homme de garde dans les couloirs, contrairement au château de Compbel, mais elle pensait qu'il y en aurait certainement à la porte et ne savait comment quitter l'endroit.

Elle se dirigea au hasard, du moins le croyait-elle jusqu'à ce qu'elle se trouve dans un sous-sol dont l'odeur faillit la faire défaillir. Les cuisines. Sa faim, tenace et tyrannique l'avait

conduite dans cette pièce à son insu. Ne réfléchissant plus, elle engloutit tout ce qu'elle trouvait ; soupe, lard, miel, gigot cru, mélasse, fruits ; elle but une quantité d'eau dont une partie de sa conscience fut effarée. Après ce repas pantagruélique, le ventre distendu, les jambes lourdes, elle fut prise d'une torpeur irrésistible et n'eut que le temps de se cacher dans un coffre en bois sous ce qui, d'après l'odeur, devait être des sacs destinés à transporter de la farine. Elle sombra dans un profond sommeil.

— Qu'est-ce qu'il a aujourd'hui ? demanda une voix qui réveilla Lirelle.

— Paraît qu'une humelle s'est échappée. Elle aurait même occis le nain de Gi, répondit un autre homme.

— Occis son nain ? Le petit-là ? s'exclama le premier.

— Tu sais, Annot, les nains sont souvent petits.

— Ah ! Vous voyez bien ce que je veux dire ! Comment il s'appelait ce petit hume déjà ?

— Lala, ou quelque chose du genre, répondit l'autre homme, d'un air de s'en moquer royalement.

— Lala ! Et pourquoi pas tralalère ? Non, c'est pas ça… Attendez, ça va me revenir… Là ! Hamla ! Il s'appelait Hamla ! cria victorieusement Annot. Elle l'aurait occis ? On disait qu'il se battait aussi bien que le Gi.

— Il faut croire que non.

— Ou alors le nain l'a laissée partir et, de rage, le Gi a tué le nain. Il paraît qu'il y tenait drôlement à l'humelle.

— Ah.

— Faut dire qu'il paraît qu'elle est drôlement bien mise… Un Koté me l'a dit, il l'a vue quand ils sont arrivés.

— Ah.

— Et elle est où cette humelle maintenant ?

— Tu es vraiment plus bête qu'un Saisonnier, mon pauvre Annot. Comment je le saurais moi, où elle est l'humelle ? Hein ? Si tu veux mon avis, je vais te conseiller deux choses pour ta gouverne personnelle.

— Oui ? demanda Annot, d'un ton intéressé.

— La première de ces choses, c'est de laisser les surveillants s'occuper de leurs affaires et toi, de t'occuper des tiennes. Ne fais pas cette tête-là, je t'assure que c'est ce que tu as de mieux à faire, si tu ne veux pas avoir de gros ennuis dans un temps plus ou moins long. La seconde, si tu ne veux pas avoir de très gros ennuis dans un temps maintenant très court, c'est de m'aider à éplucher toutes ces herbes pour le repas, sinon je te colle une de ces raclées dont tu te souviendras !

La voix de l'homme avait enflé progressivement jusqu'à atteindre un volume sonore qui dut statufier le pauvre Annot car il reprit :

— Et arrête de me regarder comme ça. Je vais chercher les épices. Si quand je reviens, ce paquet n'est pas trié et épluché, je te donne à manger aux surveillants à la place !

Une porte claqua.

— Éplucher tout ça ! En si peu de temps ! Je vais pas y arriver moi, se lamenta Annot.

Lirelle risqua un œil hors de son coffre. Annot était un adolescent blond, incroyablement laid, la bouche ouverte et reniflant sans cesse pour empêcher un long filet de morve tremblante d'atteindre la courge dont il s'occupait. Il se tenait de profil par rapport à la jeune femme qui jugea qu'elle n'aurait jamais le temps de sortir du coffre sans qu'il la voie. Elle se sentait merveilleusement reposée. Ses quelques heures de sommeil et le repas qu'elle avait fait la veille lui avaient redonné des forces comme jamais elle n'avait eu la sensation d'en avoir, mais elle ne savait comment faire pour sortir du coffre, d'autant que le cuisinier n'allait vraisemblablement pas tarder à revenir avec ses épices.

Tendant la main le plus lentement qu'elle put, elle attrapa un bol en bois qu'elle jeta vers le fond de la pièce.

Annot fit un bond, lâchant son couteau et son filet de morve qui s'étala sur la chair orange de la courge.

— Qui est là ? demanda-t-il en reprenant le couteau dans la main.

Ne percevant plus aucun bruit, il se dirigea lentement vers le fond de la pièce. Lirelle en profita pour sortir précautionneusement de son coffre et se cacher derrière un meuble.

La porte de la vaste cuisine s'ouvrit.

— Tu as terminé j'espère ? dit le cuisinier en entrant, les bras chargés de bocaux.

— Presque, mais j'ai entendu un bruit vers la réserve ! Quelque chose est tombé. J'ai pensé que c'était l'humelle qui venait ici parce qu'elle avait faim.

— Parce qu'elle avait faim, vraiment ?

— Ben oui, comme c'est la cuisine, j'ai pensé que…

— Arrête de penser et fait ce qu'on te demande, espèce de bougre de mithal attardé ! Épluche-moi ça et vite.

Le cuisinier posa ses bocaux sur la grande table en bois et quitta à nouveau la pièce.

Lirelle, qui avait d'abord résolu d'assommer Annot, se sentait maintenant prise d'une grande pitié pour le garçon simplet, qui avait néanmoins correctement raisonné quant à la situation de la fugitive. Elle hésita un instant sur la conduite à tenir, puis se décida. Elle sortit de sa cachette et alla vers lui.

Il la regarda venir comme une apparition, la bouche fermée par la surprise et l'éternel filet de morve qui descendait lentement.

— Ne crie pas, ne dis rien, je suis calme et ne vais pas te faire de mal, lui dit-elle.

Il hocha la tête.

— Je dois sortir d'ici et toi seul peux m'aider. Tu avais raison et l'autre n'a rien compris, je suis venue ici parce que j'avais faim ; très faim. Tu es plus intelligent qu'ils ne le croient, tous. Il faut que tu m'aides. Comme tu réfléchis bien, tu vas sûrement trouver une idée. Tu sais ce qu'on va faire, je t'aide à éplucher tout ça et tu m'aides à quitter le château. D'accord ?

À nouveau, il hocha la tête sans rien dire.

Lirelle lui prit le couteau des mains et éplucha les quelques légumes qui se trouvaient sur la table avec une rapidité et une précision extraordinaires qui laissèrent le pauvre Annot toujours aussi muet, oubliant de renifler.

Quand elle eut terminé, elle prit un torchon et lui essuya le nez avant de lui dire :

— Emmène-moi, Annot. C'est tout épluché. Tu as le droit de te reposer un peu, après le travail que tu viens de faire. Mais c'est notre secret, d'accord ? Je suis sûre qu'ils ne croient pas que tu es capable de garder un secret. Je parie même qu'ils ne te disent jamais de secret, personne. C'est vrai ?

Nouveau hochement de tête.

— Eh bien je suis ton secret. Un secret pour toi tout seul que personne ne partagera jamais. Seuls toi et moi saurons que tu m'as sauvée aujourd'hui. Viens. Où allons-nous ?

Elle lui prit la main, craignant que le cuisinier n'arrive avant qu'il ait compris ce qu'elle attendait de lui, tellement il paraissait complètement dépassé. Mais à son grand soulagement, le garçon la tira hors de la cuisine après qu'elle eut passé un tablier sur sa veste en cuir et posé un calot blanc sur son crâne lisse.

Ils empruntèrent un long couloir de pierre, puis un escalier de service où personne ne les vit. Ensuite, toujours sans avoir prononcé une seule parole, Annot la conduisit hors du château par une petite porte latérale qui donnait dans la cour. Le monde qui passait et repassait devant eux effraya Lirelle ; des surveillants, leur sabre au côté, des femmes portant des paquets, des seaux, des hommes avec des outils à la main.

Il avait neigé. Peu, mais suffisamment pour recouvrir toutes les choses immobiles d'une fine poudre blanche. Lirelle n'avait jamais vu tomber la neige ; ne l'avait jamais approchée d'assez près pour y plonger ses mains. Bien qu'elle sache que ce n'était pas le moment de s'attarder, elle ne put s'empêcher de regarder, toucher cette matière avec émerveillement. Le Xénos s'extasiait de cette si étrange sensation de pureté froide.

Annot la ramena à la réalité en la tirant par la main. Ils partirent en courant et traversèrent la cour en diagonale, sans que personne ne fasse attention à eux. Était-ce parce que tout le monde connaissait le garçon et ne se doutait pas un instant qu'il pourrait aider une fugitive, ou bien parce qu'ils semblaient tous les deux vaquer à des occupations normales, ou encore parce que dans la panique qui régnait dans la cour, chacun était invisible pour les autres ? Toujours est-il que personne ne les arrêta, ne les questionna ou, même, ne les regarda. Pourtant, un cri jaillit du château. Un surveillant sortit sur le grand palier de l'entrée. Il hurla :

— La perturbation ! La perturbation s'est échappée ! Cherchez-la, ordre de Mèn-Gi ! Cherchez-la partout !

Lirelle réprima une fulgurante envie de partir en courant. Elle savait qu'on allait découvrir son évasion, mais cela s'était produit plus tôt qu'elle ne l'aurait cru.

D'un seul coup, ce fut la panique. On courait partout, on s'appelait, on se bousculait, on s'injuriait. Un indescriptible chaos donnait à la cour l'aspect d'une fourmilière qu'un coup de pied a détruite. Des cris résonnaient dans les salles du château. On la cherchait. La nouvelle de sa disparition était maintenant connue de tout le monde et tous les surveillants, qu'ils soient Kotés ou Mèns, tous les hommes, qu'ils soient employés ou soldats, couraient à droite et à gauche, soulevant toutes les balles de foin, ouvrant toutes les portes, scrutant tous les recoins pour la dénicher.

Tout à coup, Mèn-Gi apparut. Il semblait totalement hors de lui. Il hurlait, allait en courant vers le fond de la cour, vers le portail, tête nue sous la neige, revenait vers le château sans cesser de courir. Il passa tout près de Lirelle qui ne broncha pas. Annot s'était figé, tétanisé par la peur, mais le Mèn ne les vit pas. Il semblait complètement fou de rage. À un moment, un homme eut le malheur de se trouver devant lui alors qu'il marchait à grandes enjambées rageuses en direction de l'escalier qui menait à l'entrée principale du château. Le Mèn le renversa sans paraître sentir le choc, alors que le soldat fut projeté à un mètre et tomba dans la

neige. Gi le releva d'une seule main, lui cria quelque chose d'incompréhensible et lui asséna un coup terrible en pleine face. L'homme n'émit aucun son, mais sembla désarticulé. Quand le Mèn le lâcha, il tomba dans la neige comme un pantin sans fil et ne bougea plus. Mort, sans doute. Personne n'émit de protestation, ni même ne sembla avoir remarqué ce qui venait de se passer.

Lirelle frémit de peur et de fureur contenue à cette vision. Le xénos en elle brûlait d'aller se mesurer au Mèn. Elle parvint à juguler la rage animale qu'elle sentait prête à la submerger. Encore une fois, ce fut Annot qui la sauva. Il la tira par la main et l'entraîna vers une petite maison. Il la fit entrer dans une petite pièce située à l'intérieur d'un logis de pierre construit contre une autre grande bâtisse. À en juger par l'odeur et le capharnaüm, c'était chez lui. Il alla directement à un coffre de bois d'où il sortit quelques affaires de laine et, sans baisser les yeux, la regarda se déshabiller entièrement pour les enfiler. Il pensa même à lui donner un bonnet de tissu pour masquer sa calvitie.

Lirelle se sentit mieux dans ces vêtements grossiers qui sentaient mauvais, mais qui lui donnaient la couleur locale et la camouflaient mieux que n'auraient pu le faire des habits plus distingués. Cependant, elle sentait une absence presque douloureuse. Un manque immense :

— Il me faut un sabre, Annot. Connais-tu un endroit où je pourrais en prendre un ? C'est très important pour moi. Tu veux bien ?

Il la regarda sans dire un mot et lui prit la main pour l'entraîner dehors. Elle douta qu'il l'ait comprise, mais il la guida jusqu'à une sorte de hangar d'où s'échappaient des sons de métaux que l'on frappe. Une forge ; il l'emmenait vers une forge. Il avait parfaitement compris sa demande et la conduisait vers l'endroit où il y aurait le plus de chance qu'elle trouve ce qu'il lui fallait. Elle lui pressa la main en signe de reconnaissance, mais se demanda comment on allait l'accueillir et surtout comment elle pourrait s'y prendre pour subtiliser un sabre dans cet atelier, pour autant qu'on en forgea.

Quatre hommes travaillaient. L'un d'eux était torse nu, une pince dans sa main gantée, et ce fut vers lui que se dirigea immédiatement le garçon. Il avait un âge indéfinissable mais que Lirelle situa entre celui de Wenlock et celui de Gontiral. Avant qu'elle ait le temps de se méfier, Annot avait glissé un mot à l'oreille de l'homme qui la regarda dans les yeux, l'air stupéfait et courroucé.

— Venez avec moi, dit-il en posant sa pince et enlevant son gant.

Lirelle hésita, mais Annot lui prit à nouveau la main et l'incita à obéir. Des surveillants venaient vers eux ; la jeune femme suivit le forgeron.

Il les emmena dans une pièce dont la fenêtre donnait sur la forge, ferma la porte et dit abruptement :

— C'est vous qui causez tout ce remue-ménage chez les surveillants ?

Elle ne répondit rien, jetant seulement un regard sombre à Annot.

— Ne le regardez pas comme ça, il va se mettre à pleurer. Il a totalement confiance en moi. Je vois qu'il vous fait également confiance, mais ça ne me suffit pas, il ne se méfie pas assez des étrangers, surtout quand ce sont des humelles. Qui vous dit que je ne vais pas ameuter tout ce que le château comporte de surveillants et vous livrer au Gi ?

— Vous l'auriez déjà fait, répondit Lirelle de sa voix devenue si étrange.

— Pas sûr… Je ne suis pas inféodé au Mèn. Il a besoin de moi pour le travail des métaux et respecte mon art.

— Tant que vous le contentez. Après…

Elle laissa sa phrase en suspens. Le forgeron la considéra et demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Une perturbation, vous avez dû l'entendre, ils l'ont crié assez fort.

— Lirelle, la perturbation, dit-il d'un ton rêveur. Pourquoi venez-vous dans ma forge ? Qu'est-ce que vous y cherchez ?

— Un sabre.

— Rien que ça ? Bien sûr, vous savez ce que c'est et comment vous en servir, dit-il en lui jetant un bâton.

Elle l'attrapa au vol et le vit qui se mettait en garde, un autre bâton dans les mains. Il savait se battre, cela se voyait nettement à la façon qu'il avait de tenir son arme.

Il lança une attaque non appuyée vers la main de Lirelle et ne rencontra que le vide ; elle avait esquivé et lui avait toqué doucement la main avant même que son geste soit fini. Il lança une nouvelle attaque plus rapide vers la tête cette fois, mais fut délicatement frappé à nouveau avant la fin de son coup. Sans aucun commentaire, il tenta une dernière attaque droit vers le cou de la jeune femme et fut encore une fois touché sans rien avoir vu venir.

Annot frappa dans ses mains, l'air hilare.

— Tu as vu comme elle t'a touché ? Par trois fois ! Par trois fois ! cria-t-il.

— Tais-toi, ahuri, tu vas ameuter du monde, dit le forgeron. Ouais… Vous savez bien vous battre. Très bien, même. Remar-quablement bien. Mieux que je n'ai jamais vu. Et si jamais je vous donne une arme, qu'allez-vous en faire ?

— Combattre Gi.

— Combattre Gi… Ambitieuse avec ça.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que je vais vous aider ?

— Rien, répondit seulement Lirelle.

Elle se sentait fatiguée de tout cela. Elle laissa tomber son bâton et regarda par la fenêtre sale de l'atelier. Dehors, c'était toujours le chaos. On la cherchait. On la chercherait jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée.

Le forgeron ne disait rien lui non plus, se contentant de la regarder. Au bout d'un moment, il se gratta le front.

— Bon… Vous semblez sincère. Vous savez vous battre et vous avez échappé au nain du Gi, si ce que me raconte Annot est vrai. Ça prouve votre valeur. Je vais peut-être vous aider. J'ai bien dit : peut-être. En attendant de savoir, je vais vous donner du travail. Je n'admets pas de parasites dans mon atelier. En plus, vous aurez ainsi rapidement la couleur locale.

Il la conduisit près d'un tas de ferrailles et lui demanda de les trier par taille et état de corrosion. Il comptait les fondre pour récupérer le métal.

— Il faut que rien ne se perde, ou en tout cas le moins possible, lui expliqua-t-il. Faites-moi ça proprement. Annot, trouve-lui une tenue d'apprenti. Lirelle, salissez-vous le visage et les mains. Annot, quand tu as déniché les vêtements, tu retournes aux cuisines.

— Non, dit le garçon en prenant un air buté.

Le forgeron vint vers lui.

— Annot. Si tu ne retournes pas là-bas, le maître Fournat va te chercher. Il va se demander où tu as bien pu passer et sera en colère de te savoir ici, parce que c'est là qu'il viendra te récupérer. Rappelle-toi l'autre fois. Il était fâché, non ?

— Si, avoua le jeune homme.

— Bon. Alors tu retournes à la cuisine et tu reviendras voir Lirelle quand tu auras tout terminé là-bas, ordonna-t-il avec douceur.

Lirelle vint elle aussi vers Annot et lui posa un baiser sur la joue sale en disant :

— Va vite, Annot. Tu comprends que si tu restes, tu nous mets tous en danger.

Le garçon partit aussitôt en courant.

— Si vous pouviez rester encore quelques années, vous me seriez utile pour lui faire comprendre certaines choses, soupira le forgeron. Je m'appelle Dissela, mais ici tout le monde m'appelle Forge.

Elle passa toute la matinée à trier son métal, s'absorbant totalement dans cette tâche et prit en effet rapidement la couleur locale : rouille et poussière vinrent lui passer un manteau d'officiel apprenti forgeron. Des surveillants passèrent plusieurs fois dans l'atelier, interrogèrent Forge, jetèrent un œil suspicieux à tous les apprentis qui baissèrent la tête en soumission. Lirelle calqua son comportement sur celui des autres. Pas un ne la dénonça, ni ne la regarda. Forge devait choisir ses employés.

— Pause ! cria l'un des apprentis au cours de la journée.

Les deux autres se dirigèrent en direction d'un sac d'où ils sortirent du pain, du vin et un petit fromage rond.

Forge vint près de Lirelle.

— Tu as presque terminé, je vois, lui dit-il en la tutoyant naturellement. D'après ce que je crois avoir compris de ce qui s'est passé dans les geôles du nain, ça ne m'étonne pas beaucoup, mais je peux te dire que quelqu'un d'autre en aurait eu pour huit bonnes journées. Tu as acquis des possibilités étonnantes… Tu peux aller avec les autres, ils ne te demanderont rien, fais-moi confiance.

Il lui donna une tape sur l'épaule et retourna à son travail.

Lirelle alla vers le petit groupe d'apprentis. L'un d'eux lui tendit un morceau de pain, un gobelet de vin et un morceau de fromage, sans un mot et sans que les deux autres ne la regardent.

Quand elle eut terminé sa collation, elle vit Forge venir vers elle et lui faire un signe. Elle se leva et alla à sa rencontre.

— Je vais te faire un sabre, lui dit-il sans préambule.

— Vous acceptez de m'aider ?

Un poids venait de disparaître d'un seul coup de sa poitrine.

— Je vais t'aider, mais ne crois pas que ça te donne des droits dans cet atelier, répliqua le forgeron d'un ton bourru. Tu restes un apprenti. On est d'accord ?

— D'accord. Mais… Vous me faites un sabre… Vous n'en avez pas d'immédiatement disponible ?

— Si. Mais à un combattant comme tu sembles l'être, ceux que j'ai en attente ne peuvent convenir. Il ne faut pas un sabre prévu pour une autre personne. Ton sabre, c'est ton âme. Si tu prends l'âme d'un autre, elle peut se rompre dans tes mains, parce que tu ne la tiens pas comme il lui convient. À ce moment, les vibrations dues au choc créent des résonances qui peuvent la briser net. Je vais te faire ce sabre parce que je crois avoir compris qui tu es. On t'a décrite comme une belle humelle aux cheveux longs, je vois que cette partie-là de la description est fausse… pour les cheveux, je veux dire. On te disait également très habile au sabre, aussi habile qu'un Mèn. Cette partie est plus qu'exacte… Je ne suis pas un Libre, Lirelle ; mais je ne suis plus en accord avec les comportements et les agissements de certains surveillants. Sache cependant qu'il en existe de bons, dévoués à leur monde et au peuple. Ce ne sont pas tous des Gi ou des Corf. Sache aussi, mais ça, tu t'en es sans doute rendue compte par toi-même, qu'il existe des Libres à l'âme aussi noire que celle des surveillants qu'ils condamnent et combattent. Ne l'oublie pas. Si tu pouvais réconcilier le peuple avec ses surveillants, tu aurais accompli quelque chose de merveilleux. Je vais te faire un sabre comme personne n'en a jamais eu. Viens ici.

Elle s'approcha de lui.

— N'aie crainte, lui dit-il.

Il la prit doucement dans ses bras, la soulevant de terre.

— Nom d'une bitte en fer ! Tu es beaucoup plus lourde qu'il n'y paraît ! Tiens-moi ça.

Il lui donna toute une série de barres de métal, de plus en plus lourdes. Plus il lui en donnait, plus il était étonné de ce qu'elle parvenait à porter.

— Tu as une force incroyable pour une humelle, et même pour un hume ! Attrape !

Il lui lança une balle de cuir, un peu semblable à celles qu'utilisait Lado. Elle la réceptionna dans la main gauche ; il lui en lança une seconde aussitôt qu'elle rattrapa de la main droite.

— Tends les bras.

Il lui mesura la longueur des mains, des bras, la hauteur du tronc, des jambes et des pieds.

— C'est bon. Retourne travailler.

Elle obéit et recommença à trier, classer, ranger des baguettes, des tiges de métal.

Quand elle eut terminé et qu'il n'y eut plus aucun morceau métallique qui lui semblât traîner, elle voulut voir ce que faisait Forge. Il était près d'un feu attisé par un soufflet de cuir. À l'aide d'un martinet actionné par un dispositif tournant grâce à une roue à aubes, il travaillait un pain de métal qui était d'une belle couleur rouge cerise, en le tenant grâce à une grosse pince.

— Voilà le commencement d'un sabre, lui expliqua-t-il. Je vais repousser le métal jusqu'à ce qu'il ait la longueur et l'épaisseur voulues. Ensuite, je travaillerai de la même façon un autre métal plus dur. Quand mes deux feuilles seront comme je le veux, je les replierai l'une sur l'autre, je martèlerai, je replierai, je martèlerai, ainsi de suite jusqu'à ce qu'il y ait quelques centaines de couches successives de métal dur et tendre en alternance. Je placerai le métal dur vers le fil du sabre, pour le tranchant et le plus tendre vers le dos, pour les parades. Je ne vais pas donner une courbure classique à ce sabre, car celui à qui je le destine n'est pas

fait pour les sabres courbes, dit-il en lui faisant un rapide clin d'œil. Voilà. Maintenant, je passe à l'enclume.

Il plaça dans le foyer la barre qu'était devenu le pain de métal, puis la retira et, saisissant un lourd marteau, frappa dessus avec précision.

— Veux-tu essayer un instant ? lui demanda-t-il.

La bouche encore pleine du pain qu'elle venait de terminer, elle hocha la tête. Il lui tendit le marteau et, avant qu'il ait eu le temps d'enlever son gant, elle prenait le métal à main nue.

— Attention ! cria-t-il. Tu vas te… brûler ?

Elle tenait la partie du métal qui avait déjà refroidi, mais devait encore être capable de transformer n'importe quelle chair en charbon.

— Quel est ce prodige ? Tu ne sens rien ?

— Si, c'est chaud, mais c'est supportable, dit-elle, étonnée elle aussi de ne pas avoir eu peur de saisir quelque chose dont elle savait que c'était terriblement brûlant.

Sa part de xénos lui conférait apparemment une résistance remarquable vis-à-vis de la chaleur, ainsi qu'une force extraordinaire. Elle sentait que tout son métabolisme était modifié. Elle n'avait plus froid, plus chaud, elle ne sentait plus la douleur causée par les aspérités du métal. Plusieurs fois dans la matinée, elle avait vu des échardes métalliques se tordre contre sa peau, ne pouvant la pénétrer. En contrepartie, il lui fallait une très grande quantité de nourriture. Il lui semblait qu'elle pouvait résister longtemps à la faim, mais qu'au bout d'un certain laps de temps, le besoin de se nourrir devenait primordial et passait avant tout autre priorité.

— Eh bien, même si tu n'as pas besoin d'outil, dit Forge stupéfait, enfile quand même ce gant et prends cette pince. Si un surveillant passe par ici et te voit, il fera vite le rapprochement entre un apprenti tenant à la main un métal rouge et une humelle qui a disparu après avoir tué le nain du Gi.

Elle obéit.

— Voilà. Tu frappes doucement ici, par petits coups secs et précis ; doucement ahuri ! Tu vas me le couper en deux, si tu cognes comme une vache. Làààà… Voilà, comme ça, c'est bien. Sens-le ce métal, caresse-le avec ton marteau, parle-lui avec ton marteau. Tu lui indiques seulement comment il doit se mettre, quelle forme il doit prendre, mais c'est lui qui le fait. Tout seul. Tu n'es là que pour l'aider. Depuis qu'il est apparu sur terre, il sait qu'il doit être sabre. Tu ne fais que lui indiquer comment s'y prendre… Ouais, ben si tu lui indiques comme ça, tu vas te retrouver avec une fourche à purin sur l'enclume ! En douceur je te dis, en douceur… Voilà, c'est mieux. Repousse un peu plus par là ; tu vois cette petite bosse là ? Tu la repousses doucement ; doucement, je te dis ! Allons, c'est pas mal pour une première fois. On pourra peut-être faire quelque chose de toi, si les Saisonniers te mangent pas. Donne, je continue.

Elle le regarda opérer. Il paraissait effectivement caresser le métal. Frappant sans à-coups, il repoussait tranquillement l'acier qui se laissait faire.

Soudain, Lirelle sentit l'odeur de Mèn-Gi derrière eux. Elle l'aurait reconnue entre mille autres, depuis qu'elle avait pénétré sa pièce. Elle résista à l'envie de se retourner, mais cela l'aurait sans doute dénoncée.

Forge poursuivait son travail après avoir passé au feu le métal qui commençait à prendre forme.

— Un sabre en chantier, maître Forge ? demanda le surveillant d'une voix froide.

— Oui, Mèn. Un sabre en chantier, répondit calmement Forge sans lever la tête de son ouvrage.

— Tu lui donnes une forme étrange, remarqua Mèn-Gi. C'est une commande pour quelqu'un d'étrange ?

— Non, Mèn, ce n'est une commande pour personne, mais c'est une idée qui m'est soudain venue, alors que je regardais agir le couteau d'Annot à la cuisine. Ils ne sont pas courbes et la coupe est différente. Je voulais tester ce que ça pouvait donner sur un sabre. Bon, tu retournes trier, toi ? Où tu restes à me regarder toute la journée ? dit-il à Lirelle.

Mèn-Gi ne lui adressa pas un regard quand elle passa près de lui à le frôler.

Il resta un instant à discuter avec Forge, apparemment détendu, mais jetant de fréquents coups d'œil vers la cour où régnait toujours la même activité. Lirelle entendit toutes les paroles que prononcèrent les deux hommes. Il ne fut question que de sabre, de trempe, d'acier. À aucun moment Mèn-Gi ne se renseigna pour savoir si Forge avait remarqué quelque chose d'étrange ces dernières heures.

Enfin, le Mèn quitta l'atelier. Lirelle respira plus librement quand elle le vit enfourcher son mithal rouge et partir, accompagné par une puissante troupe de Kotés.

Elle voulut aller vers Forge, mais il la rabroua vertement, lui enjoignant de rester à son poste et de terminer le second tas à trier.

La nuit était tombée depuis longtemps quand le maître forgeron sonna la fin de la journée. Les apprentis se relevèrent de leur travail, massant leurs reins douloureux, rangèrent tous les outils et partirent après avoir salué le maître. Lirelle ne savait que faire. Forge ne lui avait pas adressé la parole depuis le départ du Mèn. Elle avait terminé le rangement d'un quatrième tas de métaux et restait assise à son poste à regarder la neige qui s'était remise à tomber.

Elle entendit Forge qui s'approchait d'elle. Il sentait la sueur et le métal chaud.

— La neige est précoce. C'est bien.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Ne demande pas ça à tout le monde, imprudente ! Même Annot sait que la neige gêne les Saisonniers. Tu as faim, viens.

Ce n'était pas une question, ni une invitation, c'était un fait et un ordre. Elle le suivit jusque dans la pièce près de la forge. Il débarrassa rapidement les objets qui encombraient la table de bois placée contre la cloison et sortit trois écuelles avant de s'asseoir sur un escabeau.

— Vous attendez quelqu'un ? Annot ?

— Oui. Il mange avec moi depuis toujours. Il m'apporte mon repas le soir et dort, soit avec moi là-haut, soit dans sa cahute. C'est un humot. Malgré son âge, sa taille, c'est resté un humot et je crois bien qu'il le restera toute sa vie. Il est un peu…

— Simple ?

— Oui. Mais il est bon. Et parfois, il réfléchit. À sa façon, mais il réfléchit. J'ai beaucoup aimé comme tu as su lui parler.

— C'est que j'ai été comme lui, il y a longtemps.

— Ah.

Ils ne dirent plus rien, regardant tomber les flocons, un instant éclairés par la lueur rouge du foyer. Dans la cour, une certaine activité régnait toujours. Hommes passant en tenant un mithal par la bride, femmes balayant devant leur maisonnette, enfants jouant avec la neige.

— Tu n'avais jamais vu la neige, hein ?

— Si, mais de loin. Sur les montagnes au-dessus de Comp-bel… Je ne l'avais jamais vue de si près, avoua Lirelle.

— Ça se voit. Ferme la bouche, on dirait que tu vas les avaler tout cru, ces flocons.

— Je voulais vous demander : je ne sais pas si je dois rester ici. On va finir par me trouver, c'est inévitable. Vous aurez de gros ennuis.

— Et tu veux aller où ? Sans arme ? Tu partirais avant que j'aie terminé ton sabre ? Non. Reste là ; le Gi est parti à ta poursuite. Il doit penser comme toi que ce serait stupide que tu restes dans le château alors que tout le monde t'y recherche. Dès que j'aurai terminé ton sabre, tu pourras partir. Pas avant. En plus, ajouta-t-il en la regardant dans les yeux, tu me sembles encore un peu faible. Ce qui c'est… passé dans les geôles du nain a dû t'affaiblir. Non ?

— Si. Si, mais ça va de mieux en mieux.

Annot arriva, tout sourire, portant un paquet menacé par l'éternel filet de morve.

— Ah ! Te voilà enfin, toi ! On a faim nous autres.

— Annot, viens là, dit Lirelle.

Elle prit un tissu sur la fenêtre, mit la main derrière la tête du garçon qui se laissa faire, vaguement inquiet et lui expliqua :

— Tu ne dois pas rester avec ça qui te pend du nez.

Il renifla aussitôt.

— C'est une possibilité si tu n'as pas de tissu, mais il ne faut pas le faire souvent car une amie… Une amie que j'aimais… m'a appris que ce qui remonte peut aller près de la tête et faire mal.

— J'ai mal souvent, confirma Annot.

— Ah, tu vois ? Alors tu places le tissu contre ton nez et tu souffles… Souffle !

Il la regardait, un œil caché par le tissu et souriait béatement.

— Ferme la bouche, ordonna-t-elle.

Elle lui lâcha la tête et lui pressa fortement le ventre. Il souffla involontairement par le nez et ce fut très… productif.

— Voilà, dit-elle. Tu fais comme ça à chaque fois que ça commence à couler. Avant même que ça commence à couler. D'accord ? Tu me le promets ?

Il voulait apparemment bien promettre tout ce qu'elle désirait.

— Décidément, tu lui changes la vie en deux journées, commenta Forge.

Après un repas un peu plus raisonnable que le précédent, elle dormit dans l'atelier, assurant à ses amis qu'elle n'aurait pas froid et préférait rester près du ciel. Elle éprouvait une appréhension étonnante à l'idée de se retrouver enfermée pour la nuit. Était-ce son côté xénos qui voulait sentir l'air sur sa peau ?

Les deux jours suivants furent calmes et reposants, bien qu'elle travaillât dur dans l'atelier où Forge voulait profiter de ses extraordinaires capacités pour ranger, trier, tailler, couper tout ce qui traînait depuis sans doute des années, si l'on se référait à la couche de poussière agglutinée par la graisse recouvrant certaines pièces de métal. Mèn-Gi n'était toujours pas rentré de sa poursuite et le château tout entier semblait profiter de cette période de calme.

Lirelle regardait son sabre prendre forme, assistait à sa naissance, comme disait Forge. Parfois, il l'appelait pour lui montrer comment opérer pour telle ou telle étape. Il lui révéla son secret de trempe, prenant de multiples précautions pour que personne ne puisse entendre ce qu'il lui confiait, lui montra comment il plongeait entièrement la lame dans un bain de graisse puis comment, alors qu'elle était d'une couleur orangée, il la martelait délicatement en frappant également un fragment de charbon de bois. Il incorporait ainsi le carbone au métal de la lame, insistant surtout sur le fil. La lame prenait progressivement une couleur bleutée qu'elle avait remarquée sur le sabre de Mèn-Gi.

— Si tu mets trop de charbon, tu n'as plus un acier, mais une espèce de métal friable qui ne peut rien donner pour un sabre, lui expliqua-t-il.

Il lui fit choisir la texture du cuir qu'il allait placer sur la poignée, la nature du bois qui allait former le fourreau, l'épaisseur de la peau dont il allait le recouvrir.

Le quatrième soir, alors qu'elle débarrassait la table pour attendre Annot qui allait leur apporter leur repas, Forge l'appela. Il se tenait dans l'atelier et avait passé un habit propre et coloré. Droit comme un piquet, il la laissa venir vers lui, intriguée. Quand elle fut suffisamment proche à son goût, il l'arrêta d'un geste de la main.

— As-tu quelque chose à toi sur toi ? demanda-t-il.

— Non.

— Ah, c'est fâcheux. On ne peut donner un sabre sans rien recevoir en contrepartie, son fil couperait l'amitié.

— Vous l'avez terminé ? demanda-t-elle, heureuse comme un enfant.

— Je l'ai terminé, mais ne peux te le remettre si, en échange, tu ne me donnes pas quelque chose qui t'appartient.

Il était visiblement ennuyé et n'avait pas prévu cet empêchement.

— Je sais ! dit-elle subitement. Donnez-moi une petite bourse en cuir.

Intrigué, il s'exécuta. Elle alla chercher un couteau dans la pièce où ils mangeaient et se coupa légèrement le dessus de l'avant-bras. Une seule goutte de sang parut, la coupure se refermant très rapidement, presque derrière le couteau. Il tendit la petite bourse, recueillant la goutte de sang qui imprégna le cuir.

— Je vous donne ceci qui est réellement à moi, lui dit-elle avec sérieux.

Il accepta le présent et lui tendit à son tour le fourreau qu'elle n'avait jamais vu terminé et qui contenait son arme. Elle prit l'étui et le regarda longuement avant de saisir la poignée du sabre et de le faire lentement glisser hors de la gaine. Il était magnifique. Il jeta un éclat rougeoyant en accrochant la lumière du foyer. Le fil était parfait ; régulier et prenant progressivement naissance un peu avant la moitié de la lame pour s'étendre jusqu'à la pointe. Forge avait prévu un autre fil, plus court, sur l'autre côté de la lame. Voyant qu'elle le regardait avec attention, il lui précisa :

— Oui, j'ai pensé que ça pourrait donner une particularité intéressante à ta technique. Je pense que tu pourras maîtriser ce presque-double-tranchant.

Elle hocha la tête sans répondre et continua à découvrir son sabre.

Il était parfaitement équilibré, elle put en juger en exécutant quelques lents mouvements. La garde était constituée par un simple disque de métal que Forge avait travaillé en utilisant une de ses techniques au secret jalousement gardé. Il avait plaqué plusieurs couches de métal de duretés différentes et recouvert le tout avec de la corne animale qu'il avait ramollie en la trempant plusieurs jours dans un bain d'eau légèrement acidifiée à l'aide de vinaigre.

— Comment vas-tu le porter ? lui demanda-t-il. Il ne me manquait que ce détail pour le terminer tout à fait.

— Sur le dos.

— Comme…

— Comme lui, oui.

— Bien. Il sera totalement terminé dans la nuit. Tu pourras ainsi partir avant son retour.

— Dissela, merci.

— Il y a de quoi. Mais je te remercie toi aussi pour m'avoir donné l'occasion de créer cette arme. C'est quelque chose que je ne pouvais faire sans raison profonde. Tu m'as fourni cette occasion et ça, c'est quelque chose que l'on n'oublie jamais. Va manger, tu auras besoin de force pour rejoindre les tiens. Ah, autre chose, que veux-tu que je grave sur la lame ?

— Sur la lame ?

— Oui. Je voudrais que ce sabre te soit personnel en gravant un signe qui n'appartiendrait qu'à toi. Que veux-tu que je grave ?

— Une vague, répondit-elle immédiatement.

— Une vague… de l'océan ?

— Oui.

Il hocha silencieusement la tête, tandis qu'elle lui remettait l'arme.

Elle le laissa procéder aux derniers aménagements de son arme et retourna dans la pièce.

Annot arriva presque en même temps qu'elle, le nez propre, et les bras chargés de deux sacs.

— Qu'est-ce que tu nous amènes aujourd'hui, Annot ? demanda-t-elle.

Il ouvrit un sac et en extirpa le repas du soir, sans dire un mot.

— Et qu'est-ce qu'il reste dans le sac, et dans celui-là, qu'y a-t-il ?

Pour toute réponse, le jeune homme se jeta dans ses bras en pleurant sans un son.

— Annot, pourquoi pleures-tu ? Annot…

— Il sait que tu pars. Ces sacs sont remplis de vivres. Il les a préparés pour toi, expliqua Forge qui revenait avec le sabre et le donna à Lirelle.

— Comment le sait-il ?

— Je lui ai expliqué que tu devais partir pour rester en vie, pour retrouver tes amis, ta famille… si tu en as une. Il a fini par le comprendre et, quand je lui ai dit que tu partais cette nuit, il a tenu à tout préparer seul pour que tu penses à lui.

— Où sommes-nous ici ? demanda-t-elle.

— Au château de Mèn-Gi, bien sûr, répondit l'homme, étonné par cette question.

— Oui, ça, je le sais. Mais comment s'appelle cette région ? Comment s'appelle le château ?

— C'est la région du Treschard et le château est celui des Gi depuis des générations.

Elle se pencha vers Annot qui pleurait toujours en silence dans ses bras.

— Annot, je reviendrai. Je te le promets. Si je suis encore en vie, je reviendrai te voir et peut-être que tu pourras venir avec moi ? Qu'en dis-tu ?

— Ne lui promets que des choses que tu pourras réaliser, dit Forge.

— Tu doutes de moi ?

— Non. Je doute des possibilités que tu auras de tenir ta promesse.

— Je te crois, dit Annot, d'une toute petite voix.

Ils mangèrent, assis à leur place habituelle. Annot grignota, buvant Lirelle du regard et ne voulant pas lui lâcher la main, malgré les menaces de Forge de le faire sortir de table.

— Laisse-le, dit Lirelle, cela ne me gêne pas.

— Heureusement que tu pars, humelle, tu me l'aurais gâché cet ahuri ! dit l'homme d'une voix bourrue. Et ferme ta bouche, toi.

Ils lui avaient réservé un mithal. Une femelle robuste dont le départ ne serait pas remarqué avant quelques jours, d'autant que Forge l'utilisait parfois pour aller chercher des matériaux à la vilhume la plus proche. Ils l'accompagnèrent jusqu'à la porte, de façon à ce que sa sortie se passe sans problème.

— Et où il va, celui-là ? demanda le garde.

— C'est un de mes apprentis qui va me chercher du bon charbon de bois. J'ai bien peur d'en manquer, alors je ne voudrais pas qu'il soit trop tard et que les voies soient bloquées par la neige.

— Et qu'est-ce qu'il porte dans ses sacs ?

— Il porte… Et puis, qu'est-ce que ça peut te faire, ahuri borné, ce qu'il porte dans ses sacs ? s'exclama Forge. Il faudrait que je montre tout ce que je fais à la garde, maintenant ?

— Vous énervez pas, maître Forge. Mèn-Gi a ordonné que la garde soit stricte.

— Et alors ? Il a peur que je vole du pain ou du vin ?

— Mais non, mais il cherche toujours l'humelle qui a tué le nain Hamla.

— Eh bien à ce moment-là, tu ferais mieux de regarder la tête de mon apprenti, plutôt que de chercher à savoir ce qu'il porte dans des sacs où personne ne pourrait entrer !

Disant cela, il avait fait avancer le mithal, de façon à ce que le visage de Lirelle, déjà encapuchonné dans un long manteau la protégeant de la neige, soit dans l'ombre des torches fichées dans la muraille.

Le garde la regarda vaguement et dit :

— C'est bon, c'est bon maître Forge.

— Évidemment que c'est bon. (L'homme maugréa, avant d'ajouter en direction de son « apprenti » :) Et toi, tu ne traînes pas. Tu me rapportes trois sacs. Ne va pas me boire l'argent

ou le dépenser avec les ribaudes, ou je te jure que je saurai m'en souvenir. Et reviens-nous vite !

Ces derniers mots furent prononcés avec un accent pressant ; ils lui étaient vraiment destinés.

– Chapitre onze –

La plaine était blanche, recouverte par une couche de plusieurs centimètres de neige. Quelques arbres effeuillés avaient leurs branches soulignées par un liseré immaculé et servaient de perchoir à de noirs oiseaux dont le cri rauque accentuait la solitude de Lirelle

Elle chevauchait depuis cinq jours, n'ayant rencontré personne jusqu'à présent, ayant seulement vu les traces d'un chariot qu'elle avait suivies pendant toute une journée avant de les quitter à une bifurcation. Elle savait à peu près où elle allait, Forge lui avait indiqué la direction à suivre jusqu'à l'entrée d'une forte vilhume qu'elle devrait éviter. Ensuite, il lui faudrait trouver une sorte de hameau de terhumes où, d'après le maître forgeron, on pourrait la renseigner.

La température baissait de jour en jour, mais elle n'avait pas froid. Sa nouvelle condition lui permettait de résister aux basses températures sans en être incommodée. Elle sentait la présence du xénos en elle ; toujours, même durant son sommeil, mais cela ne la gênait pas. Dès lors qu'elle avait permis le contact, dans la cellule du château des Gi, elle avait également totalement accepté tout ce qui faisait partie de sa fusion avec le xénos. Elle ne se sentait pas habitée. Elle se sentait transformée, tout en restant elle-même. Ses pensées, son esprit étaient les mêmes qu'auparavant, son aspect physique également, du moins autant qu'elle avait pu en juger dans une glace, sans se voir vraiment. Les seules modifications réelles qu'elle avait pu observer étaient ces nouvelles capacités physiques concernant ses sens, odorat : ouïe, vue, et sa force physique qui était également beaucoup plus développée qu'auparavant, ainsi que sa résistance vis-à-vis des conditions extérieures. Elle avait aussi découvert qu'elle pouvait manger à peu près n'importe quoi, pourvu que ce soit organique. Elle s'en était doutée en se rappelant qu'elle avait mangé une partie d'un habit de cuir et l'avait vérifié en se nourrissant d'un petit morceau de bois que ses nouvelles dents avaient déchiqueté sans problème, puis d'une touffe d'herbe qui dépassait de la neige. Elle en était heureuse, car ses capacités extraordinaires s'accompagnaient d'un considérable besoin en énergie alimentaire. Il lui fallait se nourrir beaucoup plus qu'avant et les vivres d'Annot diminuaient à grande vitesse, aussi ne les conservait-elle que pour le goût, se nourrissant de tout et n'importe quoi pour la quantité. Un détail l'avait inquiétée au début, pendant son séjour au château des Gi : elle n'urinait plus et n'allait plus à la selle. Pudique, elle n'en avait pas parlé à Forge et avait mis cela sur le compte du choc causé par la fusion avec le xénos. Mais le temps passant, elle constata que rien ne changeait, sans qu'elle en ressentît le moindre trouble. Elle pensa alors que la partie de son organisme qui était xénos utilisait absolument tout et recyclait la totalité des déchets qu'elle aurait pu rejeter.

Quand venait le soir, elle s'arrêtait où elle se trouvait et se couchait à même le sol, n'ayant aucun besoin de trouver un abri. Les seules fois où elle dut se mettre en quête d'un refuge furent pour la mithal quand le vent glacé soufflait durant toute la nuit, la faisant trembler.

Tous les jours, elle s'octroyait un moment d'exercices d'escrime, apprenant à connaître son sabre. Elle effectuait de lents mouvements, de très lents mouvements, répétant sans cesse les mêmes motifs et s'astreignant à ne jamais en accélérer la cadence, car elle se souvenait d'une remarque d'Albane qui lui avait dit, un jour qu'elle lui indiquait comment effectuer un salut convenable : « La très grande lenteur dans l'apprentissage est la garantie d'une très grande vitesse dans l'exécution. Certains de ces jeunes Kotés s'exercent au sabre à une vitesse beaucoup trop élevée. Ils ne comprennent pas la totalité de leur mouvement et, si jamais ils le comprennent, leur corps et leur esprit ne s'en imprègnent pas. Souviens-toi de ça, ma petite chèvre ».

Elle repéra facilement l'entrée de la vilhume au tertre qui la signalait. Il s'agissait ici d'une véritable petite colline, orientée en fonction de la Saison, l'accès à la rampe de descente étant placée sous le vent. Cela protégeait ainsi les éventuels voyageurs qui se seraient laissés prendre par une arrivée brutale du vent de Saison, porteur de sa charge de mort aux dents acérées.

« À l'ouest après l'entrée de la vilhume », lui avait recommandé Forge. Elle obliqua de façon à ne pas passer trop près de l'entrée, voulant à tout prix éviter de rencontrer qui que ce soit qui aurait ensuite pu fournir des indications à Mèn-Gi. Le soir tombait quand elle arriva à cet endroit. Le ciel gris, bas, chargé de neige, s'obscurcissait progressivement. La voie était pratiquement déneigée près de l'entrée, tellement le flot de voyageurs devait être important durant la journée.

Une activité encore assez importante régnait près de l'entrée où il restait encore quelques chariots qui attendaient pour accéder à la vilhume. Des hommes allaient d'un chariot à l'autre se hélant bruyamment, de grands chiens couraient entre les pattes des mithals qui ne paraissaient pas en être incommodés et des feux brûlaient à différents endroits. Des hommes se tenaient autour, accroupis ou assis sur des sièges en bois, buvant une boisson apparemment chaude par petits coups bruyants et précautionneux.

Lirelle ressentit une pointe de nostalgie à voir cette activité humaine dont elle devait à tout prix se tenir éloignée. Elle n'avait pas froid, elle n'avait pas faim, cependant elle se sentait seule et avait beaucoup de mal à ne pas sombrer dans la mélancolie, surtout le soir quand elle se couchait, isolée dans la plaine. Elle resta à regarder tout ce monde jusqu'à ce que le dernier cri ait retenti, jusqu'à ce que le dernier chien ait aboyé. Quand tous les chariots furent entrés, elle se releva et retourna près du mithal qu'elle avait laissé un peu plus loin, caché derrière une dénivellation du terrain.

Il n'y était plus. Elle le sentit avant même de le constater visuellement. Plusieurs hommes étaient venus et avaient em-porté toute sa fortune : son mithal et son sac de nourriture. Elle se pencha sur le sol et observa les traces laissées par les voleurs. Ils étaient trois, avec un seul mithal. Ils étaient montés sur le dos du sien et étaient partis vers l'ouest, comme elle comptait le faire.

Elle partit au petit trot sur les traces des trois hommes. Elle ne sut combien de temps elle courut, mais la nuit était totale quand elle sentit l'odeur d'un feu, loin devant elle. Progressivement, des rires et des gémissements se firent entendre. Elle se mit à ramper dans la neige pour s'approcher encore plus près et découvrit le campement. Il y avait deux hommes et une femme. Quand elle les découvrit, l'un des hommes était nu des pieds à la taille et s'activait frénétiquement derrière la femme entièrement nue dont il massait les seins, tandis que le second se tenait agenouillé devant elle, la tête enfouie dans sa toison pubienne. La femme riait et gémissait en même temps, tandis que l'homme derrière elle poussait des halètements de plaisir.

Tels qu'ils étaient, Lirelle aurait pu faire autant de bruit qu'un troupeau de moutons, il n'aurait pas été certain qu'ils l'eussent entendue. Elle contourna rapidement le campement, de façon à arriver dans le dos de celui qui se tenait debout. Elle s'approcha lentement, tandis qu'il allait de plus en plus vite, que la femme criait son plaisir sans retenue et que celui qui était à genoux fourrageait vigoureusement dans ses chausses.

— Je voudrais simplement reprendre mon mithal, dit-elle d'une voix calme.

Les trois amants n'entendirent pas immédiatement. Elle répéta sa phrase un peu plus fort. Celui qui était debout se retourna d'une pièce, arrachant un cri de frustration et de douleur à la femme. L'autre se releva laborieusement. Ils avaient tous deux l'air ridicule, l'un avec son sexe turgescent à l'air et qui battait au rythme du sang qui le gonflait et l'autre, le visage empourpré et les chausses à moitié baissées. La femme, encore essoufflée, se pencha pour se couvrir.

— Reste ainsi, lui dit Lirelle. Tu as eu chaud. Rafraîchis-toi.

— Et t'es qui toi, t'es quoi ? demanda sexe-à-l'air.

— Je suis habillée, répondit Lirelle en regardant ostensiblement son pénis qui se dégonflait doucement.

Il plissa les yeux, d'un air mauvais.

— Une humelle qui vient nous interrompre quand on s'amuse, ça a drôlement intérêt à être accompagnée. Je ne vois personne. Serais-tu seule, inconsciente ?

— Elle est jolie, la mignonne, commenta l'autre.

Sexe-à-l'air renchérit :

— Drôlement jolie. Tu vas nous aider dans notre recherche du plaisir, l'humelle.

Ce langage étonnamment recherché alerta Lirelle. Il continua :

— Si tu nous donnes du plaisir, on t'en voudra plus de nous avoir interrompus au mauvais moment. Tu vas aider la ribaude, hein ? Ce sera drôlement bien.

— Ce qui va être drôlement bien, c'est que je vais reprendre simplement mon mithal, mon sac et vous laisser la vie sauve.

Ils se regardèrent tous les deux, éberlués et éclatèrent de rire ensemble.

— Nous laisser la vie sauve ! Sais-tu bien qui on est l'humelle ? Sais-tu à qui tu as affaire ?

— À des voleurs.

— À de futurs Mèns ! C'est qu'on est surveillants, nous autres. Kotés, mais pas pour longtemps ! Alors tu viens ici, tu te mets en place comme on veut et tu verras, on va pas te faire mal, on est très doux ; hein la ribaude ?

— C'est vrai qu'ils ne sont pas méchants, l'humelle. Ils sont même assez doués, ajouta-t-elle avec un geste lubrique en direction de sexe-à-l'air.

— Continuez à vous amuser sans moi. Je ne suis pas ribaude et pas très experte en ces choses du corps.

— Rien du tout ! s'exclama sexe-à-l'air en se débarrassant d'un coup de pied de ses chausses qui le gênaient. Tu restes là et tu fais ce qu'on te demande. Si t'es pas très douée, on va t'apprendre, on connaît foule de positions intéressantes, pas vrai ?

Il recommençait à s'exciter, Lirelle en avait la preuve tangible et turgescente sous les yeux.

Elle l'ignora et alla sans mot dire vers son mithal attaché à un arbre couvert de neige.

Elle entendit très nettement l'inspiration qu'il prit avant de s'élancer sur elle. Elle se retourna d'un bloc et, dans le même mouvement, sortit son sabre. L'homme freina désespérément son élan dans la neige pour ne pas s'embrocher sur la lame pointée devant lui. Il tomba sur les fesses devant Lirelle. L'autre avait profité de l'attaque de son comparse pour prendre son sabre. Il se tenait en garde sur la droite de la jeune femme et la menaçait :

— À qui tu as volé ce sabre, l'humelle ? Sais-tu seulement t'en servir ?

— Viens essayer, répondit Lirelle d'une voix sourde, dans laquelle s'entendait nettement la résonance du xénos.

— Bouge pas, Westol ! Cette humelle n'est pas normale ! cria sexe-à-l'air.

Trop tard. Le Koté-Westol avait déjà commis l'erreur de ne pas respecter son adversaire et avait voulu attaquer directement à la gorge par un coup tranchant qui aurait sans doute pu décapiter un combattant non averti, mais qui ne rencontra que le vide, tandis que son bras s'envolait, tenant toujours le sabre. Il hurla. Dans un mouvement de rage incontrôlable, Lirelle lui asséna un coup d'une violence inouïe qui le coupa presque en deux à hauteur de la taille. Une odeur épouvantable se répandit dans l'air, tandis que la femme perdait connaissance.

La rage dans le regard, Lirelle se retourna vers sexe-à-l'air qui ne parvenait à détacher ses yeux du corps de son ami, agité de soubresauts, dans la neige écarlate. Elle pointa son sabre maculé de sang vers l'homme toujours ridiculement assis dans la neige.

— Je suis Lirelle, lui dit-elle d'une voix sourde et déformée par la colère. Ne parle pas. Ne dis surtout pas un mot, ou je te décapite et je mange tes yeux. Lève-toi.

Il obéit, blanc de frayeur, mais le sexe de plus en plus dressé.

— Je vais te laisser la vie sauve, sexe-à-l'air. Mais seulement pour que tu ailles dire au Mèn-Gi que Lirelle est revenue et qu'elle va faire la guerre aux surveillants d'une façon telle qu'il va regretter de ne pas m'avoir tuée quand il l'aurait pu. As-tu bien compris, sexe-à-l'air ? Je veux aussi que tu prennes le bras du Koté-Westol et que tu l'apportes à Mèn-Gi. Qu'il étudie bien la coupe faite par le tranchant de mon sabre. Rappelle-toi bien de tout ça, sexe-à-l'air ! Rappelle-t'en, parce que je te promets que si je découvre que tu n'as pas suivi mes ordres à la lettre, je saurai te retrouver.

Elle se pencha vers lui. Il mit instinctivement les deux mains sur son pénis dressé, pour le protéger. Mais Lirelle ne fit que le sentir dans le cou en produisant un sourd grondement de fauve. Se redressant, elle lui dit :

— Je connais ton odeur maintenant. Je saurai te retrouver où que tu ailles. Ne m'oublie pas, sexe-à-l'air.

Elle essuya son sabre sur les vêtements de l'homme qui ne bougea pas d'un cil, récupéra son sac, sauta d'un seul bond sur son mithal et partit au petit trot tranquille de la brave bête.

Elle voyagea toute la nuit. Elle n'était pas fatiguée mais surtout, aurait été incapable de dormir, gênée par le sentiment étrange qu'elle éprouvait. Elle se rendait compte qu'elle avait tué le Koté avec plaisir. Plus même, avec délectation. Elle n'avait aucun besoin de le tuer, il était totalement hors d'état de nuire. Or elle l'avait achevé ; avec sauvagerie. Elle avait été une bête dès qu'elle avait entamé le combat, ne s'appartenant plus. Elle ne savait si cette rage était due à sa haine des surveillants depuis l'assassinat de Fiarine, ou si son entité xénos intervenait dans ce comportement sauvage. Elle ne se sentait pas dominée par un esprit étranger, conservant l'entière souveraineté de ses sentiments et de ses actions, mais réalisait

qu'elle avait *éprouvé* le besoin de tuer ce Koté. Elle résolut de veiller à juguler cette pulsion meurtrière et de ne pas la laisser prendre le contrôle de ses actes lors d'un combat.

Vers la fin de la nuit, elle repéra le hameau à l'odeur de feu, de bétail, de cuisine et aux bruits que faisaient les bêtes qui commençaient à se réveiller dans leurs étables.

Malgré l'obscurité encore bien présente, elle y voyait parfaitement, d'autant que la neige éclaircissait fortement le paysage. Il y avait cinq terhumes dont les entrées se trouvaient, ainsi que celle de la vilhume, placées sous le vent de la Saison. Trois cheminées fumaient et une bonne odeur de soupe au lard venait chatouiller les narines de Lirelle.

Elle mit pied à terre, attacha le mithal au seul arbre du hameau, se dirigea vers la terhume la plus proche et frappa à la porte métallique. Elle entendit que l'on chuchotait à l'intérieur, mais personne ne vint ouvrir. Elle frappa une seconde fois et entendit des pas se rapprocher de la porte. Un petit panneau bascula et révéla un carré de lumière en partie masqué par la tête d'un homme qui lui demanda :

— Qui mande ?

— Lirelle, étrangère à la contrée, mais voyageuse affamée… et frigorifiée, ajouta-t-elle pour apitoyer l'homme.

— Du pain tu veux ?

— Du pain, de la soupe bien chaude et un renseignement pour ma route.

L'homme ne dit rien, mais elle vit qu'il cherchait à regarder derrière elle.

— Je suis seule, précisa-t-elle en s'écartant pour qu'il puisse bien voir tous les alentours. Mon mithal est attaché à l'arbre là-bas.

Le panneau revint en place et l'on actionna l'ouverture de la porte.

Un homme armé d'un bâton ferré sortit avec circonspection en regardant autour de lui. Lirelle s'écarta afin de ne pas paraître menaçante. Une fois qu'il eut bien inspecté les environs, il se tourna vers elle et la regarda de haut en bas, puis de bas en haut en fronçant les sourcils.

Une tête d'enfant, un jeune garçon, fit son apparition à la porte.

— En terhume, sur l'heure ! cria l'homme. (Il demanda à Lirelle qui n'avait pas bougé :) Hume ou humelle ?

— Humelle, répondit-elle en ouvrant la large pelisse qui cachait sa poitrine.

— Humelle portant sabre comme surveillant ? dit-il, soupçonneux.

— Certaines humelles peuvent avoir besoin d'un sabre.

— Humelle parle comme surveillant, il s'en faut défier, énonça-t-il.

— Mon sabre n'est pas pour le peuple, dit-elle.

L'homme ne dit rien, attendant visiblement une argumentation plus poussée. Elle soupira et continua :

— Mon sabre est pour les surveillants. Je suis ce qu'ils appellent une perturbation. Ils me cherchent pour me tuer.

— Humelle en terhume ! cria une voix éraillée de l'intérieur.

— Mais… commença à objecter l'homme.

— Humelle en terhume sur l'heure ! ordonna la voix.

L'homme poussa un grognement et s'écarta pour la laisser passer.

Elle descendit les quatre marches recouvertes de pierres plates et taillées dans la terre, pour aboutir dans une pièce passablement enfumée où se tenaient deux jeunes enfants, un garçon entrant dans l'adolescence, deux femmes dont l'une allaitait un bébé que Lirelle n'avait d'abord pas remarqué, et un vieil homme, une pipe à la bouche, dont elle devina que c'était lui qui avait crié pour la faire entrer. La porte se ferma derrière elle. Elle réprima un frisson en constatant qu'elle se trouvait enfermée presque sous terre. Depuis sa fusion avec le xénos, elle appréhendait un peu les espaces clos et surtout quand ils se trouvaient sous le niveau du sol.

Elle se tint au milieu de la pièce, attendant patiemment que tout le monde ait terminé de la dévisager, de l'étudier sous toutes les coutures.

La pièce n'était pas très grande, enfumée, mais d'une rigoureuse propreté. De larges feuilles sèches recouvraient le sol et produisaient un doux craquement sous les pas. Le mobilier se réduisait à une table, deux bancs, deux larges couches superposées et un lit pour une personne sur lequel était assis le vieil homme.

La femme qui allaitait se leva et alla vers un coin de la pièce où était scellée une bassine de pierre. Elle ôta une sorte de bouchon de bois et de l'eau jaillit du mur. Lirelle ne put s'empêcher de pousser un « oh ! » de surprise.

— L'humelle n'a donc jamais vu de source ? demanda le vieux.

— Pas directement dans une habitation.

— Dans une quoi ?

— Dans une terhume.

Elle regarda la femme emplir la bassine et y placer deux pierres qu'elle retira du feu à l'aide d'une pince métallique. L'eau siffla quand elle les y plaça. Elle tâta la température et, quand elle fut convenable à son goût, elle retira les pierres, les plaça à nouveau dans une niche du foyer puis, après que le bébé ait fait un rot sonore qui la fit sourire, elle le lava soigneusement avec des gestes tendres et des caresses qu'il goûtait visiblement avec bonheur.

Lirelle regarda tout ceci sans que personne ne dise un mot. On aurait pu croire que toute activité avait cessé depuis qu'elle était entrée dans l'habitation, sauf les soins au bébé. Elle s'approcha de la bassine de pierre et trempa un doigt dans l'eau, sous l'œil inquiet de la mère qui avait vivement regardé le vieux. Mais celui-ci lui ayant fait un signe de tête rassurant, elle ne dit rien et continua la toilette de son fils, cependant plus contractée qu'avant.

L'eau était chaude. Juste à la bonne température.

— À ton goût, l'humelle ? demanda le vieux.

— Juste chaude comme il le faut, répondit-elle.

— Viens çà que je te vois, ordonna-t-il.

Elle obéit et se plaça devant lui. Il la regarda encore une fois en détail et annonça :

— L'humelle est invitée.

À ces mots, tout le monde se remit à bouger, comme s'il avait prononcé un enchantement qui les libérait d'un sort. Les enfants s'assirent à terre et commencèrent à jouer avec des bouts de bois taillés. La femme plus âgée reprit son ouvrage de cuir et le jeune adolescent sortit avec l'homme qui avait accueilli Lirelle.

— Pain et soupe, ordonna l'ancien.

La femme laissa son cuir et alla dans une pièce qui s'enfonçait encore plus dans le sol, d'où elle revint porteuse d'une cuillère, d'une écuelle fumante et d'un quignon de pain. Elle posa le tout sur la table sans regarder Lirelle à qui le vieux fit un signe de tête pour qu'elle s'assoie. Elle obéit et commença à manger. Il vint se mettre en face d'elle.

— De loin tu viens.

Elle hocha la tête.

— Tu combats les surveillants.

Nouvel acquiescement.

— Mon fils premier parti chez les surveillants.

Lirelle arrêta une seconde de mâcher.

— Tué. Pas apte. Erreur de combat. Mort. Pas pu savoir pourquoi. Jamais dit, jamais expliqué. Mort, c'est tout. Dans le hameau, cinq enfants partis, quatre morts.

Elle termina sa soupe et son pain. Cela lui avait fait beaucoup plus de bien qu'elle ne l'aurait cru.

— Tu les combats. Pourquoi ? demanda le vieux.

— Ils veulent me tuer. Je ne suis pas de ce monde. Je suis venu ici à cause d'un Mèn. Mèn-Gi.

— Le château Gi.

— Je viens de là. J'ai été capturée à Compbel et je veux y retourner. Je ne connais pas le chemin à suivre. Un ami, au château Gi, m'a conseillé de m'arrêter ici. Il m'a dit qu'on pourrait me donner des indications pour aller à Compbel.

— Quel ami ?

— Maître Dissela, le forgeron. On l'appelle Forge.

— Je connais. Vient prendre du charbon parfois, aux beaux jours.

— Le mithal est à lui.

Le vieux hocha la tête, suçotant le tuyau de sa pipe éteinte. Il se leva et retourna s'asseoir sur son lit, sans rien dire.

Lirelle ne savait que faire. Personne ne faisait plus attention à elle et la direction à suivre pour Compbel lui était toujours inconnue. Elle resta sur son banc, indécise, mais en même temps heureuse de retrouver un instant l'ambiance d'un foyer. Le bébé dormait dans un petit berceau suspendu au plafond, les enfants jouaient sans bruit et les deux femmes cousaient du cuir.

La pièce était éclairée par un astucieux dispositif de miroirs qui, par plusieurs petites ouvertures, reflétaient la lumière du jour jusque dans la terhume. Les murs étant d'un blanc immaculé, il n'y avait nul besoin de bougie pour y voir très convenablement. Lirelle se sentait bien, en totale sécurité. Elle se sentait si bien qu'elle finit par s'endormir sans même en prendre conscience.

Ce fut le retour de l'adolescent qui l'éveilla. Elle cligna des yeux dans la vive clarté qui régnait dans la pièce.

— Mithal nourri et pansé, dit le vieux, toujours aussi laconique. Iomal te met sur le chemin.

Ayant dit, il se retourna et se mit à jouer avec les deux enfants qui riaient de plaisir. Personne ne la regardait, ni ne semblait faire attention à elle. Elle ne sut si elle devait partir en silence, puisqu'ils semblaient tous particulièrement le priser, ou bien si elle devait les saluer. Elle fit comme elle le sentait et partit après les avoir remerciés.

Iomal, celui qui l'avait accueillie, l'attendait dehors, monté à cru sur un mithal au poil laineux. Dès qu'elle fut installée sur le sien, il partit au trot sans un mot. Elle le suivit en toute confiance, ne craignant aucune embûche de la part de ces gens qu'elle avait sentis taciturnes, mais foncièrement honnêtes et opposés aux surveillants.

L'homme la guida durant toute la journée ainsi qu'une grande partie de la nuit, sans une pause et sans un mot. Il était doué d'une résistance étonnante et, n'eut été sa nouvelle condition, Lirelle n'aurait sûrement pas tenu le rythme.

Quand ils furent parvenus à la lisière d'une sombre forêt, il s'arrêta sans prévenir, fit demi-tour et commença à rebrousser chemin. Lirelle fut à nouveau déroutée par ce comportement et le regarda passer à côté d'elle, un peu éberluée.

— Mais, il ne va pas me laisser en plan sans que je sache où aller, tout de même ! s'exclama-t-elle. Hé ! Comment il s'appelle déjà ? Hé, Ioma !

— Iomal, corrigea l'homme sans se retourner.

Elle le rattrapa et lui dit :

— Pardon. Iomal, pour aller à Compbel ?

Sans s'arrêter, il tendit un vague bras derrière lui et grommela :

— Après forêt, vallée. Après vallée, forêt. Colline, forêt sapins, Compbel.

Cela présentait au moins le mérite de la concision. Elle stoppa sa monture et regarda s'éloigner l'homme qui ne sembla manifester aucun sentiment ; ni soulagement, ni colère, rien. Elle se demanda s'il s'était aperçu qu'il l'avait accompagnée jusque-là.

La forêt était très sombre, même pour les yeux de Lirelle. Une foule de bruits furtifs révélait une intense activité animale dans les buissons, dans les arbres, à terre. Le mithal marchait néanmoins sans émotion apparente. Il semblait à la jeune femme que ces animaux auraient pu traverser un champ en flammes, ou une forêt peuplée de monstres sans s'émouvoir, allant de leur pas tranquille jusqu'au bout de leur chemin.

— Toi, dit-elle au sien, tu es fait pour t'entendre à merveille avec un Iomal.

Elle traversa la forêt sans problème, mangeant au passage quelques brindilles qu'elle cueillait sur les arbres enneigés. Au petit jour, elle atteignit la lisière et trouvait une petite vallée, comme l'avait annoncé Iomal. Avant de quitter le couvert des arbres, elle inspecta consciencieusement les environs. Elle voulait à tout prix éviter les rencontres avec les surveillants, d'autant plus qu'elle se rapprochait de Compbel. Il ne semblait y avoir personne dans les environs. Elle engagea le mithal sur la voie qui descendait dans la vallée, laissant un autre chemin partir à sa droite.

Il avait beaucoup neigé dans ce secteur et l'animal s'enfonçait parfois presque jusqu'au poitrail, mais cela ne paraissait pas l'incommoder outre mesure. Une rivière assez large coulait au fond de la vallée et un pont de bois permettait de la franchir. Lirelle allait s'y engager, quand elle sentit fortement l'odeur de deux mithals cachés sous le tablier du pont. Elle regarda autour d'elle, mais ne put déceler aucune trace fraîche dans la neige pourtant

profonde. Sans s'arrêter, elle sauta à terre et donna une claque sur la croupe de sa monture qui continua à trotter sans changer de rythme.

Elle s'était allongée et seule sa tête émergeait de la neige. Elle regarda le mithal avancer sur le pont. Il allait prendre pied sur l'autre rive, quand une volée de flèches surgit d'en bas le blessa aux pattes et au poitrail. Il tomba sur les genoux en poussant un cri de douleur, puis s'effondra sur le côté, mortellement touché. Aussitôt, quatre hommes jaillirent de leur cachette. Ils étaient bien là où Lirelle le pensait, sous le tablier du pont. Elle n'attendit pas d'en voir davantage et, profitant de l'épaisseur de la couche de neige, rampa sous la surface et tenta d'atteindre la rive.

— Il est seul ! cria une voix. Tu es sûr que c'est bien le sien ?

— Si le Koté-Effart a bien raisonné, elle devrait passer ici ou par l'un des deux autres ponts, la rivière barre le passage sur toute la distance. Elle est obligée de la traverser pour aller vers Compbel.

— Vous voyez qu'on aurait dû se placer sur la rive d'en face pour voir venir. Sous le pont, on ne risquait pas de voir grand-chose. Qui nous dit qu'elle n'a pas sauté avant le pont ? fit remarquer un troisième.

— Et pourquoi elle aurait sauté ? Tu peux le dire ? demanda celui qui avait parlé en premier. On était complètement invisibles depuis le chemin. Deux jours qu'on attend au ras de la flotte pour ne pas laisser de traces. Mèn-Gi a pensé qu'elle voudrait retourner chez les Libres. Il a dit qu'elle passerait par là.

— Je sais, j'ai entendu moi aussi ce qu'il a dit.

— Alors tu peux me dire comment elle aurait fait pour nous repérer, alors qu'on est là depuis si longtemps, les pieds dans l'eau gelée et le nez au ras du courant ? Tu le sais toi ?

— Non, reconnut l'autre.

— Bon, intervint le quatrième. Je crois qu'elle a sauté là-bas.

Tandis que ses compagnons discutaient, il n'avait fait que regarder la neige avant le pont, le front plissé. Les trois autres tournèrent en même temps la tête vers l'endroit qu'il indiquait, vers le creux qu'avait laissé le corps de Lirelle.

Pendant tout ce temps, elle avait atteint la rive et s'était laissée glisser dans l'eau glacée. Elle ressentit la morsure du froid, mais son corps réagit aussitôt. Sa respiration s'accéléra brusquement et sa température s'adapta efficacement. Elle se laissa couler jusqu'à toucher le fond et nagea vers l'autre rive en s'accrochant de temps en temps aux pierres. Elle savait nager depuis l'enfance. Ses parents avaient tenu à ce qu'elle apprenne, ne se conformant pas à la tradition qui voulait que l'eau soit presque totalement taboue, ainsi que le recommandaient les religieux qui venaient parfois prêcher dans l'église du petit port. Mais ils avaient tenu bon, arguant du fait qu'étant simplette, elle ne saurait pas appeler si d'aventure elle tombait à la mer en cherchant des coquillages. Alors, malgré ses cris et les coups qu'elle avait distribués à l'homme qui lui avait enseigné, elle avait, petit à petit, jour après jour, appris à nager. Elle remercia mentalement ses parents quand elle sentit le fond qui s'élevait doucement, à proximité de l'autre rive.

Elle n'avait pas manqué d'air, bien que la rivière fasse plus de vingt mètres de large. Avec ce froid, elle aurait dû avoir besoin de respirer au moins une fois.

Elle sortit doucement la tête de l'eau.

— Regardez, disait un des hommes, elle a sauté là et a rampé sous la neige par là ! Vite !

Ils coururent péniblement dans la neige profonde en suivant sa trace.

— Elle ne craint pas le froid, cette humelle, remarqua toujours le même homme en avançant vers la rivière.

Lirelle plongea à nouveau et se dirigea vers le pont pour émerger juste sous le tablier. Elle sortit rapidement de l'eau et prit la bride des deux mithals qui étaient attachés à l'un des piliers. Elle monta sur l'un et le lança au galop dans la pente en espérant qu'il ne déraperait pas dans la neige. Heureuse-ment, elle était profonde, mais pas gelée. L'animal put trouver des prises solides et grimpa le talus sans problème.

— Là-bas ! cria un des surveillants. Elle s'échappe ! Elle a pris les mithals !

Lirelle se baissa sur l'encolure de sa monture pour éviter les flèches qu'ils pourraient lui tirer dessus, mais ils ne tentèrent rien. Elle gravit le flanc de la vallée en sollicitant continuellement le mithal qui voulait se mettre au trot et finit par atteindre la lisière de la seconde forêt.

Une fois à l'abri du couvert forestier, elle pensa qu'elle devait absolument se débarrasser de ces surveillants qui n'auraient aucun mal à suivre sa trace. Il fallait qu'elle les tue, tous, qu'elle les décapite, qu'elle les démembre, que leurs tripes rougissent la neige, que…

Lirelle s'aperçut avec épouvante qu'elle s'apprêtait à faire demi-tour pour aller se battre contre les quatre hommes, alors qu'ils ne pouvaient maintenant plus lui faire grand tort. Elle inventait des prétextes pour aller assouvir sa haine. Leur mort l'aurait satisfaite plus que tout au monde. Elle arrêta le mithal et s'obligea à retrouver un rythme respiratoire normal et à raisonner intelligemment :

— Voyons. Ils sont quatre et j'ai deux mithals. Donc, soit ils sont venus à deux par mithal, soit ils ont laissé les deux autres quelque part avant de se cacher sous le pont. D'autre part, ils savent que je vais à Compbel, ils l'ont dit. Ce n'est alors pas la peine que je laisse de fausses traces, puisque c'est là-bas qu'ils pourront toujours m'attendre. Oui, dit-elle tout à coup d'une voix sourde, mais je pourrais tuer ceux-ci pour faire peur aux autres, et… Non ! Je ne tuerai que si l'on m'attaque. Xénos, tu es moi maintenant ! Sache-le. Tu es moi, dit-elle comme une prière. Je ne dois pas me comporter comme une bête fauve.

À ce moment, l'image de la tête de Fiarine s'envolant, comme portée par le sabre du surveillant, s'imposa devant ses yeux. Elle se prit la tête dans les mains et dit à voix haute :

— Elle est morte comme elle l'a voulu, en me défendant. Elle a vécu des moments heureux avec moi et avec tous les hommes qu'elle a connus. Tu disais, Albane, que les instants de bonheur forment le nid des instants de malheur… Ici et maintenant. Je suis ici et je vis maintenant. Je serai une bête fauve si l'on m'attaque, moi ou ceux que j'aime. Ne pas tuer par envie. Respecter son adversaire. L'adversaire est un miroir.

Elle répéta plusieurs fois ces phrases comme des textes magiques, pour s'exhorter au calme, à la réflexion. Elle recouvra progressivement un rythme respiratoire plus calme, ainsi que des pensées plus cohérentes, moins composées de visions de sang et de combats.

Elle repartit à un rythme plus tranquille, fière d'avoir su résister à l'envie meurtrière qui lui avait presque coupé le souffle, tellement elle était impérieuse. Sa vigilance ne se relâcha pas un instant, car elle craignait que les surveillants ne la rattrapent avec les deux autres mithals, ou qu'ils aillent chercher ceux qui gardaient les deux autres passages. Il était possible qu'existe un chemin plus direct qui leur permettrait de la dépasser et de lui tendre une embuscade.

Elle se savait prise en tenaille, mais n'avait d'autre possibilité que celle d'avancer vers Compbel, bien qu'elle ne sache pas vraiment ce qu'elle allait y chercher. Fiarine était morte ; Trémadoc, Évelle et Gill étaient morts. Il y avait peu de chance pour que Wenlock l'attende

là-bas. Il devait ignorer qu'elle était parvenue à s'échapper. S'il était toujours vivant, s'il n'avait pas péri en même temps qu'Évelle… Il n'y avait donc au château personne qu'elle connaisse vraiment. En réfléchissant à ses motivations réelles, elle prit conscience qu'elle y allait uniquement pour Wenlock, dans le cas improbable où il s'y trouverait.

— Et s'il n'y est pas, qu'est-ce qu'on fait ? Tu le sais toi ? demanda-t-elle au mithal qui la portait. Ni espoir, ni regret. C'est facile, mais ce n'est pas simple ! se dit-elle en se moquant d'elle-même.

Elle chevaucha toute la journée, changeant de monture de temps en temps, car elle les obligeait à galoper la majeure partie du temps. Les bêtes affichaient une bonne volonté évidente, mais le galop n'était visiblement pas leur allure naturelle. Ils allaient lourdement, soufflant et ahanant presque. Quand elle sentait que celui qui la portait faiblissait, elle s'arrêtait et montait immédiatement sur l'autre. Vint un moment où elle dut leur couper les longs poils qu'ils portaient au bas des pattes, car la neige s'y accrochait, devenait aussi dure que de la pierre et les faisait boiter bas. Elle termina ses provisions, ce qui lui permit de se débarrasser du sac.

Avant chaque croisement, chaque petit défilé passant entre des rochers, elle s'arrêtait, mettait pied à terre et attendait un long moment pendant lequel elle humait l'air, étudiait soigneusement l'aspect de la couche de neige. Elle ne voulait pas tomber dans un guet-apens. Elle pouvait se défendre contre des sabres, mais savait que des flèches auraient pu la blesser ou la tuer. Ce n'était que lorsqu'elle était certaine que le passage était bien libre qu'elle s'y engageait, le sabre à la main et les sens aux aguets.

La tombée de la nuit la trouva sur un chemin qu'elle crut reconnaître. Il était en pente et serpentait entre les arbres. C'était bien celui qu'elle avait emprunté avec les Libres et Fiarine, quand ils étaient enfin arrivés à Compbel. Elle commença à reconnaître des endroits, des arbres, comme celui derrière lequel Fiarine s'était isolée un instant, chantant si fort que Lirelle lui avait demandé en riant si elle pensait être assez bien cachée pour se permettre de clamer ainsi à tout le monde où elle se trouvait.

« Il faut bien qu'ils le sachent, ces humes, où je suis. Sinon, ils pourraient s'affoler à l'idée de m'avoir perdue, lui avait-elle répondu. As-tu remarqué comment le petit Gill me regarde ? Je ne le toucherai pas, car Bérias est encore en moi, mais il pourrait faire le bonheur d'une humelle jeune et seule. À moins que Wenlock ne s'en charge… Il n'est pas mal non plus, le beau Wenlock, tu ne trouves pas ? » Et elle avait ri en voyant la tête de Lirelle… Cela se passait précisément à cet endroit. Lirelle entendait encore son rire et s'attendait presque à la voir apparaître, sa jupe encore relevée, la regardant en souriant tendrement.

Elle secoua la tête, sécha ses larmes d'un revers de manche et talonna le mithal. Il devait être possible d'atteindre Compbel un peu avant le lever du jour. La jeune femme n'avait pas dormi depuis son court sommeil dans la terhume, mais ne se sentait pas trop fatiguée. Elle continua l'ascension dans la forêt dont l'odeur de résine lui parut familière. La neige était un peu moins profonde sous les arbres et les mithals pouvaient trotter, bien qu'ils soient épuisés. À nouveau, Lirelle mangea quantité de brindilles, de futures pousses de résineux, tout ce qu'il pouvait y avoir d'organique. Il n'y eut aucune alerte pendant la montée dans la forêt. Elle restait sur ses gardes, mais ne sentit la présence d'aucun être humain. À un moment, un gros animal à l'odeur puissante passa non loin d'elle. Il s'arrêta et renifla dans sa direction, mais passa son chemin sans lui accorder davantage d'attention.

Comme elle l'avait pensé, ce fut vers la fin de la nuit qu'elle arriva au point de vue sur Compbel, là où Trémadoc leur avait fièrement montré le château. Elle se préparait à entamer

la descente, le cœur réchauffé par les lumières qu'elle voyait briller sur le chemin de ronde, quand elle entendit nettement un cliquetis métallique. Elle se jeta aussitôt à terre, sortant son sabre pendant le saut et se plaça entre les deux mithals. Ils continuèrent tranquillement à avancer jusqu'à ce qu'un sifflement se fasse entendre, suivi d'un autre. Les deux animaux s'arrêtèrent immédiatement et tournèrent ensemble la tête dans la direction d'où venaient les appels. Ils voulurent s'y rendre, mais Lirelle les retint difficilement.

— Tu ne pourras pas les garder longtemps, humelle, dit une voix moqueuse, depuis un emplacement sur le chemin où elle venait de passer. Un mithal est très attaché à son maître. Il suffira que l'on siffle encore une fois et ils te traîneront jusqu'à nous !

Lirelle resta cramponnée aux brides ; une idée commençait à poindre dans son esprit. Les surveillants sifflèrent à nouveau et, cette fois-ci, elle laissa les mithals trotter vers leurs maîtres. Un pied dans chaque étrier et accroupie entre les deux bêtes, elle espérait être invisible depuis les bords du chemin.

La jeune femme entendit que les surveillants se trouvaient de chaque côté du chemin et se maudit de ne pas avoir été suffisamment vigilante en passant. À moins qu'ils ne se soient mis en position juste après son passage. Les mithals furent arrêtés par deux hommes qui n'eurent pas le temps de la voir, d'autant qu'il faisait encore nuit. Ils ne purent que distinguer la masse sombre des deux montures venant vers eux.

Lirelle leur tomba dessus comme une furie et les tua tous les deux en un instant. Ils avaient chacun les mains occupées par les brides de leurs bêtes, ils ne purent donc rien faire pour parer les coups qu'elle leur porta et s'écroulèrent aux pieds des deux animaux, sans un son, tellement l'attaque avait été rapide. Les mithals renâclèrent un peu, mais elle les calma en posant ses mains sur leur chanfrein.

— Tu vois quelque chose ? demanda une voix derrière elle.

— Non. Chut ! souffla un autre homme.

Elle resta près des mithals, aux aguets. Les hommes postés près du chemin se tinrent silencieux encore un moment, puis la même voix reprit :

— Elle a dû laisser revenir les mithals et en profiter pour aller vers le château.

— Je ne sais pas. C'est possible, elle n'est nulle part, répondit l'autre. Allons chercher les mithals. Il faut l'arrêter avant qu'elle atteigne le château. Il paraît qu'ils peuvent tenir un vrai siège, là-dedans. Et je ne voudrais pas être celui qui apprendra à Mèn-Gi qu'il a laissé s'échapper Lirelle. Tu as vu ce qu'il a fait au Koté-Effart. Or cette humelle est très particulière ; rappelle-toi comme elle a traversé la rivière sans qu'on la voie et en pleine période neigeuse.

Cette courte conversation apprit trois choses d'importance à Lirelle. D'abord, même les surveillants l'appelaient par son nom ; ensuite le Koté-Effart, vraisemblablement « sexe-à-l'air », avait apparemment beaucoup souffert de son échec contre elle ; enfin, et ce fut la nouvelle qui l'emplit le plus de bonheur, le château était toujours libre.

Les deux hommes vinrent vers les mithals… et les deux corps de leurs compagnons. En deux bonds rapides, Lirelle fut dans les bois. Elle savait qu'elle ne pouvait laisser partir les surveillants. Ils auraient confirmé qu'elle était bien rentrée à Compbel. Mais cette fois, il s'agissait d'une décision réfléchie, d'un choix fait en connaissance de cause. Elle dégaina son sabre et attendit qu'ils découvrent les corps.

— Allons-y, elle ne doit… Mais !… Attention Poursil, elle est par là ! cria celui qui venait de buter contre un de corps.

Il défourra son sabre promptement, mais ne vit pas venir Lirelle. Elle jaillit d'un buisson, derrière lui, ombre parmi les ombres et le tua d'un coup porté à la nuque qui le décapita presque.

Le surveillant restant se mit en garde et recula lentement dans la neige du chemin. Lirelle le suivait, pas à pas, la pointe de son sabre collée à la sienne. C'était un Koté, elle devait lui être supérieure, mais respectait son adversaire et admettait qu'il puisse la vaincre. Elle ne négligeait donc aucune précaution, observait sa respiration, s'appliquait à contrôler la sienne et faisait le vide dans son esprit, se concentrait sur le moment présent, uniquement sur le moment présent, comme si toute sa vie avait été tendue vers cet instant et qu'elle allait mourir là, sur ce chemin.

Il avait peur ; cela se sentait jusque dans sa façon de tenir son sabre. Il aurait pu faire pitié, mais Lirelle se trouvait au-delà de tout sentiment. Elle était combattante ; uniquement combattante. Il ne tenta rien et, quand elle attaqua, ce fut sa mort qu'il eut l'impression de voir venir. Une mort aux cheveux ras, aux yeux bleus, emplis d'une fureur froide comme la neige, froide comme sa voix lorsqu'elle lui parla, son sabre à deux millimètres de son cou.

— Tout bien réfléchi, je ne te tue pas, Koté. J'ai changé d'avis : il faut que Mèn-Gi sache que je suis revenue et tu vas être celui qui lui transmettra un message. Dis-lui que je l'attends. Simplement que je l'attends et que je connais le moyen pour que les voyages soient à nouveau possibles. Dis-lui bien ceci : « Lirelle a compris que sa mort n'est pas nécessaire pour que reprennent les voyages ; elle dit que la vôtre suffit ». N'oublie pas, petit Koté. Seras-tu capable de te rappeler ?

Il hocha la tête, ayant instinctivement compris qu'il ne valait mieux pas prononcer une seule parole.

— Encore une chose, ajouta-t-elle en gardant son sabre contre le cou du surveillant. Le château est toujours aux Libres ?

Hochement de tête.

— Est-il encerclé ?

Le Koté répugnait visiblement à livrer cette information.

— Est-il encerclé ? répéta Lirelle avec un grondement dans la voix et en augmentant la pression de la lame sur le cou de l'homme.

Il acquiesça.

Elle abaissa son arme et fit un seul signe de tête. L'homme comprit aussitôt et, sans demander son reste, enfourcha un mithal et la laissa seule, victorieuse, sur le chemin. Victorieuse, elle l'était doublement. D'une part grâce à cette victoire sur ses adversaires, d'autre part, et c'était ce qui comptait le plus pour elle à ce moment-là, parce qu'elle avait réussi à ne pas tuer le Koté. Elle était parvenue à museler la rage qui la poussait à l'étriper.

Après avoir retenu l'autre mithal qui voulait suivre son congénère, elle sauta sur son dos et le lança au galop dans la descente vers Compbel.

Le jour commençait à poindre. Simple clarté vers l'est, il éclairait la neige d'une lumière blafarde. Lirelle ne perdit pas de temps à contempler l'aube. Elle dévala le chemin vers la rivière, sollicitant sans cesse le mithal. Parvenue dans la vallée, elle vit nettement les campements des surveillants. Les tentes étaient regroupées en un camp très ordonné, tandis que des barrières de bois formaient un arc de cercle qui partait du rocher et interdisait tout accès au château pour quelqu'un venant de l'extérieur.

Elle abandonna le mithal qui se dirigea au pas vers le campement, ayant certainement senti la présence de congénères à proximité des tentes. Une fois à terre, elle courut vers l'entrée du souterrain qui se trouvait juste derrière un rocher tombé de la paroi, il y avait de cela certainement plusieurs siècles. Les bâtisseurs du château avaient utilisé cet énorme bloc comme élément permettant de camoufler l'accès au souterrain. Il fallait en effet bien connaître les lieux pour retrouver l'entrée, dans le buisson d'arbres bas et touffus qui avait été planté avec une science remarquable, de façon à ce qu'il ne paraisse pas artificiel.

Elle avait déjà emprunté deux fois le souterrain. La première fois avec Fiarine, lorsqu'elles l'avaient exploré, riant comme des gamines qui feraient une bêtise, et une autre fois seule, alors qu'elle voulait se promener sans savoir tout le château dans l'inquiétude, parce qu'elle partait sans escorte. Il lui fut donc assez facile de retrouver l'entrée, mais avant de s'y engager, elle prit la précaution de faire un large détour, exactement comme si elle allait escalader la paroi, car les traces qu'elle laissait dans la neige auraient conduit toute l'armée des surveillants à cet accès. Elle grimpa donc effectivement la paroi rocheuse sur quelques mètres, traversa latéralement une grande distance jusqu'à une arête qui formait comme un petit mur par beau temps et qui là, ne faisait que pointer hors de la neige sur quelques centimètres. Le vent l'avait presque entièrement dégagée sur quelques longueurs. Il suffit donc à Lirelle de sauter les plaques neigeuses en veillant à ne pas laisser de traces, pour rejoindre le buisson et s'engouffrer dans le souterrain.

Une fois dans l'étroit boyau creusé dans la terre et, par endroits, dans le roc, elle courut en baissant la tête. Le sol était aussi propre que les deux autres fois. Wenlock lui avait expliqué qu'il était régulièrement visité pour être nettoyé, vérifié et entretenu. Il fallait que l'on puisse s'en servir sans avoir à craindre de rencontrer une bête qui l'aurait pris comme domicile, ou même sans devoir enlever des toiles d'araignées tous les deux pas.

En arrivant près du château, dont elle reconnut la proximité à la déclivité du sol, elle ralentit et tenta de faire le moins de bruit possible. Il existait en effet un volumineux bassin qui permettait de noyer le souterrain en quelques secondes. L'ouverture d'une vanne assurée par un seul homme suffisait. Wenlock lui avait certifié que le courant créé serait bien assez efficace pour emporter une troupe voulant accéder au château.

Elle parcourut les derniers mètres sur la pointe des pieds puis, arrivée tout près de la grille qui gardait la sortie, elle appela :

— Quelqu'un garde ? C'est Lirelle !

Elle n'eut pas à répéter sa demande.

— Qui appelle ?

— Lirelle, la perturbation ! cria-t-elle.

— Lirelle ? C'est pas possible, elle a été emmenée par un Mèn ! Va chercher quelqu'un, dit la voix à l'attention d'une autre personne.

Lirelle attendit dans le noir et l'homme de garde la héla après quelques instants :

— Eh, l'humelle, prouve-le que tu es bien Lirelle, si tu ne veux pas mourir noyée.

Elle entendit des pas et l'homme qui discutait avec d'autres personnes. Elle cria :

— Trémadoc, Gill, Fiarine sont morts dans la première enceinte, tués par un surveillant qui s'était introduit jusqu'ici en se faisant passer pour un boiteux. Fiarine… Fiarine est morte décapitée. Je suis restée plusieurs jours sans reprendre conscience, je…

— C'est bien Lirelle, dit la voix de Gontiral. Laissez-la monter.

On ouvrit la grille. Elle sortit lentement, précautionneusement. Il y avait là plusieurs personnes, dont effectivement Gontiral. Elle ne dit plus un mot et passa devant tous ces hommes sans les regarder, alors qu'ils la mangeaient des yeux en murmurant.

Elle entra dans le château qui s'éveillait lentement et descendit directement à l'atelier de Lado. Comme elle le pensait, il y était déjà, travaillant à côté d'une machine posée sur son établi. Elle le regarda un instant. Il maugréait tout seul, secouant la tête et trop absorbé dans son travail pour remarquer la présence de la jeune femme et des hommes qui l'avaient suivie mais qui se tenaient en retrait. Elle avança dans l'atelier et alla tout près du maître qui, sans lever la tête, s'exclama :

— Si c'est encore pour réparer une arbalète qu'un incompétent a déréglée, ce n'est pas la peine ! Qu'il le fasse lui-même ! Déjà que j'ai dû interrompre l'amélioration des moulins à Saisonniers…

— C'est juste pour un peu d'amitié, Lado, murmura-t-elle.

Il se figea, posa son outil, se retourna lentement et la regarda sans mot dire.

— Lirelle… Tu es revenue. On n'y croyait plus !

« On », qui « on » ? se demanda la jeune femme.

Lado lui tendit les bras dans lesquels elle se précipita. Il la souleva de terre et la fit tourner autour de lui, comme il y avait si longtemps.

— Tu vas me raconter, hein ? dit-il en la posant à terre. Mais… tu as changé… tes cheveux, tes yeux sont… je ne sais comment dire… Ils sont différents, non ? Que t'est-il arrivé ?

— Je vous raconterai tout ça, Lado, mais…

— Ta voix aussi a changé. Elle est plus basse que dans mon souvenir.

— Oui. J'ai été soumise à bien des choses et quand vous aurez vu ceci, dit-elle en dégainant son sabre, ce qui provoqua un murmure parmi les hommes qui regardaient la scène, quand vous aurez vu ceci, reprit-elle, je pense que vous saurez d'où je viens et qui l'a fait pour moi.

Elle lui tendit son arme qu'il saisit respectueusement avant de l'examiner sous toutes les coutures en hochant la tête.

— Forge. Je ne connais que lui qui soit capable d'associer des métaux si différents, commenta-t-il en inspectant la garde du sabre. Tu étais chez le Gi.

Il lui rendit son arme et la regarda avec encore plus d'intensité. Elle ne disait rien, évitait de le regarder, visiblement mal à l'aise. En fait, elle n'osait formuler la question qui lui brûlait les lèvres, car elle ne voulait pas détruire l'espoir qui lui restait, comme une douce chaleur nichée dans le froid de son âme. Lado attendait, respectant son silence.

— Est-il là ? demanda-t-elle enfin.

— Qui ? s'informa le maître artisan, avec un air un rien amusé que Lirelle ne remarqua pas.

— Wenlock, lâcha-t-elle.

— L'Autonome ? Je ne sais pas où… commença-t-il, mais voyant que Lirelle s'impatientait de plus en plus, il mit fin à son supplice : Va sur les créneaux, humelle. Tu le trouveras certainement occupé à regarder le camp surveillé.

Lirelle était partie avant même qu'il eût terminé.

— Laissez-la donc tranquille un moment ! dit-il aux hommes qui se préparaient à la suivre. Vous aurez tout le loisir de l'interroger plus tard. Pour le moment faites comme moi, soyez simplement heureux qu'elle soit de nouveau avec nous.

Elle sortit du château et marcha d'un pas de moins en moins rapide au fur et à mesure qu'elle approchait de l'escalier en pierre. Les quelques personnes qu'elle croisa sans les voir la reconnurent. Tous. Leurs réactions furent diverses : certains s'arrêtaient, hébétés, ou interrompaient leur activité et la regardaient passer, bouche bée, d'autres prenaient leur voisin à témoin et parlaient à voix basse. Mais si leurs comportements variaient, ils présentèrent tous comme point commun de ne pas lui adresser la parole.

Elle gravit les escaliers la tête baissée, curieusement inquiète de revoir Wenlock. Elle ne savait quel accueil il lui réserverait et prenait conscience que le souvenir des moments, et surtout *du* moment qu'ils avaient passé ensemble, ne l'avait pas quittée. Elle avait réussi à tenir grâce à cela et craignait avoir magnifié ces instants.

— Lirelle ?… Lirelle, c'est… C'est toi ?

Elle leva la tête et le vit qui avait posé un pied sur la première marche, se préparant à descendre. Il avait terriblement maigri ; une mèche de ses cheveux avait blanchi et il s'était laissé pousser une hideuse barbe qui lui mangeait les joues.

Il la dévisageait, la bouche ouverte, avec la tête d'un homme qui se croit sur le point de sombrer dans la démence.

— Wenlock, je suis revenue.

Elle ne réussit qu'à prononcer cette évidence, incapable d'ajouter autre chose. Ils étaient figés l'un et l'autre et n'étaient plus que deux regards qui se disaient tout ce que leur corps ne parvenait pas à formuler.

Il parvint à bouger le premier. Il acheva son mouvement et posa un deuxième pied sur la marche. Ce fut comme un signal. Lirelle bondit et survola les quatre marches qui la séparaient de Wenlock, plutôt qu'elle ne les gravit. Quant à lui, il ne fit qu'ouvrir ses bras où elle se jeta avec un cri. Elle le percuta avec une force telle qu'il perdit l'équilibre et tomba assis sur la pierre, ne faisant que répéter :

— Lirelle, ma Lirelle tu es là, tu es là.

– Chapitre douze –

— Ils sont là depuis dix jours exactement.

Lirelle et Wenlock se tenaient sur les créneaux et regardaient l'activité du camp en contrebas. Ils avaient passé une grande partie de la journée à se retrouver, à se découvrir à nouveau et à prendre conscience qu'ils ne pourraient plus se séparer l'un de l'autre.

— Ils sont arrivés pendant une nuit, continua l'Autonome. On a cru qu'ils allaient attaquer, mais ils n'ont fait que monter leur camp et dresser cette barricade, exactement comme s'ils voulaient à toute force empêcher les mouvements de masse. Quand je les ai vus monter leurs tentes dans la nuit, à la lueur de torches qu'ils avaient plantées en plein champ, j'ai eu envie de descendre les combattre, comme tu l'avais fait. Je ne sais pas ce qui m'en a empêché. À bien y réfléchir maintenant, je pense que leur arrivée m'a, sans que je le sache, fait espérer que tu leur avais échappé et qu'ils s'installaient ici, sachant que tu reviendrais. Plus le temps passait, et comme ils ne tentaient rien, plus j'espérais que tu étais vivante et libre, tout en me traitant d'idiot.

Lirelle se tenait en retrait, veillant à ce que des observateurs du camp adverse ne puissent la voir.

— Ils vont très vite comprendre que je suis là, dit-elle.

Elle lui avait tout raconté par le menu ; ses combats, ses rencontres et le xénos. Quand elle lui avait appris cela, elle l'avait fait en tremblant. Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il allait la considérer comme un monstre. Il l'avait regardée sans mot dire et elle avait attendu le verdict, plus morte que vive.

— Tu le sens ? avait-il demandé.

— Toujours. Enfin… non ; pas vraiment. Je ne sais pas comment te dire, mais je ne peux plus penser à lui comme autre que moi. Je ne peux plus penser « il », le xénos. Je ne pense même pas « nous ». Je pense, moi. Je suis une, unique. Même si je sens toujours quelque chose, je sais que je suis moi ; transformée, mais identique. Fusionnée, mais unique.

— Cette… transformation est complète ?

— Totale.

— Pourtant, tu sembles toujours la même.

— Je suis toujours la même. Tout ce qui était moi est resté tel quel, mais j'ai… acquis quelque chose en plus. Non seulement des capacités physiques étonnantes ça, je t'en ai parlé, mais aussi autre chose. Je ne sais pas quoi, mais je le sens.

— Ta voix est différente. Elle change selon ton humeur. Elle peut être terrible, j'en suis sûr. Tes yeux, non, ton regard. Ton regard aussi a changé. Il est plus… pénétrant. Ils t'ont coupé les cheveux, ils t'ont rasée ? demanda-t-il en lui caressant la tête.

— Non. Ils sont tombés au moment de la fusion, comme mes ongles. Mes dents aussi ont failli tomber.

Elle s'était tue et le silence qui avait duré lui avait énormément pesé. Wenlock avait soupiré puis lui avait pris la main et déclaré :

— Tu sais, Lirelle : Si tu avais été totalement transformée, je crois que je l'aurais immédiatement su et que je ne t'aurais pas reconnue. Je pense que cela aurait été exactement comme si tu étais morte. Là, je sais que c'est toi. Tu es là tout entière avec moi et je suis bien.

Un conseil se tint dans la grande salle. Maclite regardait toujours Lirelle avec un air peu amène, mais elle s'en moquait totalement. Tous les autres membres du conseil avaient demandé à ce qu'elle soit présente. Elle avait accepté de venir uniquement sur la demande pressante de Wenlock. Quand ils entrèrent tous deux dans la salle, le Libre-conseil était au complet. Peu d'entre eux osèrent la regarder, sauf Gontiral, le directeur du conseil, Maclite et un autre membre que Lirelle ne connaissait que de vue.

Le chef prit la parole :

— Le conseil a des excuses à vous présenter, Lirelle. Nous avons mal jugé de la situation, lors de la tentative du surveillant pour s'introduire dans nos murs et notre réflexion a été menée trop hâtivement. Nous aurions dû, malgré notre crainte de vous voir vaincue, vous laisser agir à votre discrétion. Voilà où se situe notre faute qui a coûté la mort de bons combattants et d'amis de nombre d'entre nous. Acceptez, je vous en prie, les excuses du conseil.

— Les excuses du conseil dans sa totalité ? demanda Lirelle en regardant Maclite.

— Dans sa totalité, dit celui-ci au grand étonnement de la jeune femme.

Elle laissa passer un moment avant de répondre :

— Vous reconnaissez votre faute, soit. Mais il aurait été encore plus sage de ne pas la commettre. Je vous en veux. Je vous en veux terriblement. Si j'avais pensé que Wenlock pouvait se trouver ailleurs que dans ces murs, jamais je ne serais revenue voir vos visages et s'il ne me l'avait pas demandé tout à l'heure, jamais je ne serais venue à ce conseil. Je ne vais pas insister sur ce qui aurait pu se passer si j'étais sortie de l'enceinte pour combattre ce surveillant, cela ne servirait maintenant à rien. Mais sachez que si une situation semblable se produit à nouveau, je tuerai tous ceux qui voudront m'empêcher d'agir comme je l'entends.

Sa voix avait à ce moment cette résonance qui lui conférait une profondeur incroyable et donnait l'impression à ceux qui l'écoutaient qu'elle pouvait à tout instant se jeter sur eux comme un fauve. Elle fit une courte pause et reprit :

— Il ne sert à rien de regretter quelque chose, mais je regrette de ne pas avoir tenté de sortir en employant la force. J'ai eu tort et, si je dois des excuses, c'est aux morts que je dois les présenter. À Fiarine. Vous n'êtes pas dignes de faire partie d'un conseil qui décide de la vie et de la mort des combattants ; je ne vous reconnais plus aucune autorité pour ce qui me concerne.

Elle se tut.

Il y eut quelques raclements de gorges, bruits de chaises et regards échangés.

— Votre ressentiment est légitime et, bien que vous ne nous reconnaissiez plus aucune autorité, sachez que le conseil, à l'unanimité, vous a élevée au grade d'Autonome.

Surprise, elle les regarda un à un. Le chef poursuivit :

— Ce qui signifie que toute décision que vous aurez à prendre en situation d'urgence n'aura besoin de l'aval de personne. Vous serez seule juge de vos actes et réflexions.

— Dans ce cas, pourquoi la réflexion de Wenlock n'a-t-elle pas été prise en compte, pendant que Fiarine et les autres mouraient sous le sabre du surveillant ?

— Notre choix était de vous protéger contre…

— Votre choix ! lâcha-t-elle avec, dans la voix, un grondement de fauve qui surprit tout le monde sauf Wenlock.

Elle se leva et fit quelques pas dans la salle. L'atmosphère était extrêmement tendue. Certains membres du conseil interrogeaient Wenlock du regard, mais il ne leur répondait rien, ne cherchait absolument pas à les rassurer.

— Votre choix, dit-elle à nouveau. Vous avez choisi de les laisser mourir ; un par un. (Elle se tenait debout au milieu de la salle et sa voix portait comme si elle avait été amplifiée par une voûte.) Apprenez qu'un combat peut se gagner par renoncement et peut se perdre par refus d'admettre la supériorité de l'adversaire.

Wenlock prit la parole. Il la voyait de plus en plus contractée au fur et à mesure que le conseil s'enferrait en essayant péniblement d'expliquer les causes de son erreur.

— Je vous conseille de ne plus aborder tout ce qui touche aux événements de ce jour-là, dit-il calmement. Penchons-nous plutôt sur la stratégie que nous allons adopter maintenant pour faire face au problème qui se trouve sous nos murs.

Ces phrases eurent pour effet de détendre immédiatement l'atmosphère. Lirelle revint s'asseoir à côté de lui et les mem-bres du conseil respirèrent plus librement. Parmi eux, seuls Gontiral et Maclite avaient perçu, avec une acuité qui les faisait encore frémir, qu'ils s'étaient trouvés très proches de la mort. Ils en avaient presque senti le souffle quand Lirelle s'était levée pour dissiper la rage qu'elle devinait certainement prête à la submerger.

Ils réfléchirent longtemps, avançant des idées, proposant des actions. Aucune ne semblait satisfaire Wenlock. Quant à Lirelle, on aurait pu la croire absente. Elle ne disait rien, visage fermé, regard distant. Personne n'osait lui adresser la parole et sa présence pesait lourdement sur le comportement des membres du conseil.

— Je crois qu'il faudrait lancer un défi à Mèn-Gi, dit Maclite.

Lirelle sembla se réveiller et demanda :

— Qu'entendez-vous par là ?

— Les surveillants fonctionnent ainsi : quand l'un d'eux s'oppose à la décision ou l'acte d'un autre et que les supérieurs de ces humes ne veulent pas trancher en faveur de l'un ou de l'autre, ils se lancent un défi qui peut être relevé lors d'une joute verbale ou d'un combat. Ce combat peut aller jusqu'à la mort de l'un des deux. Si ce que l'on m'a rapporté est exact.

— Il faudrait également tester l'opinion de l'ensemble des surveillants quant à l'attitude de Mèn-Gi et de Do-Corf. Car, finalement, ils sont les seuls à réellement vouloir la mort de Lirelle. Les autres surveillants y ont quelques intérêts pour reprendre les voyages, mais sont-ils en accord avec les manœuvres de Mèn-Gi ? demanda Gontiral. Si j'ai bien compris ce que l'on m'a appris, nombre d'entre eux voient d'un très mauvais œil l'ambition de ce Mèn et le

trouvent beaucoup trop remuant. L'idée d'un défi pourrait être appuyée dans la communauté surveillante. Ils verraient là l'occasion de régler le problème d'une manière ou d'une autre.

— Et cette manière, ou cette autre serait soit la mort de Mèn-Gi, soit celle de Lirelle ? s'exclama Wenlock. Vous voulez l'envoyer à la mort ? C'est bien ça ? C'est encore un choix ?

— Laisse, dit Lirelle en posant la main sur son bras. Je pense que c'est la meilleure solution. Il est possible que je puisse vaincre Mèn-Gi…

— Il est possible !… la coupa Wenlock.

— Il est possible que je puisse le vaincre, continua-t-elle. Mais une fois qu'il sera éliminé, si le système-surveillant n'est pas au fait de toutes ses actions et de toute son ambition, il pourrait se retourner réellement contre vous, les Libres, et ce ne sera alors pas une centaine de Kotés plus quelques Mèns que vous aurez sous vos murs, mais toute l'armée surveillante. Un défi lancé dans les règles attirerait du monde et permettrait de régler le problème une fois pour toutes. Je suis d'accord avec cette proposition.

Wenlock savait que sa décision était prise et qu'il n'avait plus rien à dire.

Les membres du Libre-conseil avaient chacun leurs informateurs chez les surveillants, Lirelle le découvrit en assistant aux préparations du défi. Certains correspondaient avec des Kotés infiltrés dans la caste, d'autres avec des Mèns ayant conservé l'idéal des premiers surveillants et se refusant à adhérer à la politique de Mèn-Gi ou ses alliés. Ils battirent le rappel et envoyèrent des messages tous azimuts. Malgré le blocus du château, de nombreux messagers partirent dans toutes les directions en empruntant le souterrain, en profitant d'une diversion créée par des sorties éclair dirigées par Wenlock. Lirelle ne devait en aucun cas apparaître. À aucun moment. La certitude de sa présence aurait entraîné des attaques répétées contre le château, tout le monde en était convaincu.

Durant toute la période de préparation, personne ne vit Mèn-Gi dans le camp, malgré les observateurs qui se relayaient jour et nuit sur les créneaux. D'après les informateurs, il se tenait dans son fief et attendait d'apprendre avec certitude où se trouvait Lirelle. Cette période dura dix jours.

Lirelle les consacra à se préparer plusieurs heures par jour. Elle travaillait son escrime avec méthode. Lentement, calmement. Elle le faisait dans la cour du château, qu'il neige ou qu'il vente. La température baissait de plus en plus et l'eau gelait dans le bassin prévu pour noyer le souterrain. Plusieurs personnes venaient régulièrement la voir et assistaient en silence au lent ballet qu'elle exécutait. Son sabre décrivait de douces et lentes arabesques dans l'air froid, mais chaque spectateur avait nettement conscience qu'il s'agissait d'une danse de mort. Inlassablement, elle répétait les mêmes mouvements, séquence après séquence, s'appliquant à respirer selon un rythme qui devait être en accord avec les phases du combat qu'elle mimait au ralenti.

Wenlock assistait à chacune de ces séances et apprenait à connaître encore plus profondément la jeune femme. Il la découvrait sensible, douce et tendre, mais également inflexible, dure et impitoyable. Il restait farouchement opposé à l'idée du défi, mais ne voulait pas amenuiser les chances qu'elle pouvait avoir de vaincre le Mèn, en lui objectant ses avis à chaque moment de la journée. Bien au contraire, il restait à son entière disposition et jouait le rôle du mannequin quand elle devait effectuer des mouvements face à quelqu'un. À cette occasion, il en apprit plus en dix jours qu'en plusieurs années de formation aux techniques de

combat. Elle savait instinctivement ce qu'il fallait faire, comment l'exécuter et à quelle vitesse.

Vers la fin de cette période transitoire, elle accéléra ses mouvements. Lors de certains exercices, le sabre sifflait son chant de mort autour de la tête de Wenlock qui devait se tenir immobile et ne bouger qu'à un moment très précis. La première fois qu'elle lui avait demandé de l'aider pour cette manœuvre, il avait remué un bras un peu trop tôt. La lame de Lirelle s'était arrêtée juste avant sa peau. Elle avait entaillé les deux épaisseurs de cuir qu'il portait comme si elles n'existaient pas.

— Wenlock ! Tu n'as rien ? s'était écriée la jeune femme, très inquiète.

— Rien du tout. Excuse-moi, j'ai bougé.

— Je ne veux plus le faire avec toi, j'ai trop peur de te tuer.

— Tu vas le refaire avec moi, dit-il d'une voix dure. Tant mieux si tu as peur. Crois-tu que tu seras sereine en face de lui ? Concentre-toi sur ce que tu dois faire et oublie que c'est moi qui me trouve en face. Je vais faire attention de ne pas remuer.

Il avait raison, elle le savait. C'était à elle d'être dure, de ne rien laisser passer. Le remerciant intérieurement pour sa rigueur, elle avait hoché la tête et avait repris l'exercice. Wenlock n'avait plus bougé d'un iota.

Il avait mis au point un autre travail qui consistait à lancer des balles de cuir sur elle. Il lui fallait les faire dévier avec son sabre. Ils avaient commencé avec quatre balles, mais c'était beaucoup trop facile. Wenlock avait alors recruté des enfants et leur avait donné plusieurs balles à chacun. Ils devaient les lancer sur elle avec force, en essayant de la toucher. Au début, quelques-unes atteignaient leur but. Mais ensuite, elle avait compris comment parer et toutes les balles rencontraient le sabre sur leur trajectoire. C'était magnifique à voir. Elle restait debout au centre de la cour et son arme décrivait des cercles autour d'elle, dressant un réel mur d'acier qui la protégeait des tirs. Le sifflement de la lame retentissait dans l'air et les projectiles ricochaient ou tombaient à terre, coupés net.

Un matin alors qu'elle était assise sur ses talons, le dos droit et le regard perdu sur un point situé devant elle, Gontiral s'approcha. Wenlock, qui lisait assis à côté d'elle, lui fit signe d'attendre un instant. Le vieil homme obéit et resta patiemment debout sans oser respirer. Ils se trouvaient dans un endroit isolé du château, une toute petite pièce située dans les sous-sols, non loin de l'atelier de Lado.

Au bout d'un moment, Lirelle soupira, s'étira et sourit à Wenlock.

— Tu restes toujours à côté de moi. Tu n'en as pas assez ?

— Jamais. J'ai vécu toutes ces années sans toi, j'ai beaucoup de retard à rattraper… Gontiral veut te voir.

Elle se tourna vers le vieil homme.

— Je suis venu vous voir pour vous annoncer que le défi a été officiellement lancé. Les Dos sont prévenus, ainsi que les Mèns qui relaieront auprès des Kotés. C'est la première fois qu'une humelle lance un défi à un surveillant, ce qui explique le temps qu'il a fallu pour que cela soit enfin réalisé. Mèn-Gi a répondu qu'il acceptait.

— Merci, dit simplement Lirelle.

— Pouvait-il refuser ? demanda Wenlock.

— Théoriquement, oui. Pratiquement, non. Il est acculé. S'il refuse, les autres surveillants, qui commencent à souffrir de la mauvaise image de marque qu'il donne en cherchant à tout prix à tuer Lirelle, pourraient bien lui en lancer un également. Il joue non seulement sa vie, mais également sa réputation. Il y a quelque chose que je voulais annoncer à Lirelle : elle doit être conseillée par un maître, c'est dans les règles. De son côté, Mèn-Gi a choisi Do-Corf, comme on pouvait s'y attendre et ceci bien qu'il ne soit pas son Do responsable ce qui, d'ailleurs, crée des tensions supplémentaires.

— Quel maître voudriez-vous que je choisisse ? Je n'en connais aucun, dit Lirelle en haussant les épaules. Et de plus, je ne veux d'aucun surveillant.

— Un maître s'est proposé pour vous conseiller. Il a été accepté par le collège des Dos. Il s'agit en fait d'une humelle. La seule qui ait réussi à devenir surveillant dans toute l'histoire de la caste. Elle est ici.

— Vous avez laissé un surveillant entrer dans le château ? s'exclama Wenlock en se levant d'un bond.

— Si vous vous rendez sur le chemin de ronde, vous remarquerez, Autonome, que le camp a changé d'allure depuis hier. La barrière a été supprimée autour du château et les tentes des Dos commencent à être montées. Le collège-surveillant au grand complet devrait arriver dans la journée de demain. C'est qu'ils n'ont plus l'habitude de voyager physiquement, ces pauvres gens, ajouta Gontiral en souriant. Le choix d'un défi officiel a été une bonne chose pour l'ensemble du problème. Les Libres sont reconnus et tout ceci va être l'occasion d'une discussion avec le collège des surveillants.

— Où est cette femme surveillante ? demanda Lirelle.

— Dans la cour.

— Attends-moi, dit Wenlock à Lirelle qui sortait de la pièce.

Ils se rendirent à l'extérieur. Il neigeait encore. Dans la cour, Lirelle et Wenlock aperçurent une silhouette que tout le monde évitait soigneusement. Elle se tenait immobile et ne paraissait nullement menaçante. En s'approchant, la jeune femme ne vit rien de plus, si ce n'est que la femme n'était pas très grande, un peu voûtée et qu'elle était emmitouflée dans une grande cape dont la capuche était entièrement rabattue sur son visage, si bien que l'on ne distinguait rien d'elle.

Wenlock et Lirelle se consultèrent du regard. Il lui fit signe de ne rien dire et s'adressa à la femme :

— Vous êtes surveillante, dites-vous ?

La femme hocha la tête sans répondre.

— Et vous croyez que vous pouvez conseiller Lirelle.

Nouveau mouvement de la capuche.

— Qui peut nous faire croire que vous n'êtes pas affiliée à Do-Corf ?

— Je *suis* affiliée à Do-Corf, répondit la vieille femme.

Cette voix ! Lirelle avait déjà entendu cette voix, mais elle ne parvenait pas à y croire.

— Vous êtes affiliée à l'ennemi de Lirelle et vous venez lui proposer de la conseiller ? Vous avez perdu l'esprit ! s'emporta Wenlock.

— Ma petite chèvre, tu devrais choisir tes amis parmi ceux qui ont de la cervelle.

— Albane ! cria Lirelle. Mais… comment ?

— Le comment est-il nécessaire devant un fait ? demanda la vieille femme en rabattant sa capuche, dévoilant ainsi son visage souriant.

Lirelle se jeta dans ses bras en riant.

Ils la conduisirent dans leur chambre, car elle se plaignait du froid trop vif. Elle portait le même objet de bois que celui que l'on avait donné à Lirelle quand elle l'avait quittée, au collège, la lumière étant trop vive pour elle. Lirelle l'assit sur son lit et se plaça en face d'elle, Wenlock à ses côtés.

Elle les regarda tous les deux.

— Oui. Il a peut-être un tout petit peu de cervelle pour que tu l'aies choisi, cet hume.

S'adressant à Lirelle, elle lui dit :

— Tu as changé, ma petite chèvre. Tu as énormément changé.

— Je ne savais pas que tu étais surveillante, lui dit la jeune femme.

— Personne ne le savait. J'y avais renoncé. Mais quand j'ai appris que tu avais lancé un défi à cet humot crotteux, je ne pouvais rester cloîtrée en attendant qu'il te découpe en tranches.

— Il m'aurait découpée en tranches ?

— Es-tu prête à te laisser découper ?

— Non.

— Es-tu prête à l'étriper ? À lui couper un bras, une jambe, à voir le sang jaillir de toutes les plaies que tu lui infligeras ? À sentir l'odeur de ses chairs se répandre dans l'air ? À voir ses matières se déverser dans la neige immaculée ? Es-tu prête à salir la neige avec les fragments de son corps, Lirelle ?

Elle avait posé toutes ces questions avec une telle dureté dans la voix que Lirelle sentit malgré elle les larmes lui venir aux yeux.

— Pourquoi ces questions ? demanda Wenlock. Bien sûr qu'elle veut le tuer !

— As-tu si peur de sa réponse que tu la doives donner à sa place ? Laisse la fragilité de Lirelle répondre ce qu'elle pense réellement et ne mêle pas l'ardeur de tes couilles à tout cela. Tu n'es finalement qu'un mâle. Et un mâle ne devient réellement un hume que lorsqu'il a vraiment pris conscience de la part humelle qui est en lui et l'a acceptée. Alors, ma petite chèvre ? Le saigneras-tu à blanc, ce Mèn ?

— Oui, répondit la jeune femme.

Le ton de sa voix ne laissait aucun doute et Albane n'en eut pas.

— C'est bien. Je t'ai préparée.

— Déjà ? s'étonna Wenlock. (Puis il dit plus calmement :) Si Lirelle l'estime, c'est que c'est ainsi.

Albane le regarda et dit en souriant à Lirelle :

— Il apprend vite, c'est déjà ça. (Elle cessa de sourire et lui demanda :) Que t'a-t-il fait ? Tu as changé, petite chèvre ; tu es si différente, tu es… Non !… Un xénos ! s'exclama-t-elle d'une voix aiguë. Tu es habitée ! Tu as résisté ?

— Oui. Je l'ai accepté.

— Je n'ai jamais entendu que quelqu'un avait résisté au xénos plus de…

— Six jours, je sais, dit Lirelle.

— D'où vient le xénos ? demanda Wenlock.

Albane se tourna vers lui comme si elle le découvrait et répondit :

— Ce sont des perturbations. Ils ont été amenés par deux Dos qui…

— Il y a d'autres xénos ? s'étonna Lirelle.

— Un autre. Tu as permis au tien de vivre à travers toi. Il en reste un dont je ne sais où il peut se trouver. Du moins, d'après ce que je sais. J'ignorais que Mèn-Gi possédait celui-là.

— Celui-là, c'est moi maintenant, intervint Lirelle.

— Oui, c'est toi, ma petite chèvre, admit la vieille femme.

Ils passèrent deux jours avec Albane. Deux jours pendant lesquels elle taquina sans cesse Wenlock qui, après une courte période d'irritation, accepta, puis apprécia les piques de la vieille femme et sa façon si particulière de donner des leçons. Il admit que personne d'autre qu'elle ne pouvait aussi bien préparer Lirelle. Elles firent ensemble plusieurs séances de silence, assises sur leurs talons, Albane parlant sans interruption à Lirelle, sur un ton monocorde, ne cessant de la conseiller, de lui décrire les phases d'un combat, de la projeter dans celui qu'elle aurait à livrer.

Elle interdit à la jeune femme de toucher à son sabre pendant ces deux jours, lui défendant même de le porter.

— Et peux-tu me dire à quoi il lui servirait avec moi ? demanda-t-elle à Wenlock qui s'étonnait de cette décision.

— Elle doit être familiarisée à son contact, à son poids, je ne sais pas, il…

— Justement, tu ne sais pas. Alors tais-toi. Si elle n'est pas familiarisée avec ce bout de fer depuis qu'elle l'a sur le dos, quand le sera-t-elle ? Je te le demande. Elle doit apprendre à vivre sans. Surtout avant un combat. Vivre sans son sabre, c'est vivre sans son âme. Elle doit être prête à mourir et vivre tous ces instants exactement comme s'il s'agissait des derniers. Elle doit goûter le poids d'un flocon de neige sur sa paume. Le regarder comme s'il n'y avait rien de plus important au monde que ces petits cristaux dont un seul souffle suffirait à les faire disparaître. Elle est un flocon de neige, jeune taureau, juste un simple petit flocon de neige tombé dans la paume de Mèn-Gi. Il faut qu'elle accepte son souffle. Quand elle l'aura vraiment accepté, alors elle ne craindra plus qu'il ne veuille pas souffler.

Wenlock ressortait toujours troublé et perplexe de ces quelques conversations avec la vieille femme. Elle se révélait par ailleurs être une très agréable compagne, souriante, moqueuse, rieuse, espiègle.

Le jour du combat se leva comme les autres. Le noir du ciel commença à lentement se teinter au-dessus des montagnes et les chouettes lancèrent leurs derniers cris avant de laisser la place aux oiseaux du jour.

Lirelle s'éveilla avec Wenlock. Elle avait bien dormi, ce qui rassura son compagnon. Il voulut voir là un heureux présage. Elle mangea comme les deux derniers jours, avec un appétit féroce, comme si elle voulait combler un gouffre.

— Tu ne crois pas que tu vas t'alourdir, osa Wenlock quand il la vit engouffrer son cinquième petit pain.

— Mais que ces humes sont stupides ! s'exclama Albane qui n'avait grignoté qu'une portion de fromage. Ce qu'elle a en elle, ce qu'elle est en fait, a besoin de toute cette nourriture pour vivre et réagir comme il le faut. Tu ne peux faire avancer un mithal avec les mêmes rations que tu donnerais à un hume, pas vrai ?

Wenlock en convint.

— Lirelle est plus qu'un mithal, conclut Albane.

Quand Lirelle sortit dans la cour du château, tout le monde était là. Tout ce que le domaine comptait de Libres, de femmes et d'hommes qui ne faisaient pas partie du mouvement mais qui vivaient sur les terres de la forteresse, était venu pour lui témoigner leur soutien. Ils la connaissaient tous. Elle avait parlé à la majorité d'entre eux et ils avaient, surtout ceux du petit peuple, apprécié sa simplicité, sa disponibilité pour toutes les tâches journalières, comme aider au ramassage en catastrophe du linge qui séchait quand venait une ondée, ou ramasser des légumes dans le grand jardin, au souci qu'elle avait affiché dans la mise au point des moulins à Saisonniers.

Lorsqu'elle apparut, encadrée de Wenlock et Albane, sur le perron principal, toutes les conversations se turent. Elle eut un choc en découvrant cette foule rassemblée uniquement pour elle.

— Goûte cet instant, ma petite chèvre. Tu es ici et maintenant, sans songer au futur, lui dit Albane à voix basse.

Ils descendirent tous les trois doucement les marches et la foule s'ouvrit devant eux en silence, avec seulement le chuintement des semelles sur le pavé. Le nombre de toutes ces personnes silencieuses rendait leur mutisme encore plus présent. Lirelle se voyait comme immergée dans un bain presque palpable de regards et de pensées. Elle puisa dans cet hommage silencieux une énergie formidable et se sentit plus forte et plus prête qu'elle ne le serait jamais.

Elle traversa lentement toute cette foule dont elle reconnaissait les visages et dont certains lui souriaient.

Le portail métallique du château était grand ouvert. Elle s'engagea sur le chemin pavé qui menait à l'enceinte où aurait lieu le combat. La foule la suivit et alla à la rencontre de la masse des surveillants qui entourait deux hommes : Mèn-Gi et Do-Corf.

Arrivée près d'eux, Lirelle détailla le Do sans aucun scrupule. Il était petit et rond. Tout son corps était rond ; son visage, sa tête chauve, son ventre, même ses mains avaient une allure potelée de tout jeune enfant. Il émanait de lui une indiscutable impression de bonhomie et d'ailleurs, il sourit très gentiment à Lirelle quand elle fut en face de lui.

Mèn-Gi était moins aimable. Il planta son regard dans celui de la jeune femme, exactement comme s'il eut souhaité que cette simple action la tue. Ses mâchoires se crispaient nerveusement et sa respiration semblait assez rapide. Lirelle lui sourit en y mettant toute la grâce dont elle était capable. Il laissa tomber aussitôt son masque de farouche combattant pour afficher un air étonné beaucoup plus naturel. Do-Corf changea également de physionomie. Disparu le sourire affable. Il regardait maintenant la jeune femme avec un mélange de surprise et de haine qui l'enlaidissait de façon saisissante.

Cet échange de regards et de communication silencieuse n'avait duré que quelques secondes ; personne n'avait dit un mot.

Un vieux surveillant, que Lirelle supposa être le sage du conseil-surveillé, s'approcha.

— Les combattants restent seuls dans l'aire de combat qui est délimitée par ces lignes noires tracées au sol, sur la neige. Si l'un d'eux sort de ce périmètre, il est vaincu et le vainqueur décide de son sort, proclama-t-il d'une voix forte qui tranchait avec son aspect physique. Le combat n'a pas de règle, mais la beauté des gestes, la sagesse des décisions et le respect mutuel seront jugés à la fois par le conseil et la partie adverse. Si le vainqueur s'est comporté d'une façon indigne, il sera blâmé. Que la foule s'écarte ! Les combattants sont prêts.

Wenlock pressa la main de Lirelle avant de la quitter, mais elle ne le regarda pas. Elle n'avait plus qu'un interlocuteur : Mèn-Gi. Il était devenu tout son univers dès que le sage avait déclaré le combat ouvert. Elle respirait en même temps que lui, voyait ce qu'il regardait et se laissait emporter par le rythme de ses expirations amples et profondes. Elle fut encore une fois fascinée par la maîtrise du combat dont le surveillant faisait preuve. Il avait appris, lors de leur première rencontre, qu'elle savait se battre. Il ne finassait plus et se plaça au centre de l'aire de combat où il dégaina son sabre qui déchira l'air en un sifflement sonore. Il affirmait ainsi sa volonté de s'imposer immédiatement au centre symbolique du combat. Il devenait, du moins le proclamait-il par cette attitude, le centre de gravité du combat autour duquel Lirelle devrait tourner. La jeune femme, quant à elle, prenait son temps. Elle tournait autour de lui, les bras le long du corps, lentement, d'un pas coulé qui donnait l'impression qu'elle glissait sur le sol. Elle voulait se mettre progressivement en condition de combat et ne désirait engager le fer que lorsqu'elle ne réfléchirait plus. Elle se concentrait sur l'énergie qu'elle sentait bouillonner dans son ventre, juste au-dessous de son nombril. Elle la sentait monter, monter, jusqu'à créer une pression réellement physique qu'elle libéra en poussant un cri qui venait tout droit du centre de son énergie interne.

Quand ce cri retentit, les réactions des spectateurs furent diverses. Le peuple murmura, les surveillants, membres du conseil se regardèrent en hochant la tête, et Albane sourit.

Lirelle avait sorti son sabre en criant. Elle tourna encore autour de Mèn-Gi qui ne bougeait absolument pas, sachant où elle se trouvait sans avoir besoin de la voir, et se plaça juste derrière lui, au seul endroit où il devait faire appel à tous ses sens pour imaginer sa position exacte. Une fois en place, elle se figea, son sabre pointé en direction du dos du surveillant, juste entre ses deux omoplates et son regard fixé loin devant lui, comme s'il était transparent.

Le Mèn attendit, respirant avec calme, dans la même position qu'au début.

Rien ne sembla se passer pendant un long moment. Le combat était interne. Lirelle avait affirmé sa présence et sa position actuelle avait déplacé le centre spirituel de l'aire de combat. Mèn-Gi l'avait certainement compris. Chacun d'entre eux voulait clairement s'imposer à l'autre, sans lâcher un seul pouce de terrain. Les spectateurs les plus proches purent voir qu'ils transpiraient tous les deux, bien que la température soit suffisamment basse pour geler la surface de l'eau. Et, soudainement, sans que quiconque ait pu voir qui avait lancé la première attaque, le choc des sabres sonna violemment et libéra une énergie que tout le monde ressentit.

Le Mèn s'était retourné en dégainant son arme et avait frappé sans que la foule ait eu le temps de voir ni de comprendre l'action et Lirelle avait paré le coup en avançant et levant simplement son sabre. Ils se trouvaient maintenant face à face, leurs armes croisées s'écartaient, glissant l'une contre l'autre en produisant comme un souffle léger mais porteur

de mort. Quand les pointes ne furent plus éloignées que de l'épaisseur d'un cheveu, le Mèn jaillit vers Lirelle. La jeune fille fut surprise par cette attaque foudroyante. Elle bondit en arrière, mais un peu trop tard et le sabre de Mèn-Gi lui entailla le front. La foule poussa un cri et Wenlock serra les mâchoires à s'en faire éclater les dents.

Lirelle ignora la douleur et le sang qui lui coulait dans l'œil droit. Elle lança à son tour une attaque fulgurante vers le bras du Mèn dont la vigilance avait un tout petit peu diminué pendant une fraction de seconde juste après ce coup à demi victorieux. À son tour il fut surpris, mais parvint à esquiver la frappe qui lui aurait tranché la main.

Sur le front de Lirelle, le sang s'était arrêté de couler et l'entaille qui n'était certes pas profonde mais néanmoins bien visible commençait progressivement à s'estomper. Le Mèn prit du champ pour étudier ce prodige et comprit tout à coup que ce dont il se doutait s'était effectivement réalisé ; elle était habitée. Il poussa alors un grondement de fauve et se rua sur elle avec une rage et une violence inouïes. Elle eut à parer, reculer, parer, reculer encore, tellement il se déchaînait. Rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Le rythme de ses coups était insoutenable et, n'eut été sa nouvelle condition, Lirelle aurait succombé en un instant. Il enchaînait les attaques comme un dément, ne se souciant plus de se protéger, il n'en avait aucun besoin ; la jeune femme était totalement dépassée et ne pouvait riposter à aucun moment. Les spectateurs savaient qu'elle était perdue. Il viendrait inéluctablement un instant où elle commettrait une erreur ; une infime erreur, laissant une brèche dans laquelle il se précipiterait et la taillerait en pièces.

Les séances de lancer de balles portèrent leurs fruits. Lirelle parvenait à parer tous les coups du Mèn sans avoir besoin de puiser trop loin dans sa réserve énergétique. Certes, la vitesse à laquelle se mouvait le sabre de son adversaire n'était en rien comparable avec celle des balles de cuir qui lui arrivaient dessus, mais les mouvements qu'elle avait à faire pour parer les coups se révélaient un peu semblables. Elle ne réfléchissait pas ; elle évitait même de penser et se laissait guider par son instinct. Si elle venait à perdre du temps pour formuler une pensée, elle était perdue.

Tous les spectateurs du combat étaient stupéfaits de la résistance des deux protagonistes. Le Mèn frappait toujours avec la même intensité en poussant un cri continu et la jeune femme parait les coups, criant elle aussi. Ils faisaient penser à deux êtres nés pour le combat ; deux monstres issus d'un monde improbable et dont un seul devait rester vivant. Aucun des deux ne cédait, même si le surveillant avait pris l'initiative. Il sembla cependant aux membres du conseil-surveillé, ainsi qu'à Albane, que Mèn-Gi était enferré dans une impasse. Aucun de ses coups ne passait. Il ne pouvait maintenant plus varier leur angle, sans casser le rythme et ainsi créer une ouverture dont Lirelle aurait immédiatement profité. Il lui permettait en fait de se reposer, tandis que lui devait maintenir une formidable pression pour ne pas se trouver exposé à une fulgurante riposte.

Progressivement, tandis que le Mèn la faisait de moins en moins reculer, une pensée émergea dans l'esprit de Lirelle. Elle tenta de la repousser, car elle ne devait pas réfléchir. Mais quelque chose en elle fut plus fort et imposa cette certitude de façon impérieuse : Mèn-Gi était habité. Le second xénos était avec lui. Jamais il n'aurait pu tenir un rythme aussi intense, aussi inhumain, s'il n'avait été transformé comme elle l'était. Elle sauta brusquement en arrière. Le Mèn arrêta immédiatement ses coups. Ils se retrouvèrent l'un en face de l'autre, la pointe de leurs sabres dirigée vers la gorge de l'autre et se regardèrent en soufflant. Les yeux de Mèn-Gi étaient noirs. Totalement noirs. Ses cheveux étaient presque complètement dressés sur sa tête et tout cela lui donnait un aspect terrifiant. La jeune femme comprit qu'il s'était laissé dominer par la rage du xénos et qu'il n'avait pas réussi, ou pas essayé, de la juguler comme elle l'avait fait lorsqu'elle se sentait poussée à massacrer les surveillants qui se

trouvaient sur son trajet. La supériorité qu'aurait pu lui conférer sa propre fusion avec le xénos se trouvait annihilée. Elle faillit avoir peur, mais se reprit avant même que l'idée ne parvienne à la surface de sa conscience. Elle respirait profondément et, à nouveau, se laissa guider par son instinct.

Les spectateurs la virent baisser la tête et crurent à une faiblesse soudaine. Ce qu'elle fit ensuite, ils n'eurent pas le temps de le voir, car la vitesse avec laquelle elle exécuta ses gestes fut complètement hors normes. Elle partit pointe en bas vers les pieds du Mèn qui sauta pour esquiver en lançant dans le même temps une attaque vers sa tête, tandis qu'elle la parait dans un mouvement de son sabre vers le haut et attaquait le cou de son adversaire qui ne put que reculer précipitamment. Elle le suivit et ce fut à son tour de frapper avec rage, tandis qu'il ne pouvait plus que parer, se trouvant contraint à jouer le rôle qu'il lui avait imposé quelques instants auparavant. D'un autre côté, Lirelle se trouvait tout autant obligée de maintenir un rythme infernal, sans parvenir à en sortir, jusqu'à ce qu'une voix, un cri lui parvienne :

— Baisse tes hanches !

Elle ne prit pas le temps de savoir d'où lui venait cette consigne, ni de comprendre pourquoi elle savait qu'elle lui était adressée, mais l'appliqua immédiatement.

Son sabre entra aussitôt dans la gorge du Mèn aussi facilement que l'eau entre dans un trou. Elle effectua un mouvement taillant qui coupa d'un seul coup les tendons et les muscles du côté gauche. Mèn-Gi lâcha un son inarticulé et, sa tête tombant atrocement sur le côté, tenta de regarder Lirelle en trébuchant dans la neige. Elle comprit qu'il allait récupérer, que le xénos allait récupérer, et le frappa à nouveau alors qu'il tentait de plus en plus maladroitement d'esquiver les coups qu'elle lui portait. Il poussa un gémissement inhumain qui s'enfla démesurément. Le cri venait de sa gorge, mais ne lui appartenait pas. Il recula en rampant pour échapper à son exécution. Impitoyable, Li-relle le suivait, collée à lui par sa détermination, sans cesse avec une froide violence, avec méthode et acharnement.

Tandis qu'elle l'achevait, qu'elle le taillait en pièces, les paroles d'Albane lui revinrent : « Es-tu prête à lui couper un bras, une jambe, à voir le sang jaillir de toutes les plaies que tu lui infligeras ? À sentir l'odeur de ses chairs se répandre dans l'air ? À voir ses matières se déverser dans la neige immaculée ? Es-tu prête à salir la neige avec les fragments de son corps, Lirelle ? ». C'était exactement ce qu'elle faisait. La neige était devenue rouge autour d'eux. Le corps du Mèn était méconnaissable, mais il bougeait toujours ; il n'avait plus de bouche, plus de visage, mais il criait toujours ; chaque partie de son être cherchait toujours à fuir le sabre qui fouaillait dans ses chairs, qui taillait et coupait sans relâche.

Enfin, quand il ne fut plus qu'un amas de chairs informes répandues dans l'aire de combat maculée de sang et de matières sombres, ce qui restait du surveillant Mèn-Gi arrêta de crier, arrêta de bouger. Un grand silence se fit.

Lirelle ne bougeait plus. Le regard fixé sur ce qui n'était plus que de la viande, elle semblait ne pas pouvoir revenir à la réalité, ne pas réussir à reprendre possession de son esprit. Wenlock eut un mouvement pour aller vers elle mais Albane, qui l'avait sans doute prévu, le retint par le bras en lui soufflant :

— Elle doit revenir seule de l'endroit où elle est. Sans cela, elle n'aura pas totalement vaincu et le souvenir de Mèn-Gi restera éternellement dans sa mémoire. Le combat n'est pas terminé. Laisse-la le mener jusqu'au bout. Laisse-la vaincre totalement.

Il obéit, regardant la jeune femme essuyer son arme, la rengainer lentement, s'agenouiller près des restes du surveillant et prendre son sabre que sa main avait gardé serré jusqu'au bout. Elle se releva lentement et, d'un geste brusque et sauvage, planta de toutes ses forces l'arme dans la terre gelée où elle s'enfonça jusqu'au tiers de la lame avec un bruit sourd. Ceci fait,

elle s'agenouilla à nouveau et, maintenant la poignée d'une main, elle brisa la lame d'un coup de poing en poussant un cri.

La foule vit, dans ce dernier coup, la fin du combat et ne se retint plus de crier sa joie en scandant le nom de Lirelle.

La jeune femme releva la tête et sembla découvrir la présence de tous ces gens. Elle se remit péniblement debout, visiblement épuisée et sourit à tout le monde en brandissant la poignée ensanglantée du sabre de Mèn-Gi.

— Maintenant tu peux aller, dit Albane à Wenlock en lui lâchant le bras.

L'Autonome s'avança en hésitant dans l'aire du combat. Lirelle le laissa venir jusqu'à elle et lui tendit la poignée en disant à voix basse :

— C'est toi qui m'as permis de vaincre. Une femme n'est jamais qu'une femelle, tant qu'elle n'a pas découvert ce à quoi elle tenait le plus.

Elle posa la tête sur sa poitrine et se permit enfin de fermer les yeux.

– Épilogue –

— Votre combat a été le plus beau auquel il m'a jamais été donné d'assister, jeune humelle. Je vous félicite, dit le sage du conseil-surveillé.

Ils se trouvaient tous, fait extraordinaire, dans la grande salle du château. Le conseil des Libres et le conseil-surveillé à la même table de discussion.

— Félicitez également la mémoire de Mèn-Gi, car un combat ne se livre pas seul. Nous étions deux. Il me valait. J'ai seulement été très bien conseillée, répondit Lirelle en se tournant vers Albane qui la salua de la tête.

— Vous jouissez maintenant de toutes les prérogatives des Gi, continua le sage. Ce Mèn était le dernier. Vous héritez de tous ses titres, ses terres, ses domaines.

— Je les prends, dit la jeune femme.

— Vous allez également pouvoir prendre part à la nouvelle définition du rôle des surveillants et des Libres dans ce monde, dit à son tour le chef du conseil des Libres. Votre…

— Je ne prendrai part à rien de tout cela, le coupa Lirelle. Je n'entends rien à la politique et laisse ce soin aux membres du conseil-surveillé ainsi qu'à ceux du vôtre. Je n'ai fait que défendre ma vie contre un homme qui voulait me la voler sous le seul prétexte que je m'étais trouvée à un endroit et à un moment qui ne convenaient pas. Je ne suis rien et tiens à le rester. La seule chose que je demande, ajouta-t-elle en se tournant vers le chef du Libre-conseil, c'est de libérer l'Autonome Wenlock, de le relever de ses fonctions, parce que maintenant il ne va plus me quitter.

Elle sortit de la grande salle du château où se tenaient toutes les personnalités, sans saluer personne. Elle éprouvait toujours une grande colère quand elle pensait à la mort de Fiarine et ne parvenait pas à pardonner à ces hommes qui avaient été incapables de reconnaître sa valeur et le rôle qu'elle aurait pu jouer dans la protection de son amie.

Elle rejoignit Albane et Wenlock qui l'attendaient dehors, sous un soleil qui faisait scintiller la neige de mille petits feux.

— Nous allons en mes terres. Je ne vous demande pas de me suivre, je vous l'ordonne, leur dit-elle. J'ai l'envie de me reposer et de goûter enfin au bonheur de ne rien faire et de ne rien fuir.

— Tu crois, petite chèvre, que je vais faire tout ce voyage sur le dos de ces mithals puants qui me martyrisent les reins ?

— Je crois, ma vieille chouette, que tu es bien capable de t'y rendre d'une autre façon, maintenant qu'il n'y a plus de perturbation.

— Tu penses que je sais voyager ? s'écria Albane en souriant.

— Je ne le pense pas, je le devine… mais je peux me tromper. Libre à toi de nous rejoindre dans quelques jours. Laisse-nous le temps d'arriver là-bas et rejoins-nous. Je suis certaine que tu sauras comment t'y prendre, même si tu ne l'as pas fait depuis longtemps.

— Que veux-tu que je réponde à cela ? demanda la vieille femme à Wenlock.

— Rien, dit celui-ci. Il n'y a qu'à obéir.

Ils saluèrent tous les gens venus à l'annonce de leur départ. Lado vint embrasser Lirelle et lui fit promettre de revenir au château dans quelque temps. Puis ils enfourchèrent leurs montures : celle de Lirelle était d'un rouge sang flamboyant, et passèrent le grand portail au petit trot.

– FIN –

L'illustratrice

Née en 1969 à Quimper (Bretagne), **Sandrine Gestin** s'est toujours imprégnée de la culture et de l'imaginaire celtique. Cette inspiration se retrouve dans ses tableaux, au même titre que ses influences picturales : les préraphaélites, Vermeer...

Après des études à l'ESAG, elle se tourne vers le monde de la presse, la revue et le jeu vidéo ; mais c'est l'édition qui lui donne ses lettres de noblesse, lorsqu'elle réalise en 1994 sa première couverture de roman. En passant de l'acrylique à l'huile, sa carrière de peintre et d'illustratrice prend une tout autre ampleur et elle enchaîne les couvertures de romans.

Plus récemment, son travail s'étend aux livres d'art : *L'encyclopédie du merveilleux* (le Pré aux Clercs), *La Petite Faiseuse, Carnet de croquis, Rêveries de fées* pour lesquels elle est également auteur (Au bord des Continents). Chaque année, elle réalise agendas et calendriers.

Son premier artbook, *Le temps des Fées*, réunissant quinze années de travail, est sorti fin 2008 aux éditions Au bord des Continents.

Son site internet : www.sandrinegestin.com

L'auteur

Chercheur et professeur de géologie à l'université de Dijon, **Didier Quesne** parcourt le monde à la recherche de strates (on ne sait pas trop si c'est du Cambrien ou du Trias...).

Ses passions sont nombreuses et vont du kendo (sabre en bois japonais) – qu'il pratique depuis plusieurs années – aux longues balades en forêt. Entre ses voyages en Afrique et les soutenances de thèse de ses étudiants, il écrit des romans de fantasy et de SF.

Ne se définissant pas comme un auteur, mais plutôt comme un conteur, Didier Quesne nous apprend qu'il est passé à l'écriture le jour où ses enfants sont devenus trop grands pour qu'il leur raconte des histoires, le soir à la veillée.

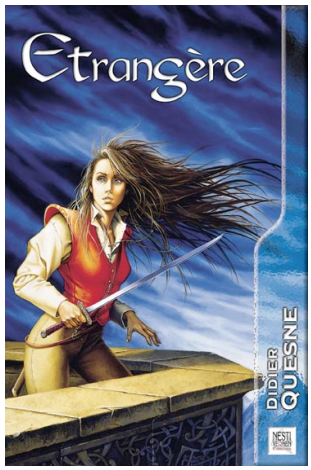
Lecteur invétéré, il aime lire de tout : du roman de SF et de polar, du pavé scientifique, de l'essai philosophique, des recettes de cuisine au mode d'emploi des grille-pains.

Pour élaborer ses histoires, il s'inspire autant de ses lectures et de ses voyages que de ses réflexions.

Auteur humaniste et passionné, il défend des thèmes comme la place de la femme dans la société, le rapport à l'autre ou la bestialité qui réside en chacun d'entre nous.

Il est (déjà) l'auteur d'une dizaine de romans, tous parus aux éditions Nestiveqnen.

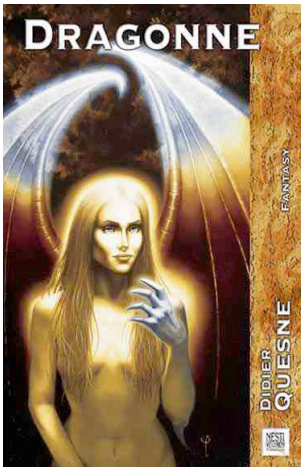
ÉTRANGERE



Le papier, c'est bien aussi…

Vous pouvez retrouver le roman de Didier Quesne en **livre papier**, paru en 2001 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 336 pages – ISBN : 2-915653-40-2 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Découvrez les autres romans de Didier Quesne disponibles en livre papier et en version numérique :



DRAGONNE

de **Didier Quesne**

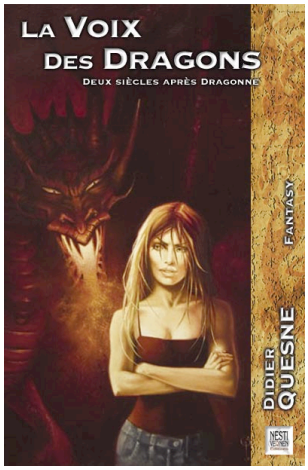
Enfant unique, Lilith de la Queyrie s'ennuie dans l'immense château de ses parents. Son caractère irascible et rebelle l'empêche d'apprécier les trop rares distractions que lui offre sa condition de jeune aristocrate. Même ses nombreux soupirants n'arrivent pas à la sortir de sa morosité permanente.

Mais le jour où elle se voit, en rêve, survoler des paysages grandioses et éventrer des bêtes sauvages pour s'en repaître, elle comprend que quelque chose de mystérieux l'appelle au fond d'elle-même.

Les anciennes légendes sur la race disparue des dragons s'imposent alors à son esprit…

• *Dragonne* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 288 pages – ISBN : 2-910899-53-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Dragonne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



LA VOIX DES DRAGONS

de **Didier Quesne**

Deux cents ans après *Dragonne* et l'histoire de Lilith de la Queyrie, *La Voix des Dragons* :

Lorsque Guivre se réveille un matin avec le désir impérieux de consommer de la viande fraîche, il ne fait que suivre la voix intérieure qui lui promet un grand avenir. Le contenu de son réfrigérateur n'y suffit pas et c'est ailleurs qu'il trouvera la viande nécessaire pour débuter sa lente transformation… S'il le faut, en consommant ses propres congénères.

Vigie Watcher sait au plus profond d'elle-même que l'humanité va connaître une nouvelle ère et que si elle ne fait rien, l'espèce humaine risque de disparaître au détriment d'une espèce beaucoup plus puissante, beaucoup plus sanguinaire. En interrogeant sa mère, elle apprend qu'elle fait partie d'une caste puissante, les vigilants, qui sont là pour arrêter l'éveil des dragons. Mais comment faire ? Puisque sa mère n'a jamais rien voulu lui dire à ce sujet, reléguant le réveil des dragons à de simples contes pour enfants…

Elle ne s'est pas trompée, l'éveil des dragons est proche, et comme il y a deux cents ans dans le château de Lilith de la Queyrie, ils revêtiront d'abord forme humaine…

• *La Voix des Dragons* est disponible en **livre papier**, paru en 2005 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 288 pages – ISBN : 2-915653-11-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *La Voix des Dragons* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

LEH'CIM, L'OMBRE DES REMPARTS

de **Didier Quesne**

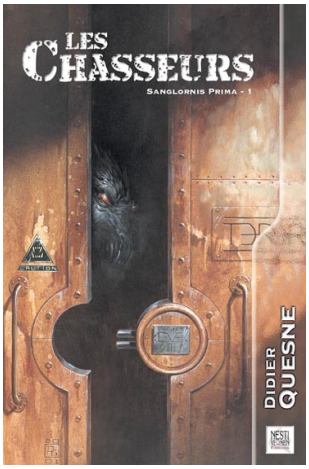
Lorsque les cloches de la ville se mettent à sonner d'elles-mêmes, les habitants de cette bourgade tranquille commencent à s'inquiéter. Et ils font bien, car le mal est déjà dans leur ville. Bientôt il prendra possession des femmes, pour les rendre folles et les laisser pantelantes. Puis il s'attaquera aux hommes, qui avant de mourir, ne parviendront à laisser échapper qu'un seul mot : Leh'cim…

Envoyés pour enquêter sur les crimes qui gagnent la ville entière, Jacques et Amo seront confrontés à une horreur indicible, insoupçonnable…

Mais déjà le mal gagne du terrain, il rongera bientôt la capitale.

• *Leh'cim, l'ombre des remparts* est disponible en **livre papier**, paru en 2004 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 224 pages – ISBN : 2-910899-98-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Leh'cim, l'ombre des remparts* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



LES CHASSEURS

Sanglornis prima – tome 1

de **Didier Quesne**

Laure est une étudiante en biologie qui s'inquiète des manipulations génétiques qui sont entreprises dans le laboratoire où elle fait son stage. Une nouvelle race hybride (les *Sanglornis prima*) est en train de prendre vie et se transforme bientôt en monstre dont l'intelligence égale la soif de sang.

Et lorsque les spécimens de laboratoire s'échappent, la chasse commence.

Mais qui est le gibier ? et qui sont les chasseurs ?

• *Les Chasseurs* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 272 pages – ISBN : 2-915653-42-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Les Chasseurs* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

DANGEREUX ÉLEVAGE

Sanglornis prima – tome 2

de **Didier Quesne**

Après l'expansion des sanglornis – une nouvelle espèce de carnassiers particulièrement hostiles – les hommes ont dû s'adapter pour survivre. Regroupés dans des villages ou des fermes fortifiées pour échapper aux attaques incessantes des sanglornis, la vie s'organise tant bien que mal en autarcie.

Mais lorsque Marc Soters, apprenti sorcier à ses heures, parvient à créer dans son laboratoire de fortune une nouvelle espèce de cheval plus endurant et surtout plus rapide que les sanglornis, la découverte se répand rapidement et ne tarde pas à parvenir aux oreilles du pouvoir Impérial.

Voyant tout l'intérêt de cette nouvelle espèce, l'empereur et son bras armé, l'Inquisition, comptent bien s'approprier cette découverte et ce, à n'importe quel prix…

• *Dangereux Élevage* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 288 pages – ISBN : 2-910899-49-7 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Dangereux Élevage* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

EMPIRE

Sanglornis prima – tome 3

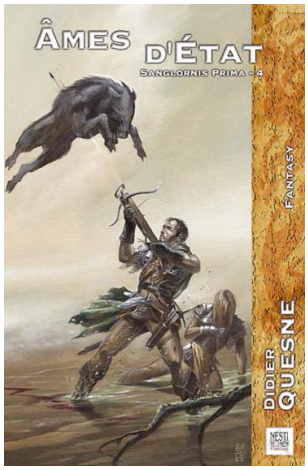
de **Didier Quesne**

Sentant que sa vie et celle de sa famille est mise en danger par de sombres complots, l'Empereur décide de confier son enfant unique âgé de deux ans à l'un de ses hommes de confiance.

Quinze ans plus tard, alors qu'elle travaille comme serveuse dans une auberge de la basse-ville, Janis voit un voyageur mystérieux faire son apparition. Dissimulé sous sa cape qu'il ne quitte jamais, celui-ci se contente d'observer la jeune fille sans rien dire. Et, étrangement, sans qu'il n'ait besoin de prononcer le moindre mot, Janis sait instinctivement ce qu'il ressent, comme si un lien télépathique existait entre eux…

• *Empire* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 336 pages – ISBN : 2-910899-55-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Empire* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



ÂMES D'ÉTAT

Sanglornis prima – tome 4

de **Didier Quesne**

S'appuyant sur la légende de Janis d'Avroz qui avait réussi à domestiquer un sanglorni, l'Empereur décide de créer une nouvelle troupe d'élite composée de soldats et de ces prédateurs indomptés.

Mais personne n'a jusqu'à présent réussi à capturer un sanglorni et, hormis Janis, encore moins à le domestiquer. Il lui faut donc des hommes d'exception pour mener à bien son projet. Des hommes comme « les penseurs » qui, dit-on, seraient capables de lire dans la pensée des autres et de prévoir leurs réactions. Mais de tels hommes sont rares et ce qu'ils sont capables de faire sur un être humain pourront-ils le reproduire sur un sanglorni ?

Rien n'est moins sûr.

• *Âmes d'État* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 256 pages – ISBN : 2-910899-70-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Âmes d'État* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

MAGICIENNE

de **Didier Quesne**

Alors que les hommes font la chasse aux sorcières et aux anciens dieux, les croyances populaires ont la vie dure. L'une d'entre elles veut que les enfants roux soient liés avec le diable.

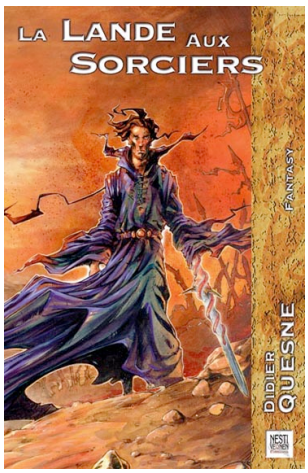
Pourtant, la petite fille roussotte qui naît le jour de la fête des morts n'a rien d'un suppôt de Satan.

Certes, elle est dotée d'une grande intelligence et manifeste très tôt d'étranges pouvoirs, mais ce ne sont pas ceux d'une sorcière, plutôt d'une véritable magicienne.

• *Magicienne* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 320 pages – ISBN : 2-915653-44-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Magicienne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

Découvrez les autres romans de Didier Quesne, tous disponibles en livre papier :



LA LANDE AUX SORCIERS

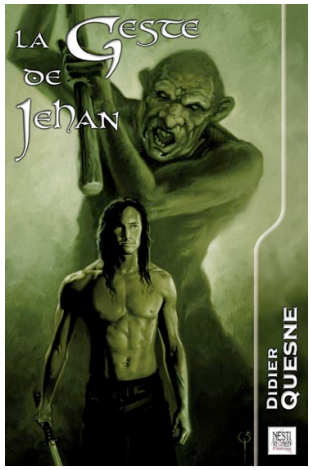
de **Didier Quesne**

Lorsqu'il reprend possession de son domaine familial, le comte de Trézel doit regagner la confiance de son peuple : voilà plusieurs dizaines d'années, avec la disparition de son grand-père, que plus aucun comte n'est revenu sur ce territoire de landes arides.

Très vite, il s'aperçoit que les magiciens du royaume voient d'un très mauvais œil qu'il refuse de s'entourer de leur aide pour la gestion de son domaine. Mais Trézel reste fermement campé sur ses positions : ce sont les mages qui sont à l'origine de la destitution de son domaine, et même s'il doit déplaire au roi, Trézel ne flanchera pas.

La confrontation est-elle inévitable ?

• *La Lande aux Sorciers* est disponible en **livre papier**, paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 240 pages – ISBN : 2-915653-27-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).



LA GESTE DE JEHAN

de **Didier Quesne**

Le jeune Jehan, fils de pêcheur, découvre un homme évanoui sur la plage, un Guerrier, issu d'une caste violente, souvent accompagnée d'animaux fabuleux et dangereux. Néanmoins, il le recueille, le soigne, veille à sa convalescence. Tiré d'affaire, le Guerrier révèle à Jehan ses rares qualités de combattant.

Le destin de Jehan est amorcé, et au-delà des périls qui l'attendent, des Guerriers sanguinaires, des Géants cruels et primaires, il devra se découvrir lui-même.

• *La geste de Jehan* est disponible en **livre papier**, paru en 2011 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 416 pages – ISBN : 2-915653-41-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).

DE CHAIR ET D'OS

de **Didier Quesne**

Pour la première fois, Yves va participer à un GN, un jeu de rôle Grandeur Nature. Absolument insensible à la culture geek, il s'est toujours étonné de voir ses amis passer des heures autour d'une table à lancer des dés ou à jouer avec des figurines. Face à leur insistance, il a finalement accepté de s'inscrire à son premier GN : pouvoir incarner un personnage de fantasy sera une expérience inoubliable, lui assure-t-on.

Toutefois, lorsqu'il arrive devant l'immense mur qui délimite l'aire de jeu, Yves ressent un singulier malaise qui ne le quittera plus. Ce n'est pas de voir des adultes déguisés en guerrier ou en personnage de fantasy qui le dérange, c'est quelque chose de bien plus profond : une crainte primitive, comme s'il pressentait que sa vie allait basculer...

Il est loin de s'imaginer à quel point il ne s'est pas trompé...

• *De Chair et d'Os* est disponible en **livre papier** depuis juin 2013 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 372 pages – ISBN : 2-915653-46-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).